Centre Régional de Publications de Meudon-Bellevue

L'OSTAL en MARGERIDE

Philippe BONNIN
Martyne PERROT Martin de la SOUDIÈRE

Editions du CNRS

L'OSTAL EN MARGERIDE

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

CENTRE RÉGIONAL DE PUBLICATIONS DU C.N.R.S
MEUDON-BELLEVUE

CENTRE D'ETHNOLOGIE SOCIALE ET DE PSYCHOSOCIOLOGIE

L'OSTAL EN MARGERIDE

Pour une analyse des modèles sociaux de l'organisation de l'espace : la transformation du modèle topologique d'un type d'habitation rurale

Philippe BONNIN
Martyne PERROT
Martin de la SOUDIÈRE

Editions du Centre National de la Recherche Scientifique
15, quai Anatole-France 75007 Paris

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le terme d'espace apparaît depuis quelques temps, et de plus en plus fréquemment, dans les textes sociologiques avec un sens figuré de latitude, d'extension, de domaine constitué par un phénomène variable. Nous tâcherons ici de lui conserver son sens traditionnel de lieu où peut se situer quelque chose, de dimension du réel contenant l'objet (et non constituée par lui), éventuellement structurée par un système de lois permettant d'y situer cet objet.

© Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1983
ISBN 2 222 03193 1

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Avant-propos à la deuxième édition

Ces pages sont publiées ici telles qu'elles furent rédigées en 1978. Nous aurions souhaité leur apporter quelques corrections de style, quelques réactualisations concernant les données quantitatives. Nous aurions également aimé leur offrir certains prolongements relatifs au mode de production matériel des habitations rurales, ainsi qu'aux rapports complexes que les agriculteurs entretiennent avec les animaux et qui structurent leur espace. D'autres publications nous permettront sans doute de réaliser ces vœux. Pour l'essentiel de cet ouvrage – le propos et la démarche – nous ne pensons pas devoir y apporter de modifications fondamentales. Nous nous sommes donc contentés d'adjoindre une bibliographie complémentaire, afin d'indiquer quelques publications plus récentes sur la question et la région.

A partir d'une hypothèse née au cours de nos précédentes recherches menées en Margeride depuis 1973, avec mes compagnons des bons et mauvais jours Martyne Perrot et Martin de la Soudière, je dois dire que celle-ci n'aurait pu prendre corps sans l'aide du Comité pour la Recherche et le Développement en Architecture (C.O.R.D.A.). Je tiens également à remercier ici tous ceux qui ont facilité ce travail, parmi les membres du Centre d'Ethnologie Sociale et du Centre National de la Recherche Scientifique et, plus particulièrement les habitants de Belpeyre et des alentours.

Philippe Bonnin

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Table des matières

Pages

Ph. Bonnin
Avant-propos 5
Introduction 7

Les espaces

Ph. Bonnin
La Margeride 27
Le hameau 59
Le «type» de la maison 75
Les habitations : données quantitatives 83
Les habitations : l'abord 89
La maison centrée : l'ostal 105
Les locaux d'exploitation 131
Trois histoires de maisons 141
M. Perrot : la maison Rocher 143
Ph. Bonnin : la maison Fage 153
M. de la Soudière : la maison de l'agriculteur éclairé 173

Le vécu

M. Perrot
Le corps et la maison 183
Ph. Bonnin
Les relations domestiques 195
M. de la Soudière
Maison et sociabilité villageoise 223
Le travail agricole 236

Ph. Bonnin
Conclusion 267

Annexes

M. de la Soudière
Notre regard, notre demande ; leurs réactions, leurs réponses 295
L'habitat rural vu par les juristes 299
La réglementation des bâtiments ruraux et son application en Lozère 303
L'approche géographique des phénomènes d'habitat rural 307
Les données de la géographie de la Lozère et du Massif Central 311

Sources documentaires 319
Bibliographie 319
Bibliographie complémentaire 331
Index des auteurs 337

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

INTRODUCTION

Jusqu'à la fin du siècle dernier au moins, la grande majorité des habitations se composaient d'une seule et unique pièce, aussi bien en milieu urbain que rural. C'est un fait historique que l'ouvrage de R.H. Guerand, parmi d'autres, a bien souligné[1]. On sait qu'il n'en va plus de même aujourd'hui, et que la plupart de ces habitations réunissent plusieurs pièces aux vocations différentes. Mais que signifie cette apparition d'espaces différenciés ? Par quoi et comment s'est-elle opérée, a-t-elle été possible ou nécessaire ? Quelle transformation sociale représente-t-elle, que réalise-t-elle dans l'espace bâti, et par quels procédés ? Autant de questions qui nous paraissent de première importance. Les quelques auteurs qui les ont approchées, n'y fournissent malheureusement que des réponses partielles et incomplètes, voire des réponses toutes faites ou dogmatiques n'ayant qu'un rapport fort lointain avec la réalité observable.

Pourtant, tout conduit à penser que les transformations de l'organisation des espaces bâtis peuvent nous révéler de manière exemplaire :

– d'une part les transformations des structures sociales et culturelles qui ont mené de la «société traditionnelle» (selon la dénomination la plus courante) à notre «société industrielle» ; elles contribueraient par là à la reconnaissance du fond sur lequel s'est constitué le mode d'habiter actuel ;
– d'autre part, l'existence et la transformation de modèles spatiaux et globaux que les acteurs sociaux utilisent pour imprimer à l'espace organisé les normes, valeurs, modèles sociaux de comportement qu'ils respectent, partagent, transforment et pérennisent.

C'est là le thème de notre interprétation, point de départ d'une multitude de questions qu'il faudrait au minimum tenter de poser de manière cohérente, et tenter d'éclairer, sinon de résoudre. C'est ce constat qui était à l'origine des travaux que nous menons depuis plusieurs années. L'occasion de ce rapport de recherche nous permettra d'en exposer une partie, de formuler quelques hypothèses.

Le projet de notre recherche portait au départ sur l'ensemble des modèles d'un «système d'habitat», organisant l'occupation de l'espace aux trois niveaux de la maison, du village et de la ville[2]. Les circonstances de la recherche contractuelle l'on

1 R.H. Guerrand – *Les origines du logement social en France*. Ed. Ouvrières, Paris, 1967 (cf. pp. 212-215)

2 Nous précisons plus loin cette question

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

réduit au seul problème des transformations du modèle d'organisation de l'habitation. C'est donc de celui-là seul dont nous traiterons ici, en évitant cependant de le déformer en l'isolant du contexte où il prend place.

Architecture et organisation de l'espace

Les problèmes que soulève l'organisation de l'espace, ceux de la transformation des modèles spatiaux et bien d'autres, nous sembleraient devoir être l'objet d'une théorie de l'architecture qui serait constituée comme champ scientifique et qui offrirait les moyens d'en traiter. Mais on ne peut malheureusement que constater qu'il n'en est pas encore ainsi, et le regretter. Il est difficile, en effet, de concevoir que cette discipline, d'où provient la notion de structure qui a depuis conquis la quasi-totalité du champ scientifique et lui a permis d'exprimer des notions parmi les plus importantes, n'ait pas elle aussi mené cette démarche. Telle est la situation, mais pourquoi ? Ce n'est pas notre propos d'y répondre. Il nous semble seulement qu'à n'avoir longtemps considéré de l'Architecture que ce qu'elle avait produit de plus monumental ou ornemental, les architectes n'ont guère développé, surtout jusqu'à ces dernières années, qu'une histoire et une théorie pratique du style, de la forme, de l'apparence. En n'acceptant que tardivement, et encore avec réticences et lacunes, de reconnaître l'immense domaine d'un bâti plus modeste, ils se sont privés de la possibilité d'élaborer une théorie générale qui leur fait aujourd'hui défaut.

L'architecture de l'habitation rurale connaît à coup sûr une vague d'intérêt nouvelle : de nombreuses plaquettes sont consacrées aux constructions régionnales ; des ouvrages de plus grande ampleur sont récemment édités ou réédités. Mais ils n'ont pour la plupart que le but de la conservation ou de la sauvegarde d'une architecture ancienne. Une fascination et une nostalgie pour le passé et le monde rural y sont sous-jacentes, longuement développées, mais jamais explicitées. La coïncidence avec l'idéologie néo-ruraliste et les mouvements de «retour à la nature» est assez nette. Il y flotte comme une volonté naïve de reproduire les formes d'espaces anciens, ou ce que l'on croit tel, d'y revivre en s'entourant des pauvres signes d'un paradis perdu, puisés dans une histoire mal connue, refuge contre un présent mal compris, inquiétant parce que conçu sans origines. Le point de vue y est le plus souvent celui d'un voyageur, de l'aperçu extérieur, rarement celui de l'habitant et du groupe social qui a donné naissance à des époques précises à ces modes d'habitat.

Pourtant, la démarche la plus élémentaire pour comprendre le rapport de notre société à son espace bâti, serait bien d'analyser comment il s'est formé, d'en reconstituer la genèse, l'histoire. Car derrière les transformations techniques et esthétiques les plus évidentes, d'autres se sont opérées, qui nous semblent plus pertinentes et révélatrices : celles des structures et des modèles d'organisation de l'espace.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La géographie et les types régionaux des habitations rurales

Heureusement, les habitations populaires traditionnelles ont intéressé depuis plus longtemps les sciences humaines, essentiellement la géographie et l'ethnologie qui s'en partagèrent le domaine. Leurs observations, leurs classifications, leurs théories demeurent un point de départ solide pour les rares études plus récentes, en sociologie par exemple. On ne peut ici rappeler tous leurs apports, à peine en résumer quelques points essentiels. On sait, en particulier, que dans toutes les sociétés connues l'habitation répond à une organisation stable et indéfiniment reproduite sur de longues périodes. A ce titre *«l'habitation est sans doute un des traits les plus précieux pour l'étude historique des peuples. Elle semble, en effet, liée très fortement aux groupes ethniques et l'étude des habitations régionales, en France, démontre clairement leur valeur à cet égard. (...) le parallélisme du vêtement et de l'habitation s'explique par la lenteur de leur évolution ; ce sont de ces thèmes à diffusion difficile...»*[1]. Ces «types» régionaux d'habitations furent décrits dès la fin du XIXe siècle par des observateurs locaux dans l'enquête dirigée par A. de Foville[2]. Elles constituent la première description à peu près systématique que l'on possède, suivie cinquante ans plus tard du chantier du Musée des Arts et Traditions Populaires[3]. Entre temps, quelques monographies fleurirent ici ou là, mais les géographes surtout approfondirent la question. En 1920, A. Demangeon[4] proposait une classification formelle des habitations rurales *«d'après leur plan interne...c'est-à-dire d'après leur fonction agricole»*. Elle s'accompagnait d'une sorte de monisme géographique, affirmant que *«l'habitation est essentiellement un fait d'économie agricole ; à ce titre surtout elle exprime le milieu géographique...»*. Cette classification, quoi qu'elle ait fait fortune, fut violement contestée, tant pour sa typologie (par M. Bloch dès 1938)[5] que pour sa théorie de la «maison-outil», conception où la fonction d'habitation était reléguée au titre d'accessoire, la fonction productive étant censée déterminer le «type». En fait, l'observation montre bien qu'*«une fonction identique, la conservation du vin, fait naître selon les endroits des formes différentes»*[6]. La typologie classique ne parvient, en particulier, à rendre compte ni de la

1 A. Leroi-Gourhan – *Milieu et technique*, Ed. Albin-Michel, Paris, 1945 et 1973, p. 243.

2 A. de Foville – Introduction et direction de l'enquête sur les conditions d'habitation en France *Les maisons-types*, Paris, Ernest Leroux, 1894, 2 vol.

3 Dit chantier 1425 des A.T.P., voir H. Raulin «L'architecture rurale française», (enquête nationale 1941-1948). – *Corpus des genres, des types et des variantes*, Ed. Berger-Levrault et C.N.R.S. en cours de parution.

4 A. Demangeon – *Annales de Géographie*, 1920 . Voir également *Problèmes de géographie humaine*, A. Colin, Paris, 1952.

5 M. Bloch – «Types de maison et structure sociale», *in* Travaux du 1er Congrès intern. de Folklore, 1938, cité par F. Dubost – *Maisons riches et maisons pauvres*, thèse C.E.S.H.-E.H.E.S.S., Université Paris X, 1977.

6 F. Dubost – C.E.S.H.-E.H.E.S.S., Université Paris X. Thèse 1977, p. 5. L'auteur se réfère en particulier aux travaux de Ch. Parain «La maison vigneronne en France» *in* Arts et Traditions Populaires, 4 oct. déc. 55, pp. 290-331.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

répartition des types, ni de leur dynamique. Du propre aveu des géographes *«on ne voit guère comment un facteur géographique rendrait compte de cette répartition (types opposés dans des régions contiguës) ; on doit donc faire appel «au domaine mystérieux de la psychologie», «des modes locales, des caprices humains», et peut-être quand même à de «très vieilles habitudes», qui pourraient avoir une origine «ethnique»...»*[1].

Il fallut, en effet, attendre la contribution de A. Dauzat pour que cette origine ethno-politique fût établie[2]. Les apports de l'histoire et de l'anthropologie, tant en France qu'en terrain exotique, permirent enfin de comprendre la répartition, la durabilité et les processus de diffusion des types, comme l'a résumé A. Leroi-Gourhan :

> *«... Ce n'est pas par de mystérieuses affinités que costume, maison et langue tendent à former une seule ligne évolutive, c'est par le jeu prolongé des influences politiques. L'unité politique est antécédente à toute manifestation de parallélisme».*

ce qui explique leur stabilité. Et lorsque le pouvoir change de mains *«on finit par se loger à la mode des maîtres, au moins dans les accessoires»*. Mais *«cette infiltration est soumise aux lois générales de la diffusion : les pièces légères (mobilier, ouvertures, clôtures) tendent à s'uniformiser sur tout le territoire politique, alors que l'armature même de la maison conserve longtemps encore son type local»*[3].

Mais d'importantes questions sont cependant demeurées en suspens. La typologie régionale par exemple, masquait de profondes différences sociales passées sous silence. La récente thèse de F. Dubost construite à partir de cette remarque, formulée par M. Bloch, permet de combler cette lacune. Il en subsiste malgré tout de nombreuses, et celle particulièrement qui tend à présenter ces types comme fixes, statiques, alors qu'ils n'ont probablement cessé de se transformer, et plus encore depuis le début de ce siècle-ci. Seules les grandes lignes de processus empiriques ont été avancées :

> *«Si l'on reconstruit, suivant la logique, le développement de l'habitation, on peut imaginer que le foyer, le lit et le toit ont été les premiers éléments du complexe et que les habitations qui, actuellement, se rapprochent le plus de*

1 *Histoire de la France rurale*, sous la direction de G. Duby et A. Wallon, Ed. du Seuil, T. III, p. 282, 1976 et 1977.

2 A. Dauzat – *Le village et le paysan de France*, N.R.F. - Gallimard, Paris, 1941.

3 A. Leroi-Gourhan – *op. cit.*, pp. 244-245. Il faut également citer quelques contributions importantes de géographes et d'anthropologues qui sont parues depuis cette époque, mais présentent un caractère nettement fonctionnaliste et fort contestable hors d'une simple classification des «dispositifs» de la maison. Par exemple : A. Leroi-Gourhan, *op. cit.* ; P. Deffontaines – *L'homme et sa maison*, Gallimard, 1972 ; A. Rapoport – *Pour une anthropologie de la maison*, Dunod, 1972.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

cette simplicité sont «primitives». Comme en bien d'autres cas, la logique a probablement au moins partiellement raison, parce que les voies d'évolution sont peu nombreuses et qu'on a presque toujours quelque moyen de les induire, mais les preuves matérielles ne sont jamais que des ébauches de preuves, interprétables de manières diverses. On peut supposer que la réunion sous un même toit du feu (c'est-à-dire de la cuisine) et du lit constitue le type le plus primitif et que la maison bourgeonne ensuite autour de son foyer pour former des chambres, des réserves, des galeries. Très superficiellement il a dû en être ainsi, puisque la maison est d'autant plus divisée qu'on s'éloigne des types très rustiques. Mais c'est là une vue si vague qu'elle ne risque rien à affronter les faits. Ceux-ci démontrent que pour se diviser, l'habitation a procédé de deux manières très différentes.

Dans l'une, la masse centrale, unique, se cloisonne pour donner des pièces intérieures (...).

La seconde manière est le bourgeonnement de constructions annexes : autour de la pièce centrale d'habitation se greffent la cuisine, les réserves, l'étable, le poulailler, en autant de blocs distincts ; (...).

Il faut d'ailleurs souligner que les deux manières ne sont exclusives que dans leurs formes extrêmes ; le bourgeonnement est souvent associé au cloisonnement intérieur du bloc principal» [1].

Dans notre pays, ces modifications s'opèrent précisément au moment de la transformation de la société traditionnelle, de la pénétration de la société industrielle jusque dans les régions les plus reculées. Il y aurait donc lieu d'analyser ces changements à la fois comme signe et comme condition de cette pénétration.

L'habitation, symbole de la vie sociale

L'étude des rapports de l'organisation de l'espace – et ses transformations – avec l'ensemble de la société a en fait surtout reçu les apports conjoints de l'ethnologie et de la sociologie. C'est sur cette base pluridisciplinaire que, depuis *Famille et Habitation*[2], se sont développés les travaux au sein du Centre d'Ethnologie Sociale, dont P.H. Chombart de Lauwe a résumé les points essentiels ; d'une part sur l'importance du rapport structure sociale/structure spatiale :

«Dans l'ensemble des transformations sociales, l'évolution de la maison et des groupes d'habitations résume toute une série de modifications de la vie

1 A. Leroi-Gourhan – *op. cit.*, pp. 268-269.

2 P.H. Chombart de Lauwe, dir. et Al. – *Famille et Habitation*, Ed. du C.N.R.S., Paris, 1959.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

matérielle, des structures sociales et de la conception d'une société nouvelle. Aussi les aspirations des hommes, qui tendent à modifier les formes ou les structures de la maison, ont-elles une importance qui dépasse les simples transformations techniques ou esthétiques. (...).
Dans les sociétés pré-industrielles, les maisons rassemblées en hameaux ou en villages correspondaient à des groupes locaux bien définis. Les habitants d'une maison étaient pris dans un système de relations de voisinage, un système de relations de parenté, un système de relations de travail, dans une échelle de prestige qui était bien définie et ne se modifiait que lentement (...). Vue de l'intérieur, la maison est également le reflet d'un système de relations tout autant qu'un ensemble de fonctions répondant à des besoins[1]*. (...) elle peut être considérée, à certains points de vue, comme une image réduite de la vie sociale»*[2].

D'autre part sur le caractère à la fois pratique et symbolique de ce rapport par lequel l'espace permet, conditionne et signifie la réalité sociale :

«En parlant de la maison, c'est toute notre conception du monde que nous mettons en cause (...). C'est tout notre système de valeurs qui est impliqué sans que nous en prenions toujours conscience. Changer la disposition des éléments dans l'espace social de la demeure, c'est modifier les valeurs attribuées aux objets et les symboles qu'ils supportent. C'est aussi changer les valeurs relatives à la hiérarchie des rôles (...).
La place de l'habitation et le plan du village ont un caractère symbolique. Chaque élément prend sa place dans une figure inscrite sur le sol et cette figure correspond à une représentation de l'espace liée elle-même à des croyances et à des mythes. L'orientation d'un édifice par rapport au sol ou à un lien sacré lointain, la place réservée au culte des ancêtres, la disposition des lieux de fête et de nombreux autres points de repère dans l'espace organisé rappellent toute une conception du monde. A chaque instant, ici encore, l'habitat apparaît comme un langage par lequel communiquent les hommes d'une même culture. Chaque objet a en même temps une fonction utilitaire et une signification symbolique. Ainsi le cadre de vie devient-il familier à

1 On trouve une remarque similaire chez l'anthropologue A. Leroi-Gourhan : *«Quoique l'existence de groupes humains dépourvus de tout abri ne soit pas normalement attestée à notre époque, l'exemple des Australiens et des Botokudo, qui vivent constamment avec un simple paravent pour s'abriter, ou des Eskimo qui peuvent passer des semaines sous le couvert d'une baleinière renversée, prouve qu'on peut au moins réduire l'habitation au plus strict minimum et que la rigueur du climat n'implique pas forcément des murs épais». Op. cit.*, p. 243.

2 P.H. Chombart de Lauwe – *Pour une sociologie des aspirations*, Denoël, Paris, 1969, pp. 198-215.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

chaque individu qui fait corps avec l'espace quotidien dans lequel il se meut. Mais, dans cet univers fermé, l'individu n'a qu'une possibilité de choix limité. Ses gestes et ses itinéraires sont prévus. L'utilisation des objets est commandée par des règles strictes, les rapports sociaux sont déterminés en fonction des statuts et des rôles. L'espace est aménagé pour rendre possible ce déroulement rituel de la vie journalière. La situation sera très différente dans les sociétés industrielles»[1].

Déjà dans une étude assez ancienne, E. Durkheim et M. Mauss[2] avaient mis en évidence les homologies qui s'établissent entre la structure sociale, la forme de la classification de la réalité, et la structure de l'habitat[1]. Mais une simple observation montre que cette correspondance n'est ni biunivoque, ni immédiate : les objets bâtis possèdent une perdurance qui provoque un retard permanent, un effet d'inertie et de stabilité par la même occasion ; par ailleurs, la société n'est pas totalement «imprimée sur le sol» comme se plaisait à l'affirmer Le Corbusier, elle n'y laisse pas toujours de traces.

Il nous faut en fait considérer qu'entre société et espace prend place une interaction (ou action réciproque) dynamique à un double titre : d'une part, la société ne «s'imprime» pas par un mécanisme automatique, mais par un processus d'actions-réactions et, d'autre part, ce processus même se transforme de manière continuelle, tout du moins dans les sociétés historiques, telle que la nôtre. L'un des versants de cette interaction est constitué de ce nous nommons un «processus de spatialisation», cadre de la pratique architecturale. Or, plus encore peut-être que toute pratique sociale, celle-ci suppose des modèles spécifiques : les modèles spatiaux vécus («patterns»), sous-jacents aux «types» décrits[3], dégagés («constructs»), et qu'il faudrait clairement distinguer des modèles (de rôle, de comportement,...) courants, que ce processus aura éventuellement pour but de transcrire. Il nous semble que la question de la transformation de ces modèles d'organisation de l'espace n'a pas été suffisamment cernée. Elle serait pourtant d'une importance primordiale pour l'architecture comme pour la sociologie.

La forme de cette pratique de spatialisation permettrait de distinguer ce que nous nommerions des «situations de conception»[4], des situations de projet[5] différentes, où les acteurs confrontent leurs modèles propres, parfois de manière conflictuelle.

1 P.H. Chombart de Lauwe – *Op. cit.*, Denoël, Paris, 1969, pp. 198-215.

2 E. Durkheim et M. Mauss – «De quelques formes de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives». *Année Sociologique*, 6, 1903 ; et Ed. de Minuit, 1968 et 1969.

3 Nous prenons comme condition et définition d'un modèle, d'une part d'être collectif, d'autre part d'orienter et de structurer «les manières de penser, de sentir et d'agir». Cf. G. Rocher – *L'action sociale*, Ed. H.M.H., 1968, p. 45. Ainsi que P.H. Chombart de Lauwe – *La culture et le pouvoir*, Stock, Paris, 1975, p. 246.

4 Nous entendons par là l'ensemble des rapports établis, de fait ou formalisés, entre les différents acteurs qui interviennent au moment de la conception (projet) d'un espace bâti. A propos du projet, cf. P.H. Chombart de Lauwe – *Op. cit.*, p. 292-295.

5 Nous préférons ce vocable à celui de «projettation» récemment introduit par M. Tafuri dans – Théories et Histoire de l'Architecture, Ed. S.A.D.G., Paris, 1976.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La situation qui caractérise la production des habitations sur la majeure partie du globe et qui caractérisait, en particulier, celle des «types» régionaux de notre société traditionnelle, est celle que l'on désigne le plus couramment sous le terme d'«auto-construction». L'expression est assez malheureuse, du fait que des paysans-maçons sont généralement employés par le maître d'œuvre ; il eût été préférable de parler d'«auto-conception». Mais ce qui compte surtout, c'est qu'en principe on y est assuré que les modèles spatiaux utilisés sont bien ceux de l'habitant (modèles endogènes), qui se trouve à la fois sujet-acteur et objet de cette architecture, tant au moment de son établissement qu'à ceux des transformations ultérieures.

Processus de spécialisation et processus de différenciation

Car ce qui nous importe ici, plus encore que le processus de spatialisation d'une structure sociale stable, c'est son mouvement, c'est précisément comment il va permettre d'interpréter et de transcrire certaines des profondes modifications de la société traditionnelle. Tous les observateurs ruraux ont bien observé cette transformation récente des habitations[1], principalement la différenciation des espaces, mais on ne la trouve nulle part véritablement analysée en profondeur. On ne peut que regretter par exemple que dans sa remarquable *Histoire du logement social* R.H. Guerrand n'ait pas abordé cette question. Il y cite pourtant un des plus anciens témoignages, très révélateur :

> *«Avec la forme vive qui lui est habituelle, Victor Considérant[2], le premier, en un raccourci vigoureux, a exprimé en quelques lignes la vision sinistre qu'il a rapportée de ses voyages à travers la campagne française : «Il faut voir la Champagne et la Picardie, la Bresse et le Nivernais, la Sologne, le Limousin, la Bretagne, etc. et les voir de près. Là, il y a des chambres qui sont la cuisine, la salle à manger, la chambre à coucher, pour tout le monde : père, mère et petits... Elles sont encore cave et grenier ; écurie et basse-cour quelquefois. Le jour y arrive par des ouvertures basses et étroites ; l'air passe sous les portes et les châssis déboîtés ; il siffle à travers des vitraux noircis et cassés, quand il y a eu des vitraux, encore... car il y a des provinces entières dans lesquelles l'usage du verre est à peu près inconnu. C'est une lampe grasse et fumeuse qui éclaire, dans l'occasion – d'habitude, c'est le feu. Puis le plancher... ah ! bien oui, le plancher ? – c'est de la terre inégale et humide. Il y a ça et là des mares...*

1 Cf. par ex. A. Burguière – *Breton de Plozevet*, Flammarion, 1977 ; ou la grande enquête du C.N.R.S. sur l'Aubrac, T. 3, 1972, etc.

2 V. Considérant – *Destinée sociale*, 1834.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Vous marchez dedans... Les enfants en bas âge s'y traînent. J'ai vu, moi qui vous parle, des canards y chercher leur pâture»[1].

Ce qui semble scandaliser V. Considérant, socialiste utopiste, ce sont non seulement les conditions d'hygiène, mais surtout précisément la non-différenciation des espaces (à laquelle il est, lui, accoutumé), c'est-à-dire une expression du mode de vie et des rapports sociaux traditionnels en milieu rural, qui vont se modifier dès cette époque. Il est étonnant dès lors que l'auteur n'ait perçu dans l'enquête sur «les maisons-type» qu'une répétition des clameurs hygiénistes, ce qui la placerait «en marge du mouvement social»[2]. Il nous paraît difficile de considérer le processus de différenciation spatiale, et les problèmes de l'organisation spatiale en général, comme extérieurs aux mouvements de la société.

Relations et opposition : une analyse topologique

Si ce processus de différenciation n'a pas été véritablement analysé, ce n'est pourtant pas faute d'avoir été perçu par la sociologie rurale, qui évoque *«un processus de transformation architecturale presque toujours identique, variable seulement dans son rythme temporel. Un cloisonnement sépare d'abord le troupeau des humains (...) le principe explicatif se trouve dans la dissociation entre famille et travail»*[3]. Nous verrons que ce processus peut être décrit de manière beaucoup plus détaillée et que son analyse fournit bien plus d'enseignements.

Cependant, l'auteur nous semble mettre l'accent sur le problème crucial lorsqu'il parle de «dissociation» entre deux termes autrefois peu séparés, et qui tendent à être opposés plus fortement. Ce mode d'analyse n'est pas sans rappeler celle en termes de «rapports» (devant/derrière, public/privé, sale/propre, affaire/objets) qui fut si fructueuse à propos de «l'habitat pavillonnaire»[4] : *«Rien n'explique dans l'habitat ceci plutôt que cela, si ce n'est précisément l'existence de ces rapports, relations d'opposition ou de contraste qui, dans un lexique infiniment ouvert, introduisent un ordre symbolique. On reconnaîtra dans ces assertions les formules anti-malinowskienne de l'Anthropologie structurale...»*. Les auteurs émettent même l'hypothèse que ces «grandes césures» composent en s'entrecroisant une «matrice». Ils sont probablement ceux qui ont poussé le plus loin cette analyse, tout en précisant que *«d'autres travaux seront nécessaires pour tenter de la confirmer»*[5]

1 R.H. Guerrand – *Op. cit.*, p. 56.

2 *Ibid*, p. 218.

3 P. Rambaud – *Société rurale et urbanisation*, Paris, Seuil, 1969, p. 205.

4 «L'habitat pavillonnaire», H. Raymond, N. Haumont, M.G. Raymond, A. Haumont, ISU-CRU, 1966, p. 91.

5 *Ibid*, p. 92.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

On ne peut là non plus manquer de remarquer certaines analogies avec le mode d'analyse de Mauss et Durkheim, dans l'étude précitée, et de même avec celle de l'analyse structurale en linguistique, où *«chacune des unités du système se définit ainsi par l'ensemble des* **relations** *qu'elle soutient avec les autres unités, et par les* **oppositions** *où elle entre ; c'est une entité relative et oppositive, disait Saussure»*[1].

C'est pourquoi nous pensions que la nature même du processus de «différenciation» des espaces requérait un mode d'analyse similaire, en termes de relation-opposition, c'est-à-dire pour ce qui concerne l'espace, en termes de topologie et donc de «modèle topologique» sous-jacent aux «types» de l'habitation traditionnelle[2], conçue comme *«totalité à l'intérieur de laquelle chaque élément s'explique par la cohérence de l'ensemble...»*[3].

Le cadre de ce rapport de recherche ne nous permettra pas de pousser l'analyse jusqu'à son terme. Nous l'effectuerons dans de prochains travaux. Il nous paraissait néanmoins nécessaire d'exposer les hypothèses méthodologiques sous-tendues par notre démarche. Typologie, situation de conception, analyse topologique et modèle topologique se trouvent ainsi intimement dépendants, et composent le cadre théorique qui nous était nécessaire pour entreprendre l'exposé de l'observation.

Urbanisation et rationalisation

Il reste que certains objecteraient à notre démarche que les «types» ne se transforment pas, qu'il n'y aurait pas continuité du même objet étudié, mais substitution d'un «modèle urbain» à un «modèle rural». Nous ne partageons pas ce point de vue caricatural. Ces expressions ne sauraient être prises que comme abus de langage, qui ne sont tolérables qu'à la condition de les expliciter.

Ce point de vue consisterait à opposer une «société urbaine» à une «société rurale», quand il n'existe que des milieux différents d'une même société, et à considérer qu'ils se soient développés en toute indépendance, sans rapport structurel, depuis des siècles. C'est oublier que ville et campagne coexistent depuis sept millénaires et n'ont pas attendu l'avènement de la société industrielle pour établir des rapports d'échange permanents. C'est oublier qu'il y a moins d'un demi-siècle la majeure partie des populations qui

1 Souligné par l'auteur E. Benveniste – *Problèmes de linguistique générale*, T. I, Gallimard, 1966, p. 21.

2 Depuis, la pertinence de ces deux approches a été confirmée par deux articles parus dans la revue *Communications* (no. 27, 4ème trim. 1977 : «Sémiotique de l'espace»). Dans le premier H. Raymond insiste sur l'importance de la notion de «type» comme «commutateur» dans la conception du projet. Dans le second P. Boudon développe un langage formel pour l'analyse topologique des espaces habités.

3 P. Rambaud – *Op. cit.*, p. 200.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

forment le milieu urbain actuel étaient alors rurales, et qu'une bonne partie des structures, modèles ou valeurs sont héritées du passé (la famille, l'Etat,...), et ne se transforment que très lentement. L'opposition réside bien plus entre une société de la tradition et une société de la rationalisation – dont la construction sur ce fond ancien n'est pas achevée – quand bien même elles soient apparues à dominantes rurales puis urbaine. Il serait plus juste de parler à cet égard de «système de relation ville-campagne» comme B. Kayzer[1], de ses différents modes et de ses transformations.

Le terme le plus usité pour nommer le bouleversement des campagnes est celui d'«urbanisation», vocable magique qui dispense la plupart de ceux qui l'emploient d'une véritable analyse. Sa création peut s'expliquer par les conditions de l'observation particulière où il vit le jour : le choc énorme des investissements d'une station de sports d'hiver sur un petit village quasi-archaïque[2]. Cette situation hyper-contrastée, et la concentration des transformations dans le temps expliquent cette manière d'avoir exposé le problème, selon ses traits les plus apparents.

Mais en fait, les transformations de la société traditionnelle, et le processus de différenciation des espaces qui les accompagnent, constituent un mouvement plus vaste et plus profond, se déroulant sur une plus longue période. On s'accorde généralement pour en fixer l'origine au XVIè siècle dans les milieux les plus aisés[3], qui ne sont à l'époque certainement pas plus urbains que ruraux. Et, nous l'avons dit, le milieu ouvrier urbain du XIXè siècle n'est guère mieux loti que le milieu rural. Le «retard» très prononcé des ruraux, et surtout des agriculteurs, en cette matière, est probablement un fait récent, qui n'avait cessé de s'accentuer depuis cette date.

«L'urbanisation» des campagnes n'apparait alors que comme le visage actuel et local des derniers effets d'une transformation de société. Etudier la différenciation spatiale qui l'accompagne en se reportant aux premiers moments de son apparition ne ferait que reculer le problème à une époque sur laquelle les documents sont plus rares et plus difficile à interpréter. Une telle démarche relèverait de l'histoire. Mais une autre approche est possible et nous l'adopterons : c'est celle qui consiste au contraire à observer le phénomène là où il s'est réalisé le plus tardivement, quand il n'est pas même encore en plein déroulement. L'intérêt d'un travail sur le passé récent et l'actualité est évident. Les documents, d'une part, sont plus nombreux et fournis et l'on bénéficie, d'autre part, de la

1 B. Kayzer – «Le nouveau système des relations ville-campagne», *Espaces et Société*, no. 8, Fév. 1973.

2 Cf. «Société rurale et urbanisation», *op. cit.*. Traduisant par ailleurs un ensemble de phénomènes plus généraux, ce concept est apparu nécessaire et a fait fortune.

3 Cf. par ex. J.L. Flandrin – *Familles, parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Hachette, Paris, 1976. L'auteur remarque que : *«au bas de la société, l'histoire de la vie familiale se confond à peu près avec l'histoire du niveau de vie, tandis que dans les élites, même sous ses aspects les plus matériels, elle fait partie de l'histoire de la culture»*, (p. 94). Cf. également Ph. Ariès – *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, Seuil, 1960, 1973 et F. Dubost – *Op. cit.*, p. 196.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

richesse du vécu des acteurs, de leur mémoire, de l'intériorisation des conflits de valeurs qu'ils supportent. Les rapports de domination peuvent, en outre, apparaître plus clairement.

L'analyse des transformations de la ferme rurale (plutôt que de la «maison», pour être précis), sur un siècle et demi environ[1], est encore possible dans certaines régions comme la Margeride. On aimerait parfois qu'il en soit comme le pensait ce piètre observateur de la fin du siècle dernier : *«Les mœurs et coutumes du pays lozérien sont des plus originales : par suite de l'esprit de routine elles n'ont guère changé depuis un siècle, et elles sont à peu près ce qu'elles seront dans un siècle ; c'est dire qu'on peut les étudier tout à son aise»*[2].

La réalité est tout autre, et la région connaît de profondes transformations, même si, comme à Plozevet : *«trop récente et trop rapide pour avoir pu opérer une mutation radicale, cette modernisation dialogue encore avec les formes anciennes»*[3]. Il semble justement que l'acte de transformation d'un espace sous l'effet des changements socio-économiques, est un moment privilégié de l'observation des modèles, puisqu'il suppose la référence à la fois à l'ancien – jugé comme inadéquat – et au nouveau – mieux adapté aux nouveaux rapports sociaux –. Le discours des acteurs révèle alors l'intériorisation de cette contradiction. La transformation, qui est en fait le cadre obligé de toute recherche au sein d'une société historique[4], s'avère en même temps le meilleur révélateur de ses fondements, le meilleur moyen pour déceler ces modèles.

Une recherche exploratoire. Questions de méthode

Partant d'un faisceau d'hypothèses générales, de questions qu'il faut confronter à la réalité pour tenter de les préciser, une telle recherche ne peut être qu'exploratoire, utilisant les sources diverses qui peuvent être à disposition, et les confrontant : l'écrit, l'oral, le bâti lui-même, l'observation directe, les statistiques, les photographies,... Ne visant pas à déterminer l'influence prépondérante de tel ou tel facteur, ni même celle de la «variable sociologique» puisqu'elle porte sur un milieu quasi-exclusivement agricole, cette recherche est avant tout qualitative, privilégiant l'approche ethnologique sur le terrain. Il a paru néanmoins nécessaire de la situer le plus précisément possible dans le cadre physique où elle s'est déroulée.

1 A partir du cadastre de 1830 et de quelques rares témoignages sur le XIXe siècle, mais en fait surtout à partir de 1894 (enquête sur les «maisons-types»).

2 M. Boule – *La Lozère*, Masson et Cie, 1898, p. 129.

3 A. Burguière – *Op. cit.*, p. 164.

4 Qui prône le changement et en garde mémoire.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

C'est pourquoi la forme d'une monographie orientée par quelques indicateurs du vécu[1], en des domaines dont il est logique de penser qu'ils se sont profondément modifiés, et ont retenti sur l'organisation de la maison, nous a paru la plus appropriée :

– La salubrité, l'hygiène et le confort ménager.
– Les rapports sociaux internes à la famille.
– Les rapports sociaux externes : la sociabilité.
– Les conditions de la production agricole.

Nous avons centré notre attention principalement sur un village et sur la commune à laquelle il appartient, en les situant dans les ensembles plus vastes de la région, du groupe de régions voisines et de l'ensemble national. Nous avons conçu ce village comme un point limité et cernable[2] d'un «système d'habitat» maison-village-ville, où chaque niveau se donne comme une «instance spatiale» (recouvrant une instance sociale), plus ou moins clairement différencié des deux autres, délimité dans l'espace, signifié par le bâti, caractérisé par un pouvoir, un stade de la production, de l'échange et de la consommation, économiques et culturels. Chacun des termes qui les nomment, la maison tout particulièrement, entretient bien l'ambiguïté institution-espace. Une série de comparaisons effectuées au-dehors de cet «échantillon ponctuel», dans d'autres villages, nous ont assuré qu'il ne s'agissait pas d'un cas exceptionnel.

Il est nécessaire de préciser que dans la région où nous nous situerons, les petites villes existantes n'apparaissent que comme les centres d'échange et d'administration d'un espace plus vaste, et ne constituent pas des objets autonomes. On ne peut alors parler que d'un «système d'habitat», dont la plus grande part des habitants sont les agriculteurs et leurs familles, situés dans les maisons regroupées par unités : les hameaux et villages. Une partie plus faible de la population occupe des centres (bourgs, villes).

Du point de vue des «types» de l'habitation rurale, comme nous le verrons plus loin, les aires d'extension sont régionales ou pluri-régionales avec variantes. Constituer un échantillon représentatif de ces variantes et de la structure sociale, dispersé sur l'ensemble de cette aire, aurait pu présenter un intérêt s'il s'était agi de mesurer l'influence de variables. Tel n'est pas notre propos, d'une part, et d'autre part, nous aurions alors perdu de vue le problème des rapports spatiaux entre les maisons au sein de leur groupement, ce qui est le travers le plus communément répandu. Il est donc apparu préférable de centrer notre attention à partir d'un point, à un niveau intermédiaire du système, donc sur un village

1 Par vécu nous entendons l'association des pratiques et des représentations.

2 Cf. à ce sujet P. Champagne – «La restructuration de l'espace villageois», *in* : Actes de la recherche en sciences sociales, 3, Mai 1975, pp. 43-67. Ainsi que M. Maget – «Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques», *Bull. de Psychologie*, no. 7-8, spécial VIII, Avril 1955, pp. 375-382.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

analysé lui-même en tant que cadre et en tant que forme, et dans lequel se situent la quasi-totalité des maisons étudiées. Ce village ne prétend pas être «représentatif» : il est seulement quelconque, moyen au regard de ses caractéristiques socio-économiques, comparées à celles de la région. Nous le prenons comme un lieu d'habitat et de production, et non comme une entité fermée. Les transformations qui l'affectent doivent être référées à la société globale avec laquelle il interagit directement et indirectement depuis longtemps.

Ce type d'approche ponctuelle présente, en outre, et ce n'est pas négligeable, quelques commodités : la plupart des sources disponibles sont élaborées à cette échelle : l'interconnaissance des sujets et leur familiarité d'un même espace facilitent l'observation. En définitive, ces choix méthodologiques posent moins de problèmes que n'en soulèveraient la détermination de l'aire d'extension du type d'habitation considéré. *«La maison dite «bloc-à-terre», qui rassemble tous les éléments sous un même toit, est encore la plus répandue sur l'ensemble du territoire national. Mais sa forme la plus élémentaire, celle d'une salle unique pour l'homme et les bêtes, tend à disparaître»* [1].

En outre, une connaissance approfondie du milieu nous permettait de profiter d'un capital de connaissances et d'observations accumulées, et facilitait le contact direct avec les agriculteurs, les entretiens, la visite des maisons : leur vision du passé n'est pas celle des urbains, ni celle du chercheur, et leur confrontation maladroite s'avère parfois conflictuelle :

> *«Mais rien n'exacerbait davantage la sensibilité des montagnards que l'étonnement niais de certains étrangers à propos de tout et de rien ; un araire en bois,, une paire de besaces, des sabots ferrés, une blouse bouffante devenaient objets de collection pour musée ethnologique. D'aucuns parmi ces béants se prenaient pour d'authnetiques découvreuses de terres vierges et classaient les paysans du Massif Central parmi les Esquimaux ou les Polynésiens,...»* [2].

Dans une première partie, nous situons notre approche ponctuelle aux différentes échelles des espaces qui la concernent ; nous dépeignons les transformations de l'habitat et de l'habitation selon les catégories de l'espace empirique, vécues quotidiennement par les habitants.

Mais un problème subsiste alors : c'est qu'en un moment donné, les maisons apparaissent en des états différents, que l'on peut considérer comme représentant des étapes d'un même processus de transformation, que chacune réalise à son rythme propre,

1 *Histoire de la France rurale*, op. cit. T. III, p. 277.

2 A. Roche – *Granit et Amour*, Ed. Paulines, Paris, 1972, p. 72. L'auteur est précisément originaire de Margeride où il fut placé comme pâtre.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

fonction de diverses conditions (état de fortune, événements familiaux,...). A ne considérer qu'un processus, on risquerait de schématiser à outrance. On donnerait alors une idée fausse de la réalité. Car en fait, «LA» maison n'existe qu'en théorie, la réalité concrète est celle «DES» maisons. Nous avons voulu pallier cet inconvénient en donnant trois cas concrets, représentant assez bien les cas extrêmes, les tendances entre lesquelles les autres se rangent. Ils constituent nos «trois histoires de maisons».

Dans la seconde partie, nous analysons dès lors les transformations au travers des catégories du vécu (nos indicateurs), aux niveaux des valeurs, des rôles, des rapports interindividuels et des conditions de la production, et nous tentons d'examiner les concordances et discordances qui s'établissent entre transformation sociale et transformation de l'espace.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les espaces

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Situation

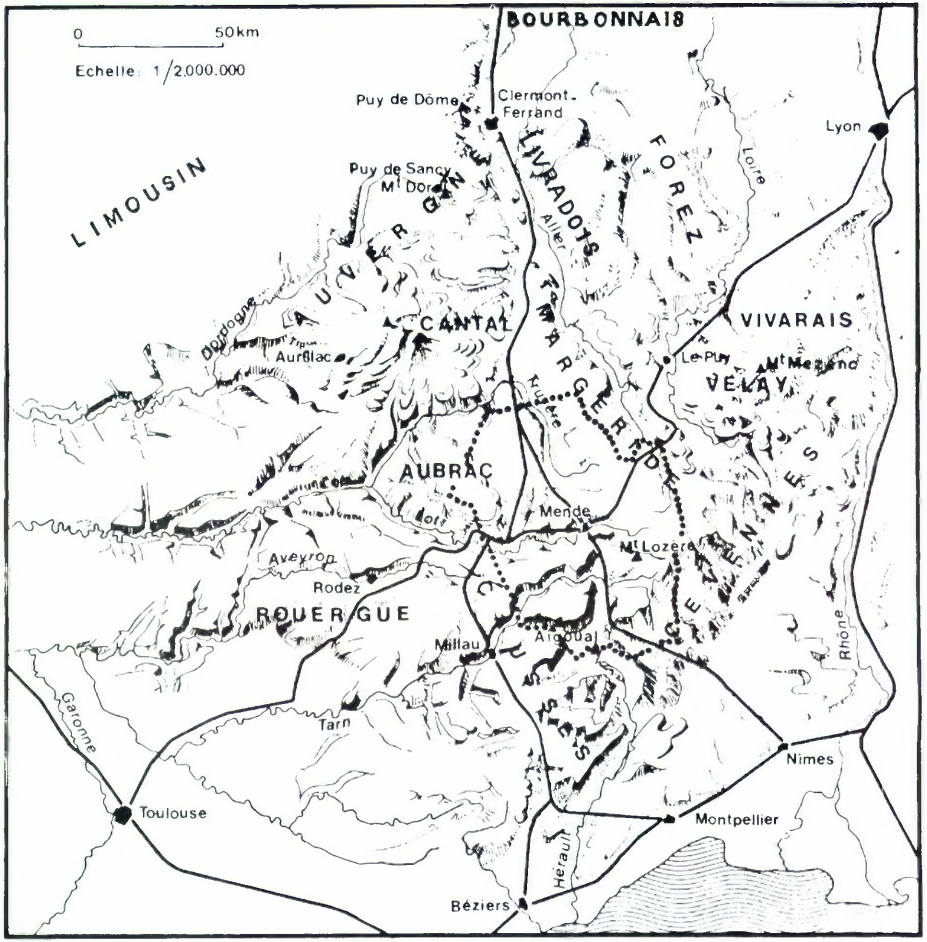
Les caractéristiques du département

Superficie :
517.987 ha (dont 160.000 en forêts)
Population :
77.714 habitants (recensement de 1968)
71.500 habitants au 1er janvier 1973 d'après une estimation de l'INSEE.
Densité de population :
14,9 habitants au kilomètre carré (recensement de 1968)
Circonscriptions administratives :
2 arrondissements,
24 cantons,
185 communes.
Principales villes :

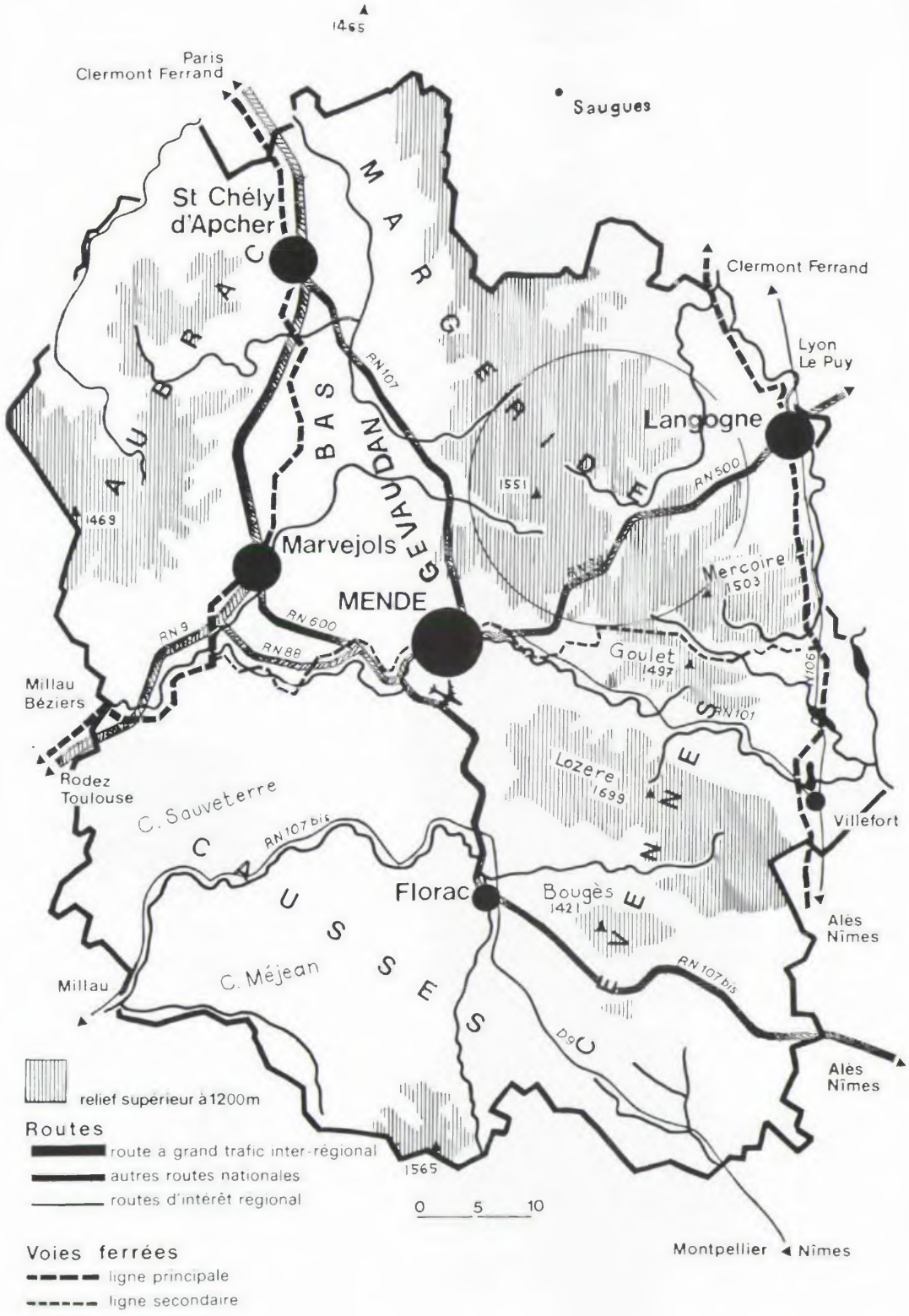
Mende (chef-lieu du dép.)	11.400 habitants
Langogne	4.767 habitants
Marvejols	5.367 habitants
Saint-Chély d'Apcher	5.416 habitants
Florac (chef-lieu d'arr.)	1.800 habitants

Données géographiques :

- La Lozère est composée de 4 régions naturelles : l'Aubrac, les Causses, les Cévennes et la Margeride.
- L'altitude moyenne (1.000 m) du département est la plus élevée de France (alt. maximum 1.702 m au Mont-Lozère, alt. minimum 220 m dans la Vallée française).
- Son climat très rigoureux, s'accompagne pendant l'hiver d'un enneigement d'autant plus perturbant que des vents violents l'accompagnent.
- La Lozère est un pays de sources qui ne reçoit de l'eau de nulle part et alimente trois bassins fluviaux : Loire (Allier et Chapeauroux), Garonne (Lot et Tarn), Rhône (Chassezac et Gardons).



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La Margeride

La région

Le village dont il sera question ici, et que nous nommerons Belpeyre, est situé sur une petite plaine à l'extrémité sud-est de la Margeride. Bordée par la montagne du Goulet au sud, s'élevant vers celle de Mercoire à l'ouest, cette plaine jouxte le «Col» de la Pierre Plantée où la Nationale Lyon-Toulouse franchit la Margeride au sud, où celle-ci culmine.

L'ancienne province du Gévaudan regroupait cette unité géologique, cet ensemble de hautes terres où le vieux socle granitique du Massif Central est demeuré à nu. Elle s'insère entre l'Auvergne et le Velay plus au nord, que les volcans ont surélevés et bonifiés, le plateau de l'Aubrac également volcanique à l'ouest, les grands causses calcaires au sud-ouest, les Cévennes schisteuses au sud-est, les monts du Vivarais à l'est. Le Massif de l'Aubrac et les plateaux granitiques du Gévaudan couvrent toute la moitié nord de l'actuel département de la Lozère. Une longue faille avec dénivellement a provoqué cette dorsale très érodée qu'est la Margeride proprement dite, étirant sa crête arrondie, couverte de landes et de bruyères, sur une soixantaine de kilomètres, de 1400 m au N-N-O à 1550 m au S-S-E, étalant deux flancs inégaux, en pentes douces, boisés, pacagés, cultivés, où se blottissent les hameaux jusque vers 1300 m, retombant sur les plateaux du Bas-Gévaudan qui la bordent. Ceux-ci oscillent de 1000 à 1200 m, ponctués de maigres centres, petites villes de foires de 2.000 habitants tout au plus. Ces hauteurs de la Margeride sont appelées souvent des «Montagnes» ; ce ne sont à la vérité que des plateaux mamelonnés que les sommets dépassent d'à peine cent mètres et que les cols n'entamment pas de quarante.

Pays d'altitude au sol imperméable, l'eau n'y manque pas, même s'il apparaît trop sec au regard de l'Auvergne. Les rivières y naissent et partent vers l'Allier et le bassin de la Loire, vers le Lot, la Truyère et donc la Garonne, vers l'Ardèche et donc le bassin du Rhône[1]. Mais le climat y est rude, les hivers longs et parfois très enneigés, entraînant un retard du cycle végétal. Un vent froid, souvent glacial, balaie la neige en tourmente sur ces

1 «Il y a 437 cours d'eau dans le département, dont 156 pour le bassin du Rhône, 226 pour la Garonne et 55 pour la Loire. Leur longueur totale est de 1735 km». Enquête S.D.N., 1939.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

plateaux mal protégés. Même pour des habitants aguerris, ils constituent une hantise permanente[1] :

> *«Aujourd'hui, la fournélo (tourmente) est furieuse : elle a déjà miaulé toute la nuit. Par moments la neige devient comme de la farine : elle rentre par la bouche, par le nez, par les yeux, par les oreilles. Quand on sort, il faut tout le temps la recracher. Ce matin papa a dû creuser un tunnel devant la porte pour pouvoir sortir : il y avait une congère qui montait jusqu'aux fenêtres de la chambre. Derrière la maison il y en avait une autre bien plus haute encore : elle touchait au toit»*[2].

> *«Le froid ! Toujours lui ! Il n'était question que de neige, de chandelles de glace lourdement suspendues aux toitures, de congères énormes, véritables dunes de neige qui reliaient parfois le sol aux plus hautes faîtières. Les vitres n'étaient que dentelles de givre aux dessins incomparables. Elles rivalisaient de finesse avec celles du Puy que nos grands-mères façonnaient au carreau, humblement recluses dans un petit coin. Jeunes et vieux, tous se plaignaient, qui de ses talons gercés, qui de ses doigts horriblement boursouflés.*
> *Avec quelle hantise on attendait le premier chant du coucou ! Vers la mi-avril immanquablement la nature commençait à faire peau neuve (...)»*[3].

Les terres granitiques sont pauvres, siliceuses, acides, plus propices aux landes de genêts et aux forêts chétives qu'à la culture. Les sols sont de profondeur médiocre, voire squelettique sur les hauteurs. La roche mère est omniprésente. Pédologie, géomorphologie, orographie, climat concourrent à isoler le pays, à rendre les trajets longs et difficiles. Avec leurs critères de 1939, les enquêteurs décrivaient ainsi les voies de communication : *«Le réseau routier est bien développé, surtout si l'on tient compte de la topologie extrêmement tourmentée du territoire et de la densité infiniment faible de la population. Les routes sont généralement étroites, sinueuses, souvent dangereuses, mais leur plateforme est bonne dans l'ensemble. A peu près tous les hameaux d'une population supérieure à 50 habitants sont desservis. En outre de nombreux chemins agricoles ont été créés depuis la guerre (...). Il y aurait lieu actuellement d'améliorer ceux qui existent (élargissement et empierrement) pour permettre le passage aisé des véhicules et des machines agricoles*

1 On relève dans les Archives départementales :
«Année 1717 : un mort de mauvais temps
Année 1728 : un mort de faim et un mort de mauvais temps
Année 1755 : un mort de mauvais temps
Année 1763 : un mort de mauvais temps», etc.
Rappelons qu'en 1978 encore, deux «morts accidentelles» ont eu la même cause,...

2 A. Roche, p. 222. On trouvera les références complètes en bibliographie.

3 *Ibid*, p. 16.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

modernes». Quant au réseau ferroviaire, *«le département de la Lozère est mal desservi par le chemin de fer ; deux artères importantes l'effleurent bien à l'est et à l'ouest et empruntent même son territoire sur une certaine distance, mais une seule transversale au profil sinueux et mouvementé relie ces deux artères en passant par le chef-lieu : Mende»*[1].

Même amélioré petit à petit, le portrait demeure à peu près similaire. La Margeride est à l'écart de tout, des grandes vallées et des grandes villes : Lyon, Montpellier. Elle apparaît comme enclavée, isolée par des communications trop longues et difficiles. La même enquête en décrit quelques conséquences : *«Les distractions ne sont pas très nombreuses, ni très variées. Il n'existe pas dans le voisinage ni dans le département de grandes villes capables d'attirer la jeunesse paysanne». «Les populations rurales privées de contacts fréquents et intimes avec l'extérieur, sont restées traditionnalistes et sans éprouver le goût et le besoin d'une amélioration des conditions matérielles de la vie»*[2]. Déjà très discutable pour l'époque, cette dernière affirmation est maintenant démentie par l'évolution des quinze dernières années.

Le peuplement

Administrativement, la majeure partie de la Margeride relève du département de la Lozère. Ceux du Cantal et de la Haute-Loire s'en partagent les cantons du nord.

La Lozère est le seul département, avec les Hautes-Alpes, à être intégralement classé comme «zone de montagne». C'est surtout le département le moins peuplé du territoire (77.500 hab. – densité : 14,9 h/km^2, France : 86)[3]. Les deux phénomènes démographiques marquant toutes les campagnes sont très accentués ici : un faible peuplement dès le départ[4], et l'aggravation par l'exode qui a emporté la moitié de la population.

1 Enquête sur l'habitation rurale en France, effectuée à la demande de la Société des Nations, 1939, T. II, p. 270.

2 *Ibid.* D'autres indices de cet isolement résident dans le fait qu'elle fut une des dernières régions à accepter le français comme langue des actes officiels (E. Leroy-Ladurie – Introduction à *La pierre et le seigle*, Seuil, Paris, 1977), ou dans le fait que dans la grande enquête dirigée par A. de Foville, la première publication de 1885 ne comporte aucune monographie sur le Massif Central. L'absence générale de documents sur le Massif Central (et particulièrement la Margeride) au XIXe siècle, attestée par R.H. Guerrand, est manifeste et révélatrice, alors même que sur des régions aussi peu riches que la Bretagne ils foisonnent. (*Les origines du logement social en France*) Ed. Ouvrières, 1967).

3 Les indications chiffrées qui sont utilisées ici et par la suite, et dont la source n'est pas précisée, proviennent des recensements de l'I.N.S.E.E., directement ou reprises de l'étude effectuée par la D.D.A., en 1972, sur le département.

4

	1851	Densité	1946	Densité
Lozère	144.700 h.	27,9 % / km^2	90.500 h.	17,5 % / km^2
France	37,5 M h.	66,5 h./km^2	40,5 M h.	73,5 h./km^2

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Il faut pourtant tempérer ce tableau par quelques nuances : la moitié sud du département est occupée par les Causses et les Cévennes, et l'on sait à quel degré de désertification sont parvenues ces dernières, atteintes bien plus tôt par un exode définitif. La moyenne départementale masque donc les disparités entre ces régions vides et l'accroissement des quatre principales villes du département[1]. La Margeride, en se tenant à une moyenne supérieure (densité : 15,4 h./km^2), n'est donc pas trop mal lotie.

> *«L'Auvergne des montagnes s'est longtemps défendue contre le vrai mal du siècle. Le Livradois et le Forez n'ont été touchés qu'après 1860 ; la Margeride qu'après 1900. Même, le haut Cézallier, l'ouest des Monts-Dore, le Cantal, le Velay montagneux, se sont défendus jusqu'à ce siècle (...). Dans le Velay, le Gévaudan, en ce cœur du Massif Central, on voit encore des campagnes soumises à la volonté des occupants»*[2].

Localement, la commune de Belpeyre où vivaient un demi-millier d'habitants au début du siècle dernier, n'atteignit son maximum qu'en 1911, et conserve encore une densité supérieure à la moyenne des communes rurales du département (commune : 12,3 h./ha ; ensemble : 10,7 h./ha).

Pourtant, certains géographes ont jugé qu'il s'agissait d'un «phénomène de retard», «d'équilibre attardé, lorsqu'on considère l'économie du Mézenc, très archaïque, le plateau de Margeride», et ont estimé «encore un certain surplus de population au regard des besoins de l'économie actuelle»[3].

Il faut pour cela préciser que l'équilibre entre population et ressources agricoles n'a jamais été atteint. Le dicton «Lozère : pays de misère» a eu longtemps des raisons d'être populaire chez les paysans pauvres, mal nourris : *«Il y a deux semaines, papa a tué un corbeau pour chacun. Maman les a fait cuire, en nous recommandant de ne rien dire à personne, car on se serait moqué de nous : les corbeaux, ça ne se mange pas. Eh bien ! Moi, j'ai trouvé ça à mon goût. Et ça m'est égal que les gens rient»*[4].

L'histoire de ces pays est celui d'un «déséquilibre permanent du système socio-économique»[5], toujours fondé sur une dépendance extérieure : transhumance externe,

1 Mende, la préfecture : plus 58 % de 1901 à 1968. Les trois autres étant : St-Chély d'Apcher, Langogne et Marvejols.

2 L. Gachon – *L'Auvergne et le Velay*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1948, p. 71.

3 S. Derruau-Boniol et A. Fel – *Le Massif Central*, P.U.F., Paris, 1963, p. 83.

4 A. Roche – *Op. cit*, p. 228 vers 1930.

5 A. Fel – *Les hautes terres du Massif Central*, Clermont-Ferrand, 1962.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

émigration saisonnière, occupations d'appoint, subventions aujourd'hui. L'émigration temporaire fut une solution très générale et très ancienne : *«Des légions de marchands forains, après l'achèvement des travaux des champs, se répandent non seulement sur la France, mais encore sur la Belgique et la Suisse, pour aller vendre dans les plus petits villages : toiles, tissus, articles de bazar, etc. Le colportage est, en même temps qu'une abondante source de profits, un puissant courant d'idées»*[1]. Cette émigration entraînait surtout les plus démunis comme faucheurs vers le Cantal et ses immenses herbages où l'on méprisait ces équipées de «barrabans», comme vendangeurs vers le Midi : *«une fois seulement, vers l'âge de six ans, mes parents m'avaient emmené avec eux aux vendanges dans le Midi. J'avais alors pris le train pour la première fois»*[2], comme maçons, bûcherons ou scieurs de long en Jura, en Bourbonnais : *«L'homme s'avance à sa rencontre, s'excuse de m'avoir fait peur involontairement, donne des explications. Il était un scieur de long auvergnat travaillant dans la forêt avec ceux de son équipe»*[3]. Le temps d'une «saison», c'étaient autant de bouches de moins à nourrir, autant de cet argent liquide si rare qui revenait à la maison.

> *«En second lieu, cet argent frais contribue pour une part à libérer le paysan, endetté depuis des siècles. Les enfants sont très nombreux en Lozère, celui qui garde les biens de la famille doit payer à chacun de ses frères la part qui lui revient dans l'héritage»*[4].

C'est là le ressort mélodramatique de «Léonard, maçon de la Creuse». Mais ces migrants demeuraient paysans, et rentraient le plus souvent au pays pour les récoltes. Jusqu'à l'exode définitif du XXe siècle vers Paris, Nîmes, Montpellier, le retour à l'ostal paternel était une certitude, voire un souhait, qu'un dicton était chargé d'affirmer, d'exprimer : *«Rula que rularas, a tu païs turnaras»*[5].

La structure de l'exode margeridien se différencie donc d'autres contrées du Massif Central, où *«une première vague de forte émigration apparaît en 1845-1850 et pourrait bien représenter un exode de la pauvreté pure et simple, celui des journaliers agricoles et des tisserands sans travail (...). Certaines régions très isolées, comme la Montagne limousine et la Haute-Lozère, ont a peine participé à ces premiers mouvements. Les grands départs n'interviendront qu'après...»*[6].

1 A. Aymar – *Les maisons-types du Cantal*, 1894, p. 287.

2 A. Roche – *Op. cit.*, p. 214.

3 E. Guillaumin – *La vie d'un simple*, op. cit., pp. 36-38.

4 B. Bottou – *Op. cit.*, 1935.

5 Que l'on pourrait ainsi traduire : «roules (voyages) tant que tu voudras, à ton pays reviendras», *in* P. Nauton – *Le patois de Saugues*, p. 127.

6 S. Derruau – *Op. cit.*, p. 79.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Evolution de la population

		Commune de Belpeyre	Belpeyre		Mende
1846		500			
-		-			
1881		522			7.202
1886		566			8.033
1891		588			
1896		575			
1901		541	230		
1906		582			
1911	Max	590			7.005
-		-			
1921		503			
1926		506		Min	6.056
1931		375			
1936		399			
-		-			
1946		333	159		
1954		317			7.752
1962		301			
1968		282	130		11.472
1975		237	112		11.977

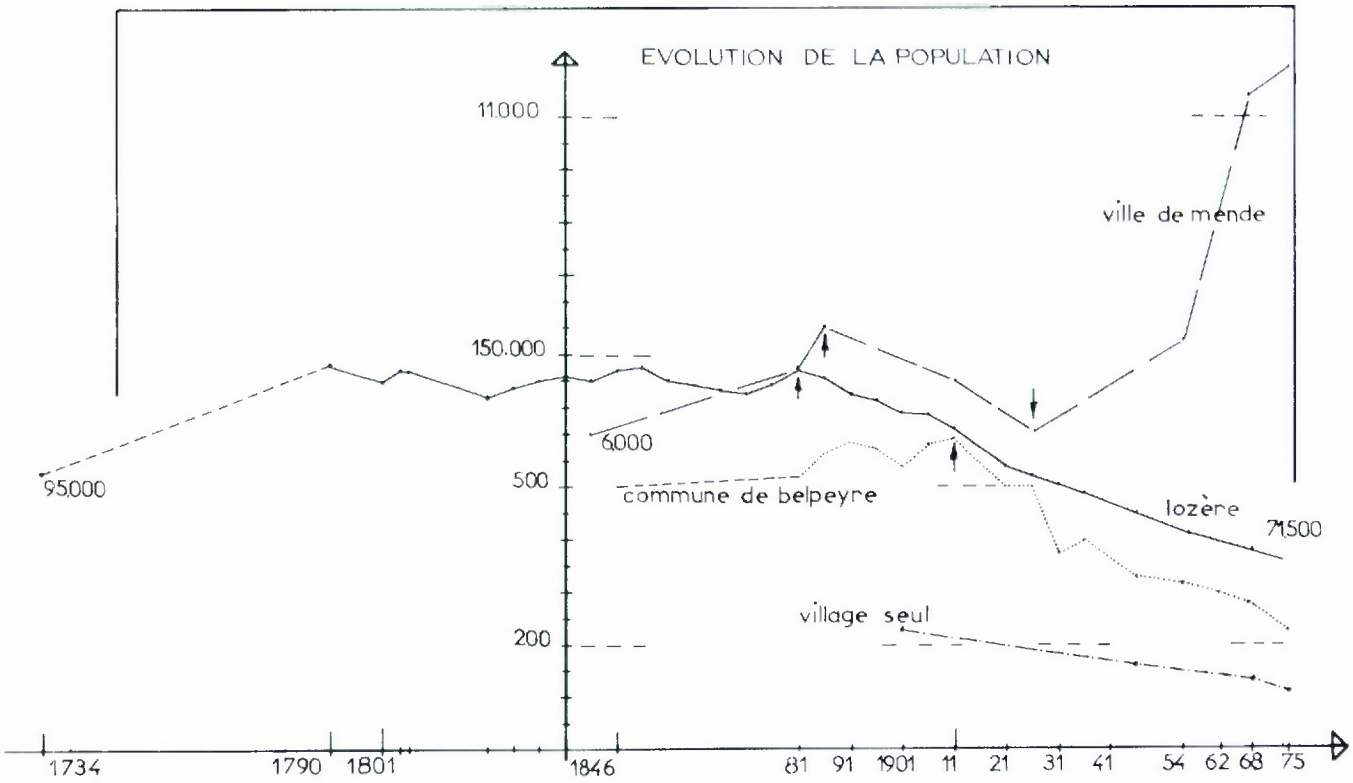
Généralement l'exode se répercute sur la structure d'âge de la population, dont la moyenne vieillit considérablement. La forte natalité de ces pays pauvres et catholiques leur a assuré un croît naturel positif, et les a préservé à ce point de vue. Les enquêteurs de 1939 décrivaient ainsi cette conjonction des valeurs défendues et de la structure démographique :

> *«Dans la plupart des cas, la famille paysanne est fixée depuis plusieurs générations sur sa terre. Elle a en grande partie conservé les habitudes d'autrefois. Le père demeure le chef incontesté de la famille. Celle-ci est habituée aux principes d'économie et supporte avec résignation les nombreux contretemps qui viennent l'accabler. Les enfants ne quittent guère la famille que pour aller s'établir soit à la ville, soit dans une exploitation. Le jeune paysan se marie habituellement au retour de son service militaire. Les naissances suivent assez rapidement et se continuent encore d'une façon satisfaisante. Les familles nombreuses sont fréquentes en Lozère : de six à huit enfants, surtout dans la montagne»*[1].

Le nombre moyen d'enfants par famille est ainsi, encore maintenant, très supérieur en Lozère à ce qu'il est pour l'ensemble du pays (3,06 e/f et 2,20 respectivement).

1 Enquête S.D.N., 1939.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La population de moins de vingt ans, qui représente 32 % de la population globale en France, et seulement 30 % en Lozère, se maintient à 31 % en Margeride et même à 39 % pour la commune de Belpeyre. C'est que l'exode n'atteint en effet les jeunes qu'à leur majorité. Ce sont surtout les jeunes femmes qu'il entraîne, produisant deux déséquilibres graves de la structure démographique : un ratio hommes/femmes élevé, et un taux d'actifs jeunes faible (quoique pour ce dernier notre commune soit encore bien préservée, cf. tableau).

Malgré les nombreux enfants dans les familles, ces hommes célibataires[1] et âgés nombreux au village, la population de la Margeride, et plus encore celle de Belpeyre, conservent un taux d'activité élevé, bien au-dessus de la moyenne nationale. Le type d'activité l'explique probablement, qui ne requiert pas encore de longues études et ne bénéficie pas d'une retraite hâtive, puisqu'il se situe en grande majorité dans le secteur primaire, si ce n'est en quasi-totalité (90 %)[2] pour la commune qui nous occupe : c'est une association d'agriculture et d'élevage, pratiquée dès les origines dans la région. A quelques détails près, on pourrait reprendre le bilan que faisait Marc Bloch : *«Aux campagnes congestionnées de la fin du XVIIIe siècle, et, plus encore, de la première moitié du XIXe, a succédé une France rurale beaucoup plus vide d'hommes (...) mais peut-être plus propre à se plier à une économie dégagée à la fois de l'esprit de tradition et de cette angoisse perpétuelle de la faim, qui avait longtemps pesé d'un poids si lourd sur les pratiques culturales»*[3].

Les exploitations

Résistance ou retard ? C'est encore la question que l'on pourrait poser à propos de l'exploitation. Si, sous l'ancien régime, la lutte était constante entre les paysans et la Seigneurie de Randon ou l'abbaye de Mercoire, et nécessitait une organisation collective pour acquérir une certaine autonomie et la propriété personnelle et inaliénable de certaines terres[4], la chose est aujourd'hui révolue : les grands domaines sont exceptionnels dans ces régions, et les hameaux ont conservé leurs communaux ou sectionnaux. De longue date déjà la terre appartient à celui qui la cultive.

1 Les célibataires masculins constituaient environ 10 % de leur classe d'âge dans les communes rurales de Lozère en 1946.

2 Ce taux était même de 94,8 % en 1946.

3 M. Bloch – *Les caractères originaux*, op. cit., p. 249.

4 Voir à ce propos A. Fel – *Op. cit.*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Commune de Belpeyre Margeride Lozère France	Densité h./Km2	Dépopulation 1901-1968	% de jeunes de moins de 20 ans	Ratio H/F de 15 à 44 ans	% Actifs	Actifs de moins de 45 ans	Secteur Economique: Secteur primaire	Secteur Economique: Secondaire	Secteur Economique: Tertiaire	Population vivant de l'agriculture
Belpeyre	12,6	30-50	39%	1,26-1,50	50-59	25%	90%	5%	5%	90%
Margeride	15,4	50-70	31%	1,13	47,2	21,1%	63,0	14,9	21,1	59%
Lozère	14,9	-50%	30%	1,09	40	20,5%	53 47	17-16,5	29,5-36,2	46 42,5
France	86		32%	1,04	41	25,6%	21 15			18%

	Diminution du Nb. des exploitations 1955-1959	Densité d'exploitations agricoles /100 ha. 1969	Mode de faire-valoir : direct ou fermage: Unique Dir	Unique F	Mixte à dominante D	Mixte à dominante F	Pourcentage des terres cultivables	T. labourables	Prairies permanentes	Landes et parcours	%des expl.ayant des bovins	Communaux	Domaniaux	Sectionnaux	Privés	Forêts	Landes et friches	Autres terrains
Belpeyre	1,5%	2,0-2,4	.	.	.	.	30-50%	.	.	.	95%	2,5	2,0	13,4	82,1%	10	35	55
Margeride	31,7%	-	26	10	46	18	35%1882	15%	30	55	74%	2,6	6,5	11,8	79,1%	22,6	25,5	51,9
Lozère	34,4%	-	35	8	40	17	31,6%	15%	25	60						20,9	40,4	38,7
France	-	1,5-2	.	.	.	.	25% 51%	.	.	.								

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Il résulte du dépouillement des cotes foncières en 1884 que, sur un total de 84.054 cotes

70.620	*appartiennent à la catégorie de 10 hectares et au-dessous*
6.676	*10 à 20 hectares*
2.662	*20 à 30 hectares*
1.340	*30 à 40 hectares*
827	*40 à 50 hectares*
1.016	*50 à 75 hectares*
406	*75 à 100 hectares*
410	*100 à 200 hectares*

C'est donc la petite propriété qui domine et ses avantages sont partout très appréciables. Si elle demande plus d'efforts, elle accorde en retour des produits bruts supérieurs. Au point de vue moral, elle inspire des idées d'économie et d'indépendance ; elle restreint, dans une si large mesure, les progrès du

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

paupérisme que beaucoup de villages ne comptent pas de pauvres au sens rigoureux du mot. «On ne mendie pas chez nous... on travaille» est une réponse digne et fière»[1].

«D'une façon générale, la petite exploitation directe et le hameau aux terres morcelées caractérise bien le Massif Central. La division de la terre et des héritages a pu continuer alors même que la population commençait à baisser, et le cadastre de 1914 révèle parfois plus de propriétaires que celui de la restauration»[2].

A Belpeyre, on relevait 65[3] exploitations en 1946, 77[4] en 1961. Une seule avait disparu depuis 1955. De ce fait leur densité demeure forte (2,5 ex/100 ha), et donc leur surface restreinte, surtout au regard de la piètre qualité des terres (34 hectares S.A.U. dont 10 seront labourables, en moyenne)[5].

Si certaines régions pouvaient au moins espérer de l'exode quelques conséquences salutaires, telle que l'extension des exploitations, même au terme d'un délai fort long, on voit qu'ici il en fut peu question et que le terroir demeure toujours aussi disputé. La diminution de moitié de la population atteint donc plus la taille des familles que leur nombre. Si la surface des exploitations a cependant augmenté, c'est plus par l'effet du défrichage des landes en définitive.

1 A. Aymar – *Les maisons-types du Cantal*, op. cit., p. 285. Il faut préciser que l'auteur inclut la Margeride dans le Cantal au cours de cette monographie.

2 S. Derruau – *Op. cit.*

3 Recensement I.N.S.E.E.

4 «Etude socio-économique», C.I.N.A.M., déc. 1961.

5 Une moyenne calculée d'après l'ancienne matrice cadastrale de 1830, fournirait 27 ha dont 10 labourables. La taille des exploitations, qui couvrait en 1962 toute la plage de 5 à 20 hectares de manière sensiblement égale pour 77,5 % d'entre elles, semble s'écarteler ; d'une part, des exploitations de moins de 5 ha (avant disparition ?), et d'autre part des exploitations plus importantes qu'auparavant : 20 à 50 ha.

hectares	1962		1968	
0-1 ha	0	0	1	1,6 %
1-5	7 expl.	12,1 %	14 expl.	22,2 %
5-10	14	24,1 %)	9	14,3 %)
10-15	14	24,1 % (77,5 %	9	14,3 % (42,9 %
15-20	17	29,3 %)	9	14,3 %)
20-50	6	10,3	17	27,0 %
50 et plus	0		1	1,6 %
non déclaré	0		3	4,8 %
Total :	58	100 %	63	100 %

Il est probable que la moyenne s'élèvera rapidement.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Parfois pourtant, *«la terre et les bâtiments passent dans le marché normal. C'est pourquoi les exploitations agricoles du Massif Central s'agrandissent, mais trop souvent par petits morceaux différents. De la même façon, la maison paysanne s'adjoint fréquemment un autre bâtiment du hameau. Mais ces maisons «disloquées» et ces exploitations morcelées restent des pièces de l'échiquier rural du XIXe siècle. Rien de tout cela ne résout le problème de la modernisation»* [1].

Le système agraire

Pour comprendre l'étonnante perdurance d'un tel «cas-limite», d'un établissement en un lieu aussi hostile, par son altitude et sa géologie, il faut se reporter à l'histoire du système agraire de ces pays. On ne connaît pas avec précision son origine, son visage au moment des premières implantations. Mais *«lorsque les textes deviennent plus précis, nous pouvons avoir une idée approchée de ce qu'étaient ces zones vagues, plus pastorales qu'agricoles. Ainsi, au XIIIe siècle, sur le haut plateau de Belpeyre (...) situé à 1200 m d'altitude aux sources de l'Allier, le «mas» alors est bien un habitat permanent car le seigneur prélève une «géline» sur chaque «feu» comme dans tout village fixé, et des cultures céréalières entourent le mas puisque l'avoine et le seigle font partie des redevances annuelles ; mais une activité pastorale s'exprime encore sous une forme qui disparaîtra par la suite ; la cabane pastorale. Le contrat d'accensement prévoit en effet une taxe, un fromage, pour tout tenancier «qui fera cabane»... «cabane ou bergerie», etc. Quelle réalité concrète cette formule peut-elle recouvrir ? Nous devons imaginer ces cabanes à l'image des abris rustiques que les montagnards du Cantal ou des monts Dores édifieront encore quatre ou cinq siècles plus tard dans la zone d'estivage et dont nous possédons des descriptions : constructions hâtives en bois, surmontant une simple excavation creusée dans le sol du pâturage et destinée à abriter les fromages, quelques ustensiles, les jeunes bêtes, etc. Assurément on déplaçait la cabane chaque année ou presque, sur le terrain de parcours. L'existence même de ces cabanes temporaires est le signe d'une activité pastorale autonome car elles deviennent sans utilité si les bergers et les troupeaux regagnent le mas et les champs. A moins d'imaginer quelques champs temporaires accompagnant les cabanes dans leur ronde pour profiter de la fumure. Quoi qu'il en soit, cette structure agraire trahit un état d'aménagement élémentaire où la culture céréalière est peu développée ou peu stabilisée. Il faudra toute une évolution ultérieure pour que se dessine l'image du finage margeridien avec un petit village et quelques blocs de champs concentrés alentour, au milieu d'une lande d'où les cabanes ont disparu.* [2]

1 S. Derruau – *Op. cit.*

2 Elles n'ont en fait disparu que très récemment. Sur la partie élevée du plateau où se trouve Belpeyre, la «Montagne» couverte de lande et de forêt entremêlées, subsistent trois «cabanes», dont l'une servait encore à l'estive durant la dernière guerre à un éleveur de moutons languedocien. *«Il y avait un trou dans le toit pour le feu ; l'homme y venait avec sa femme, sa fille et ses brebis, du Gard où il avait des vignes, depuis le 1er juin jusqu'en septembre aux vendanges»*. (interview).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

(...) Nous pensons que tous les hauts pays riches en landes ont connu ces formes élémentaires de vie agricole à une époque qui n'est pas très reculée. Encore est-il probable que la situation pastorale et agricole du Moyen-Age représente un stade amélioré par rapport à un état antérieur, encore plus pastoral et très primitif»[1].

Avec l'accroissement démographique de la fin du Moyen-Age et les investissements, à la Renaissance, des grands propriétaires languedociens, la permanence du peuplement s'affirme et accroît la nécessité d'une agriculture vivrière, et donc céréalière, dans une région aussi isolée.

«L'essor démographique du XVIIIe et du XIXe siècle a accentué cette tendance «céréalière» de l'agriculture et les moissons se sont accrochées sur des sites que nous considérons aujourd'hui avec stupéfaction. L'introduction de la pomme de terre, dans les assolements, fait accompli après le Premier Empire, a renforcé le caractère vivrier. Corrélativement l'élevage des porcs s'est beaucoup développé. Pain bis, soupe de pomme de terre, viande de porc, telles sont les trois bases de l'alimentation dans le Massif Central traditionnel. Au repas familier pouvaient s'ajouter du laitage et d'autres viandes : mais bien peu. L'élevage des ovins était conçu surtout pour fournir de la laine, et, plus encore, l'engrais des champs. Celui des bovins était à triple fin : viande et lait certes, mais surtout un travail de traction incessant. Ajoutons à ce tableau les châtaignes, un peu de vin, lorsqu'on pouvait acheter ces produits aux régions basses, du fromage quand on avait quelque argent et qu'on était aux portes de la vraie montagne»[2].

Ces mêmes châtaignes que les romanciers cévenols nous servent en abondance comme images de misère, sont rapportées par les «barrabans», avec le vin et les pommes, que donnent ces bas-pays, comme des produits de luxe, qu'aujourd'hui encore on vous offre avec orgueil.

«J'avalais mon petit déjeuner : un potage d'orge perlé ou bien une aïgo bélido, sorte d'eau bouillie à l'huile ou au beurre, parfumée à l'ail, avec un

1 A. Fel – *Les Hautes-Terres du Massif Central*, Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres, 1962. Cf. également M. Bloch – *Op. cit.*, p. 45 et pp. 49-50.

2 S. Derruau et A. Fel – *Op. cit.*, p. 70. Cette nomemclature se veut générale, concernant l'ensemble du Massif Central. Pour la région concernée, les enquêteurs de 1939 étaient plus précis et plus exacts : *«La nourriture est simple, basée sur les produits récoltés à la ferme. Dans la montagne le lait joue un grand rôle, le fond de la nourriture est constitué par du laitage, des pommes de terre et des choux. La consommation du pain de seigle est encore très répandue»*. Si le pain noir a aujourd'hui disparu, les grandes lignes de cette description demeurent exactes.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

croûton de pain de seigle trempé ; les jours de fête, ma mère nous servait parfois un potage de châtaignes sèches mijotées dans du lait»[1].

Ce système de culture, fluctuant entre une dominante ou l'autre au gré de l'histoire, mais constitué dès le Moyen-Age, a caractérisé jusqu'à ces dernières années les hautes terres du Massif Central.

«Les terres agro-pastorales montrent comment la culture vivrière a pu garder la première place, dans des conditions difficiles, en s'appuyant sur un élevage extensif des ovins. Les landes, souvent collectives, sont très étendues, les troupeaux de moutons prennent de l'importance, et assurent un certain commerce de laines et de viandes. Cependant, ces troupeaux retournent au «parc», chaque soit d'été, fument les jachères et permettent ainsi des cultures de seigle, sinon abondantes du moins régulières. Au centre du terroir se blottit un gros hameau, où les règles collectives ont pu persister longtemps. Alentour, de petits quartiers céréaliers sans clôture communiquent librement avec la lande. A quelques nuances près, c'est le visage traditionnel de la Montagne limousine, de la région volcanique des Dômes, de la Margeride, des Causses, du mont Lozère, etc. Les essais d'élevage pur sont très rares avant la fin du XIXe siècle. Très isolées, ces terres agro-pastorales continuent à se peupler lentement et étendent leurs moissons jusqu'à l'aube du XXe siècle»[2].

Ainsi se dessine à la fois l'image du terroir et du système de cultures. Plus de la moitié des terres (55 %), granitiques, trop pauvres, ne sont pas cultivables et sont couvertes de landes, de friches de genêts, de maigres pins clairsemés. Elles ne sont pas dérochées et demeurent, le plus souvent, propriété collective du hameau, bien sectionnal. Les habitants s'en redistribuent les parcelles à fréquence régulière (tous les 18 ans à Belpeyre) pour y mener leurs troupeaux «en devêze»[3].

Un tiers de terres (30 %), au sol un peu moins maigre, ou mieux orientées, est composé de prairies permanentes.

1 A. Roche – *Op. cit.*, p. 257, vers 1930. La même préparation de châtaignes se consomme toujours actuellement, essentiellement pendant la durée du carême.

2 S. Derruau – *Op. cit.*, pp. 74-75.

3 *«A chaque ménage installé au village depuis un an, c'est-à-dire à chaque nouveau foyer, il est attribué un lot communal de trois bûghes, situées chacune dans une zone différente pour égaliser judicieusement entre tous la qualité du sol».* A. Prugne – *Op. cit.*, p. 66. Cf. également M. Bloch – *Op. cit.*, p. 185 (sur l'utilité du communal).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le restant (15 %), les meilleures terres, est labourable et porte surtout les céréales nécessaires à la nourriture des hommes et des animaux. C'est le pourcentage légèrement supérieur de terres labourables (35 % en 1830), qui expliquerait pour nous la meilleure «résistance» de Belpeyre.

Cultures

C'est donc là le type même du système agro-pastoral, qui cherche à se suffire à lui-même par l'association des productions végétales et animales. Il explique la structure agraire actuelle, qui en demeure pour l'essentiel la résultante. Mais, malgré sa lenteur, la transformation est nette vers une spécialisation ouverte au marché national.

> *«L'agriculture d'aujourd'hui n'est plus à prédominance vivrière. On peut estimer pourtant que l'auto-consommation porte encore sur près d'un quart de la production (lait, porc, pommes de terre, volailles, mais le pain cuit à la ferme devient une rareté). La surface des terres labourées a beaucoup diminué depuis deux ou trois générations humaines, comme le montrent les chiffres suivants, relatifs aux années 1900 et 1960, pour deux départements à forte tradition agricole :*
> *– dans le Puy-de-Dôme les labours sont passés de 350.000 à 200.000 ha.*
> *– dans la Haute-Loire, de 210.000 à 145.000 ha.»*[1].

Jusqu'au début de ce siècle, la recherche des terres assez «fortes» pour produire les céréales est un problème permanent. L'assolement biennal n'est même pas généralisé : on pratique encore l'assolement celtique à écobuage (ou issartage : brûlis des mottes de terre) et jachère arborescente de longue durée[2]. Mais dès cette époque, le chemin de fer et les importations des régions à blé aidant probablement, la tendance se renverse.

> *«La récolte des céréales est si aléatoire et le prix du blé si peu rémunérateur que le cultivateur a tout intérêt à réduire le plus possible la superficie ensemencée. Malheureusement, cet intérêt particulier est opposé à l'intérêt général qui exige, non seulement des réserves de production locale pour l'alimentation du pays en cas de guerre, mais encore de la terre à cultiver pour occuper les ouvriers agricoles. Un hectare de céréales demande, par année, 22 journées de travail en moyenne, tandis que 8 suffisent pour la prairie et 2 pour l'herbage»*[3].

1 S. Derruau – *Op. cit.*, p. 87.

2 Cf. Boule – *Op. cit.* (1898), et une description très précise, vécue vers 1910, par A. Prugne – *Op. cit.*. Cf. également M. Bloch – *Op. cit.*, p. 27 (écobuage) et p. 31 (assolement biennal).

3 A. Aymar – *Op. cit.*, 1894. Tendance également décrite par Boule (1898) p. 152.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Cette diminution d'un tiers des surfaces labourées montre bien la rupture de l'autarcie céréalière, la fin de sa nécessité : on ne mange plus de pain de son propre seigle. Il n'y a plus guère de paires de bœufs au travail, qu'il fallait doper d'orge et d'avoine. Les surfaces sont peu à peu récupérées pour les prairies artificielles et temporaires, les plantes fourragères. La tradition, sinon l'archaïsme, n'a pourtant pas disparu : quelques jachères demeurent, chaque ferme réserve toujours une parcelle au moins aux choux, légumes divers, aux raves et aux pommes de terre qui nourriront le cochon et la famille[1].

L'élevage des petits animaux de basse-cour et du cochon, nourris des surplus de la consommation familiale (quand ils existèrent) est un élément quasi institutionnel de la petite ferme, un symbole de rupture d'avec la misère, un rituel qui explique sa durabilité.

> *«On doit tuer le cochon au mois de février. Papa dit qu'il pèse déjà plus de cent kilos. Pourvu que rien ne lui arrive. S'il venait à crever, ça nous manquerait bien. Mais le bon Dieu ne le permettra pas, car la viande rouge ou blanche, celle du bœuf ou du veau, c'est trop cher pour nous»*[2].

Bovins

Après redistribution des surfaces agricoles[3], les cultures s'orientent donc vers la production fourragère pour le long hivernage des bêtes, cent quarante jours par an en moyenne[4], et surtout des bovins. La spéculation bovine était autrefois d'une trop grande incertitude pour donner lieu à un véritable commerce. Les bêtes fournissaient le lait –

1 La culture des lentilles est attestée aussi au siècle dernier, selon *Aspects de la vie du pays lozérien.* 1948.

2 A. Roche – *Op. cit.*, p. 229.

3 Les surfaces de terres labourables se répartissent actuellement ainsi en Margeride :

Total céréales : 47 % dont :	Blé	3 %
	Orge	9 %
	Seigle	20 %
	Avoine	12,5 %
	Mélanges	2,5 %
Total cultures fourragères 37 % dont :	Prairies artificielles	8 %
	Prairies temporaires	28,5 %
	Fourrages annuels	0,5 %
	Pommes de terre	5 %
	Plantes sarclées fourragères	2 %
	Jachères	6 %
	Légumes frais (jardins)	0,05 %

4 S. Derruau – *Op. cit.*, p. 89.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

7 litres par jour pour une bête[1] – et la viande évidemment, mais surtout la force de labour, de traction. Aussi chaque ferme n'en réunissait-elle que de 5 à 8 dans une petite étable, parfois moins encore[2].

> *«Pour nourrir une vache pendant l'hiver, on compte au moins 20 livres de foin par jour (10 kgs). Un réglement de 1625 (Chabrol, vol. III, p. 603) disait que pour hiverner une vache il fallait 4 chars de foin et un char de paille»*[3].

Depuis, la taille des troupeaux ne cesse d'augmenter[4], mais elle demeurait encore inférieure à 20 têtes en 1970, car il faut compter au moins deux hectares de propriété par bête[5]. L'exploitation-type de la Margeride se dessine de manière extrêmement nette, puisque 95 % des exploitations possèdent des bovins et que 94,4 % de ces troupeaux sont petits. La production, qui va de pair avec une lente augmentation de la taille des exploitations et des troupeaux, s'oriente et se spécialise vers une production mixte lait-veau de boucherie.

Ovins

Jusqu'à la dernière guerre, la faible production bovine était associée à de petits troupeaux d'ovins dans toute la Margeride.

1 H. Garnier – *Autour de la ferme dans le Cantal*, Aurillac, 1896. La production laitière étant étroitement dépendante de sa commercialisation, et donc d'une collecte difficile dans ce pays, elle n'a pris son essor que très récemment, à la mise en place de ce réseau, et grâce à l'introduction d'un matériel de production et de conservation moderne. Elle entraîne par contrecoup des changements dans le choix des races bovines. La faible production laitière était jusqu'ici consommée par les veaux élevés, ou par la famille, ou transformée en crème, beurre et fromage.

2 *«Victor poussa son neveu dans l'étable où trois vaches alignées tiraient du foin d'un râtelier dans un bruit de cloches et de chaînes frottant le bois»*, R. Sabatier – *Op. cit.*, p. 23.

3 H. Garnier – *Op. cit.*

4 On comptant en Margeride : 46.900 bovins en 1955
63.300 bovins en 1970
91.000 bovins en 1976

5 On compte entre 0,2 et 0,3 bête/ha sur l'ensemble du territoire de la commune de Belpeyre. La taille des troupeaux des exploitations se répartit ainsi en Margeride :

1 à 4 vaches	17,3 %	)	
5 à 9 vaches	37,2 %)	)	
	(77 %	(	94,4 %
10 à 19 vaches	39,9 %)	)	
20 à 49 vaches	5,5 %		
50 vaches et plus	0,1 %		

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Jadis, elle fut parcourue par le réseau des drailles languedociennes qui allaient jusqu'au mont du Cantal ; aujourd'hui (1935) celles-ci disparaissent une à une et reculent vers le sud ; la voie axiale reste encore visible jusqu'au milieu du Massif, mais seule la partie la plus méridionale reçoit encore quelques moutons transhumants»[1].

Cette transhumance externe était un appoint important à l'économie régionale[2]. Les agriculteurs de Margeride n'achetaient parfois le troupeau qu'au printemps pour le revendre à l'automne, évitant ainsi le problème de l'engrangement des fourrages, utilisant les grandes surfaces de landes pauvres, et bénéficiant de l'engrais recherché des troupeaux qui revenaient au parc le soir. Mais à Belpeyre, où les ovins ont maintenant disparu, les troupeaux étaient conservés d'une année sur l'autre, abrités dans quelques bergeries ou dans une partie de l'étable[3]. Un troupeau villageois, gardé par un berger collectif, comptait de 200 à 300 bêtes paissant sur les sectionnaux. Celui-ci regroupe le matin les 5, 10, 20 ou 50 bêtes d'une dizaine ou d'une quinzaine de propriétaires, et les ramène le soir au parc ou à l'étable. Il est nourri, lui et ses chiens, dans chaque maison au prorata du nombre de bêtes.

«Le berger a une vie en marge de celle du paysan. En dehors de la garde de son troupeau il n'effectue aucun travail. C'est le doux farniente. Il vit avec ses ouailles, ses chiens à ses côtés pour le servir.
De mars à novembre, il couche dans sa cabane roulante[4] *auprès du parc fixé en terre par les paysans, aujourd'hui là, demain ailleurs, au gré des besoins de chacun pour la fumure des terres.*
Périodiquement, chaque famille ayant un contingent de moutons au troupeau commun, prend le berger en subsistance un nombre de jours déterminé par le nombre de moutons qu'elle possède, ainsi qu'un nombre correspondant de nuits de parc pour la fumure des champs.

1 A. Meynier – *Géographie du Massif Central*, Ed. Rieder, Paris, 1935, p. 149. Cette draille qui suivait l'axe de la Margeride traversait précisément la commune de Belpeyre, à un kilomètre du village, «produisant» un toponyme à la croisée de la route.

2 Outre le stationnement du troupeau, dans un enclos spécial, pour la nuit de son passage, qui rapportait une fumure providentielle dont on manquait, condition de la culture du seigle, les habitants avaient la possibilité de s'embaucher comme bergers (200 en Lozère en 1844 selon B. Botton, *op. cit.*) soit pour effectuer la saison d'été sur l'Aubrac ou les sommets de la Margeride ou du Mont Lozère, soit pour la saison d'hiver, en accompagnant le troupeau au retour dans les plaines du Languedoc. A son apogée en 1850, la transhumance décline ensuite pour diverses causes, dont la réduction du besoin de fumure (apport de chaux par le train).

3 On comptait 800 têtes sur la commune en 1763, pour les trois villages de la commune (archives départementales).

4 R. Sabatier décrit lui aussi, vers 1930 encore *«une cabane de berger montée sur deux roues» (Les noisettes sauvages*, p. 226).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le tour de chacun est fixé par tirage au sort fait au début de saison sous l'égide du syndic.
Pour reconnaître ses moutons, chaque paysan les distingue d'une marque spéciale qui lui est attribuée.
Le matin, le berger vient à domicile avec ses chiens prendre le petit déjeuner. Ses chiens mangent une soupe de pain et de pommes de terre. Cependant que lui, attablé, contant vingt histoires, partage le repas du maître. Le repas de midi lui est porté sur le point du terroir où il se trouve, le repas du soir au parc planté dans les champs.
Chaque année en juin, pendant une période sèche, le berger ramène le troupeau au village. Chaque propriétaire loge ses moutons à l'étable et procède à la tonte annuelle de la laine.
La tonte terminée, les toisons de laine sont entassées dans une remise où elles attendent d'être vendues au marchand de laine le plus offrant.
Le lendemain, rassemblés par le berger, les moutons reprennent la campagne jusqu'à l'approche de l'hiver.
En hiver, chaque soir les moutons rentrent dans les étables. Le matin vers onze heures, le berger les rassemble pour les conduire à travers la campagne, sauf s'il y a de la neige»[1].

Mais en fait, si le berger est effectivement marginal dans le village, par son activité différente au départ, il y est à demeure, se rend dans toutes les maisons ou presque, ce qui n'est pas le cas des agriculteurs, et participe plus que tout autre à la sociabilité villageoise. A Belpeyre, il abandonne même sa cabane et se construit une maison en 1903, preuve d'une intégration durable que d'autres témoignages attestent.

«Les cinq autres brebis languissent d'entendre la corne du berger pour rejoindre le troupeau communal ; mais le printemps n'est pas encore là. On a toujours le Louis comme berger. En ce moment il n'a rien à faire et s'affainéantit ; il ne fait que se promener d'une maison à l'autre avec ses deux chiens, le gros moustachu et le petit noir. L'autre jour il a mangé chez nous : c'était notre tour de le recevoir. Il n'est pas difficile, ses chiens non plus. Il m'a fait essayer son gros coquillage qui lui sert de corne et j'en ai tiré quelques sons, même une petite ritournelle ; mais il faut souffler tellement fort qu'on en devient tout rouge»[2].

1 Cette description minutieuse est extraite du merveilleux petit ouvrage auto-ethnologique de A. Prugne – *Paysan sans terre*. L'action s'y déroule vers 1910, mais le système est actuellement pratiqué dans le canton de St-Amans.

2 A. Roche – *Op. cit.*, p. 229.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Mais ce troupeau permanent que garde le berger ne représentait guère plus du dixième des ovins présents au moment de l'estive, transhumants, nés ou achetés au printemps[1].

La conjonction de ces différentes ressources explique en grande partie la possibilité et la persistance d'un établissement dans une contrée aussi rigoureuse. L'économie margeridienne ne parvenait à s'équilibrer, vaille que vaille, que grâce à des apports extérieurs : l'émigration temporaire, la transhumance (et maintenant les aides et les subventions,...).

Aujourd'hui les troupeaux ovins ont disparu de la presque totalité de la Margeride, et ne se maintiennent sous la forme ancienne que dans la partie centrale[2], très concurrencée par les régions plus méridionnales spécialisées : causses et Mont Lozère[3].

Forêt

La polyculture margeridienne repose encore sur une autre assise, en développant celle-ci, mais selon des conditions foncièrement différentes du passé : c'est l'exploitation de la forêt.

> *«La montagne était sous l'ancien régime le pays le plus boisé du département, et sur 225.000 hectares, 150.000 étaient en bois ou formaient des prairies-bois. Actuellement (1898) il n'y a pas 30.000 ha boisés (...) : à la forêt détruite par la hache succède avec avantage un pâturage, dont la location, pour la transhumance, donne un produit net des plus rémunérateurs»*[4].

Il semble que ce ne soit que vers 1930 que cette pratique ait réellement cessé : *«Les ressources essentielles sont l'exploitation de la forêt et du bétail. La forêt est d'ailleurs longtemps restée liée à la culture et à l'élevage : une terre mise en culture pendant 3 ans était ensuite abandonnée à la forêt spontanée (...). Au bout de 50 ans, les arbres étaient*

1 6.700 ovins estivaient sur le territoire de la commune en 1845, soit de 2 à 3.000 par hameau et sectionnal (Archives départementales).

2 En 1962, S. Derruau et A. Fel écrivaient encore : *«Sur les plateaux, dans la région de Saugues et dans celle de Langogne, on cultive encore beaucoup de seigle et de pommes de terre ; les élevages ovins et bovins se mêlent. Voilà une des régions du Massif Central où les structures traditionnelles sont les plus vivaces. La jachère subsiste et la modernisation progresse avec une très grande lenteur dans des hameaux assez peuplés»*, p. 96.

3 Les exploitations de Margeride ne sont plus que 21 % à posséder des ovins, et les effectifs sont en baisse sensible : 59.000 en 1955, 53.400 en 1970.

4 Boule – *Op. cit.*, 1898.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

coupés, vendus comme poteaux de mines, et la culture recommençait. Aujourd'hui (1935) on semble avoir renoncé à cet assolement à longue rotation. La jachère biennale ne permet plus la pousse du bois»[1].

Cet ensemencement naturel se constitue surtout du pin sylvestre qui caractérise la région, de hêtre («fayard») et de quelques bouleaux. Ils fournissent des bois de qualité moyenne, dont le premier était utilisé en charpente et menuiserie, le second pour les meubles également mais surtout le chauffage[2], le troisième pour la facture des jougs et des sabots.

La Margeride possède actuellement une couverture forestière assez importante, mais encore largement coupée de landes, de champs[3], et de pâturages sur des sommets dénudés. C'est depuis 1860 environ, qu'un reboisement conçu au niveau national tend à replanter ces surfaces (montagnes du Goulet, de Mercoire, plateau du Roi,...), et à remplacer les espèces naturelles par le sapin et l'épicéa[4]. L'opération est nécessairement cooccurrente de l'abandon de l'estive ovine par les communes qui possédaient ces terrains, qui l'avait longtemps freinée mais permet maintenant qu'elle s'accentue, même si cette forêt de production ne domine pas encore.

Cueillettes

Outre les coupes périodiques, plus importantes qu'autrefois, que ces forêts, généralement communales ou sectionnales, apportent à chaque famille du hameau, celles-ci sont le siège d'une partie des ressources très loin du négligeable : les cueillettes de champignons, de myrtilles et de mousses de lichens. Il faut y ajouter d'autres «saisons» effectuées sur les pâturages : arnica et gentiane autrefois, narcisses, escargots, grenouilles et grives, truites, saumons et gibiers divers. Tous ces produits naturellement abondants n'étaient guère commercialisés, sinon sur les marchés locaux, hormis les deux premiers. Ils constituaient plutôt des petits appoints saisonniers à la consommation familiale, d'autant que leur récolte sur les propriétés d'autrui ou de l'Etat était sévèrement réglementée et punie :

1 A. Meynier – *Op. cit.*, p. 151.

2 Malgré un droit sur la forêt de l'abbaye de Mercoire rédigé en 1118 (et 1326), que les gens de Belpeyre ont à défendre avec vigilance, et qui leur fournissait le fayard en abondance pour peu qu'ils allaient le récolter, il semble qu'entre autres combustibles (genêts pour le four, bouse séchée pour tenir la braise...) ceux-ci aient abondamment utilisé la tourbe que leur procurait la partie basse et humide de la plaine, et qui leur valut le surnom de «lou fumés» en raison du teint qu'elle leur aurait donné.

3 Le territoire de Belpeyre est couvert d'environ 15 % de ce type de forêt. La Lozère dans son ensemble est boisée à 38 %.

4 *Aspects de la vie du pays lozérien*, 1948, pp. 32, 156, 162.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Après ton départ la neige se mit à tomber. Comme il y avait beaucoup de grives, papa voulut en tuer quelques-unes pour nous faire plaisir. Elles allaient manger les graines rouges des sorbiers. Mais c'est défendu de chasser quand il y a de la neige. Un matin papa décrocha quand même son fusil et partit faire un tour. Il trouva une bonne cabane et s'y mit à l'affût. Peu après d'un seul coup de fusil il tomba six grives. Comme il s'apprêtait à les ramasser, il aperçu tout à coup deux képis : c'était les gendarmes. Il paraît qu'ils cherchaient le grand François parce qu'il braconne tout le temps, et c'est papa qu'ils ont pris» [1].

Le reboisement et le dépeuplement aidant, les mœurs sont devenues plus tolérantes aujourd'hui : les grenouilles sont ramassées à la lampe les nuits du mois de mars, par dizaine de milliers, au vu et au su de chacun ; les nouvelles forêts pullulent de cueilleurs, et le garde champêtre est bien souvent trop occupé lui-même pour aller verbaliser, tant qu'on ne dérange pas un jaloux ou un grincheux. Au cours des dernières années, la commercialisation de ces produits a pris une extension spectaculaire qu'il est difficile d'imaginer, par le biais de quelques entreprises de ramassage qui centralisent ces productions et les expédient pour les conserveries, les confiseries, la pharmacie et les parfumeries. En 1970, cela représentait plus de la moitié du produit brut agricole végétal, et environ 8 % du produit brut agricole[2]. Dans certaines exploitations, où la main d'œuvre familiale est nombreuse, ou rendue disponible par la vacance agricole à certaines saisons, la vente des produits de cueillette représente la moitié du revenu, et fournit l'argent frais au moment des dépenses exceptionnelles.

Mécanisation

On aurait parfois l'impression, avec de tels modes d'exploitation, d'un certain archaïsme. Mais un indice certain de la modernisation de l'agriculture est fourni par la mécanisation. Si le parc de tracteurs était extrêmement réduit dans les années cinquante, il est maintenant plus conséquent[3]. En 1970, 57 % des exploitations de Margeride en

1 A. Roche – *Op. cit.*, p. 231. Dans la suite du récit, le père effectue 15 jours de prison à Mende et est obligé de racheter son propre fusil aux deux gendarmes. Une autre affaire, à propos de truites, est décrite plus loin dans le même ouvrage.

2 En 1976, la récolte départementale était :

Myrtilles	10.000 qx	Lichens	15.000 qx
Champignons	10.000 qx	Fleurs	1.000 qx

Cf. hebdomadaire *La Lozère Nouvelle* (5-5-78).

3 Parc lozérien :

1952	227 tracteurs	1963	1.850 tracteurs
1955	600 tracteurs	1967	3.050 tracteurs
1958	922 tracteurs	1970	3.714 tracteurs

dont 2289 en Margeride.
(Les données pour 1952 et 1958 sont triées de P. Nauton – *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, Paris, 1957, 59, 61, 63). Les premiers tracteurs ont été achetés à Belpeyre vers 1965.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

étaient pourvues. La commune de Belpeyre en possédait déjà 38 en 1966[1]. A la limite, on pourrait rapidement parler de suréquipement : il paraît difficile d'en amortir le coût pour 15 à 20 hectares par tracteur.

Espace économique

Régression des cultures vivrières, spécialisation dans l'élevage bovin, productions destinées à la vente, mécanisation, autant d'indices de l'ouverture de la région à l'économie de marché.

> *«Voici 50 ans encore, l'espace économique habituel aux gens du Massif Central correspondait à peu près au canton, au plus à quelques cantons. Au centre de cet espace, la petite ville répond bien aux besoins de la vie d'alors, avec ses foires, ses marchés, ses petites boutiques, son artisanat»*[2].

1 Bulletin statistique de la Lozère, 3e trim. 1966, pp. 11-16.

2 S. Derruau – *Op. cit.*, p. 77.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

En 1924 encore, le village se ressentait isolé du chef-lieu de canton, distant de neuf kilomètres, et siège pourtant de nombreuses foires (17 par an)[1]. Le conseil municipal argumentait ainsi sa demande de subvention pour la construction d'une balance romaine : *«... étant donné qu'il n'existe pas de bascule dans la commune et qu'on est éloigné de toute agglomération importante ; considérant d'autre part, qu'à tout moment il passe des marchands de bestiaux à Belpeyre, qu'il faut peser sur place les animaux vendus...»*[2].

Cet épisode révèle bien deux aspects d'une tendance non pas à l'autarcie, mais à une relative indépendance économique du village destinée à minimiser les allées et venues nécessaires aux échanges. Le village n'a jamais abrité de nombreux artisans, et les quelques-uns qui se réclamaient d'une spécialité exerçaient en fait toujours la double activité artisan-paysan : «mestier» ou «maréchal» (-ferrand), tailleur[3], sabotier, menuisier, maçon ou meunier,... etc.[4]. Mais surtout le village était centre d'échange pour tous les ambulants qui y passaient. On ne peut à ce propos mieux faire que citer la description qu'en a dressé A. Prugne, notre auto-ethnologue local :

> *«Périodiquement au cours de l'année, notre curiosité d'enfant est attirée par le passage d'ambulants qui exercent divers métiers et viennent offrir leurs services aux habitants du village.*
> *C'est l'étameur qui installe sa roulotte et sa bâche sur la place du four banal. Sous nos yeux amusés, il allume un brasero de charbon de bois, fait fondre de l'étain dans un récipient en tôle, trempe dans ce liquide bouillant de vieux ustensiles de cuisine (passoires, louches, cuillères, fourchettes, etc.) qui sortent de ce bain luisants comme de l'argent. Il pose des fonds aux seaux, bassines, lessiveuses, rafistole, ressoude, répare les objets ménagers qui à l'usage ont subi des dégâts. Un vieillard, témoin mélancolique de ce travail, nous dit : «Dommage, mes enfants, qu'on ne puisse m'étamer ainsi pour me remettre à neuf !».*

1 Réparties sur l'année, elles sont redoublées au printemps. Quatre datent du règne de François Ier, 4 autres ont été autorisées par Louis XIV, 6 ont été créées depuis le début du XIXe siècle, ce qui marque bien l'ancienneté de la vocation de lieu d'échange de ce bourg minuscule, possédant 25 cafés en 1948 (soit un pour treize habitants), aujourd'hui en complet déclin (cf. *Aspects de la vie du pays lozérien*, 1948, p. 67).

2 Archives communales.

3 Présents à Belpeyre en 1830 (matrice cadastrale). *«Dans nos villages de montagne, le maréchal-ferrant fait office d'arracheur de dents. Quand un paroissien ou une paroissienne a recours à lui, il sort d'un placard des «fers» poussiéreux et piqués de rouille, les essuie du revers de sa manche, ajuste ses lunettes et s'empare de la tête du patient. Celui-ci à ce moment-là, sous le coup que provoque en lui cette mise en scène, n'a plus mal aux dents mais trop tard, le forgeron est déjà en action, à défaut de science et d'adresse, sa solide poigne a toujours raison de la dent malade et parfois de la mâchoire».* A. Prugne – *Op. cit.*, p. 85.

4 Il existe quatre moulins sur la commune en 1830, et des ruines d'un moulin à vent, mais aucun de ces métiers n'est mentionné.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

C'est l'aiguiseur qui sur les chemins, attelé aux brancards faits à sa mesure, roule à bras sa meule montée sur un bâti léger. Mise en place, il s'assied sur un siège à l'arrière, actionne sa meule du pied et en chantant la romance, aiguise couteaux, ciseaux, rasoirs, etc. Au contact des lames d'acier, des gerbes d'étincelles jaillissent de la meule et nous arrachent des cris d'admiration.
C'est le raccommodeur de parapluies qui change manches et baleines cassées, remplace par du neuf les tissus usagés.
C'est le colporteur d'allumettes de contrebande, souffrées en rouge, vert ou bleu, fabriquées et vendues clandestinement à l'insu des services de répression.
C'est le marchand de toile qui circule en voiture-fourgonette hippomobile, appelle les ménagères à profiter de la lumière du jour pour faire leurs achats, car dit-il, «toile ni femme ne se choisit à la chandelle».
C'est le chiffonnier, surnommé «peillarot», qui achète chiffons, ferrailles, peaux de lapins, de sauvagines, de taupes, soies de porcs, etc. Souvent en conflit, pour quelques gros sous, avec les paysannes, il leur dit familièrement et avec le sourire, «Bonne chèvre, bonne mule, bonne femme, trois méchantes bêtes». «Comment osez-vous dire de pareilles choses, vilain et mal rasé comme vous êtes ?» répondent les femmes en simulant l'indignation. «Plus le bouc est bourru, plus la chèvre le lèche», réplique le peillarot en riant.
Nous avons aussi les visites plus ou moins espacées d'une dizaine de mendiants dont aucun n'est de la commune. Certains sont des vieillards courbés par l'âge, d'autres moins vieux sont malades ou estropiés, d'autres encore ont simplement «un poil dans la main».
Nous avons aussi le passage périodique de colporteurs dont la lourde caisse à tiroirs, accrochée à l'épaule comme la caisse du plombier, contient un utile et merveilleux bric-à-brac»[1].

Probablement dès le début de ce siècle, lorsque les routes sont élargies et empierrées, les carrioles de l'épicier et du boulanger, les camionnettes du boucher et du poissonnier, comme aujourd'hui, passent régulièrement au village si ces commerces n'y sont pas installés.

En 1961[2], le village regroupait encore quelques artisans et commerçants : un charpentier, trois débits de boisson, un boulanger-épicier ; l'école logeait encore deux maîtres se partageant les 22 élèves. Il n'y en a plus qu'un maintenant ; et si les commerces itinérants complètent un chef-lieu de canton un peu moribond (on y trouve cependant un médecin et un dépôt pharmaceutique), ce sont surtout Mende et Langogne qui constituent les pôles d'attraction (enseignement secondaire, vétérinaire, dentiste, etc.). Ces deux

1 A. Prugne – *Op. cit.*, pp. 52-54. Il se peut cependant que tous les hameaux n'aient pas eu la chance de voir passer autant d'artisans ou de commerçants.

2 *Lozère, Zone spéciale d'action rurale*, C.I.N.A.M., déc. 1961. R. Sabatier – *Les noisettes sauvages*, p. 226 décrit le passage des voitures de l'épicier, le «Caiffa» et du boulanger, vers 1930.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

villes, avec St-Chély et Marvejols, sont les seuls lieux du département à connaître un accroissement démographique. Elles récupèrent à leur profit les marchés cantonnaux désertés[1]. Le jour de grand marché, de foire, est une fête, une institution. Mende, qui se dispute avec Guéret et Foix le titre de plus petite préfecture, devient le 20 mai, pour quelques heures, un immense champ de foire débordant d'agitation, de bruit, de paroles, de circulation, d'étalages et de terrasses, vers lequel converge tout le département. La vie propre de ces villes est encore minoritaire par rapport à leur rôle de lieu d'échange et de rencontre, produit du pays qui les génère et les fait vivre depuis longtemps.

> *«Les rares fêtes votives ou locales «la bote» ont toujours lieu le dimanche : le paysan n'y manque jamais, mais il préfère cependant les foires, distraction suprême dont on cause longtemps à l'avance, dont on s'entretient longtemps après. Si on est près de la ville, on s'y rend à pied après avoir revêtu les plus beaux habits des dimanches, en emportant les provisions à vendre ou en poussant les bêtes dont on veut se défaire. Si l'on est assez éloigné, les hommes partent pendant la nuit en emmenant les bestiaux à vendre : les femmes et les enfants attelent des carrioles où tout le monde s'entasse pêle-mêle, ou bien*

3 En 1969, bien que les maquignons passent de plus en plus à la ferme, 70 % des veaux produits en Lozère étaient vendus sur les champs de foire, contre 90 % en 1966.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

se juchent sur des ânes ou des mulets. Arrivés en ville, les femmes et les enfants rôdent tristement, lentement autour des baraques misérables, où ne se vend que des objets bon marché et d'un mauvais goût remarquable.
Les hommes vaquent à leurs affaires, vendre ou acheter des bestiaux ; ceux qui ne sont venus que pour flâner se mettent au courant des prix. Le soir arrive et alors l'on voit sur toutes les routes le retour «des foireux» en longue caravane. Chacun regagne son hameau en causant avec ses voisins. Le paysan a-t-il vendu ses bêtes, il se plaint de les avoir données pour rien, pour une misère ; ne les a-t-il pas vendues, il dit qu'il préfère les garder que de les céder contre quelques sous. En a-t-il acheté, il les a payées au poids de l'or ! Il se plaint toujours et l'on ne connaît jamais le fond de ses pensées ; après la foire, le paysan se remet au travail en attendant la suivante, ce qui ne tarde guère, car les foires sont à intervalles très rapprochées et le paysan ne vend ou n'achète ses bestiaux que dans ces réunions»[1].

Le mépris qui suinte de ce regard citadin montre peut-être la difficulté et la volonté du petit bourgeois mendois de se différencier du campagnard. Il est intéressant de le confronter à notre paysan-ethnologue, peut-être le véritable habitant de cette ville, qui en tous cas en fait vivre les bourgeois.

1 Boule – *Op. cit.*, 1898, p. 132.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«La grande ville m'intéresse au plus haut point. Tout est pour moi sujet d'admiration ou d'étonnement. La hauteur inquiétante des maisons et ce que cachent leurs murs, l'animation des rues grouillantes de monde, les places bien ordonnées avec leurs statues imposantes, les édifices publics, les magasins qui regorgent de tant de belles choses, la propreté générale, la circulation des voitures et des tramways qui font un fond sonore à cette vie intense.

Nous allons au «marché aux puces» où un incroyable bric-à-brac est exposé à même le sol. Mon père achète des outils d'occasion pour la carrière et quelques vieux livres.

Vers le milieu du jour, nous entrons dans une modeste auberge pour «casser la croûte», ensuite nous continuons la visite de la foire.

Mon père s'intéresse beaucoup aux bêtes. Nous parcourons le foirail de long en large. Là, des centaines de bêtes attendent placidement de changer de maître. Paysans et marchands s'affairent autour des bovins, des ovins, des porcins.

Les transactions se font bruyamment en patois ou en français. Après de subtils marchandages, les marchés se concluent par une tape sonore et ostensible faite du plat de la main par l'acheteur dans la main que tend le vendeur.

Nous continuons notre périple par les rues et les boulevards au long desquels sont installés les étalages des forains, qui offrent aux passants une multitude de marchandises, et arrivons sur une grande place où sont érigés, baraques, tentes, chapiteaux de la fête foraine.

La fête se déroule dans une cacophonie incroyable de mugissements de sirènes, d'orgues mécaniques, de porte-voix, de plaques de cuivre frappées d'un maillet, d'appels des forains s'enivrant à drainer la foule vers leur baraque. Orchestres de-ci, orchestres de-là, cris et appels, à l'aide de porte-voix, des baratineurs autour desquels s'agglomèrent les badauds.

J'admire l'anatomie impressionnante des lutteurs qui, entre deux séances, pour la parade, s'exposent presque nus sur une estrade à la vue du public.

Je reste ébahi devant les bonimenteurs qui vendent de l'onguent, des tisanes, des produits qui guérissent tous les maux, à croire que si les humains continuent à souffrir c'est qu'ils le veulent bien.

Je souris en observant les «sorciers» des deux sexes, bizarrement accoutrés, faisant argent de la crédulité des nigauds et des naïfs.

Je m'intéresse aux chanteurs qui, s'accompagnant à l'accordéon ou au violon, vendent un recueil de chanson qui contient «la chanson du jour».

Mais de toute la foire, ce qui me captive le plus, c'est «l'arracheur de dents» qui, les outils en main, le regard inspiré, fait appel aux «clients» pour les débarasser sur-le-champ et sans douleur de leurs «chicots« avariés. «Quand je

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

la regarde elle tremble, quand je la touche, elle tombe» s'écrie l'un d'eux, en désignant la dent à arracher»[1].

Mais les marchés et foires de canton sont aujourd'hui en net déclin, hormis quelques-uns, tels que Costaros (Haute-Loire) et Langogne. Cette dernière ville, sur la ligne de chemin de fer de Paris à Nîmes, a donné naissance à une entreprise de commerce de bestiaux si florissante qu'elle a dû émigrer en Languedoc et ne conserve que son siège social en Lozère,...

1 A. Prugne – *Op. cit.*, pp. 83-84.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le hameau

L'histoire de l'occupation de ces hautes terres explique en bonne partie la forme d'habitat qui s'y est développée : ni concentré comme dans l'Est français, ni dispersé comme en Normandie ou dans les Landes, c'est une «occupation diffuse en hameaux», selon la dénomination adoptée par les géographes[1]. Mais *«faisons-y bien attention cependant : qui dit hameau, dit encore habitat groupé, si restreint que soit le groupe. La maison isolée est tout autre chose ; elle suppose un autre régime social et d'autres habitudes ; la possibilité et le goût d'échapper à la vie collective, au coude à coude»*[2]. Les communes actuelles, mises en place à la révolution sur le modèle des paroisses de l'ancien régime, regroupent en Margeride plusieurs hameaux, successeurs des «mas» du défrichement médiéval, souvent d'origine familiale[3] : de deux ou trois au minimum, à plus de quinze «écarts» parfois. La commune de Belpeyre comprend par exemple quatre lieux habités : trois hameaux de vingt à quarante feux, et un écart de deux maisons.

Il n'est pas de notre propos de déterminer si ce mode d'occupation de l'espace fut plus dicté par les conditions écologiques ou par le système socio-juridique. Néanmoins, il s'est maintenu depuis ces temps, supposant une organisation sociale et de l'espace assez forte pour résister aux vicissitudes historiques. Nous ne prétendrons pas en faire ici l'étude, mais seulement mettre en évidence l'existence d'une organisation, sur trois plans au moins, au sein des hameaux, en dépit de ce que leur première apparence faisait écrire à certains observateurs : *«Construits dans des temps reculés sans souci d'urbanisme, maisons, étables, granges, hangars, sont posés sans symétrie le long des voies d'accès tortueuses qui contrarient la circulation des chars de foin et de gerbes»*[4].

La communauté : des «riches» et des «pauvres»

Nous avons vu (paragr. Les exploitations) que les paysans des hameaux avaient eu constamment à s'organiser collectivement pour maintenir ne serait-ce que leurs droits

1 Sur l'ensemble du département, la population éparse (non agglomérée au chef-lieu de commune) oscille autour de 50 % : 49,8 % en 1872 ; 57,8 % en 1901 ; 50,2 % en 1946. Elle tend évidemment à baisser.

2 M. Bloch – «Les caractères originaux», *op. cit.*, p. 11.

3 *Ibid*, cf. pp. 165 et 169.

4 A. Prugne – *Op. cit.*, p. 15.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

sur les terres communes. Celles-ci couvraient alors la majorité du terroir du hameau, et les paysans *«avaient la faculté de labourer de la lande communale et d'y faire des récoltes, mais qui ne pouvaient ni les enclore, ni s'y installer à titre définitif, car après chaque récolte, les troupeaux devaient pouvoir pacager librement sur toute l'étendue de ces communaux»*[1]. La notion de propriété (marchandable) n'avait donc guère de sens ; le problème était plutôt de droits et d'usage.

Cependant, à partir du XVIIIe siècle, le mouvement de la mise en culture (lors de l'introduction des cultures fourragères supprimant progressivement les jachères) étend des champs plus nombreux et stables (en raison de l'alternance des cultures) autour du village, tandis que le législateur autorise le partage des communaux entre les habitants des villages. Ces terres diminuèrent donc considérablement, et il n'en resta plus que les «landes» (friches de genêts) et forêts chétives, fournissant une pâture aux troupeaux que l'on mène en devèze, et que les habitants se partagent cycliquement[2], d'une part, et d'autre part le «coudert» ou «couderc» sur et autour duquel le village est construit. C'est donc sur une terre collective à l'origine que sont bâties les maisons, proches les unes des autres ou alignées en «barriades». Depuis que les parcelles sur lesquelles furent construites les maisons ont été considérées comme propriétés privées de l'occupant, le terme de couderc ne s'est plus appliqué qu'à sa partie qui deborde le village, et où l'on garde les porcs ou les animaux trop faibles[3]. Aujourd'hui encore, la commune cède parfois une pièce de cette surface collective proche du village, pour qu'un jeune foyer puisse bâtir ou agrandir sa maison sans trop s'éloigner, s'il n'a pas de parcelle favorable.

Mais cette organisation collective du passé, la forte impression égalitaire qui se dégage des sociétés rurales méridionnales, d'une part, n'ont pas empêché plus qu'ailleurs le renforcement de la propriété individuelle et, d'autre part, surtout ne doivent pas masquer les profondes inégalités qui structuraient ces communautés, durant toute le siècle précédent et la première moitié de celui-ci au moins, et ceci malgré les manifestations de solidarité qui les liaient[4].

Au village coexistent bel et bien des «gros» et des «petits», selon les termes dont on les y dénomme, qui ont de grandes et de petites propriétés, de vastes ou de piètres bâtiments.

1 A. Perpillou – *Géographie physique du Limousin*, p. 25, cité par A. Goursaud – *La société rurale traditionnelle en Limousin*, G.P. Maisonneuve et Larose, Paris, 1976, p. 146.

2 Les terres collectives représentent 18 % de la commune de Belpeyre, proportion moyenne, sinon faible pour la région.

3 C'est ainsi qu'elle est désignée lors de la construction d'un mur de clôture par la commune en 1898 (Archives communales). L'usage demeure tel.

4 Non pas l'ancien phénomène d'entraide ou d'échange de force de travail, rompu dès lors que les agriculteurs purent s'affranchir de sa nécessité avec l'apparition de la mécanisation, mais la solidarité aux «brûlés», par exemple, décrite plus loin (ch. Les Habitations : l'abord).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Aux environs de 1900, le village se compose de deux grandes fermes, qui emploient respectivement plusieurs domestiques et possèdent chacune de vingt à trente bêtes à cornes, ensuite d'une quinzaine de familles riches qui emploient un vacher l'été pour la garde du troupeau, elles ont chacune de huit à douze bêtes à cornes, et enfin d'une trentaine de paysans pauvres qui vivent difficilement sur de petits lopins de terre, certains ont même quelques parcelles de terre en fermage, ils ont de trois à cinq vaches chacun»[1].

«Mes patrons sont une des familles les plus riches du village. Ils ont un cheval et une voiture élégante, une trentaine de moutons, des porcs et une pleine cour de volailles»[2].

Ces patrons «fort riches» possèdent en tout et pour tout huit vaches... on voit que cette notion de richesse est toute relative, mais que celle de pauvreté n'en est que plus précise. Or cette décomposition du village par classes de richesse est très similaire de celle que nous avons dégagée du cadastre de 1830, si l'on peut considérer le nombre de parcelles possédées au village et surtout la surface bâtie des habitations comme un bon indicateur du capital, proportionnel au bétail et donc aux terres qui sont la grande richesse[3] : trois «gros»

1 A. Prugne – *Paysan sans terre*, op. cit., p. 15.

Dans les pages et les chapitres qui suivent nous aurons de nombreuses fois à nous référer à une vingtaine d'ouvrages descriptifs que nous avons utilisés. Ce sont, dans l'ordre chronologique de l'époque décrite, ceux de :

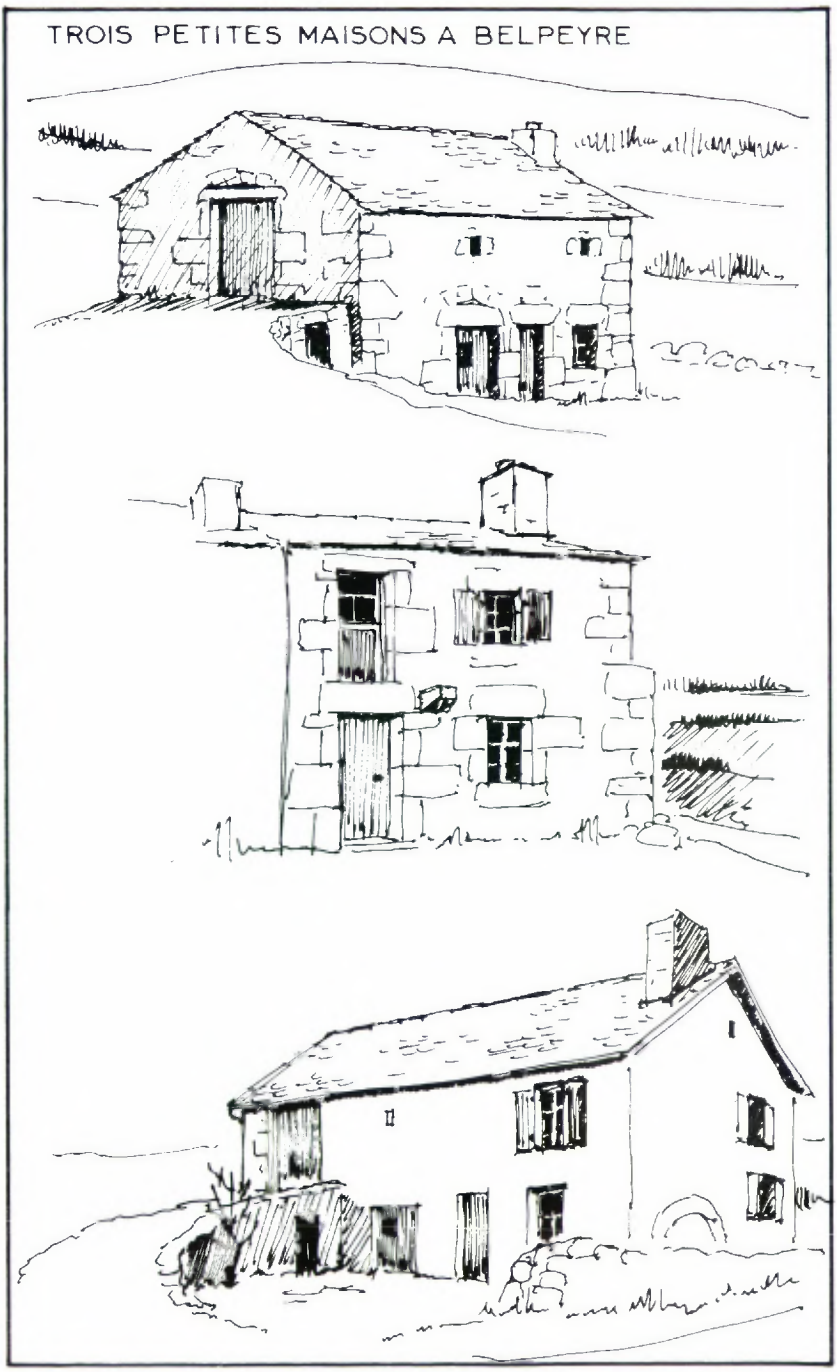
MM. (A) M. Nadaud (1889) – (B) L. Bourdin (1894) – (C) A. Aymar (1894) – (D) E. Guillaumin (XIXe siècle) – (E) A. de Foville (1894) – (F) M. Boule (1898) – (G) A. Prugne (vers 1910) – (H) A. Moulis (vers 1910) – (I) E. Reynier (1923) – (J) L. Gachon (1926) – (K) A. Maumené (1928) – (L) A. Roche (env. 1930) – (M) R. Sabatier (env. 1930) – (N) P. Bottou (1935) – (O) Lucas (1939) – (P) Enquête entreprise à la demande de la S.D.N. (1939) – (Q) Enquêtes des Ministères de la Reconstruction et des Finances (1939) – (R) A. Dauzat (1941) – (S) A. Durand (1946) – (T) L. Gachon (1948) – (U) A. Demangeon (1952) – (V) A. Marion (1969) – (W) C.N.R.S. (1972).

Pour simplifier la notation des références, nous n'indiquerons que la lettre d'index entre parenthèses, mais on les trouvera plus complètement en bibliographie.

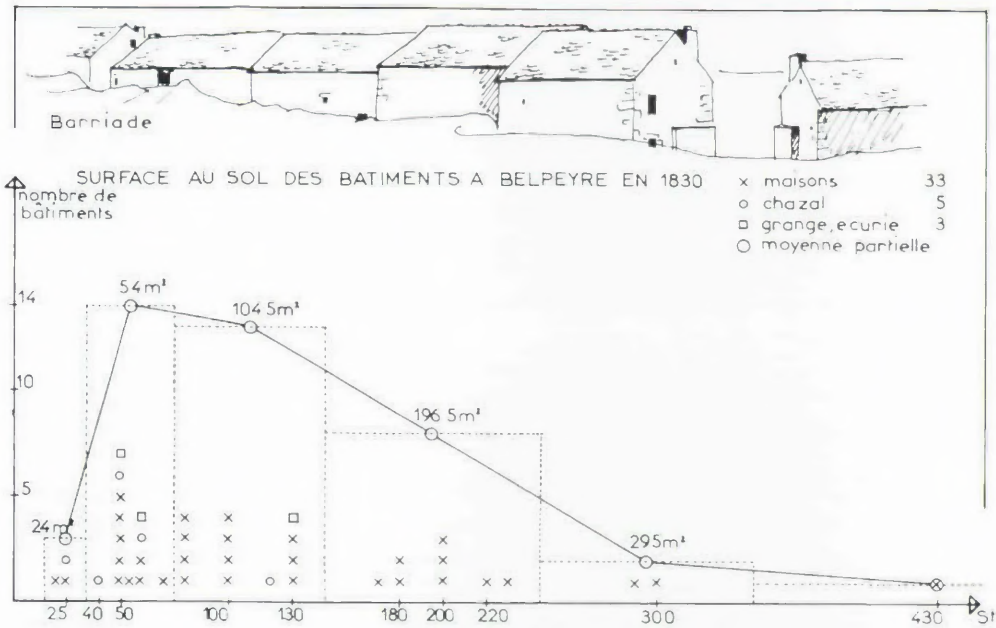
2 Par inadvertance, l'auteur donne de nouveau à la fin de l'ouvrage (p. 136) la même description, ce qui en confirme la véracité à un petit détail près : la quinzaine est devenue douzaine. Mais les deux extrêmes restent fixes : *«une trentaine environ, sont de modestes familles qui cultivent un lopin de terre leur appartenant, ou qu'elles complètent par quelques terres de fermage. Ces petits paysans travaillent dur sur une terre ingrate, vivent frugalement sans vin à la maison.*
Une année de mauvaise récolte, la gelée, la grêle, la perte de bétail, certains de ces foyers connaissent la misère».

3 Ce n'est là, en définitive ni plus ni moins que ce qu'indiquait M. Bloch : *«chaque habitant, n'eut-il pas le moindre lopin de terre, a le droit d'envoyer au troupeau commun quelques bêtes ; mais, en plus de cette part, qui constitue le minimum attribué à chacun, le nombre des animaux est, pour tout cultivateur, proportionnel à l'étendue des terres qu'il exploite. La société rurale comportait des classes, et fort tranchées. Les riches comme les pauvres cependant subissaient la loi traditionnelle du groupe, gardien à la fois d'une sorte d'équilibre social et de la balance entre les divers formes de mise en valeur du sol».* (Les caractères originaux... *op. cit.*, p. 49).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



propriétaires, neuf «moyens» et vingt «petits»[1]. Il peut alors s'agir non de classes sociales, puisque tous sont propriétaires-exploitants, mais d'une hiérarchie des fortunes qui tend à s'entretenir. Nul doute en effet, selon les récits qu'on nous a faits, que les plus gros propriétaires disposaient de capitaux vacants qui leur permettaient, et de faire face aux aléas climatiques, et de spéculer sur la misère des autres, consécutive aux mauvaises années : en l'occurence d'agir en usuriers et de se rembourser en terres, l'échéance venue.

De plus les familles peu fortunées ne possédaient pas suffisamment de terres pour offrir du travail à leur propre descendance. Elles plaçaient leurs enfants comme vacher, berger, valet, domestique, garçons et filles, jusque vers 1940, chez les paysans «riches», durant la moitié de l'année, pour les plus jeunes de Pâques à octobre. L'unité familiale se superpose en fait rarement à l'unité d'exploitation de ce point de vue. Car même lorsque les plus aisés ont des enfants, qui leur gardaient les troupeaux durant les vacances d'été, ils employaient d'autres enfants (dès 8 ans), afin que les leurs ne manquent

1 En 1830, le village de Belpeyre comprend 41 bâtiments que l'on peut aisément regrouper par tailles (formant une progression géométrique de raison 2), que nous avons appelés : «minuscule, petite, moyenne, grande, très grande, immense». (voir plus loin le détail du calcul (Les habitations : l'abord). De plus, les 32 propriétaires qui se les partagent possèdent également plus ou moins de parcelles au sein du village, et la progression, moins nette cependant, s'effectue dans le même sens que celle du nombre de bâtiments et de leur surface. Les 3 gros propriétaires ont des maisons soit très grandes, soit immense (pour le plus important), les 9 suivants ont une grande et/ou plusieurs maisons, les 20 autres n'ayant qu'une seule maison, moyenne, petite ou minuscule. Il n'y a que 5 cas de multipropriété.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

pas l'école. Ce sont pourtant ces vachers, ces valets, qui nous ont laissé des récits remarquables de précision et de saveur. L'un d'eux est placé avec sa sœur chez un maître. A son arrivée, il compte le bétail que ramène le bouvier, troisième employé du patron :

> *«A leur passage, je comptai dix-sept vaches, deux taureaux et deux bœufs. Je ne pus recenser les moutons.*
> *– Il y en a cent-vingts, me dit mon maître, qui était heureux de me voir si intéressé»*[1].

Là est la richesse, la différence de «classe» qui détermine plus qu'il n'est apparent les rapports sociaux.

En effet, lorsqu'il retourne à l'école et au catéchisme quelques mois plus tard, il fait encore l'expérience de la pauvreté au sortir d'un examen :

> *« – Daniel, me siffla-t-elle en présence de ma mère, si tu avais deux paires de bœufs à ton étable, monsieur le curé t'aurait bien mis premier. Tout pour les gros ! Rien pour les maigres comme nous ! (...)».*
>
> *«Et si c'était vrai ? me disais-je. Oui ! si je possédais, comme Joseph, vingt vaches, six bœufs, trois juments poulinières et cent brebis, je serais peut-être le premier.*
> *Quand nous fûmes à la maison, ma mère s'empressa :*
> *– Daniel ! Il ne faut pas écouter les mauvais langues. Monsieur le curé a raison : tu récitais trop vite tes leçons ; on ne pouvait pas te suivre. Mais tu est second ; sois donc content !*
> *Je n'étais pas tout à fait convaincu»*[2].

Si le prolétaire rural paraît avoir été rare en Margeride – brassier ou journalier ne possédant ni terre ni troupeau – la classe des agriculteurs-propriétaires-exploitants se scinde pourtant en deux groupes : les employeurs d'une part, et les familles génératrices d'employés d'autre part, dont les parents complètent les faibles ressources par un travail artisanal et par le louage des enfants.

Mais la différence est loin d'être perceptible au premier regard. On pourrait même reprendre ici ce qui fut dit des «notables» de Plozevet : *«Leur mode de vie ne distingue pas en apparence ces riches du reste de la commune. Même rythme de vie, mêmes*

1 (L) p. 296.

2 *Ibid*, p. 279. L'action se situe aux alentours de 1930.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

travaux, mêmes loisirs. Bien souvent également même niveau d'instruction. Mais une certaine opulence dans le logement et dans l'alimentation les sépare des autres»[1].

Ces différences matérielles sont aujourd'hui d'autant moins évidentes que les plus petites maisons ont disparu les premières, et que plus un seul agriculteur de Belpeyre n'emploie de personnel permanent ni ne place ses propres enfants. Depuis l'octroi conditionnel des allocations familiales, les enfants sont tous à l'école et n'effectuent de menus travaux qu'au sein de leur propre famille. Et si le bloc des exploitations de taille moyenne semble se scinder depuis 1962 en deux groupes, l'un de très petites, l'autre de «grandes» fermes (50 ha), il est vraisemblable que se dessine là leur avenir : celles qui sont en instance de disparaître et celles qui ne demeurent viables qu'au prix d'un accroissement considérable en terres, et probablement de modifications importantes des bâtiments.

Morphologie du hameau

> *«Les constructions récentes d'habitations et de bâtiments d'exploitation agricole appartenant à des paysans riches, sont pour la plupart édifiés en bordure du village. Elles sont bien conditionnées, bien orientées et ont des voies d'accès faciles»*[2].

Certes, les hameaux ne sont pas ces villefranches aux voies orthogonales, cet échiquier d'Aigues-Mortes, ou ces ordonnancements de l'urbanisme haussmannien, modèle dominant diffusé par les manuels d'histoire et de géographie. C'est peut-être ce que les auteurs qui les dépeignaient comme un chaos regrettaient, et qui leur masquait les règles auxquelles pouvaient obéir ces villages. Même si l'individualisme est patent dès l'origine dans ces maisons unifamiliales, l'organisation collective n'est pas absente. D'une part, les maisons ne sont pas éparpillées aux quatre coins de la commune, d'autre part celles-ci ménagent entre elles des voies publiques, et cette croisée des chemins qui s'élargit en place sur une aire plane qu'elles entourent. Non seulement cet espace public de circulation n'a pas été entamé de 1830 à aujourd'hui, mais aux alentours de 1930 de nombreuses cessions au domaine public ont permis d'élargir les voies, facilitant le manège des chars de foin au mois de juin et le tracé d'une route départementale, d'abord empierrée puis goudronnée bien plus tard (vers 1950-55).

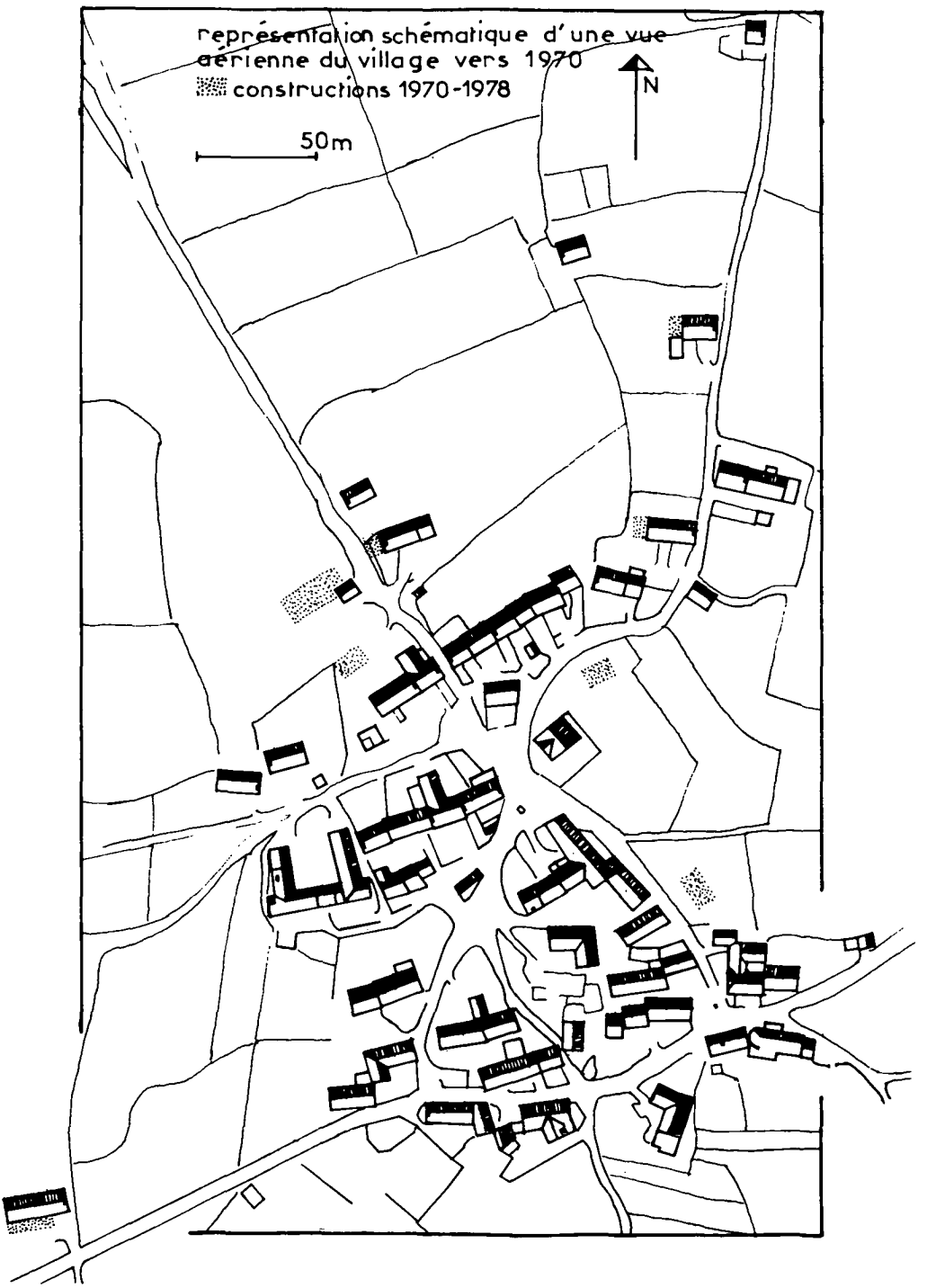
1 A. Burguière – *Bretons de Plozevet*, Flammarion, Paris, 1977, p. 103. Cependant, cette stratification apparaissait plus nettement au moment du choix des alliances, largement décrit par P. Bourdieu (*in* : Célibat et condition paysanne), ou comme l'écrivait E. Guillaumin : *«Pour moi qui n'était domestique que par hasard et de ma propre volonté c'eût été déchoir que d'épouser une servante : seules, les filles de métayers étaient de mon rang. A plus forte raison, ne pouvais-je prendre pour femme une bâtarde : pour le coup, ma même aurait fait joli !» Mais : «Victoire me semblait être d'ailleurs d'une situation supérieure à la mienne pour que je tente de lever les yeux sur elle»*. (op. cit., pp. 119-120).

2 (G), 1910, p. 15.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Belpeyre se trouve à la croisée de trois chemins principaux, le joignant aux deux autres hameaux de la commune et au chef-lieu de canton, et de trois chemins secondaires qui distribuent les terres et rejoignent des petits villages plus éloignés. Ils dessinent à leur rencontre un grand triangle équilatéral dans lequel sont bâties les plus anciennes maisons, avec deux ruelles intérieures qui convergent vers la place. Cette place se trouve sur l'un des côtés du triangle, sur un terre-plein au nord. En 1830, la moitié des maisons se resserent à l'intérieur du triangle, l'autre moitié, dont deux des trois plus grandes maisons, lui est extérieure, enserrant les chemins et la place d'un tissu plus lâche. Aux trois sommets, et généralement à chaque rencontre de chemins, ceux-ci s'élargissent. A deux sommets, nord et sud, se trouvent des croix. Au troisième le «mestier» à ferrer les bœufs. L'église est extérieure, proche d'un de ces sommets.

Depuis 1830, les nouvelles constructions se rangent le long des chemins existants, et ménagent une place supplémentaire, au sommet nord, sur laquelle sera construite la Mairie-école, puis la nouvelle école. Cette place communique par un coin avec la première sur laquelle seront implantés le nouveau four «banal»[1] remplacé aujourd'hui par la bascule, et un lavoir-abreuvoir.

C'est probablement à cet agrandissement du village, opéré dans des conditions fort différentes de sa fondation, que les auteurs se réfèrent lorsque dès les premiers témoignages ils décrivent sans cesse un mouvement centrifuge :

> *«La tendance de la maison-type à l'isolement, dans un petit groupement d'immeubles, s'accentue chaque jour. Le propriétaire désire avant toute chose que la prairie ait de l'horizon, que la maison et les bâtiments de ferme soient au premier plan, bien en vue. Son rêve est d'avoir un enclos, lieu sûr, inviolable, où l'on ne craint plus l'œil indiscret et envieux du voisin, dépendance immédiate de l'habitation, en formant pour ainsi dire la couronne.*
> *C'est en raison de ce désir que dans les villages de formation ancienne, l'habitant cherche à dégager sa maison en achetant les immeubles contigus ; que dans les villages de formation récente, les constructions s'isolent par l'enclos.*
> *L'extension des routes et des chemins vicinaux favorise la dispersion en facilitant les relations avec les localités importantes. Néanmoins le faible morcellement du territoire agricole, la nécessité d'accès aux voies de communications ; le besoin des services de son semblable qu'éprouve tout membre d'une société, maintiendront une tendance au petit groupement des immeubles»*[2].

1 Les archives communales témoignent de réparations de ce four (situé auparavant à l'un des sommets sud), en 1911, 1913, 1925.

2 (C) pp. 289-290 – en 1894 – On pourrait ajouter à ces raisons l'enneigement hivernal très fréquent.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Et cinquante ans plus tard, un auteur y insiste encore plus :

> *«Cependant, depuis un demi-siècle, c'est la tendance à la dispersion (...) qui l'emporte sur la tendance à la concentration (...).*
> *C'est que l'individualisme paysan n'a pas cessé de gagner avec les progrès de l'aisance. Chacun a voulu être tout à fait chez soi ; sans être gêné par les voisins, sans être sous leur regard, leur contrôle, leur critique. Et la place étant moins mesurée, on a fait bâtir de plus amples bâtiments à l'écart des vieilles petites constructions du hameau, sur une pièce de terre à soi et non pas sur le communal.*
> *Le climat comme la misère imposait autrefois des promiscuités auxquelles on a voulu échapper»*[1].

S'ils ont le mérite de témoigner de l'ancienneté de ces tendances contradictoires, on pourrait cependant regretter que ces auteurs ne nous fournissent aucune preuve, aucun mesure du phénomène.

Mais qu'en est-il pour Belpeyre ? Nous avons vu que les maisons du centre, les plus anciennes (module des pierres, taille des maisons, ruines, récits) sont pour la plupart en contact entre elles. Les maisons extérieures sont plus souvent isolées les unes des autres (cf. Plan 1830), hormis une «barriade» de quatre maisons (alignées pignon à pignon), bâties selon toute vraisemblance plus récemment sur le couderc[2], achevant de fermer la place. Un tiers des propriétés bâties sont donc «isolées», c'est-à-dire sans contact avec les autres, mais leur restant toutes proches.

Depuis 1830, le village ne s'est étendu que vers le nord[3], c'est-à-dire à la fois en amont de la pente et sur les plus mauvaises terres granitiques : il est en effet situé précisément à la charnière de ces terres et d'une plaine plus riche, céréalière, qui s'ouvre dès les dernières maisons au sud, et que l'on conserve précieusement. Ces constructions neuves sont elles aussi disposées en une longue barriade, fragmentée en plusieurs tronçons, très précisément le long d'une courbe de niveau, parallèle à la première barriade et à de nombreuses autres maisons. Des vingt maisons construites durant la période 1830-1930,

1 (T), p. 97.

2 Le cas n'en est pas unique : *«Des petites chaumières alignées par barriades les unes contre les autres, ou pressées en dédales sur les communaux des villages»*. (T), p. 106.

3 De 1830 à 1930, nous avons noté 13 maisons démolies et remplacées par 6, 6 autres démolies non remplacées, deux maisons démultipliées à cinq, deux regroupées en une, et vingt constructions neuves (plus 50 % env.), soit un renouvellement important (40 %) et une augmentation brute d'un quart. De 1930 à 1977, on compte huit constructions neuves (plus 16 %) et une douzaine d'agrandissements notables.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

celles qui ne sont pas comprises dans cette barriade y sont sensiblement parallèles et toujours au nord du village. De 1930 à aujourd'hui, cinq des huit constructions sont «isolées», ce qui en porte la proportion totale à la moitié. Enfin, parmi les constructions que nous avons vues s'élever au village ces dernières années, deux sont «isolées», mais près du centre, deux autres sont accolées à des bâtiments existants, les prolongeant.

Si donc cette tendance au desserrement plutôt qu'à la dispersion est réelle, qu'elle apparaît avec la vague importante de constructions au moment du plus grand peuplement du village, qu'elle paraît s'accentuer tandis qu'on construit moins, elle n'a pourtant pas fondamentalement transformé la physionomie et l'organisation du village. Les habitants y distinguent toujours «Barrinal» et «Barribas» (haute et basse barrière). En définitive, la proportion d'«atomes libres» n'est passée que du tiers à la moitié environ. En l'occurence, sensiblement individualiste au départ, le village ne connaît pas cette soudaine vague pavillonnaire des plaines riches et proches des villes en expansion. Nous avons vu de plus qu'il n'y avait pas eu création d'autres lieux habités sur la commune, ni dans le canton, pas plus qu'il n'y a eu d'abandon. Ce n'est donc que du renouvellement lent, au sein du village, sur un tissu à peine plus lâche, qu'il s'agit.

Le hameau : espace public, espace du rite

Mais cet espace public dont les maisons ne peuvent guère s'éloigner, et qu'elles constituent, a beaucoup plus qu'une fonction de circulation, tel qu'il apparaît du moins jusqu'aux environs de 1960. Trois cafés, dont le dernier a fermé en 1977, les «cambusiers», se partageaient les libations villageoises, mesurées et régulières (il n'y a plus aujourd'hui qu'une auberge-café-tabac sur la route, un peu à l'écart) :

> *«Le paysan lozérien est sobre ; rarement on voit une bouteille de vin sur sa table : ce n'est pas qu'il dédaigne cette boisson ou les bons repas. Certains dimanches, les jours de fête votive ou les jours de foire, il se laisse aller «à faire la noce», ce qui consiste à dîner au cabaret pour 2 francs et à fumer un cigare de 5 centimes.*
> *Le dimanche, après les offices religieux, les paysans se réunissent parfois au cabaret pour discuter leurs affaires, pour s'entretenir des nouvelles locales, puis ils vont jouer aux quilles sur la place ou sur la route qui forme la principale rue du village. Ils remontent paisiblement et lentement chez eux»*[1].

Au-delà de la pratique quotidienne ou hebdomadaire de l'espace collectif, le village imprimait sa forme au cycle des cérémonies religieuses :

1 (F), p. 131.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Chaque année, pendant les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension, ont lieu les trois processions des Rogations faites à travers le terroir, chaque jour sur un point différent, pour demander à Dieu de protéger les récoltes, les animaux et les gens.
Au début du mois de juin, la Fête-Dieu est célébrée avec solennité. A cette occasion, une procession solennelle en l'honneur du Saint-Sacrement se déroule à travers le village.
Sur le parcours que doit suivre la procession, les rues sont mises en état de propreté, les fumiers sont masqués par des branches feuillues.
Sur ce parcours qui fait le tour du village, deux «reposoirs», l'un au nord, l'autre au sud, sont érigés par les habitants du quartier. Ce sont de magnifiques constructions de verdure, de fleurs et d'étoffes chatoyantes aux couleurs diverses. Au milieu de ces oasis de verdure ouvertes sur la rue, sur deux tréteaux est dressé un autel miniature décoré avec goût et sur lequel, au cours de la procession, sera posé l'ostensoir du Saint-Sacrement»[1].

Circonscrit dans ce cercle magique et protecteur, sacré en aval et en amont, le village d'abord exorcisé de l'intérieur, nettoyé, purifié, à la renaissance du monde, au printemps qui ouvre les maisons, repeint ses entours de portes en blanc :

«Le lundi de Pâques après la messe, flanqué de ses enfants de chœur dont l'un porte une croix et l'autre le bénitier de métal muni de son goupillon, le prêtre vêtu de ses habits sacerdotaux, son livre de prières en main, bénit les maisons.
A cette occasion le village fait toilette. Cours, maisons, dépendances, sont nettoyées pour recevoir la bénédictions pascale. Dommage qu'il n'en soit pas ainsi toute l'année, l'esthétique du village aurait tout à y gagner.
Dans chaque maison les paysans nous attendent. Debout et silencieux, le couvre-chef à la main, ils nous regardent franchir le seuil de la porte et écoutent le prêtre dévorer à voix basse une page de latin dans son livre de prières. Quand le goupillon en main, le prêtre donne sa bénédiction aux gens et aux choses à grand renfort d'eau bénite, chacun s'incline et se signe dévotement.
– In nomine Patri, et Fili, et Spiritus sancti.
– Amen, répondons-nous d'une voix chantante.
De là, nous allons à l'étable, puis à la grange, une aspersion d'eau bénite, une prière, un signe de croix, et les mauvais esprits sont conjurés pour l'année.
Puis le curé, d'homme à homme avec ses paroissiens, parle de la santé de chacun, du bétail, des récoltes. On lui demande conseil sur des questions

1 (G), p. 35.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

délicates et en partant, il fait à chacun ses recommandations d'une voix onctueuse.
Après nous passent les «filles de sacristie» pour recueillir les dons en nature que les paroissiens voudront bien faire au curé. Elles portent aux bras de grands paniers d'osier où sont rangés, œufs, beurre, fromages, saucissons, tranches de jambon, etc. ce qui fait dire irrévérencieusement à un anti-clérical du village «jamais marchand d'eau bénite n'est mort de faim».
A midi tout est fini dans le village et à la cure tout est prêt pour un bon repas que le curé offre à ses «fabriciens», à ses «filles de sacristie», et à ses enfants de chœur»[1].

Ce n'est donc certainement pas un espace amorphe et sans ordre où prirent place les maisons, celui du hameau : il est chargé de signes et d'intentions, et révélerait, pour peu qu'on s'y penche, toute l'organisation de la société qui lui a donné naissance. Si la communauté qui le peuple est en train de changer profondément, c'est néanmoins sur ce fond social et spatial, avec la mémoire qu'elle en a, la présence du bâti, et la patience paysanne, qu'elle le fera.

1 (G), p. 32, vers 1910. Ces cérémonies n'ont plus lieu aujourd'hui. Le prêtre qui célèbre l'office dominical ne réside plus sur la commune.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le «type» de la maison

Mais il est une règle bien plus nette encore que celles que nous venons de voir. Ce qui caractérise les habitations rurales et jusqu'à l'époque actuelle, c'est avant tout qu'elles répondent à une organisation fixe des parties qui les composent. Ces «types» d'organisation, décrits dès le XIXe siècle de manière fort précise, s'étendent sur des aires géographique, économique, politique ou culturelle. A l'intérieur même de ces aires, fort difficiles par ailleurs à délimiter avec précision, plusieurs «types» peuvent coexister. Ils ont de plus été considérablement transformés depuis les siècles et les millénaires sur lesquels on peut témoigner de leur persistance.

Il n'est pas question de reprendre ici ces différents problèmes, que l'école géographique française du début de ce siècle avait déjà bien éclairés.

Nous ne pouvons cependant les passer totalement sous silence, et pour une cause bien précise : il nous faut savoir sur quelle aire géographique et sur quelle durée historique nous pouvons puiser des données utiles à l'analyse de l'organisation de l'habitation en un lieu précis, le village dont nous nous préoccupons ici. Cette précision s'impose avant de décrire les formes et le fonctionnement de cette habitation. Même si elle implique certaines précautions dans le passage du pluriel au singulier (des multiples exemplaires réels ayant chacun leur spécificité, au «type» théorique qui n'a de validité qu'en tant qu'on en démontre en chaque point la représentation), elle autorisera une économie dans les descriptions.

Les habitations de Belpeyre se rangeraient dans la catégorie que A. Dauzat décrivait sous le terme «maison gauloise» :

> *«Sous la forme la plus primitive, dont il reste encore des exemples, la maison gauloise était composée d'une pièce d'habitation et d'une étable sous le même toit. Depuis longtemps elle a évolué et la division en plusieurs pièces prédomine. Sous le toit est le grenier qui s'ouvre par des lucarnes plus ou moins en saillie. Elle était couverte en chaume ; sous l'influence de la civilisation latine, mais seulement quand se développa l'usage de la tuile plate et de l'ardoise fine, ces deux modes de couverture se substituèrent au chaume, qu'on trouve encore en Beauce, en Sologne et ça et là dans les vieilles demeures montagnardes de basse Savoie, d'Auvergne, des Pyrénées centrales.*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

> *La maison gauloise est généralement une maison d'éleveurs. Elle a presque toujours une cour particulière, sur laquelle elle s'ouvrait à l'origine (et s'ouvre encore dans quelques régions comme la Beauce). Dans les pays de grande culture, les bâtiments d'exploitation se sont groupés autour de cette cour, sous l'influence des dispositions adoptées dans les domaines gallo-romains»*[1].

Les *«caractères généraux (faîtage, chaume, plan rectangulaire, entrée de la maison sous la pente du toit et non sous le pignon) qui sont communs à toutes les vieilles habitations de ce groupe»* les distinguent nettement des autres groupes qu'il établit[2].

Si les thèses de Dauzat sur les origines ethniques de ces groupes de maisons qu'il propose sont essentielles parce qu'elles mettent l'accent sur la dimension culturelle de leur organisation, ce sont des classes qu'il nous propose quand il nous faudrait des espèces. Comme si nous ne disposions que de la catégorie de mammifère pour décrire le chien dans ses particularités. Des caractères aussi généraux, s'ils permettent d'établir la continuité historique, ne permettent évidemment pas par contrecoup de rendre compte de l'évolution dans le temps. Ils nous laissent cependant entrevoir l'extension que pourraient atteindre des analyses centrées sur ces traits les plus généraux.

A. Demangeon avait pour sa part développé une taxinomie formelle qui présente à nos yeux l'inconvénient de ne s'appliquer qu'aux «types» régionaux[3]. Selon ce mode de classification, les maisons de Belpeyre feraient partie de la catégorie des maisons «bloc-à-terre». Elle ne recouvre pas totalement la précédente : la maison «gauloise» peut parfois comporter une cour fermée, et la maison «bloc-à-terre» peut s'ouvrir en pignon comme en mur gouttereau. Mais par bonheur Demangeon est plus précis lorsqu'il entame la description des «variétés du Centre» de la France de ce type d'organisation spatiale. Sans en construire cependant de sous-classement, il décrit en fait trois organisations différentes :

> *«Dans le Limousin et une partie de la Basse-Auvergne, et surtout dans les exploitations les moins importantes, c'est la disposition classique qui prévaut : un même corps de bâtiment où s'alignent, sur la même façade, logis, étable, grange ; dans les cantons plus riches et plus avancés du Limousin occidental, il est fréquent que le logis soit séparé du bâtiment rural qui contient l'étable et la grange ; mais les deux constructions sont toutes proches, séparées par un espace ouvert à tout venant, dont on ne peut pas dire qu'il forme une cour. Dans les montagnes du Vivarais et du Forez, la maison forme toujours une construction unique : c'est une demeure en pierre, solide et robuste,*

1 (R), en 1941, p. 51.

2 (R), p. 50.

3 Tel que l'a utilisée M. Drulhe par exemple – «Maison et Culture paysannes dans le Gers». *In* Ethnologie Française, III, 1-2.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

basse sous un toit incliné qui descend très bas, souvent protégée contre le froid par un épaulement de terre auquel s'adosse la façade nord ; à l'intérieur, deux pièces, l'une, la salle qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre, l'autre, l'étable, où, parfois, pendant l'hiver, les gens se réunissent avec les bêtes, dans la tiède chaleur (...).
(...) de tous les traits locaux de la maison du Massif Central, l'un des plus curieux est cette disposition, très répandue dans les pays accidentées du Limousin, de l'Auvergne, du Vivarais, qui, plaçant la grande à l'étage et aménageant un plan incliné pour l'atteindre, semble avoir pour but de ramasser et de concentrer l'habitation ; le logis et l'étable occupant le rez-de-chaussée, les charettes gagnent la grange par le remblai extérieur, y pénètrent et s'y déchargent aisément. Haute au-dessus du sol, cette grange est sèche ; en hiver, elle protège le rez-de-chaussée contre le froid. Cette disposition originale fait tenir sous un même toit et sur un petit espace, en les superposant, les locaux nécessaires à l'exploitation ; elle paraît provenir de l'Auvergne, mais elle offre une telle commodité que les pays du Limousin l'adoptent et qu'on l'observe, jusqu'à l'Ouest de ce pays dans certaines constructions neuves»[1].

Dans un article antérieur, il précisait mieux encore l'extension de ce type au-dehors même de l'aire géographique auquel il paraîtrait adapté :

«Ce type de bâtiment ruraux paraît tellement commode que, non seulement on le conserve dans les vieilles installations et on l'adopte dans les nouvelles, mais encore il se répand hors de la Montagne.
(...) au Sud d'Ussel, on le désigne par l'expression de «granges sur tirant», car, lorsque le versant n'offre pas une inclinaison assez forte pour permettre au bâtiment de s'y adosser, on construit en terre ou en maçonnerie un plan incliné qui mène au grenier-grange»[2].

Notre intention n'est pas de raffiner un classement hors de notre propos, jusqu'à ce que chaque sous-espèce ne recouvre plus qu'un élément unique, et que dès lors toute opération devienne étude de cas. Mais en fait non seulement les variétés que Demangeon décrit fort rapidement nous paraissent être probablement celles qui permettraient de rendre compte de la transformation des habitations de Margeride, mais encore l'auteur esquisse une explication utilisant deux «variables», deux causalités : la «richesse»

1 A. Demangeon – «l'habitation rurale en France. Essai de classification des principaux types». Article paru dans les *Annales de Géographie*, no. 161, XXIX, 1920.

2 A. Demangeon – «La montagne dans le Limousin. Etude de géographie humaine». *Annales de Géographie*, no. 112, XX, 1911. Cet article et le précédent ont été publiés dans *Problèmes de géographie humaine*, A. Colin, Paris, 1952, et nos extraits s'y trouvent pp. 274 et 252.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

et l'altitude. La première tendrait à l'extension horizontale et verticale de l'habitation, finalement à sa séparation des bâtiments d'exploitation. La seconde, l'altitude, à laquelle la première est souvent inversement proportionnelle (sauf pour les montagnes volcaniques du Cantal et des Puys, bien plus riches à même altitude que le Vivarais), tendrait à la compacité du bâtiment, freinant sa transformation. A ce point de vue, le Vivarais pourrait être considéré comme le pôle pauvre, archaïque, de moindre transformation, et le pôle riche serait celui du Cantal, de l'Auvergne en général et du Limousin, celui de la différenciation ; la Margeride et le Gévaudan, géographiquement intermédiaires et à une altitude moyenne, comme une variété, précisément intermédiaire[1].

Mais de cette «variété» à logis, étable et grange alignés en un même corps de bâtiment, nous n'avons trouvé nulle trace à Belpeyre et en Margeride. Quelques autres auteurs l'attestent alentours[2] et au temps passé : *«La grange au-dessus de l'étable, très rarement à côté, sauf dans quelques très vieilles étables»*[3]. L'un d'eux estime qu'il y aurait eu substitution de la superposition à l'accolement[4], mais il n'en apporte guère de preuve :

> *«Depuis le début du XXème siècle, on construit, soit à l'arrière, soit à l'avant des granges neuves, pour faciliter l'entrée des chars, des rampes bordées de mur et même portées sur voûtes. Ces montoirs permettent d'élever les planchers des aires de décharge au niveau des greniers latéraux. Ainsi l'aire de grange et l'étable ne sont plus accolées comme dans les anciennes fermes, mais superposées. Au niveau du sol vers le devant, légèrement enterrée à l'arrière l'étable prend toute la place entre l'un des murs de côté et le mur de refend ; au-dessus de la longue étable, un seul plancher sur gros fûts de sapin constitue l'assiette de la grange fenière, laquelle occupe, sous le toit, tout l'espace abrité, soit près des deux tiers du cube total de la ferme»*[5].

Si une telle substitution s'est opérée à Belpeyre, il n'en reste aujourd'hui aucune trace. Pas plus qu'il ne semble que la seconde variété où logis et locaux d'exploitation sont séparés y ait jusqu'à maintenant existé. L'observateur de 1894 le localise effectivement au contact du Massif Central et du Sud-Ouest.

> *«Je décrirai plus loin les bâtiments ruraux. Toutefois, il est essentiel de constater, d'ores et déjà, que dans les arrondissements d'Aurillac (sauf peut-être*

1 Voir aussi à ce propos (X), pp. 7-11, et (K).

2 Tel (G) en 1910 dans les Monts-Dore.

3 (S), p. 455.

4 (T), p. 100. Il la fixe au XVIIIe siècle dans le Livradois.

5 (T), p. 110.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

dans la partie inférieure) et de Mauriac, les granges sont isolées des maisons, tandis que dans l'arrondissement de Saint-Flour et dans la plus grande partie de celui de Murat, elles font corps avec l'habitation et en sont la continuation. Ce mode de construction, qui supprime la dépense des doubles pignons, est aussi adopté pour les quelques fermes importantes des montagnes de la Margeride»[1].

Et effectivement, l'observation actuelle montre aisément que la grange disposée à l'étage au-dessus de l'étable (voire du logis autrefois), que l'on atteint par l'amont au dos ou par une rampe, la «montade», caractérise parfaitement les fermes de Belpeyre et de la Margeride. Ce sont donc les documents portant sur les maisons ainsi organisées que nous avons utilisés, concernant le Massif Central, lorsque nous n'en possédions pas d'aussi précis sur la Margeride (mais de préférence les régions limitrophes), et à fortiori sur Belpeyre, pour décrire la transformation de la «maison traditionnelle» de la fin du siècle dernier aux jours actuels.

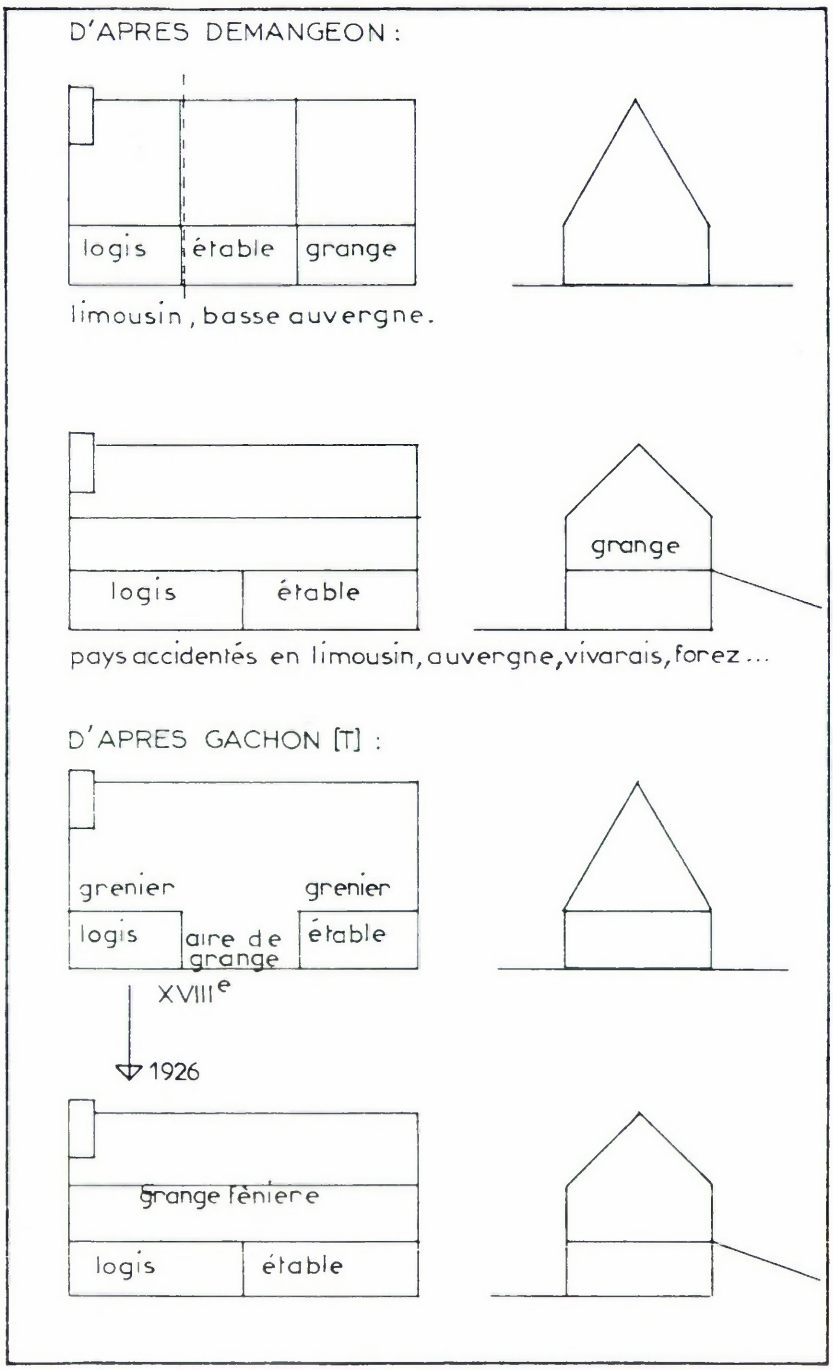
Il est certain que toutes les habitations d'éleveurs de gros bétail comprennent trois éléments : logis, étable et grange, au moins. Mais leur organisation varie, et surtout elle est significative. Or lorsque l'on se plonge plus dans le détail, au sein de l'organisation de chacune de ces parties, le même problème se pose. Les descriptions sont peu précises en ce qui concerne l'organisation interne des bâtiments ruraux proprement dits. Elles le sont beaucoup plus pour l'habitation. Mais ce qui est frappant, ce sont les similitudes à une même époque entre les logis de maisons dont l'organisation générale est par ailleurs différente (cuisine de maisons «bloc-à-terre» et «bloc-en-hauteur» par exemple) de la même manière que les cuisines d'un «pavillon» et d'un appartement à l'heure actuelle. Il n'en est pas moins certain qu'insérées dans des structures différentes, l'examen approfondi y révèlerait des détails moins apparents, moins évidents :

«Les Cévenols se différencient légèrement des autres lozériens, notamment au point de vue de l'habitation. Dans les Cévennes, les habitations sont grandes, propres, coquettes, bien aérées, et la ménagère cévenole ne ressemble en rien à la ménagère louzerote ou caussenarde. Chez elle, tout est propre, tout est en ordre ; les murs sont blanchis tous les ans à la chaux, la cuisine ne sert pas de chambre à coucher et l'habitation n'est pas attenante ou superposée à l'écurie»[2].

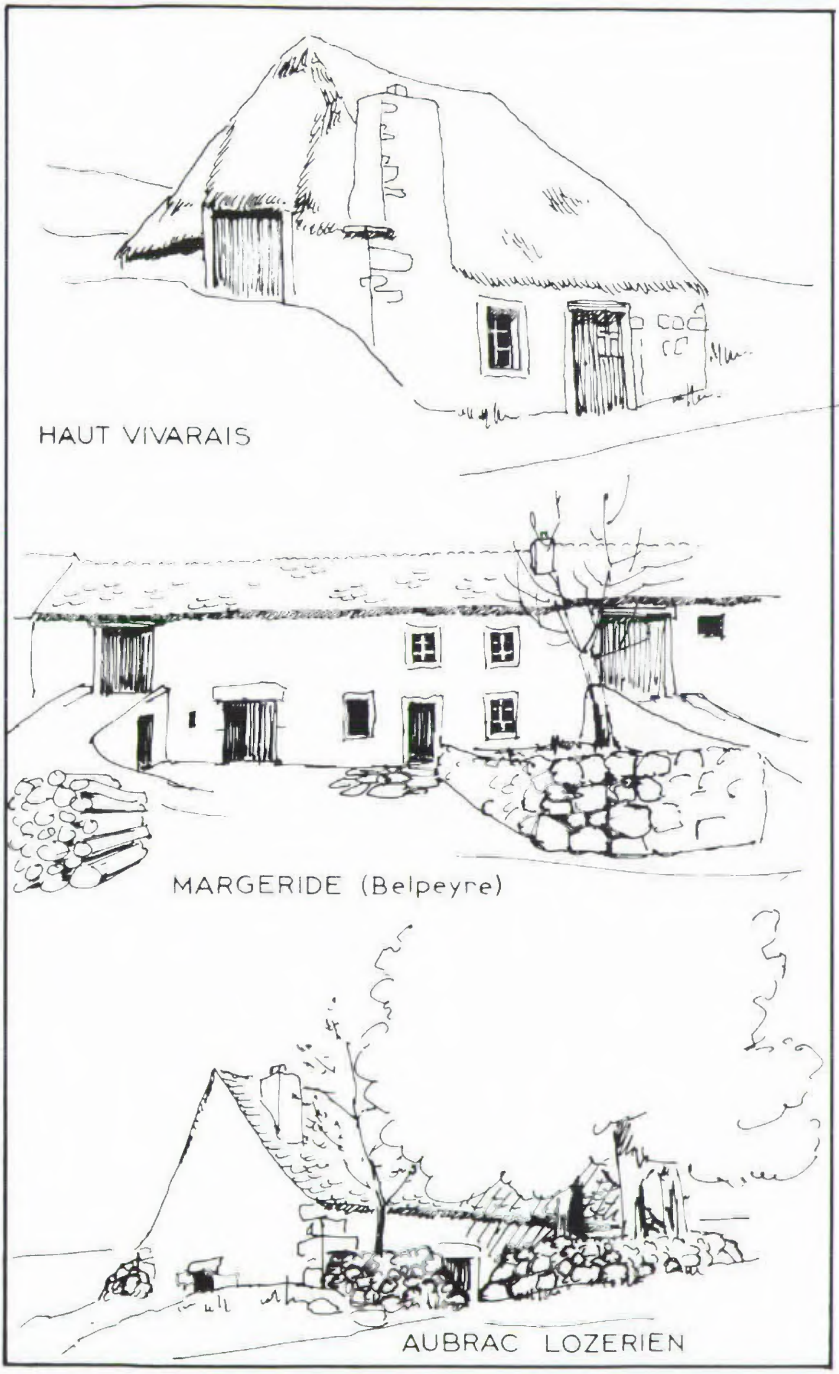
1 (C), p. 294.

2 (F), p. 135.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

En Montagne, *«L'ameublement est rustique, parfois un peu trop rudimentaire. Le cévenol possède, d'une manière générale un ameublement plus complet. Dans la région montagneuse, le mobilier est plus simple et moins confortable»*[1].

Il est certain que la plupart des techniques et des outils – au sens où les objets utilisés quotidiennement dans la maison sont des outils – utilisés de longue date se trouvaient au début de ce siècle adoptés sur la quasi-totalité du territoire, et que l'on avait de fortes chances de les retrouver sensiblement à la même place, dans chaque maison. Si de nombreux détails du récit des travaux et de la vie quotidiens présentent de grande similitudes, il demeure que la différence de structure interne rompt certaines relations et en établit d'autres, établissant dès lors une structure différente, dont la comparaison exige une certaine prudence.

1 (P).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les habitations : données quantitatives

Avant la normalisation de la statistique, la taille des hameaux s'évaluait le plus souvent comme le font encore les habitants, en «feux» permanents, correspondant à la résidence principale d'au moins un adulte entretenant son feu dans l'âtre la majeure partie de l'année. Ce décompte donnait une idée approximative de la vitalité du village, du nombre de maisons habitées. Mais une ambiguïté demeurait, car on ne pouvait distinguer un feu réel (maison habitée éventuellement par une famille au sens large, et donc plusieurs «ménages») d'un feu (ménage seul en résidence principale) ouvrant droit à une part des sectionnaux. Faut-il croire que la confusion était rare, et que la cohabitation rare aussi, ne s'exerçait qu'entre ménages de génération différente, les parents ayant cédé l'exploitation à leurs enfants, abandonnant leur droit au sectionnal ? C'est ce qui semblerait.

Mais les termes généraux employés aujourd'hui par l'I.N.S.E.E. ne s'appliquent pas toujours mieux à la réalité de Belpeyre, puisqu'un «immeuble» (au sens d'un ensemble de «logements» situés sur une parcelle) équivaut presque toujours (à une seule exception près : la nouvelle mairie où deux logements sont loués) à une «maison» même si celle-ci, accolée à d'autres, forme un unique et long bâtiment, la «barriade». Par contre, pour ce qui est de la «résidence principale», c'est, on le sait, le fait pour un «ménage» d'habiter un lieu la majorité de l'année. Il n'y a là-dessus pas encore d'ambiguïté à Belpeyre. Mais on voit que la comparaison des données quantitatives des différentes époques n'est pas aisée, et parfois même impossible. Elles nous permettront néanmois de nous faire une idée, de situer et de mesurer l'ampleur des transformations.

Enfin, pour notre part, nous employons le terme de «maison» au sens d'un bâtiment de ferme comprenant le «logis» (partie servant à l'habitation humaine) et les locaux d'exploitation. Le terme générique de «constructions» désigne l'un ou l'autre de ces bâtiments s'ils sont séparés, ce qui est rare, ou leur ensemble lorsqu'ils sont réunis sur une même parcelle, cas le plus fréquent.

Le surpeuplement

En un siècle à peu près, de 1830 aux environs de 1930, la commune a augmenté de moitié son parc de constructions, tandis que sa population demeurait grossièrement stable[1]. Depuis, l'exode qui a libéré quelques maisons n'a pas favorisé la construction ;

1 On comptait 81 «maisons» en 1830, et 112 «logements» en 1968.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

d'autant que, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, la cohabitation des ménages était chose rare[1]. Mais si corrélativement au faire-valoir direct de la terre, l'agriculteur possède sa maison[2], il n'est pas pour autant bien logé. Jusqu'en 1962, plus de la moitié des résidences principales sont considérées comme surpeuplées (au regard des normes nationales)[3], par la conjonction de deux facteurs : des familles encore souvent nombreuses[4], comme nous l'avons vu, des logements comprenant peu de pièces[5]. Ce n'est qu'à partir de cette date que les habitations se transforment. De 1962 à 1968 est franchi le seuil d'au moins une pièce principale par habitant[6], cependant que la diminution de population n'est pas suffisante à l'expliquer et que le nombre d'habitations demeure le même.

La vétusté

Le problème se situe à l'intérieur des habitations, et c'est à partir de cette période qu'elles ont été restructurées, modernisées[7].

En effet, la plupart des constructions sont anciennes. Les enquêteurs de 1939 comptaient déjà que la moyenne des habitations avaient plus de 95 ans (donc 1844).

1 84 ménages pour 81 «immeubles» en 1946.

2 Sur 81 résidences principales (82 en 1968), 67 (soit 82,7 %) sont la propriété de leur occupant.

3 L'indice de peuplement se mesure en nombre de personnes par pièce (N). Les résidences principales de la commune se répartissaient ainsi en 1962 :

(++)			sous-peuplement accentué :	4,9 %	
(+)	1/3 > N > 1		sous-peuplement modéré :	12,3 %	
(0)	2/3 > N > 3/2		peuplement normal :	17,3 %	
(−)	3/2 > N > 2		sur-peuplement modéré :	46,9 %)	65,4 %
(=)	N > 2 p/p		sur-peuplement accentué	18,5 %)	

Pour plus de précisions sur cet indice cf. tableau ci-contre. (Le peuplement normal correspond grosso modo à une pièce pour deux personnes, plus une pièce).

4 L'enquête S.D.N. de 1939 estimait la moyenne d'habitants par maison à 5, sur laquelle il fallait compter 1/4 d'enfants de moins de 15 ans ; et de fréquentes familles de 6 à 8 enfants, auxquelles il faut ajouter les domestiques, quasi-systématiquement jusqu'à la seconde guerre mondiale, et qui ont disparu aujourd'hui. En 1830, le nombre moyen d'habitants par maison est autour de 6,5 dans la commune. Il baisse vers 4,5 en 1946 et à 3,4 en 1968.

5 Cf. tableau ci-contre.

6 On passe alors de 2,90 pièce/résidence principale, à 4,2 en 1968 ; et de 1,26 personne/pièce à 0,8. A noter que le mouvement s'effectue avec plus de retard pour les logements les plus anciens (construits avant 1871) et les moins confortables (ne possédant pas de W.C.) : ils passent pendant la même période de 2,57 à 1,1 personne/pièce.

7 De 1962 à 1968, le Nombre total de Pièces P. des Résidences P. de la commune est passé de 235 à 341.. On a construit plus de cloisons que de murs pendant ces 6 ans. Cependant l'exemple de la maison Fages illustre bien cette période (cf. Trois histoires de maison).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Nb. de pièces principales	Nombre de personnes 1	2	3	4	5	6	7	8	9	10 et +
1	0	-	=	=	=	=	=	=	=	=
2	+	0	-	=	=	=	=	=	=	=
3	+	0	0	0	-	=	=	=	=	=
4	++	+	+	0	0	0	-	=	=	=
5	++	++	++	+	+	0	0	0	-	-
6	++	++	++	++	++	+	+	0	0	0
7 et +	++	++	++	++	++	++	++	+	+	0

Répartition des résidences principales selon le nombre de pièces principales (chambres, salons et cuisines de plus de 12 m^2)

	1946 (a)		1962 (b)		1968 (c)	
0	2,4 %					
1 p.p.	21,9 %		13,6 %		2,5 %	
2 p.p.	31,1 %	75,6 %	19,8 %		12,3 %	
3 p.p.	22,6 %		39,5 %	79,1 %	27,1 %	
4 p.p.	12,9 %		19,8 %		19,6 %	85,2 %
5 p.p.	9,1 %		4,9 %		17,3 %	
6 pp. et +			2,5 %		21,2 %	

(a) : communes rurales du département de la Lozère. Les cuisines sont exceptées (I.N.S.E.E.).
(b) et (c) : commune de Belpeyre (I.N.S.E.E.).

Répartition des résidences principales de la commune selon leur «année d'achèvement»

	En 1962 (taux R)		En 1968 (taux R)	
avant 1871	4,9 %	-	6,3 %	-
1871-1914	43,2 %	(0,98)	32,9 %	(0,747)
1915-1939	30,9 %	(1,287)	35,4 %	(0,10)
1940-1948	9,9 %	(1,238)		
1949-1962	11,1 %	(0,85)	15,2 %	(1,17)
1962-1968	-	-	10,1 %	(1,7)

taux R : taux de renouvellement par année

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Au recensement de 1954, plus de la moitié des immeubles de la commune avaient au moins 75 ans (donc avant 1879). Or le taux de renouvellement est faible[1], et il ne s'élève encore une fois qu'à partir de 1962[2]. Dès lors on ne s'étonne pas qu'une enquête de 1961 révèle que plus de la moitié des logements de la commune étaient très vétustes, sans comparaison avec l'ensemble de la Margeride[3]. A quoi imputer ce retard ? Même si les communes urbaines entrent en jeu dans le décompte régional, elles sont trop peu nombreuses pour justifier un tel décalage. Est-ce encore la toute relative aisance de la commune qui lui a permis d'attendre plus longtemps une modernisation coûteuse ?

Cependant, cette notion de vétusté n'est pas très claire : s'agit-il de la solidité des bâtiments, du découpage de l'espace ou du degré de confort ? A ce dernier point de vue, on dispose heureusement d'éléments d'appréciation plus précis.

L'équipement

La dispersion des hameaux et la faible densité du peuplement ont pesé directement sur l'équipement de ceux-ci, accusant l'écart en défaveur des agriculteurs que tous les observateurs ruraux ont souligné. En 1939, plus du tiers des habitations de

1 De 1954 à 1961, aucun permis de construire pour une habitation n'a été délivré sur la commune (C.I.N.A.M. – *op. cit.*).

2 Cf. tableau : résidences principales/année d'achèvement (source : I.N.S.E.E.). La statistique précise de plus que la proportion de bâtiments datant de la période 1871-1914 est plus importante pour les fermes et bâtiments agricoles : 50 % en 1962, 36,4 % pour 1968. Plusieurs remarques s'imposent : les bâtiments détruits ou renouvelés en 1962 et 1968 ne sont pas les plus anciens, mais datent plutôt de la période 1871-1948. Secundo : si l'on rapporte ces chiffres à la durée des périodes considérées, ce que nous disposons entre parenthèses, il apparaît clairement que le «taux de renouvellement», important de 1915 à 1948, a sensiblement baissé ensuite pour n'augmenter à nouveau que pour la période la plus récente. Enfin une dernière remarque : ce tableau ne donne qu'une idée très fausse de l'ancienneté des constructions. Le village de Belpeyre comporte 41 maisons en 1830. De 1830 à 1930, 20 sont détruites et 29 construites. De 1930 à 1970 il n'y a aucune destruction mais huit constructions. Ce qui fait que sur 58 bâtiments, 21 sont debout depuis 1830 au moins (36 %), même s'ils ont été rénovés. Parmi les constructions réalisées depuis, la plus forte vague se situe entre 1882 et 1890.

3 Etat des logements en 1961. Enquête C.I.N.A.M. – *op. cit.*

	habités		inhabités	
	bon état	très vétustes	bon état	inhabitables
Margeride	80 %	15 %	1,6 %	3,4 %
Commune de Belpeyre	41 %	52 %	-	6,8 %

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

l'Aubrac et de la Margeride n'avaient encore ni l'eau courante ni l'électricité[1], (quoique une autre enquête de la même année estime à 90 % la population de la Lozère desservie en électricité[2]). Ce taux diminuera lentement[3], progressivement, jusqu'à s'annuler.

Si l'équipement en électricité[4] a progressé en définitive plus rapidement que celui en eau, c'est que ce dernier connaissait des solutions moyennes facilitées par le climat et la géologie : pompes et fontaines publiques surtout, citernes, sources ou puits particuliers[5].

Actuellement, presque tous les hameaux sont alimentés en eau potable, et tout le département est électrifié[6]. Mais le réseau est devenu insuffisant depuis l'utilisation

1 L'enquête sur la propriété bâtie dans les communes rurales, effectuées en 1939 par le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme et par le Ministère des Finances et des Affaires Economiques, publiée en 1949 seulement, porte sur un échantillon de 1112 habitations réparties sur l'Aubrac et la Margeride. Elle fournit les résultats suivants :

	Ensemble	Maison seule	Maison avec exploitation
Type de maison		9 %	88 %
– Surface moyenne de la parcelle	135 m^2		
– Surface moyenne partie bâtie	59 m^2		
– Surface moyenne non bâtie	76 m^2		
– Surface développée de l'habitation	105 m^2	95	105
– Rapport S. dépendance/S.hab. plus S. dép.	3 %	9 %	3 %
– Age moyen	95 ans	77 ans	98 ans
– Couverture ardoise	79 %		
Confort :			
– aucun	37 %		
– eau plus électricité	1 %		
– eau plus élect. plus chauffage	-		
– distance moyenne de l'eau potable	47 m		
Immeuble occupé par :			
– des locataires	14 %	19 %	14 %
– les propriétaires	76 %	60 %	77 %

2 Enquête S.D.N., 1939, *op. cit.*.

3 En 1946, ce taux sera de moins de 22 % pour les communes rurales, de moins de 5 % pour les communes urbaines.

4 Encore faut-il préciser qu'en 1939, les enquêteurs écrivaient : «Jusqu'à présent l'usage de l'électricité dans les communes rurales est à peu près limité à l'éclairage, malgré les tarifs relativement bas en vigueur».

5 En 1946, 78 % des habitations rurales de Lozère avaient l'électricité, 98 % (dans la commune) en 1968 ; 9 % avaient l'eau courante, contre 96,3 % aujourd'hui ; 47,6 % avaient l'eau à la pompe en 1946, contre 3,7 % ayant un poste d'eau hors maison aujourd'hui. La comparaison entre communes rurales et urbaines en 1946 montre toujours le même décalage en défaveur des premières. Les proportions étaient sensiblement celles atteintes par le milieu rural aujourd'hui. On ne peut que constater la coïncidence entre une coupure spatiale (et sociale) synchrone et une coupure diachronique, phénomène désigné sous le terme imprécis de «retard».

6 Belpeyre a été équipé en électricité en 1935, en eau en 1950.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

des trayeuses, des concasseurs et moteurs divers. En Margeride, moins de la moitié des exploitations disposent du courant force (45 %). Le coût des améliorations à effectuer en ce domaine ramène, selon la D.D.A., le département à une situation analogue à 1955. Quant à l'équipement en eau, c'est bien avec ce terme qu'il faut en parler, car il n'implique nullement un confort des habitations : jusqu'en 1962, les baignoires, douches, lavabos et cabinets d'aisance sont inexistants. Puis brusquement, près d'un tiers sont équipées, paraissant découvrir soudainement les joies de l'hygiène[1].

Ces quelques éléments d'équipement et de confort apparaissent encore comme surajoutés au cadre ancien, sans entraîner jusqu'à présent le remodelage complet des habitations. Mais si ces données précisent le cadre et l'ampleur des transformations actuelles, l'expérience de l'observation nous a montré qu'elles dépeignent souvent fort mal certains aspects de la réalité, voire qu'elles en laissent de nombreux dans l'ombre. Que nous disent-elles de la structure spatiale de l'habitation et de sa transformation ? Que nous disent-elles de la pratique, du vécu quotidien de la maison ? Il nous faudra pour cela décrire plus précisément l'habitation traditionnelle et son vécu, leurs transformations respectives.

1 En 1946, dans les communes rurales du département, 8,3 % des habitations possédaient des cabinets d'aisance privés, 3,6 % en commun ; 1,2 % un cabinet de toilette.

En 1962, aucune résidence principale de la commune ne possédait de baignoire, de douche ou de lavabo, 4,9 % ont des W.C. intérieurs ; aucune n'a de chauffage central. En 1968, 27,8 % ont une baignoire ou une douche, 31,6 % des W.C., 3,8 % un chauffage central, 53,2 % des ménages ont une voiture et une forte vague d'installation de téléphone a roulé sur le village, sous la pression administrative.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les habitations : l'abord

Le cadre où sont disposées ces maisons étant décrit, nous allons tenter de les parcourir intérieurement, un recoin après l'autre, dans un ordre arbitraire qui pour ne pas déroger s'avoue être celui du visiteur, de l'enquêteur, un regard étranger qui ordonne et rationalise, qui vient du dehors.

Les prolongements de la maison

Cherchant à s'isoler un peu plus, d'établir un équilibre entre l'indépendance et la participation aux moindres événements collectifs du village, les maisons construites depuis un siècle surtout tendent à réaliser cette image idéale du repli familial :

> *«Notre maison, entourée d'un petit pré, était située à quelque 1100 mètres d'altitude et se dressait à l'extrémité nord-ouest du hameau : aussi vivions-nous à l'abri des regards indiscrets»* [1].

Déjà très présent aux débuts du XIXe siècle, nous avons vu que ce schéma s'était accentué légèrement. Mais comment se réalise-t-il ?

Déjà en 1830, la grande majorité des maisons de Belpeyre (89 %) ont effectivement une parcelle attenante au bâtiment[2]. La matrice cadastrale les désigne sous le nom de «cour», «jardin», «terre», «pré» ou «pâture». Le nombre et la surface de ces parcelles, intérieures au village, détenues par les différents propriétaires ne font que se surajouter aux inégalitées constatées dans le nombre et la taille des bâtiments. Aussi ce sont quelques-unes des plus petites maisons (11 %) qui ne possèdent aucune parcelle au sein du village et ouvrent directement sur l'espace public, tandis que d'autres en cumulent trois ou quatre autour de vastes bâtiments. Quant à la nature de cette parcelle attenante, c'est pour presque tous une «cour» (81 %) sur laquelle ouvre la façade de la maison. Mais si la majorité des propriétaires ont un «jardin» ou une «pâture» (57 %) (y compris «terre» et «pré»), celui-ci – explicitement mentionné – jouxte rarement le bâtiment (19 %). Cependant, d'après l'état actuel du village, il semble que ces «pâtures» et autres parcelles soient elles aussi

1 (L), p. 19.

2 Cf. tableau.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

souvent des jardins, ou seulement en partie, ou encore momentanément hors de culture. Mais si les jardins à portée de main sont en quelque sorte un privilège, ils sont par contre de plus petite taille (environ 100 m^2) que les autres, plus nombreux, hors du village, regroupés en deux blocs au nord et au sud, le long d'un chemin, et de surface double ou triple en moyenne. De sorte que chaque famille tient à cultiver son arpent de crudités, mais que rares sont celles qui l'ont sous les yeux et peuvent le protéger jalousement. Dès lors, on comprend mieux cette idéalisation, réalisée par ceux qui bâtiront de nouvelles maisons à partir de cette époque, accréditant l'image d'une unité retrouvée que décrivent les observateurs :

> *«La maison, la grange et la prairie /qui la jouxte/ ne représentent aux yeux du propriétaire qu'un seul objet, un tout indivisible. Jamais l'une ne sera vendue sans l'autre»* [1].

Mais si cette unité est idéalisée, ce n'est pas encore par perte de fonction utilitaire : les jardins ne sont pas ici des parterres, ni les cours des champs élyséens. Entourés de murets bas de blocs de granit, une porte de bois protège les semis des intrusions de la basse-cour. Ainsi étaient-ils décrits :

> *«... Un jardin également, situé d'habitude sur le devant de la maison-type, forme dépendance immédiate de celle-ci. Une cour le précède.(...).*
> *Tout à côté, ou bien à l'extrémité (...), se place le fumier. C'est là le dépôt des immondices ; c'est là, et aux abords de la maison, que l'habitant a ses lieux d'aisance ; rarement est édifié pour cet usage, dans la cour ou le jardin, un abri en planches recouvrant une fosse»* [2].

Un autre tableau, dressé un demi-siècle plus tard, dégage la même impression et précise quelques détails :

> *«Devant la façade, une courette un peu boueuse où la fermière déverse les eaux ménagères ; le tas de branches qui sert au chauffage, le «tailler» en occupe une bonne partie. Devant le seuil, quelques larges dalles. La petite porte en chêne massif est toujours ouverte en été ; une légère claie de bois empêche poules et porcs d'entrer dans la demeure (...). Le jardin potager fait véritablement corps avec la maison d'habitation et on doit l'en considérer comme une dépendance immédiate ; il est toujours situé près d'elle et donne souvent sur la cour. Son importance est moins grande dans la montagne que*

1 (C), p. 239.

2 *Ibid*, p. 293. Voir aussi (M), p. 22 et p. 224. *«Un énorme tas de fumier étalait son marécage fangeux».*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Proportion des différentes parcelles attenantes aux maisons en 1830

Nb. de Cours	Nb. de Jardins	Nb. de Pâtures	% des maisons	
0	0	0	10,8 %	
0	1	0	5,4 %	19 %
0	0	1	2,7 %	
1	0	0	33,4 %	
1	1	0	10,8 %	70 %
1	0	2	27,1 %	
2	0	1	8,1 %	11 %
2	2	0	2,7 %	
81 %	19 %	38 %		

Proportion d'annexes par maison en 1970

Nb. d'Appentis	% des maisons	Nb. des Annexes	% des maisons
0	55 %	0	78 %
1	25 %	1	20 %
2	18 %	2	2 %
3 et plus	2 %		

Dispositions des montées de grange en 1976

Orientation de la montade	Proportion des maisons
N	48 %
S	30 %
E	12 %
O	10 %
N plus S	8 %

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

dans les régions du pourtour où le climat, plus doux, favorise la pousse des légumes. Il est par excellence le domaine de la femme. Les hommes n'y entrent guère que pour le fumer et quelquefois, pas toujours, pour le bêcher. C'est la fermière et les servantes qui l'ensemencent et l'entretiennent.
Les variétés de légumes cultivées sont peu nombreuses : salades surtout dont on fait grande consommation dans le temps de la fenaison et de la moisson, carottes, oignons et ails, petits pois, quelques choux, des haricots – dont le rendement est très aléatoire au-dessus de 1.000 mètres – et c'est à peu près tout. Dans les zones élevées on ne sait pas toujours en tirer un bon profit ; ainsi sème-t-on de la salade une fois ; elle pousse toute en même temps et dès fin août, on en est complètement dépourvu»[1].

En outre, dans un coin du jardin ou de la cour est souvent planté faute d'un arbre fruitier qui ne serait pas très fécond à cette altitude, un sorbier-des-oiseleurs, dont les fruits rouges attireront les vols de grives de l'hiver, ou un frêne dont les ramilles émondées une année sur deux ou trois, complètent le fourrage des bovins et surtout des ovins qui en sont friands.

1 (S), p. 444 et p. 458.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Souvent sur le devant de la cour, parfois derrière le bâtiment, un énorme tas de perches et de bûches atteste de la douce chaleur du foyer, signe sécurisant d'une réserve inépuisable. On n'a pas toujours trouvé important de le cacher ou de le mettre au sec. On ne le rentre alors que par petites quantités. Sur ces points, le portrait n'a pas beaucoup changé aujourd'hui.

Pourtant, on a multiplié les bâtiments de fortune, appentis ou hangars isolés, très petits le plus souvent. Il n'y en avait que peu de trace sur le plan de 1830 pour les premiers, et aucune pour les seconds ; tandis qu'aujourd'hui, une maison sur cinq est pourvue d'un petit bâtiment annexe, et surtout presque une sur deux d'un appentis, voire deux, adossés à la ferme ou la prolongeant[1]. De plus, il est fréquent que sous les «montades», construites pour remédier au manque de dénivellation, soit ménagée une petite cave voûtée, mais dont l'usage, quoique ancien, n'est pas fixe : tantôt elle permet de loger des porcs[2], tantôt on y conserve les raves, les carottes, les choux durant l'hiver, éventuellement on y entasse un peu de charbon. Si depuis quelques années les bâtiments annexes sont surtout des remises à matériel agricole, il n'y avait guère autrefois que la loge à porcs qu'un dicton préconisait de séparer. Bien des familles trop pauvres autrefois même pour engraisser un cochon, ont eu au début du siècle à lui trouver une place :

> *«La porcherie a également pris de l'extension depuis que le paysan utilise le lait d'une façon plus rationnelle, grâce aux laiteries et qu'il fabrique davantage de fromage. (La principale nourriture des porcs consiste en petit-lait, résidu de la fabrication du fromage). Elle n'a pas d'emplacement déterminé : tantôt elle se trouve dans l'étable même, en particulier dans les petites exploitations, tantôt elle est placée sous la «montade» de la grange comme c'est le cas en Planèze : tantôt elle constitue un petit bâtiment accolé aux autres ou placé à l'écart»*[3].

Quelques rares familles possédaient autrefois leur four particulier, qui débordait alors du pignon de la maison, au milieu d'une surépaisseur du mur marquant le dos de la cheminée. Il semble que ce fut surtout un mouvement de réaction, de peu d'ampleur, des familles les plus nombreuses qui, consommant une grande quantité de tourtes, se voyaient obligées à de fréquentes cuissons au four commun, multipliant les transports du bois, de la pâte qui ne devait pas prendre froid en chemin : elles avaient sans cesse l'initiative de chauffer le four les premières, ce dont profitaient ensuite les autres.

> *«L'existence d'un four banal, où chacun peut faire cuire son pain, permet d'éviter la construction d'un four particulier. Autrefois, dans les domaines*

1 Cf. tableau.

2 (R), p. 38.

3 (S), p. 457.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

importants, des moulins dépendaient de l'exploitation. Le prix peu élevé de la farine et la facilité d'approvisionnement les ont supprimés en majeure partie»[1].

Il ne reste aujourd'hui plus un four debout au village, contrairement à d'autres villages, tout juste quelques traces noires et un amas de pierres au bas d'un pignon. Quant aux moulins, minuscules bâtisses dans les vallons, ils ont continué encore quelques temps de moudre une farine grossière pour les animaux, tant que l'électricité consommée par les machines fut considérée comme trop onéreuse.

Mais autour de la maison, greffé à elle, le volume le plus important est celui de la «montade». En Margeride, il est toujours disposé en mur gouttereau, le plus souvent derrière la maison, laissant ainsi dans la cour la place d'une «aire» à battre les céréales les plus hâtives. Quelques rares fermes en possèdent cependant deux, mais qui ne se font pas forcément face[2].

Certes les maisons de Belpeyre ne possèdent pas d'auvents, comme dans des régions limitrophes, supprimant les aspérités génératrices de congères quand souffle la fournelle. Elles tissent pourtant autour d'elles ces menus éléments qui les enracinent. De sorte qu'avant même de se clore, elles se prolongent et se ramifient, débordent sur l'espace collectif, s'entourent devant et derrière d'aires de plein vent, de travaux extérieurs, espaces privés au vu et au su de tous, atténuant en partie la rigueur massive du bâtiment.

La forme générale : «carrées» et «barriades»

Ce sont précisément cette pesanteur et cette géométrie qui avaient frappé l'observateur de 1894 : *«L'aspect extérieur de la maison-type est d'une rudimentaire simplicité. Aucun décor pour le coup d'œil. C'est un bloc carré de maçonnerie»*[3].

La métaphore du carré est imprimée dans la langue locale même : c'est la forme du logis lorsqu'il est seul, de «la maison dans la maison», ou de la maison «au minimum», la plus pauvre. Au-delà de ce dénuement il y aurait rupture sémantique : on

1 (C), p. 294.

2 Cf. tableau.

3 (C), p. 290. Lorsque l'auteur parle de maison, c'est en fait de logis seul, car il précise plus loin (p. 304) : *«Lorsque l'étable est isolée, elle est située à peu de distance de la maison de ferme, de préférence à un endroit dominant la prairie. Son aspect n'est pas plus gracieux que celui de la maison-type, le bloc de maçonnerie est rectangulaire au lieu d'être carré»*.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

parle alors de cabane. Mais «carrées», forme parfaite s'il en fut, nous verrons qu'elles se centrent dans un monde orienté qu'elles disposent autour d'elles, du levant au couchant.

De ces «carrées» les plus petites, il en subsiste encore quelques unes à Belpeyre, bloquées au milieu d'une barriade entre leur étable et celle d'un autre propriétaire. Au début du XIXe siècle, un tiers des maisons de Belpeyre occupe aux alentours de 54 m^2 au sol (7,4 m x 7,4 m), laissant tout au plus 36 m^2 au sol à l'intérieur (6 x 6 m)[1]. Un autre tiers des maisons est tout juste deux fois plus grand. Mais ces dernières, quant à leur forme, commencent de s'allonger, de s'étendre en un rectangle que la langue n'a pas pris en compte.

Aujourd'hui, ces rectangles s'étirent le plus souvent d'est en ouest[2], selon l'axe d'une toiture systématiquement à deux eaux, la façade en mur gouttereau[3] s'ouvrant au sud[4]. Ainsi quatre maisons seulement sont axées nord-ud. Or justement trois de celles-ci corrigent cet inconvénient par une façade placée en pignon, toujours vers le sud. Mais les maisons déjà serrées en barriades, ne peuvent parfois s'étendre que perpendiculairement à celle-ci, l'agrandissement abritant toujours l'étable et la grange, vers le nord. Presqu'une maison sur cinq de Belpeyre se trouve ainsi disposée en «L» forme que certains auteurs donnent comme une caractéristique en Aubrac. Enfin, de l'un des pignons, dépasse la cheminée, mais le choix de l'orientation paraît ici indifférent[5]. Il n'en demeure pas moins que la forme générale et l'orientation des maisons répondent à un modèle extrêmement prégnant, dont peu s'écartent.

1 Il y a, en 1830, 41 bâtiments à Belpeyre, dont 34 maisons, qui occupent de 20 à 431 m^2 au sol. Une moyenne ne signifierait donc rien. Par contre leur projection sur un espace à deux dimensions fait apparaître des groupes assez nettement distincts (cf. tableau).

Nombre de bâtiments	S. moyenne ext.	S. intérieure	% des bâtiments	
3 «minuscules»	24 m^2	12 m^2	7,3	
14 «petites»	54 m^2	36 m^2	34	
13 «moyens»	104,5 m^2	72 m^2	31,7	85,2
8 «grandes»	196,5 m^2	150 m^2	19,5	
2 «très grandes»	295 m^2	250 m^2	4,8	
1 «immense»	432 m^2	400 m^2	2,4	

L'estimation de la surface intérieure au sol (si) par rapport à la surface totale au sol (St) peut être opérée ainsi : Si = St-2e (2 St-e), (e) étant l'épaisseur des murs, systématiquement comprise entre 80 et 85 cm. Elle est d'autant plus précise que St est petite (carrée).

L'enquête de 1939 effectuée en Margeride et en Aubrac indique une surface bâtie moyenne de 59 m^2, alors qu'une moyenne générale de Belpeyre en 1830 donnerait 116,5 m^2. Faut-il considérer notre village comme nettement favorisé, ou qu'on n'ait bâti que de petites maisons depuis cette date ? Ou plutôt que le premier chiffre concerne seulement la surface habitable du logis seul ?

2 Axe E-O : 75 % – Axe N-S : 7 % – Axe double : 18 % (1977).

3 Façade en mur gouttereau : 91 % ; en mur pignon : 9 % (1977).

4 Façade sud : 91 % – est : 7 % – ouest : 2 % (1977). En 1830, la différence apparaissait un peu moins nettement : sud : 74 % – est : 11 % – ouest : 15 %.

5 Au nord : 5 % – sud : 10 % – est : 45 % – ouest : 40 %.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La toiture : du chaume à la lauze... et à l'ondulé ?

Sur ces quatre murs, la toiture était autrefois couverte de chaume (paille de seigle), qui exigeait de très fortes pentes (60 à 65 %). Ce mode de couverture, très répandu sous l'ancien régime, devait déjà y représenter le signe d'une relative aisance, consécutive à l'augmentation de la production céréalière : il nécessitait de grandes quantités de paille renouvelées fréquemment[1]. Des modes plus archaïques avaient été conservés parfois dans des régions plus aisées : genêts en Vivarais[2], et *«en Planèze, les vieilles gens affirment avoir vu des maisons entièrement couvertes de mottes de gazon retournées ; et il y a peu de temps encore, les loges à porcs avaient un toit fait de la sorte»*[3].

A la fin du XIXe siècle, le chaume est encore général en Margeride : *«Dans la montagne, bon nombre de maisons sont couvertes de chaumes»*[4]. Mais son remplacement apparaît déjà : *«Il existe dans la montagne beaucoup de toits en chaume. Ces toits, dont l'épaisseur est de 0m,25 à 0m, 30, sont assurément plus chauds, mais leur nombre tend à diminuer par suite du danger qu'ils présentent au point de vue des incendies et à raison du refus des compagnies d'assurer les immeubles ainsi couverts»*[5]. Pourtant les habitants avaient eux-mêmes créé une institution palliant l'absence ou la carence des assureurs :

> *«Dans les montagnes d'Auvergne il existe une coutume de la solidarité des populations en faveur des sinistrés du feu non assurés.*
> *Munis d'une autorisation écrite du maire de leur commune, «les Brûlés» comme on les appelle, collectent à leur profit, pendant la morte-saison, dans leurs cantons et dans les cantons limotrophes. Ils vont de maison en maison, présentent leurs papiers et prennent ce qu'on leur donne, blé ou argent, vendent le blé sur place à des paysons qui en ont l'emploi, et ainsi peu à peu, réunissent le capital nécessaire à la reconstruction de leurs maisons»*[6].

Mais l'incendie n'a pas été la seule raison de cette transformation, puisqu'à la fin de la dernière guerre le problème demeurait encore en quelques endroits. Elle est en fait aussi directement liée aux transformations de l'agriculture.

1 (J) – L'auteur parle même d'un renouvellement tous les 8 ans.

2 (I), p. 48, en 1923.

3 (S), p. 442. Cf. également la cabane de bûcheron décrite par E. Guillaumin (*op. cit.*), p. 38 : ...*«La «loge», faite de branches et de mottes, dont le toit touchait le sol».*

4 (F), p. 130.

5 (C), pp. 292-293.

6 (G), p. 166.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Certains hameaux n'ont que des chaumes (...). On les répare soigneusement, mais de plus en plus malaisément, car on ne récolte plus de seigle ; aussi bien une botte de paille triée pour la couverture – on dit un «clu» – coûte-t-elle un prix exorbitant. C'est là, avec le danger d'incendie, une des raisons de la disparition des chaumières, malgré l'attachement du paysan pour cette toiture très chaude en hiver et fraîche en été. La paille a cédé la place à la lauze»[1].

Ces difficultés d'une part, les qualités des lauzes de l'autre ne suffisaient-elles pas ? il fallut que s'y ajoute la pression du pouvoir. En Aubrac, un arrêté préfectoral de 1902 en interdit purement et simplement l'usage[2]. Dès lors, il disparaît très rapidement dans les régions les moins élevées[3], tandis qu'il subsiste plus longtemps dans les zones d'altitude[4].

Désormais *«la charpente est faite de poutres sommairement équarries provenant des forêts importantes de pins et de sapins qui couvrent toute la région. Quant à la toiture, elles est généralement constituée par des schistes ardoisiers et en particulier des phonolites (...) que l'on taille en lourdes tuiles plates, arrondies à un bord et que l'on cloue sur les charpentes*[5]*. Cette couverture semble faite d'énormes écailles de poissons»*.

Malgré un coût élevé, ce mode de couverture est général en Margeride, en raison de sa durabilité : la charpente et les murs cèdent, que les lauzes sont toujours utilisables. Aussi les matériaux de couverture industriels n'ont-ils fait leur apparition que modestement d'abord pour les hangars et les appentis, puis très récemment pour les quelques étables modernes, fort rares. Ce sont précisément ces toitures, dûment calculées par les ingénieurs des entreprises urbaines, qui se sont effondrées sur les troupeaux durant l'hiver 1977-78, après des chutes de neige importantes, mais non exceptionnelles. Ainsi, malgré l'abaissement du coût d'investissement, et les lois de protection des sites aidant, plusieurs facteurs concourent à maintenir encore un laps de temps la couverture de lauzes, au moins sur les habitations.

Le mode de couverture, en apparence secondaire, a pourtant tenu un rôle de premier plan dans la transformation du volume habité que les agriculteurs ont opéré en

1 (S), p. 451.

2 (W).

3 (J) – *Livradois*, 1926.

4 (S), p. 441 (en 1941). En 1935, dans le Cantal une maison sur cinq est encore couverte ainsi, une sur deux a adopté «l'ardoise». (P), p. 42.

5 En fait sur un lit de planches (douelles), sur lesquelles elles étaient autrefois chevillées, ou même collées à la glaise telles qu'elles sont encore entretenues sur de vieux bâtiments. Il faut également préciser que les phonolites ne sont pas des schistes mais des trachytes feldspathiques (laves).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

en un siècle, *«en remplaçant progressivement leurs primitives maisons couvertes en paille par des maisons couvertes en tuiles et dès lors bien moins longues, mais plus hautes»*[1].

La pente des toitures de lauze étant bien moindre, l'ensemble de l'étage a gagné en volume, offrant des possibilités nouvelles de distribution intérieure.

En Margeride et dans les régions les moins favorisées, la toiture couvre d'un seul tenant l'ensemble du bâtiment. Lorsque les fermes s'enrichissent, et dans les régions les plus favorisées, la toiture du logis s'élève légèrement et se décroche de celle de la grange.

Mais lorsque cette toiture ne se dénivelle pas, ce qui est le cas le plus fréquent à Belpeyre et en Margeride sud, le logis ne se distingue que par les quelques ouvertures regroupées à l'une des extrémités du bâtiment dont la majeure partie abrite la grange et l'étable. *«La maison a l'apparence d'une annexe, petite branche greffée sur le tronc dont elle vit»*[1]. Avec l'unité des matériaux, c'est toujours l'ensemble que l'on appréhende comme une grande masse quadrangulaire.

Les murs : granit, argile et chaux ; ciment et cairons

Les murs, faits de blocs de granit d'autant plus massifs que la construction est ancienne et qu'ils forment des pièces maîtresses (chaînage d'angles, linteaux et pieds-droits), sont toujours très épais : 80 à 85 cm en moyenne. Ils servent autant de volant thermique (et non d'isolation comme le disent certains auteurs) que comme masse reprenant les énormes poussées de la charpente, chargée de lauze et de neige[3]. On entrevoit ici que couverture, charpente, stockage du foin, murs, éclairage intérieur et d'autres conséquences encore fonctionnent comme un système où chaque élément interagit avec d'autres, et qui doit donc être pensé comme tel. Il n'en a pas moins pris naissance dans un système antérieur, et demeure d'autant plus transformable qu'on y décèle quelques contradictions. Mais une telle analyse n'est pas de notre propos, quand bien même nous en donnerions quelques éléments.

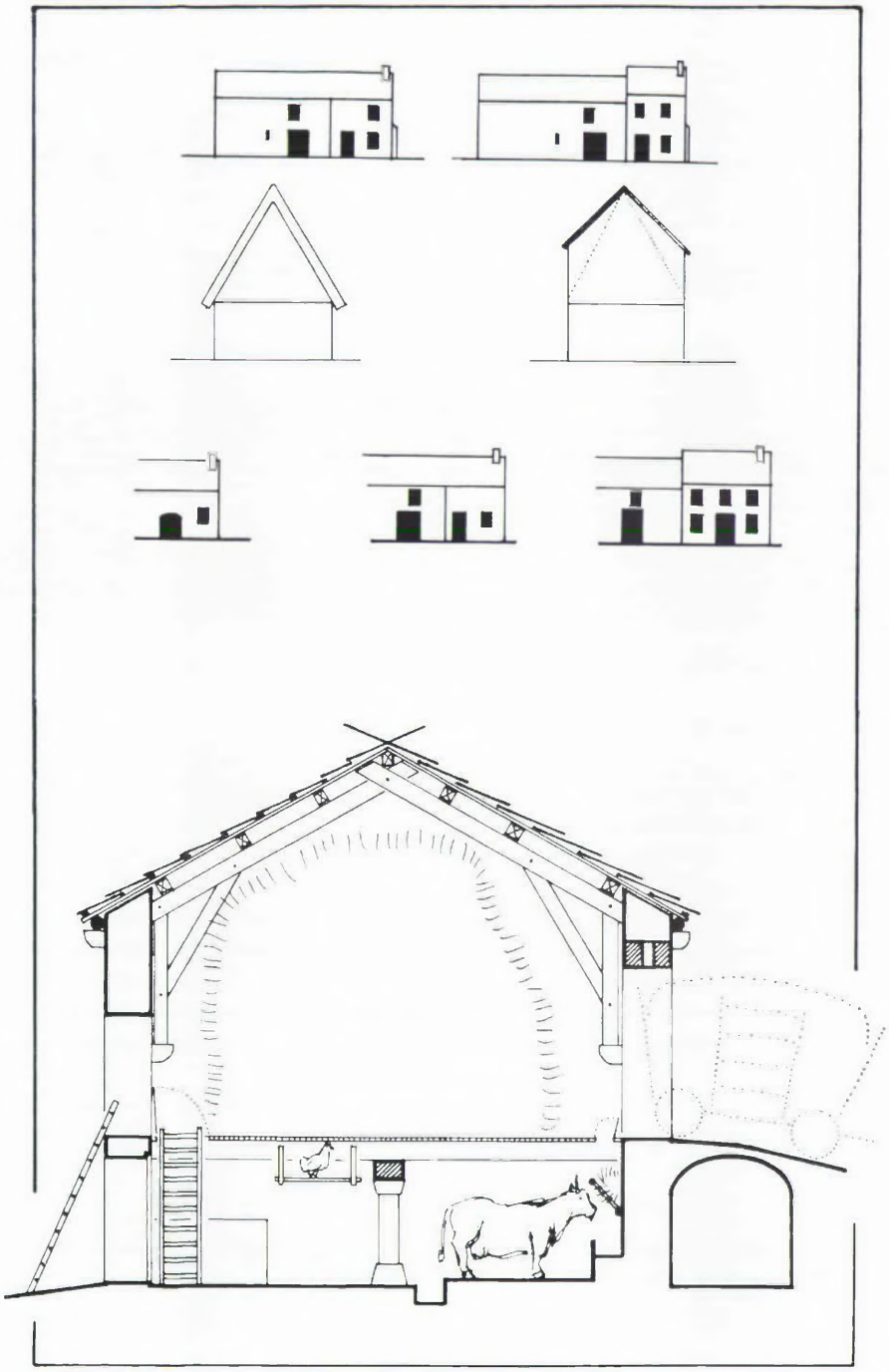
Les pierres, sommairement taillées pour celles qui ne remplissent pas de fonctions importantes, sont appareillées en murs de blocage aux lits plus ou moins réguliers,

1 (T), p. 100.

2 (N).

3 Le type local de charpente est assez particulier : sans entrait pour faciliter le mode d'engrangement, les arbalétriers sont repris par les jambes (soubarbe) et des pieds-droits reposant sur un sabot (corbeau) fiché dans le mur. Il résulte probablement de la surélévation des anciennes charpentes conçues pour le chaume.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

et liés à la glaise jusqu'à une époque très récente : *«C'était une bâtisse massive, toute ramassée sur elle-même, aux murs énormes. Les maçons s'étaient contentés de superposer de gros blocs de granit, cimentés à la terre glaise»*[1].

Il n'est pas rare de voir ce genre de murs se fendre dans l'épaisseur. Pourtant, de longue date certains les liaient de boutisses[2] débordantes, d'autant plus nombreuses que le maçon avait soif : pièces maîtresses, le patron se devait de les arroser. Mais on se contentait le plus souvent de jointoyer à la chaux, au moins en façade. Et si la proximité du chemin de fer permettait de réduire le coût du transport de ce matériau, on aura poussé plus loin la protection de ces murs : *«Je passe devant des maisons dont l'extérieur au crépi neuf affirme l'aisance des propriétaires»*[3].

Mais en Margeride, ce crépissage fut rare jusqu'à la dernière guerre :

«La maison d'habitation est construite en pierre du pays, granit ou basalte. Pendant longtemps les murs furent édifiés en pierres sèches et pour éviter

1 (L), p. 19. Cf. aussi (S), p. 441.

2 Les boutisses sont de longues pierres traversant le mur et liant ses deux faces. Elles débordent fréquemment à l'extérieur.

3 (G), p. 80.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

la pénétration du froid par les intervalles, ceux-ci étaient obstrués avec de l'argile. Depuis quelques années on utilise comme liant la chaux et le sable. Très rares sont les maisons où l'on peut apercevoir un crépissage ; c'est là le signe distinctif des maisons construites ou améliorées par les bénéfices de la loi Loucheur»[1].

L'usage de la chaux, puis du ciment permettent de réduire considérablement l'épaisseur des murs. Ainsi à Belpeyre deux constructions opérées en 1947 et 1967 utilisèrent avec ces liants des pierres de récupération, donnant dès lors une plus grande surface de murs moins épais, complétées d'autres puisées non sur le lieu même comme le prétendent métamorphiquement quelques auteurs, mais sur le territoire de la commune. Ce mode intermédiaire, conciliant le matériau local, la technique traditionnelle et les apports industriels n'aura duré qu'un faible temps. Il semble que l'utilisation de matériaux de construction industriels, dont la pose peut toujours être assurée par le propriétaire et une aide locale, doive l'emporter désormais sur la maintenance d'une relative autarcie.

Les percements : murs aveugles, murs borgnes... et millepertuis ?

Des quatre murs qui cadrent la maison, un seul bien souvent n'est pas totalement aveugle : la façade, le «devant», par où l'on entre et l'on sort. Tout au long du XIXe siècle, les façades, ouvertes sur leur cour vers le Sud, ne cessent de se fournir de nouvelles ouvertures. Les plus anciens de nos témoignages attestent de maisons sans aucune fenêtre : *«Dans certains endroits de l'Aubrac, le nombre des ouvertures a été réduit au minimum ; toutes les fenêtres ont été supprimées : il n'existe plus qu'une porte»*[2] qui *«donne aux bêtes et aux gens accès dans l'étable, la pièce principale, vaste, basse et sombre»*[3]. Pour certains la petitesse ou l'absence des fenêtres, l'épaisseur des murs, résultent d'un souci permanent de protection contre le froid. Pour d'autres, par ailleurs fort bien placés pour le savoir, la responsabilité en incombe directement au pouvoir : *«A ceux qui ne se laissent toucher que par les chiffres, on peut démontrer que, même loin des villes, l'habitation évolue. Ce qui devrait ne pas plus manquer au pauvre qu'au riche, dans sa demeure, c'est l'air, c'est le jour, c'est la lumière ; et voilà pourquoi nous enterrerons avec plaisir l'impôt des portes et fenêtres, qui paraît condamné à mort. Il n'y avait pas de petites économies pour le paysan pauvre du commencement du siècle ;»* ainsi y a-t-il *«réduction de près de moitié, depuis 1832, pour les maisons qui n'ont qu'une seule ouverture ; réduction*

1 (P). L'usage direct de cette loi en milieu rural a été beaucoup plus faible que ne l'espéraient ses auteurs. Par contre, ses retentissements secondaires paraissent ne pas devoir être sous-estimés.

2 (P), en 1939. Cf aussi (N), en 1935 et (S), p. 441.

(3) (I), p. 48. Cf aussi (B).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

de 7 % depuis 1860, pour les maisons qui n'ont qu'une porte et une fenêtre...»[1]. Car tel était fréquemment le cas des maisons de Margeride et du Massif Central : *«Il y a 150 ans, la majorité des maisons (des chaumières) ne comportaient qu'un rez-de-chaussée (...) l'éclairage était fourni par la porte et par une minuscule fenêtre...»*[2].

Puis petit à petit au XIXe siècle les maisons se modernisent et s'ouvrent. Déjà l'entrée de l'étable, très large, à deux battants, est dissociée de celle du logis ; et avec le changement de toiture des fenêtres apparaissent à l'étage, à l'aplomb de celles du rez-de-chaussée, même si ce n'est au départ le fait que des plus favorisés : *«Dans les grandes fermes existe un premier étage»*[3]. *«Les fenêtres, garnies parfois de barreaux de fer, ont une dimension moyenne ; elles sont d'habitude plus petites dans la montagne que dans la plaine, à cause du vent et du froid»*[4].

Puis, plus récemment, elles apparaissent de part et d'autre de l'entrée du logis. Actuellement à Belpeyre les maisons ont presque toutes des ouvertures sur deux niveaux[5], soit avec une seule fenêtre au rez-de-chaussée et deux à l'étage, soit avec deux et trois respectivement[6]. La façade ne comporte guère en plus qu'une ouverture de grange accessible par une échelle de l'extérieur, au-dessus de la porte de l'étable, faisant face à la grande porte de la grange lorsque celle-ci est au nord ; enfin quelques petits trous d'aération sans huisserie. Derrière la maison, hormis cette entrée de la montade, le mur est aveugle, à peine percé d'une ou deux minuscules aérations. Lorsque le pignon libre de la maison est orienté à l'est, on y aura quelquefois risqué une fenêtre à l'étage. Il se pourrait, si l'usage de doubles-fenêtres entrait en vigueur, que les habitants cherchent à ouvrir des fenêtres de tous côtés comme ce fut fait dans une seule des maisons de Belpeyre. Mais une telle transformation, pourtant de peu d'ampleur, ne semble pas avoir séduit grand monde au village, malgré l'exemple qu'ils en ont.

De sorte que presque toutes les maisons regardent au sud leur cour, chemin obligé de l'unique entrée du logis, seuil dont des rites ont marqué l'importance :

> *«Les noces n'avaient rien de folkloriques. Une tradition cependant m'amusa toujours beaucoup. Quand le cortège se présentait à la porte du banquet, le marié devait mordre à belles dents dans une tourto «miche» de seigle et*

1 (E), pp. XLI et XLII (en 1894).

2 (S), p. 447. Voir aussi p. 444.

3 (F), p. 130 (en 1898).

4 (C), p. 291 (en 1894).

5 3 % sur un seul, 90 % sur deux, 7 % sur trois (1977).

6 1 f. en R-d.-C. : 50 % dont 2 en étage : 40 % (1977) – 2 f. en R.de-C : 45 % dont 3 en étage : 30 %.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

avaler une rasade de vinaigre. Tant qu'il ne s'était pas exécuté, le repas ne pouvait commencer» [1].

Pain et vin, images du foyer qu'il s'engageait d'entretenir lui étaient offerts inconsommables, durcis, aigris, au seuil des douceurs de ce repas de fête, au terme duquel il enlèverait sa belle, en signe de la peine qu'il aurait dans le vent froid des champs à produire ces biens qui assurent la chaleur du foyer.

Cette porte qui sépare les deux mondes, comme le pivot où ils s'articulent, focalise l'attention et les signes : par là et par là seulement peuvent entrer les êtres, mais ceux du bien comme ceux du mal.

«Dans les villages et dans les campagnes on cloue sur les portes un cardon à foulon ou «cardouille» qui sert de baromètre, ou bien un oiseau de proie» [2].

1 (L), p. 276.

2 (F), p. 136. Cf. également (G), p. 48 : *«Hiboux, chouettes, chauves-souris, sont encore considérés par certains arriérés comme des oiseaux maléfiques. Quand ils en capturent un, ils le clouent, ailes déployées sur le portail de leur grange pour conjurer le maléfice»* et (C) : *«La porte, faite de planches épaisses ayant en saillie de gros clous, est souvent ornée de la tête et des ailes d'un oiseau de proie, des pattes d'une bête sauvage, d'un sanglier par exemple»*. et observation personnelle (1978).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La maison centrée : l'Ostal

Nos pâtres-mémorialistes, les géographes, les enquêteurs, tous ceux qui décrivent l'habitation rurale de Margeride, d'Auvergne ou du Massif Central, deviennent extraordinairement prolixes dès qu'ils abordent le chapitre du logis. Encore quand il n'est pas qu'un simple recoin de l'étable, il n'est au départ formé que de cette seule grande pièce que l'on a dénommée «cuisine» en français. Elle est bien plus que cela à vrai dire, et il n'est guère que les résonnances que contient le terme «ostal» pour les parleurs de langue d'Oc, qui puissent en donner tous les sens[1]. Le moins impropre des mots français pour le traduire serait encore celui de «maison».

> *«La pièce principale de l'habitation demeure la cuisine qui, dans le parler, constitue à elle seule la maison, si bien qu'entrer dans la maison, c'est entrer dans la cuisine et que toute autre partie du logis n'est plus proprement la maison»*[2].

> *«C'est une salle généralement carrée, au plafond très bas : 2 m à 2m50, comme d'ailleurs celui de l'étable»*[3].

Mais comment la décrire, au moins matériellement, tant sont nombreux les éléments qui la composent ? On voudra bien excuser ce choix très prosaïque, mais puisqu'elle s'enferme entre six parois : quatre murs, sol et plafond, qui à la fois la délimitent, lui donnent forme et décor, portent tout ce qui fait qu'elle n'est pas qu'une pièce quelconque, ce seront celles-ci que nous suivrons, successivement.

Le sol : des terres battues aux terres cuites

Le sol d'abord, «plancher des vaches», fut longtemps de terre battue par des pieds nus, des sabots, des galoches. Terre dedans, terre dehors, on a toujours les pieds sur terre :

1 On ne pourra faire moins à ce propos que de relire les merveilleuses pages de E. Leroy-Ladurie dans *«Montaillon, village occitan»*, ch. II, p. 69 et suivantes.

2 (T), p. 110. Par exemple : se trouvant dans une chambre à l'étage, une fermière nous parle de «la maison» pour désigner la seule cuisine, au-dessous.

3 (P), en 1939.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Le sol était de terre battue avec ça et là des affleurements de roc. Olivier eut la surprise de voir que les volailles : poules, pintades, dindes, se promenaient là en toute tranquilité ; on ne les chasserait à coup de balai qu'au moment du repas»[1].

Conservée plus tardivement dans les plus mauvaises régions, il semble cependant qu'on ait cherché depuis longtemps à recouvrir cette terre de plaques de granit :

«Le sol pavé de larges dalles, s'imbibe des débris de laiterie et de cuisine et exhale une ôdeur aigre très désagréable»[2].

Mais depuis un siècle au moins a commencé d'être introduit le plancher : *«Le sol est grossièrement dallé, tantôt planchéié»*[3], de sorte que les sols les plus anciens qui se trouvent encore ont plutôt cette configuration :

«Le sol est dallé près de la porte et près de l'âtre : ailleurs, il est couvert de grosses planches de sapin très inégales, usées par le temps et dont les nœuds font saillies»[4].

Aujourd'hui, les sols ainsi faits sont mieux jointoyés de ciment, soit totalement parquetés ou cimentés, soit parfois, et probablement de plus en plus dans l'avenir, couverts de carrelage. Souvent un linoleum adoucit la rugosité du ciment et facilite l'entretien.

Le plafond : du meuble à la surface

Pour ciel ensuite, *«le plafond bas, tout patiné par la fumée, montre ses énormes poutres faites de troncs mal équarris où adhèrent encore des lambeaux d'écorce»*[5]. Dans la riche Auvergne, *«le plafond a une hauteur moyenne de 2m,70 ; il est beaucoup plus bas dans les parties du département exposées au vent et au froid, dans la Planèze et dans la Margeride par exemple»*[6].

1 (M), p. 224, vers 1930. Cf. également (S), p. 447 : *«sol dallé ou de terre battue»* et (I), p. 49.

2 (F), p. 131, en 1838. Cf. également (P), en 1939 : *«le sol est recouvert de grandes dalles de granit ou de basalte inégales et grossièrement jointes»*. et (T), p. 108 : *«un plancher de larges dalles»*.

3 (C), p. 296, 1894.

4 (S), p. 445, 1946.

5 *Ibid.*

6 (C), p. 296. Cf. également (F), p. 131 : *«la fumée noircit rapidement les murs et les plafonds toujours très bas»*, et (H), p. 27 : un *«plafond couleur de bottes»*.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Mais loin de n'être qu'une surface fermant le volume d'une pièce, il s'articule comme un véritable meuble : *«Au plafond des quartiers de porc salé, saucisses, saucissons, jambons ; une espèce de cage avec de la paille dans laquelle on met les fromages à sécher ; une vessie de cochon qui sert, en cas de maladie, d'appareil injecteur»*[1]. Egalement *«au-dessus, fixée au plafond, la planche aux provisions où l'on dépose les reliefs du repas»*[2] et *«des vessies pleines de graisse, des morceaux de saindoux et de nombreux objets hétéroclites (papiers, sonnailles, pelotons de fil, etc.)»*[3].

Et contrairement à ce qu'il eût été logique de penser, le plafond servait déjà de rangement, de garde-manger contre la sempiternelle humidité du sol et l'appétit des rongueurs, bien avant qu'il n'ait été correctement planchéié, et que le volume situé au-dessus ne servit plus de fenière, tel qu'en était le cas des plus anciennes maisons : *«La récolte, foin et céréales, est entassée dans les deux fenêtres surélevées de la grange, l'une sur la cuisine, l'autre sur l'étable»*[4].

1 (F), p. 131.

2 (C), p. 296.

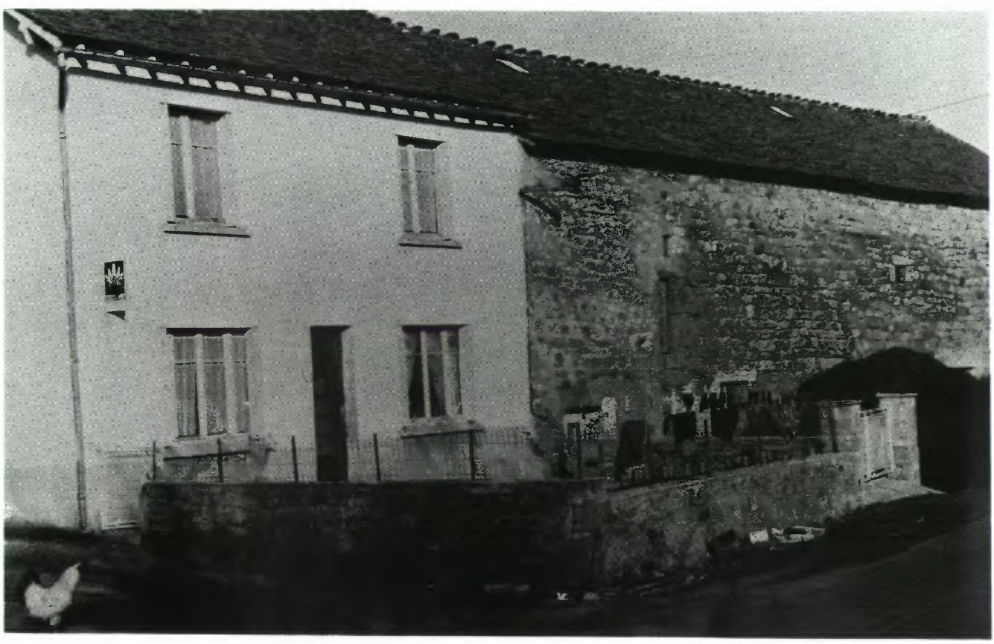
3 (S), p. 445. Cf. également de multiples descriptions des mêmes auteurs, ou d'autres comme (V), p. 56. Ainsi que *«... faisant choir avec des bâtons les paniers accrochés aux solives...»* *E. Guillaumin, *op. cit.*, p. 204).

4 (G), p. 17.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«On faisait la pâture des bestiaux sur le lambris que recouvrait un plancher disjoint de la chambre d'habitation. Il en résultait que les graines de foin, des brins de paille tombaient à chaque instant sur la table où on prenait les repas»[1].

Les plafonds qui demeurent faits de troncs et de planches sont aujourd'hui moins sombres : on les peint soigneusement et même parfois les sous-plafonds. Ils passeraient presque alors pour ceux des nouvelles constructions, lisses et blancs. Mais pour peu qu'ils n'aient pas trop été rehaussés, l'habitude d'y suspendre quelque menue bricole n'a pas toujours disparu.



Maison construite antérieurement à 1830

Le mur du devant

«Les murs intérieurs sont aussi simplement crépis que les murs extérieurs ; la fumée a répandu partout une teinte sombre»[2].

1 (A), p. 26 et *«des souris s'agitant sur la poutre firent dégringoler du grain à demi moulu : l'omelette en fut saupoudrée»*. E. Guillaumin – *op. cit.*, p. 219.

2 (C), p. 296. Cf. aussi (M), p. 27 : *«les murs de chaux ternie»*.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

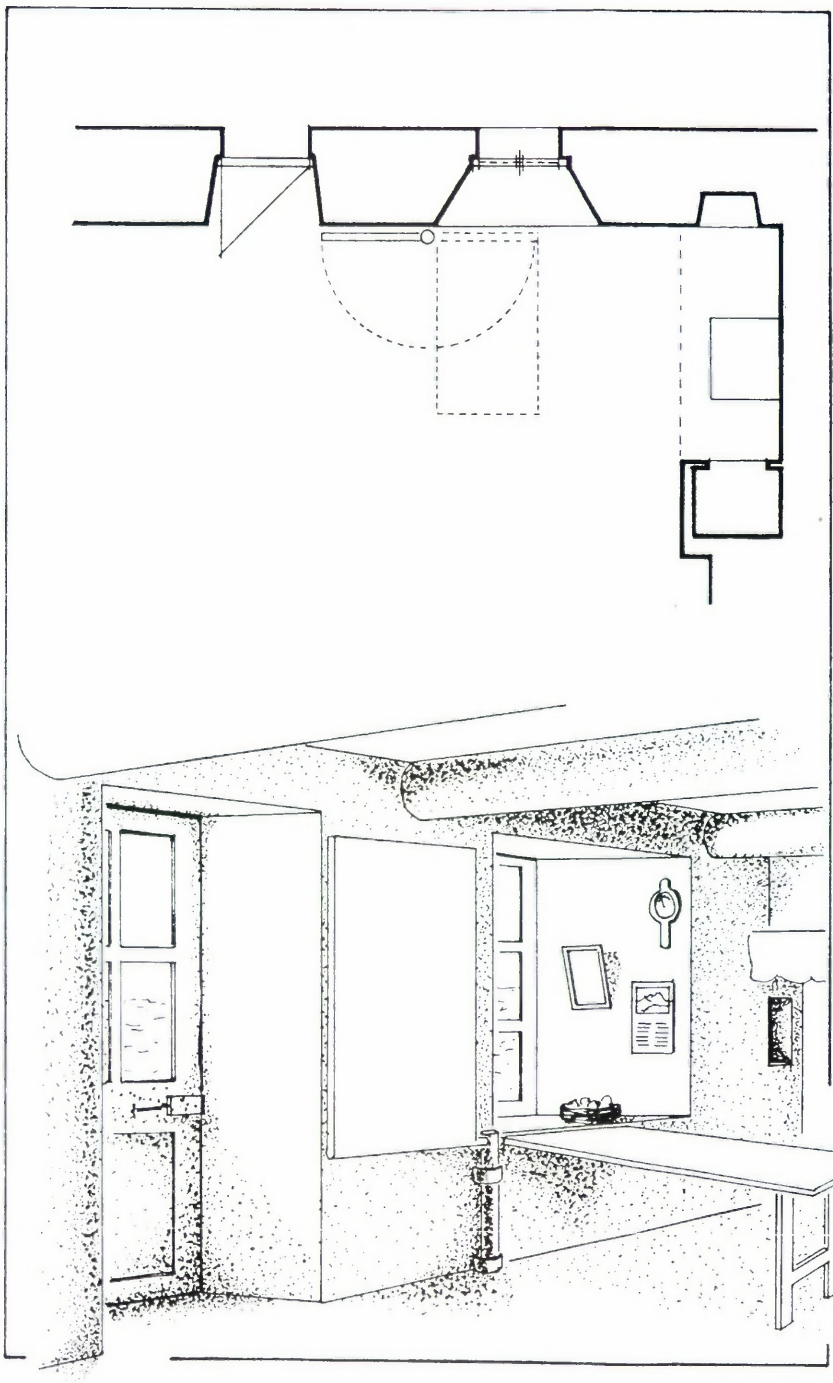
Bosselés, inégaux, mais cependant moins rugueux que la pierre nue, beaucoup de ces murs engobés de chaux ont fait place au crépi de ciment (et non de plâtre) revêtu d'une peinture lavable.

A partir de ce moment où le logis n'est plus dépendant de l'étable, on y pénètre donc par la porte percée dans le mur sud, à côté d'une fenêtre peu large (0,80 m) mais à l'embrasure très évasée (1,40 m), qui ne distille qu'une maigre lumière à travers ses rideaux pincés, même par grand soleil. Depuis quelques années, une des premières modifications consiste à l'agrandir.

La partie basse du mur, toujours très épais, dans l'embrasure de la fenêtre, forme une sorte de tablette basse, trapézoïdale où sont posés les nécessaires de travaux qui exigent de la lumière : couture, lecture... Sur les tableaux de l'ébrasement sont suspendus la glace où l'homme se rase, le calendrier des postes, des pompiers ou d'une marque d'apéritif, sur lequel sont soigneusement notées les dates de chaleur et de vêlage des bêtes[1]. Souvent encore le thermomètre et le baromètre. Lorsque la fenêtre est agrandie, l'appui est supprimé, mais tous ces objets demeurent à proximité.

1 Cf. par exemple (V), p. 56 et observation personnelle.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Contre ce mur et le plus souvent entre porte et fenêtre, parfois après et parfois les deux ensemble, une table mobile : elle pivote autour de deux axes pour venir se placer face à la fenêtre, ou s'en écarter et se relever contre le mur, au repos[1].

Le mur de la cheminée : point focal

Sur le mur qui forme le pignon, «l'aiguille», face à la porte qui conduit à l'étable, est construite la cheminée. En fait, il faudrait dire qu'elle le constitue presque tout entier, tant elle est large et que, à l'extérieur, le mur se décale en surépaisseur pour lui faire place[2]. C'est elle qui focalise matériellement et symboliquement l'espace de la «maison», au sens restreint comme au sens large : c'est toujours en feux que l'on évalue le peuplement d'un village. De cette cheminée, l'observateur de 1894 nous a laissé une description aussi minutieuse que complète :

> *«Dans la cuisine, une grande et profonde cheminée attire l'œil. Des objets divers sont rangés sans ordre sur un entablement, au-dessus du chambranle. Plus haut apparaît un fusil. Chaque côté de l'âtre est garni d'un fauteuil en bois ou d'un banc dont le dessous, en forme de coffre, renferme le sel.*
> *La présence du sel au foyer s'explique par une considération morale et par un fait matériel.*
> *Au point de vue moral, le sel est avec le pain l'emblème de l'hospitalité, du repas pris en commun ; il est encore un emblème religieux, puisqu'il fait partie de l'eau bénite (salispersion). Sa place est donc marquée au sanctuaire de la maison-type.*
> *Au point de vue matériel, l'impôt sur le sel (gabelle) était si lourd, avant la Révolution, qu'il faisait payer 25 fois environ la valeur réelle de la substance. Le paysan avait intérêt, dès lors, à conserver précieusement une denrée si chère et si indispensable.*
> *Enfin, la proximité du feu préserve le sel de l'humidité.*
> *Plusieurs trous de débarras et, assez souvent, un petit four, sont établis dans la cheminée ; les cendres sont recueillies dans un trou spécial, le cendrier.*
> *Dans les contrées où croît le pin, dans le canton de Ruines par exemple, on remarque encore une excavation destinée à loger les chandelles de résine.*

1 A. Dauzat note ceci à propos de ces tables (p. 69) : *«On a connu aussi dans quelques contrées la table mobile, planche qu'on redresse contre le mur lorsqu'on ne s'en sert pas. Cette disposition, qui se retrouve encore dans des demeures et même des auberges du haut Aragon et de la Navarre, va de pair avec le système du foyer central, qui exclut la possibilité de la table au milieu de la pièce».*

2 *Ibid.* et ceci à propos des cheminées : *«La cheminée adossée au mur remonte environ au XIIème siècle : d'abord privilège des châteaux et des maisons urbaines, elle ne s'est généralisée que lentement dans les villages. La hotte, très large, d'abord conique, devient rectangulaire dès le XIIIème siècle».*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Ce système d'éclairage qui tend, il est vrai, à devenir rare et qui n'est guère employé que par les pauvres, consiste à faire brûler sur une planche débordant de l'excavation, de petits morceaux de bois, très résineux, provenant des tiges ou des racines de pin, coupées à une certaine époque et préalablement séchées. La lumière produite suffit à éclairer les travaux manuels. La bergère est chargée de l'entretien de cette lampe primitive.

Constatons, puisqu'il est question d'éclairage, que les lampes à pétrole se répandent de plus en plus dans les campagnes, au détriment du lun, récipient à huile où baigne une mèche et pourvu d'une longue tige à suspension.

D'énormes landiers décorent le foyer.

La crémaillère est munie de plusieurs crochets et, généralement, d'un crémaillon. Pour accorcher ou décrocher les marmites avec plus de facilité, on installe quelquefois un appareil spécial ressemblant à une potence et désignée sous le nom de tour. Cet appareil, assez commun dans l'arrondissement de Saint-Flour, se compose d'un montant en bois dont la partie inférieure tourne sur pivot et dont la partie supérieure, mobile dans un anneau fixé au mur, est armée d'un bras à l'extrémité duquel on suspend la crémaillère. En approchant ou en éloignant le bras, on attire à soi la marmite ou on la place sur le feu.

La provision de bois pour la journée se met en réserve dans un coin rapproché de la cheminée.

Sous le manteau sont les places d'honneur. Le chef de famille occupe le fauteuil de bois ; en face, s'assied la maîtresse de maison et, si ses devoirs multiples ne lui permettent pas de prendre le siège qui lui est réservé, il faut voir avec quelle ardeur on se le dispute. Quand tout le monde est assis, le maître lui-même ouvre la conversation sur les événements de la journée. Son silence devient le point de départ d'une mêlée générale où la fantaisie de chacun se donne libre carrière, où le vieux soldat raconte ses campagnes, où les rires de la jeunesse jettent la note d'une bruyante gaieté.

Les hommes fument, parent des sabots, tressent des paniers ; les femmes filent, tricotent.

La veillée se termine habituellement à 10 heures par une prière faite en commun.

Il n'est rien comme le cantou pour développer les liens de famille, le respect de l'autorité du père par les enfants, de celle du maître par les domestiques. Le cantou est pour le paysan le symbole du travail, de l'économie, de l'hospitalité, de l'amour de la famille, de l'attachement au sol qui l'a vu naître. Assurément, le paysan de Zola ne connaissait pas le cantou»[1].

1 (C), p. 294-300. Il semblerait en fait que la désignation de la cheminée sous le terme de cantou relève de la métonymie, *«le cantou de la lenho»* étant en langue d'Oc la caisse ou coffre à bois. Cf (H), p. 23.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Il nous était difficile d'interrompre l'unité d'un si beau discours, si parfaitement imprégné de connotation morale. Mais il faudrait un peu restituer tous ces éléments qui composent le monde du feu dans le mouvement des transformations qu'il a connu.

Au début de ce siècle apparaît une modification importante, qui se généralisera dans l'entre-deux-guerres : c'est la cuisinière de fonte. Avant, elle n'est encore qu'une exception, une curiosité : *«L'âtre était occupé par une cuisinière dont ma grand-mère se plaisait à répéter que tout le village était venu l'admirer au moment de son acquisition, dans le dernier quart du XIXème siècle»*[1].

Elle ne fait alors qu'emprisonner le foyer, mais ne change guère le portrait d'ensemble du lieu :

> *«La cheminée au manteau de pierres noircies où régnait en permanence une odeur mélangée de résine et d'ail, de fumé, de soupe et d'huile chaude, formait la troisième masse. Autrefois, on s'y tenait à quatre autour de la crémaillère et du chaudron de fonte, mais la tante Victoria, au cours d'un de ses voyages, avait fait installer un fourneau de cuisine émaillé, avec ses cibles de ronds noirâtres, son tiroir à roulettes et son robinet d'eau chaude en cuivre.*
> *Tous près, dans une caisse de bois sur laquelle était marqué au fer chaud Maison Fustier, Langeac, s'empilaient des fagots de genêts secs, des pommes de pin et des bûches, une autre caisse recevait les cendres de bois, riches en potasse, pour la lessive. On voyait encore trois chaufferettes, et deux lanternes, une lampe à huile et, sur le rebord de la hotte, des bocaux contenant le sucre, le café, les épices. Le gros sel se prenait dans un sabot accroché sur le côté du mur»*[2].

Dans cette phase transitoire, jusqu'à ces dernières années (1975 précisément, où nous l'avons encore observée), la cuisinière est placée dans un coin de la cheminée durant l'été, prenant la place de l'un des fauteuils, et l'âtre fonctionne encore. (On s'en sert pour la cuisson). La persistance de son utilisation n'a pas semblé en Aubrac répondre à la vieillesse ou à la jeunesse des occupants, ni à l'isolement[3]. En hiver on tire la cuisinière plus vers le centre de la pièce, et des tuyaux coudés serpentent jusqu'au conduit de cheminée, rayonnant leur chaleur de tous côtés. Ce n'est donc que très progressivement que la flambée de l'âtre a été supprimée, et très récemment qu'il n'en reste plus aucune. Il faudra

1 (V), p. 56. D'après l'enquête de 1939 effectuée en Margeride, le seul combustible employé est le bois, et il n'y a encore que peu de cuisinières.

2 (M), p. 26, vers 1930.

3 Cf. (W), 1972.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

probablement attendre aussi longtemps avant qu'une flamme nostalgique ne s'y consume : il subsiste encore trop de pragmatisme dans ce rapport au feu, à la chaleur, trop d'utilité dans la mise au point de la cuisinière. Sa position hivernale permet mieux de chauffer la pièce. Au début, les foyers des cuisinières étaient trop étroits pour les bûches de hêtres, le feu tenait mal, chauffait peu.

> *«Le poêle moderne doit pouvoir porter trois ou quatre récipients : marmite en fonte pour les pommes de terre, casserolles à faire bouillir le lait. Pour être commode, le poêle en usage dans la montagne doit être pourvu d'un grand foyer, propre à recevoir la volumineuse bourrée de genêts ou la branche débitée en longs morceaux : les bûches de refend qui tiennent longtemps le feu allumé sont plus rares que les fagots. Au fur et à mesure des besoins, les fagots sont portés par paires de la remise à bois dans le recoin ménagé à côté de la cheminée pour les recevoir»*[1].

Mais, lieu du feu, la cheminée n'était pas seulement génératrice de chauffage et de cuisson, elle apportait encore l'éclairage, parfois de l'âtre seul, mais le plus souvent d'un dispositif qui a fortement changé :

> *«Le plus primitif des lumignons a été la torche de résine, la teso, taillée dans une branche de sapin. Je ne l'ai pas connue comme moyen d'éclairage, mais je l'ai vue utilisée par mon père lorsqu'il flambait des pièces de bois pour les courber sans cassure»*[2].

> *«Pendant l'hiver, après le repas, commencent ces veilliées longues et monotones, où chacun, assis sur sa chaise, travaille à la confection de paniers ou d'autres instruments utiles à l'exploitation de la ferme, tout en écoutant les récits des aïeux : le feu flambe et éclaire la salle mieux que cette mauvaise lampe à huile à forme archaïque «lou lun», qui n'a qu'un seul avantage : l'économie du combustible»*[3].

Sous la troisième République est introduite peu à peu la lampe à pétrole, beaucoup plus puissante, qui demeurera la principale source de lumière jusque vers 1935[4].

1 (T), p. 112 (1948).

2 (H), p. 43.

3 (F) p. 131. On aura reconnu le ton péjoratif de notre bourgeois qui n'apprécie guère les foires (1898). Cf. aussi (T), p. 108.

4 Cf. (G), p. 47 et cette note de A. Dauzat (p. 71) : *«L'ancien ustensile d'éclairage était la lampe romaine, le caléu de Provence, carel de Gascogne, chaleil du Limousin, lampe à huile portative et munie d'un crochet, qui était destiné à le suspendre à un clou ; cet éclairage a duré jusqu'au début du siècle dernier, et s'est conservé jusqu'à nos jours en certains endroits pour permettre d'aller la nuit dans les étables. Ensuite sont venues les lampes à huile plus perfectionnées, puis les lampes à pétrole (fin XIXème siècle). Il y avait aussi des chandelles (remplacées par les bougies, milieu du XIXème siècle)».*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

A cette époque où progresse l'électrification des hameaux, elle est peu à peu supplantée, mais avec de grandes réticences : *«L'électricité était installée, deux lampes de 25 watts, mais une lampe à pétrole restait accrochée au plafond»*[1].

> *«Ce qui a transformé la maison depuis quelques années seulement, c'est l'électricité. Il n'est presque plus de commune qui n'en dispose actuellement, et les fils conducteurs la transportent dans les hameaux et les fermes les plus isolés : de 80 à 90 % des écarts sont électrifiés. Malheureusement, beaucoup de petits paysans ne l'utilisent pas encore, parce qu'ils la trouvent trop chère ; ils continuent à s'éclairer avec la lampe à pétrole et même, en hiver, ils se contentent de la lueur du foyer»*[2].

Aujourd'hui, l'éclairage électrique est devenu systématique, même si la puissance des lampes n'est pas très élevée. Un réchaud ou une cuisinière à gaz équipe presque toutes les maisons. Mais la cuisinière en fonte, parfois convertie au fuel puis reconvertie au bois avec la première augmentation des taxes, demeure le seul moyen de chauffage de la plupart des maisons. Il faut reconnaître son efficacité, pour peu qu'une personne à demeure entretienne le feu du soir au matin, toutes les heures. Mais on n'obtient, bien évidemment, qu'une seule pièce chaude, la cuisine. L'installation d'un chauffage central apparaît encore une opération trop coûteuse, quoiqu'elle fasse partie des projets, un peu lointains, idéaux, et encore à la condition d'une chaudière à bois : le fuel coûte cher, alors que la récolte de fayard (hêtre) peut se faire aux jours creux, dans la forêt où Belpeyre conserve des droits depuis bientôt huit siècles. Il est bien probable que ce jour là, l'espace de la maison sera totalement transformé : ni la lumière ni la chaleur ne le polariseront. Il sera devenu, à ce point de vue, quasiment homogène.

Le «cours»

Le mur suivant, face à l'entrée, est celui du nord. Il est aveugle. Aussi au siècle dernier, lorsque la cuisine est enfin nettement séparée de l'étable, c'est là que sont alignés les lits clos :

> *«Les lits sont placés le long du mur opposé à l'entrée et sont ornés de rideaux de voyante couleur. On relègue dessous des objets disparates : chaussures, faucilles, etc., et de linge on charge les ciels.*
> *Près de la cheminée, le lit du maître»*[3].

1 (M), p. 225. Voir aussi pp. 27-29 : *«L'unique ampoule jaunie»*.

2 (S), p. 452 (en 1946).

3 (C), p. 296 (en 1894). Cf. aussi A. Dauzat, p. 68 : *«Le premier meuble est le lit»*. A preuve ceci : *«Quand je leur fis ma demande, le papa et la maman m'avouèrent tout net leur contrariété de ce que je n'aie pas un sou vaillant. Eux donnaient à leur fille un lit, une armoire, un peu de linge et trois cents francs d'argent – ce qui était beau pour l'époque»* et lorsque les lits sont installés : *«Le nôtre dans le coin le plus rapproché du foyer, comme il est d'usage»*. E. Guillaumin – *Op. cit.*, p. 128 et p. 161.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

> *«Au fond de la cuisine se trouve le lit des maîtres du logis, non pas très grand, mais très haut. Il est entouré de rideaux blancs et muni d'une couverture de laine rouge ; à côté le berceau très vaste de l'enfant que l'on couche après lui avoir ligoté les bras et les jambes par des grandes lanières de toile, de façon qu'il ne puisse pas bouger»*[1].

Par la force de l'habitude, certains de ces lits sont demeurés en place jusqu'à l'entre-deux-guerres, ce qui a différencié la région par rapport à ses voisines, Causses ou Cévennes, où en 1939 *«La cuisine sert rarement ou jamais de chambre à coucher»*[2]. En Margeride, c'est encore le lot commun :

> *«Dans le coin à droite, en renfoncement, se trouvaient un lit étroit, très haut, avec un ciel gris, et un tabouret pour l'ascension : c'était celui des aïeuls. Le père d'Olivier, la tante Victoria, une tante Maria, morte à vingt ans, Victor enfin étaient nés là»*[3].

Ils conservent leur vieil aspect fort peu commode : en dépit de leur présence dans la salle commune, on ne devait guère aller s'y reposer pour quelques instants :

> *«Pas de table de nuit, pas de tapis pour les pieds. Dans quelques vieilles maisons de la montagne, on trouve des lits encastrés très haut dans le mur, de véritables niches dont quelques-unes ont des portes pleines s'ouvrant et se fermant à volonté. Un coffre, placé au pied de ces lits, a la double destination de malle et d'échelle.*
> *La literie comprend une épaisse couverture, un traversin et une paillasse garnis de paille ou de feuilles sèches (celles de hêtre surtout). Les plumes des volatiles de la basse-cour servent, parfois, à confectionner une couette, à rendre le traversin plus moelleux. Ajoutons un oreiller et un matelas chez les paysans aisés qui remplacent aussi les feuilles ou la paille ordinaire par de la paille de maïs»*[4].

1 (F), p. 131 (en 1898). Les paysans du Gévaudan, probablement de même qu'*«au siècle dernier les paysans rouergats, préféraient dormir très haut. Un lit plat était signe de pauvreté, car il indiquait qu'on n'avait pas été capable de le garnir»* R. Reteille – *La vie quotidienne en Rouergue au XIXème siècle*, p. 80.

2 (P). Enquête qui précise même du caussenard ou du cévenol : *«il est également plus évolué et plus civilisé que son frère de la montagne et se tient au courant du progrès»*.

3 (M), p. 26. A la même époque, vers 1930, A. Roche les appelle des «placards à dormir».

4 ((C), p. 296. Cf. également (B), même époque : *«les montagnards prétendent que ces couches sont très douces et très chaudes»*.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

En 1946 encore, certaines de ces paillasses sont offertes aux domestiques, *«mais les matelas de laine et les sommiers sont d'usage courant»* [1]. On pourrait s'étonner qu'en ces pays d'élevage ovin il n'en ait pas été ainsi plus tôt. Ce serait oublier que la vente de la laine produit un revenu, alors qu'une couche végétale ne coûte qu'un peu de temps et de travail, mal payés dans ces pays encore trop peuplés pour leurs ressources :

> *«En novembre, par temps sec, lorsque la feuille de hêtre de nos paillasses est usée, mon père emprunte un attelage et avec une demi-douzaine de beauges vides et deux râteaux, nous allons à la grande forêt de hêtres (...).*
> *Nous arrivons sur les lieux. Sous les arbres dénudés la belle feuille rousse ou cuivrée, teintée par l'automne et récemment tombée, recouvre le sol d'un tapis somptueux. Sèche à point, à l'aide de râteaux nous la ramassons en tas sous chaque arbre et remplissons nos bauges.*
> *Les bauges bien remplies, le chargement terminé nous prenons le chemin du retour.*
> *Pour revenir au village, sauf ma sœur portée tour à tour par mon père et ma mère, tout le monde va à pied par les chemins de terre qui traversent la lande couverte de bruyère, les genêtières, les pâtures, les champs cultivés (...).*
> *Le soir, nos paillasses rembourrées de feuilles nouvelles sont volumineuses et bruissent sous nos mouvements. Se mettre au lit et rester en place sur cette rotondité est un problème. Le poids des adultes est pour eux un élément de sécurité, mais le poids des enfants ne leur assure pas une stabilité suffisante. Pendant quelques jours, ma mère chaque soir nous borde solidement pour que, au cours de notre sommeil, parfois tourmenté, nous ne puissions rouler au sol.*
> *Mais, peu à peu comme dans la vie, tout se tasse et nos paillasses diminuent de volume»* [2].

Même peu coûteux – ils ne sont pas ouvragés comme ils le furent en Bretagne – les lits sont loin d'être aussi nombreux que les personnes de la maison :

> *«La maison d'une pièce, d'une superficie de 30 à 40 mètres carrés, est habitée par cinq à six personnes formant un seul ménage qui n'a, le plus souvent, qu'un domestique. Deux lits suffisent : l'un pour les parents et l'autre pour les enfants. Ceux-ci sont loués comme bergers, dès l'âge de dix à douze ans, et laissent la place aux nouveaux-nés. Le domestique couche à l'écurie. La servante a son lit au grenier ou sous la cage de l'escalier»* [3].

1 (S), p. 452.

2 (G), pp. 43-44.

3 (C), p. 298 correspondrait aux maisons «petites» de notre calcul (34 %).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Autant que l'échange de parole autour du «cantou» sinon bien plus, ce toucher nocturne des corps enfantins les attache entre eux, produit et maintient la cohésion, la chaleur de l'ostal-famille :

> *«Je pense à ma famille, à la maison où nous dormions si bien tous dans la même pièce»*[1].

> *«C'était toute une ruse de braconnier qu'il fallait déployer pour se mettre au lit sans que la décence en souffrit, surtout lorsque des visiteurs indiscrets ou un tantinet polissons s'attardaient à veiller dans l'espoir d'assister au coucher d'une servante harassée ou de la fille de la maison»*[2].

> *«Ma mère accoucha toujours chez elle, dans le grand placard à dormir»*[2].

> *«Dans le jour naissant mes parents bavardaient éperdument. La conversation allait, rapide, de l'armoire où reposait ma mère à l'établi de mon père où le paroir, la tarière et l'aissette taillaient, amincissaient, fouillaient, galbaient des tronçons de bouleau pour leur imprimer la forme de sabot»*[2].

Pour signer son importance, c'est ce lieu qui fixe les objets de culte, accueillant ainsi le nouveau-né, présidant à chaque nuit comme à la dernière :

> *«En tête du lit, une petite étagère ou niche portant une statuette de saint, avec des ornements divers, des illustrations découpées dans des journaux, des photographies de famille»*[3].

Quand ils ne formaient pas tout simplement la séparation entre la cuisine et l'étable[4], les lits tapissaient donc le plus souvent le mur du fond de leur boisserie et de leurs rideaux. Progressivement, la disposition se modifie, prend l'apparence d'une cloison de bois percée de deux petites portes vitrées :

> *«Le «cours», tout en bois de sapin, assez ouvragé, avait belle allure avec ses multiples placards dont l'un, vitré, était occupé par la vieille horloge à poids».*

1 (G), p. 74.

2 (L), pp. 16 ; 26 ; 27.

3 (F), p. 131. Cf. aussi (S), p. 446 : *«à l'intérieur de l'alcôve étaient suspendus des bénitiers, un crucifix, un chapelet à gros grains ; quelques images pieuses étaient fixées aux cloisons de planches». «Encore une bassinoire ou un «moine»».* Cf. (M) par exemple.

4 Cf. par exemple (L), p. 26, ainsi que plusieurs témoignages à Belpeyre.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les deux *«portes donnaient l'une dans le «cabinet» petit réduit avec un lit-placard ; l'autre dans un débarras au sol de terre battue où l'on faisait cuire la pâtée des cochons et où s'entaissaient pommes de terre, carottes, betteraves et toutes les vieilleries de la ferme»*[1].

Là encore une génération qui n'a rien de spontanée, de ce débarras, puisque *«sous les lits on mettait jadis les sabots, les bottes, quelquefois les pommes de terre ; au-dessus, les faucilles et des instruments divers»*[2].

De même aujourd'hui, c'est toujours au centre de ce mur que sont fixés quelques objets de piété, quelques souvenirs de pélerinage à Lourdes rangés dans une petite boîte vitrée, d'un voyage à la capitale ou d'un parent défunt, près de l'*«horloge comtoise à la gaine de noyer ciré avec un soleil de cuivre au bout d'un balancier dont on n'arrêtait le mouvement que pour les deuils»*[3].

Parfois incrusté dans cette cloison, de même que l'horloge, se trouve le buffet[4]. Mais à vrai dire son emplacement n'est pas strictement fixe. Il peut aussi former la cloison de l'étable, construit avec elle, comme d'ailleurs d'autres placards ou «armoires» dont il se différencie par ses moulures et ses vitres, quelques ornements arrangés par le menuisier local. Aujourd'hui, c'est un meuble indépendant, et le plus souvent acheté, signe des richesses du ménage : il s'apparente d'un côté à la vitrine, de l'autre au placard, tels qu'il les a réunis : *«Le vaisselier, sorte de buffet, comprend, dans sa partie supérieure, une étagère où sont étalés plats d'étain, fourchettes et cuillers en fer ou en étain ; écuelles multicolores, assiettes couvertes de fleurs ... La partie inférieure du vaisselier est fermée ; elle sert de garde-manger»*[5] et parfois d'armoire, interchangeant facilement d'emplacement et d'usage avec celle-ci, quand elle existe : *«L'armoire, haute et large, renferme tout ce que l'on a de plus précieux : argent, linge, portraits de famille, souvenirs de mariage, jusqu'aux denrées d'un prix élevé comme le sucre et le café. C'est à la femme qu'en est confiée la clef ; elle se croirait déshonorée si son mari la privait de ce témoignage de confiance»*[5].

1 (V), p. 56. Disposition fréquente il y a 30 ans.

2 (S), p. 446.

3 (M), p. 26. Cf. également (C), p. 297, (S), p. 446, (T), p. 109.

4 Rappelons à ce sujet, et pour la suite, les précisions de A. Dauzat (p. 70) : *«Le linge et effets étaient placés autrefois dans des coffres massifs, ensuite dans des armoires qui, dès la Renaissance, plus ou moins sculptées, sont devenues fort belles dans certaines régions (Bretagne, Normandie, Flandre, Alsace, etc.). A l'origine, l'armoire était un placard ménagé dans le mur, avec une ou deux portes ; elle n'est devenue un meuble indépendant qu'au XVème siècle.*

Quand les objets de cuisine sont devenus plus nombreux, en particulier ceux en poterie et en faïence, il a fallu un meuble pour les contenir : c'est le vaisselier (ou vaisselière), qui, en s'agrandissant encore, est devenu buffet. Parfois, dans le Nord, la vaisselle est rangée sur des étagères ouvertes».

5 (C), p. 297. Cf. aussi (F), p. 131, (I), p. 49, (M), p. 224, (S), p. 447.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Si cette disposition originale du «cours», non seulement n'a pas existé telle quelle de tout temps, mais encore tend aujourd'hui à disparaître, d'une part on a vu qu'elle avait des antécédents et, d'autre part son principe semble devoir demeurer tant que le mur nord restera froid, et si la législation le permet. La «boiserie» fait seulement place à une cloison, et l'espace ainsi séparé varie d'affectation, comme on verra plus après.

Au milieu

Au centre de la pièce, déjà saturée de toutes ces excroissances, les quelques «meubles» à proprement parler : *«Une maie, située près de l'escalier, sert à la fois de pétrin et de garde-manger»*[1].

Il semblerait qu'en Margeride, les tables mobiles aient souvent dispensé, dans des petites fermes jusqu'à l'après-guerre[2], d'une table à demeure. Pourtant, à la longue, on en a acheté une, souvent ronde[3], parfois rectangulaire comme en Auvergne, lorsque la pièce est un peu plus grande. Elle n'a guère varié en 50 ans :

> *«Le milieu de la cuisine est occupé par une grande table, renfermant un vaste tiroir pour le pain, escortée de deux bancs en bois»*[4].

> *«Devant l'âtre, au centre de la pièce, voici la vaste et lourde table de hêtre dont l'énorme tiroir recèle la tourte de pain et aussi la viande froide et le fromage. De chaque côté, un banc où s'asseoit toute la maisonnée à l'heure des repas. Les chaises sont rares : trois ou quatre, de paille grossière, s'alignent le long des murs»*[5].

1 Id. «maie», ou huche, ou pétrin, ou «mait» (selon A. Dauzat). Cf. (F), p. 131 – (B) – (M), p. 24 – (S), p. 446.

2 Observations personnelles.

3 (M), p. 23 et observations personnelles.

4 (C), p. 296 (en 1894).

5 (S), p. 445 (en 1946). Cf. aussi (G), p. 112 – (T), p. 20 – (V), p. 56. Et cette note de A. Dauzat (pp. 69-70) : *«Les sièges étaient à l'origine des bancs de bois sans dossier, auxquels s'adjoignirent, dès le Moyen-Age, les selles, sortes d'escabeaux. Les anciennes chaises, à bras et à dossier (chaière, chaire en vieux français, cadiéra en provençal) n'existaient que dans les châteaux et les demeures bourgeoises. La petite chaise en paille, à dossier et sans bras, ne s'est guère vulgarisée dans nos villages qu'au début du XIXème siècle.*

La table, qui sert à tant d'usage, depuis la préparation des mets jusqu'aux repas, remonte à une haute antiquité. Les anciennes tables de nos maisons villageoises étaient robustes et généralement fixes».

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Au mieux, on l'aura aujourd'hui remplacée par une belle table de formica, après l'avoir un temps *«recouverte de toile cirée, à fleurettes jaunes sur fond rouge, avec des parties écaillées vers le rebord»*[1].

C'est là que se déroule le rite du repas, trop ressassé pour qu'on s'y apesantisse. Un détail seulement, qui nous paraît d'importance, et demeure en vigueur :

> *«Les deux hommes avaient sorti chacun son couteau de sa poche ; celui de Victor, un Laguiole au manche blanc, élégant de forme, s'ornait de petits clous cerclés de doré ; celui du pépé comportait un décapsuleur et un tire-bouchon. Victor fouilla dans un tiroir du buffet et tendit un couteau de bois clair à Olivier :*
> *– Ce sera ton couteau. Tu le garderas, mais il faut me donner un sou.*
> *Olivier qui connaissait l'usage fouilla dans son porte-monnaie et Victor lui promit d'aiguiser la lame. Sur le manche trapu, il lut «ler choix, Opinel, la Main couronnée»»*[2].
>
> *«Couteau en main, ne se servant guère de la fourchette, ils mangeaient et ne parlaient pas»*[2].

L'«iyeïra» et la «souillarde»

Jusqu'à l'adduction récente des hameaux, si l'eau coulait partout dans la campagne, on ne l'avait guère à la maison, à moins qu'un puits ne s'y trouve.

> *«– Il n'y a pas l'eau courante, dit Victor. On tire à la cruche (...)*
> *– Tu vas rendre un service à la mémé. Va chercher de l'eau à la fontaine».*

On emplissait ainsi, pour les menus lavages, *«la fontainette en émail avec en dessous la cuvette»*[3]. Pour les vaisselles plus importantes, *«entre porte et fenêtre, un renfoncement : «l'iyeïra», ou évier de pierre, avec ses seaux ou ferrats, éclairé par une sorte de meurtrière de 7 à 8 centimètres de large sur 30 de haut ; au-devant on plaçait «la cuve», baquet en bois ou tonneau défoncé, dans laquelle on vidait eau de vaisselle et déchets destinés à la nourriture du porc (...).*

1 (M), p. 27.

2 (M), p. 25 et p. 229.

3 (M), pp. 25 ; 29 et 27.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Il *«déverse à l'extérieur les eaux sales, grâce à un conduit taillé dans la lave. Sous la table de pierre s'alignent les seaux d'eau et les chaudrons ; au-dessus, des rayons de bois servent de vaisselier»*[1].

La quasi-totalité de ces éviers de pierre ont disparu, faisant parfois place au même endroit, à un bac de faïence, étroit mais plus profond. Dans les maisons les plus récentes, l'évier est installé dans la cuisine même, avec la machine à laver ; dans les autres, on a tâché de lui trouver une place, pas trop loin d'une fenêtre, lorsqu'on a conduit l'eau à la cuisine, bien après que l'étable n'ait été pourvue d'abreuvoirs automatiques chez certains.

Il semblerait qu'à la fin de la seconde guerre, dans une phase transitoire *«l'iyeïra a disparu ; désormais, on fait la vaisselle dans une petite pièce s'ouvrant sur la cuisine, la «souillarde», dans laquelle on place la «cuve»»*[2]. Cette *«souillarde»*, ou *«cave»*, ou *«patouille»*[3] selon les lieux, existe dans toute l'Auvergne et certainement au-delà. C'est le réduit sur lequel ouvre une des deux portes du cours. Elle est en effet toujours placée contre le mur du nord, mais peut prendre des formes différentes selon qu'elle se trouve du côté du pignon ou du côté de l'étable, ou encore qu'elle occupe tout le mur du fond de la cuisine lorsqu'il n'y a plus de chambre. C'est dans tous ces cas, à la fois un lieu de passage et de «débarras»[4].

> *«Au rez-de-chaussée, du côté Nord, un office, la souillarde, sert de dépôt pour les récipients. On y loge aussi les placards à provisions. Si elle est humide et sombre, la souillarde reste fraîche en été : le beurre, les fromages s'y conservent mieux que dans la cuisine où le poêle est allumé trois fois par jour. Dans les maisons neuves ou rajeunies, on a donné à l'office-laiterie de plus grandes dimensions : éclairée non plus par un fenestrou, mais par une ou deux fenêtres, blanchie à la chaux, son carrelage de ciment souvent lavé à grande eau, la souillarde est devenue, entre l'étable et la cuisine, une pièce importante. Ayant à travailler beaucoup plus de lait qu'autrefois, la fermière y loge l'écrémeuse et la baratte»*[5].

1 (S), pp. 446-447.

2 (S), p. 448. Cf. aussi en Aubrac, vers 1965 (W).

3 «Patouille» est synonyme de terre humide, de boue, qui constitue le sol de cette pièce. (*«La patouille, tapis doux et mol, ayant amorti ma chute»*. E. Guillaumin – *Op. cit.*, p. 25).

4 (C), p. 296.

5 (T), pp. 112-113 et : *«Un placard, pratiqué dans le mur, est de même utilisé pour conserver les provisions, le lait notamment»*. (C), p. 296, en 1894.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Pièce fraîche, on y conserve aussi le tonnelet de vin[1], raison qui pourrait justifier son appelation de cave[2], si lorsque la maison est construite sur un terrain en pente, elle ne se trouvait effectivement enterrée. Lieu de l'humide, elle partage dans les maisons les plus aménagées, une partie du mur nord avec les nouvelles commodités sanitaires. Elles *«sont en général absentes. C'est le fumier de la cour ou de l'étable qui les remplace»*[3]. En 1965, en Aubrac, on notait que ces agréments allaient de pair avec la naissance d'autres pièces dans la maison et qu'évidemment les jeunes surtout en exprimaient le désir.

C'est là ce qu'enferme le volume de la «maison», qui déjà se craquèle, se découpe. Mais en se transformant, il éclate aussi en protubérances que nous allons voir.

1 Cf. (G), p. 78 – (M), p. 24 – (B) – (J).

2 (P), p. 42.

3 (P), p. 42.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le salon

Au dix-neuvième siècle, tout est ramassé là ; les fermes, pour la plupart, ne possèdent pas d'autre pièce. Mais dans les régions et les maisons plus riches, l'espace s'est déjà dilaté, démultiplié. Ce n'est encore le fait que de quelques grandes fermes, relativement fréquentes dans le Cantal, rares en Margeride.

> *«Quand la maison possède une deuxième pièce, le salon (terme consacré), on y place l'armoire, un ou plusieurs lits, les malles et les effets. S'il existe une cheminée, on la décore avec une petite glace, des photographies, quelques images et quelques statuettes de dévotion.*
> *Le nombre des habitants de la maison à deux pièces, d'une superficie de 60 à 70 mètres carrés, n'est pas supérieur à celui de la maison à une pièce. La chambre n'est qu'une dépendance de la cuisine, une addition effectuée dans le but de conserver les enfants dont le concours est nécessaire à l'exploitation, dont l'âge et le sexe exigent des lits séparés. La famille agrandit la maison pour fournir à l'ouvrage le groupement de tous les bras et de toutes les bonnes volontés»*[1].

Nous l'avons vu : fournir en travail les bras de ses enfants, ne pas devoir les placer, c'est déjà posséder une bonne surface de terre, c'est déjà la richesse, dont les signes jouent toujours comme modèles idéaux (en même temps : faits des catégories dominantes, elles imposent ces signes par divers truchements, à la fois comme disposition «naturelle» et comme condition de reconnaissance, d'acceptation, d'allégeance à leur classe).

A Belpeyre, le salon n'est pas encore très répandu[2], l'espace dans les anciennes maisons étant parfois trop mesuré pour lui trouver place ; lorsqu'il apparaît aujourd'hui, c'est souvent sur ce modèle :

> *«Au rez-de-chaussée encore, on a souvent aménagé en salle indépendante, en salon, une partie de la cuisine. En temps ordinaire, la table du salon sert de lieu de dépôt pour les pièces de la lessive, pour les fruits. Aux jours de fête et de réunions familiales, on la débarasse pour y dresser les couverts. A côté de l'armoire, où l'on range le beau linge et la belle vaisselle, un lit a été monté : un membre de la famille, impotent ou malade, peut y coucher»*[3].

1 (C), pp. 297-298 (en 1894). La comparaison de cette superficie avec celles que nous avons données plus avant est difficile : s'agit-il de la surface au sol ? Inférieure ou extérieure ? Comprenant l'étable ou le logis seul ? A notre avis, le salon est exceptionnel dans les villages de Margeride à cette époque, et tout au plus le fait des rares gros propriétaires, puisque jusqu'en 1946, *«il est assez rare qu'à côté de la cuisine existe une autre pièce»*.

2 Voir la proportion de maisons à deux fenêtres en R-de-C., condition nécessaire mais non suffisante (45%).

3 (C), p. 294.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Dans l'une des maisons les plus modernes de Belpeyre, où le salon est disposé symétriquement à la cuisine par rapport à la porte d'entrée, on ne range *«tout ce fourbi»* que pour quelque repas familial, un dimanche. Exceptionnellement, on a repeint cette année pour la communion. Mais c'est là et non à la cuisine qui, elle, est chauffée, que se trouvent le réfrigérateur et le congélateur, que le «patron» installe son banc de menuiserie durant l'hiver.

L'escalier

C'est désormais souvent au bout d'un petit sas d'entrée, soit entre cuisine et étable, soit entre cuisine et salon, que monte l'escalier qui conduit à l'étage. Il donnait autrefois simplement dans la cuisine, le plus souvent à cette même place, sinon dans la souillarde. Plutôt qu'un escalier, c'était presque une échelle de meunier, parfois enfermée dans une gaine de planches pour éviter que la chaleur ne s'échappe à l'étage.

> *«En entrant, nous remarquons : en face, l'escalier du grenier avec marches étroites et élevées; »*[1].

Au-dessous est logée la servante pour la nuit, dans un réduit peu engageant[2] :

> *«C'était les nuits qu'elle redoutait, car elle devait se couler sous un vieil escalier branlant pour gagner sa couchette. Une fois au lit, elle ne pouvait même pas s'asseoir sur sa paillasse, sous peine de buter de la tête contre le rebord d'une marche. Là ne résidait cependant pas la plus rude épreuve. La plus rude, la plus répugnante était d'avoir à partager son fétide réduit avec un gros compagnon à quatre pattes, velu, puant le chien, puant la vache, puant la crotte. D'ailleurs l'innocent animal ne se gênait guère au cours de la nuit pour satisfaire ses impérieux besoins. Ainsi dormait ma jeune sœur dans cette sordide alcôve.*
> *A l'heure du coucher, invariablement, la maîtresse de maison entrebâillait la porte de la cuisine et sifflait le chien berger. Et Grisou, répondant à cet appel amical, s'engouffrait dans la pièce, puis d'un pas tranquille allait se pelotonner au pied de la paillasse. Il n'était pas rare qu'il s'installât sur la paillasse elle-même en pacha satisfait. Madame verrouillait alors la porte et donnait aussi un double tour de clef en ayant bien soin d'emporter le précieux instrument. Que de fois la vachère ne s'était-t-elle pas levée dans l'espoir que*

1 (C), p. 294.

2 Voir (S), p. 448.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

sa maîtresse aurait oublié la clef dans la serrure et qu'elle pourrait ainsi éconduire, au moins pour une nuit, son incongru de compagnon !»[1] .

Le grenier et les chambres

Bien souvent jusqu'au début du siècle, toute la famille dort à rez-de-chaussée, le plus près possible de la chaleur animale ou de celle du foyer, et l'escalier ne conduit qu'à un grenier, encore s'il existe :

«Dans le Cézallier et le Sud des Dores, le grenier manque souvent. Dans les petites fermes il prolonge la grange attenante et il est rempli de foin. Un coin de celle-ci en tient lieu»[2] .

Et en Vivarais, à la fin du siècle, *«les maisons n'ont jamais qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une mansarde basse, simple débarras toujours inhabité»*[3] .

Cet état de choses dut disparaître assez tôt dans le XIXe siècle en Margeride, car il n'existe à Belpeyre qu'une seule maison sans fenêtre à l'étage (la grange l'emplit entièrement), et les agriculteurs ont toujours quantité de bricoles à conserver, à entreposer, ne serait-ce que précisément la récolte de céréales : *«Là étaient aménagés contre le mur de grands coffres de bois où l'on mettait le grain : c'étaient les courredous (...). Au-dessus de la cuisine, le grenier est fréquemment un vrai débarras. On y enferme le grain dans des coffres, on y range les sacs pleins»*[4] .

Avec la réfection des toitures et le changement du mode de couverture, les maisons se rehaussent les unes après les autres. Les plus aisées ayant du travail à revendre, et donc de la main d'œuvre familiale ou domestique à loger, cherchent les premiers un peu plus d'espace pour caser ce monde. On transforme alors peu à peu l'étage en «dormoir» : *«De la salle commune, un escalier intérieur, droit, mène à l'étage supérieur, où se trouve un débarras, transformé chez les paysans riches en seconde chambre à coucher»*[5] . Dans l'entre-deux-guerres, l'habitude est prise et se généralise :

1 (L.), p. 152 (vers 1930).

2 (S), p. 446.

3 (B), p. 277. Aussi : *«dans les grandes fermes existe un premier étage, sorte de grenier auquel on arrive par une échelle et dans lequel on entasse les grains et les provisons»*. (F), p. 131 (1898).

4 (S), p. 447. Coffres de protection contre les rongeurs, qui ressemblent étrangement aux «placards à dormir».

5 (B), 1894. De même (C), p. 297 : *«Le grenier renferme les grains, divers ustensiles de la ferme et parfois un lit. Dans les arrondissements de Murat et de Saint-Flour, il se confond avec la grange»*.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Tous ensemble nous gagnâmes l'unique chambre à coucher : immense pièce, sans cloison, sans paravent, avec des armoires à dormir dans tous les angles. Alors, chacun se débrouilla de son mieux pour se déshabiller avec pudeur et se glisser dans sa paillasse bourrée de feuilles de hêtre. Du moins avions-nous un cubage d'air impressionnant»[1].

La pièce de l'étage, unique, sert alors conjointement de grenier et de chambre. Puis, petit à petit, on en vient comme à la cuisine à isoler la partie nord, trop froide, par une cloison de planches. On y dispose de préférence les réserves, tandis que la chambre ouvre au sud. Quand on l'a pu, on a repoussé le galetas un étage plus haut.

«Autrefois, tout l'étage ne comprenait qu'une pièce servant de chambre à coucher et contenant, comme la cuisine, des lits-cages auxquels s'ajoutaient des armoires, des coffres où l'on gardait la farine, des malles couvertes de peau de porc, et quelques chaises rustiques. Au plafond les poutres sont visibles et on y suspend une foule d'objets : chapeaux, colliers pour les moutons, avec leurs sonnailles, paniers, etc. Aujourd'hui, on a procédé à la division de cette vaste chambre en autant de pièces qu'il y a de fenêtres. Ces pièces, sans cheminée, très froides en hiver, sont alors inutilisées. Un recoin bien fermé dont la petite lucarne donne sur la façade nord est souvent réservé, au premier étage : c'est le «charnier» où l'on sale porc et vache, et où l'on conserve, bien au frais, toute la provision de viande»[2].

«Au-dessus des chambres, c'est le grenier, éclairé soit par de petites lucarnes percées dans le mur de façade, soit par des vasistas donnant sur le toit. On y accède par un escalier à gaine. Sur le plancher, le seigle de la récolte forme un tas énorme ; à côté, dans des sacs ou des coffres, voici l'avoine, l'orge, les lentilles et les pois, bref, la vraie richesse du Planézard»[3].

En Margeride également, lorsque la place n'est pas trop mesurée, on divise ensuite la chambre unique, vers 1930-1940, sous l'influence de la loi Loucheur principalement, en plusieurs petites chambres qui se commandent entre elles, par des cloisons en planches[4]. Lorsque l'aménagement de la maison est encore reconsidéré, toujours plus tôt chez les plus aisés, les chambres deviennent indépendantes, distribuées par un bout de

1 (L), pp. 297-298. Voir aussi l'enquête de 1939 (P).

2 Cf. également (T), p. 113.

3 (S), p. 448.

4 Cf. (N), en 1935 – (S), p. 451.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

couloir ou de palier, et la planche fait place à la brique. *«Au premier étage sont deux belles chambres dont les grandes croisées sont fleuries de pots de géraniums»*[1].

Coquetterie, peut-être, vues de l'extérieur. Mais ces chambres ne sont quasi jamais chauffées, et même aujourd'hui meublées au minimum, nues, presques vides.

> *«A l'étage où mène un escalier intérieur, les deux ou trois pièces aménagées en chambres à coucher sont sommairement meublées avec chacune un lit, un porte-manteau, une armoire garde-robe ou un simple placard. Au nord, la pièce la plus petite, la moins éclairée, n'a pas toujours un lit : c'est qu'on l'utilise parfois comme grenier ou comme débarras»*[5].

Il y aurait là-dessus beaucoup plus à dire. Car quand bien même nous nous serions un peu étendus, par souci de précision, à décrire les espaces du logis, les objets qui font l'habitation proprement dite, ceux-ci ne nous intéressent qu'en tant qu'ils sont vécus, qu'ils sont traces de pratiques et qu'ils véhiculent et confortent des valeurs, des modèles, des représentations. C'est bien à quoi il nous faudra aboutir. Mais il ne serait guère imaginable d'oublier que la ferme est autant une entreprise de production qu'une habitation, et qu'elle comporte des bâtiments d'exploitation, les plus vastes de surcroît. Attendons donc d'avoir effectué en totalité la description des espaces et de leur transformation pour aborder ensuite ces questions.

1 (G), p. 65. Les maisons riches, telles que celle-ci, qui ont des chambres indépendantes avant 1930, se limitent généralement à deux. Cf. par exemple (J), en 1926.

2 (T), p. 113.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

L'épandage du fumier

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les locaux d'exploitation

L'étable : du coin des vaches au bâtiment agricole

Il y a un siècle et demi, nombreuses étaient encore les maisons qui ne possédaient qu'une seule entrée, dans tout le Massif Central : *«La porte d'entrée existe encore dans son état primitif ; tout passait par cette ouverture : les personnes et les animaux ; ces derniers tournaient à gauche ; une simple cloison les séparait de la pièce qui servait de chambre à coucher et de cuisine à la famille qui, pêle-mêle, couchait sur de misérables grabats»*[1].

Si les régions les plus favorisées se sont défaites de ce mode d'habiter plus rapidement, il persistait encore dans les autres à la fin du siècle : *«La salle commune est à peine séparée de l'étable par une minuscule cloison. Pendant les longs froids de l'hiver, l'étable fournit ainsi à la famille une chaleur que le foyer, mal alimenté, ne lui donnerait pas, quand la «burle» (vent du nord-ouest) souffle sur ces hauts-plateaux et pénètre par les portes et les petites fenêtres mal jointes. Pendant plusieurs mois, bêtes et gens vivent de la sorte dans ce demi-jour venu d'étroites lucarnes, et respirent le même air tiède et humide»*[2].

La dernière de ces maisons à entrée unique n'a disparu à Belpeyre qu'en 1955. Elle avait été construite durant la deuxième moitié du XIXe siècle, et réaménagée en 1929 (cf. ci-après : «trois histoires de maisons»). Mais lorsqu'une porte propre au logis a été percée, ou prévue à la construction, la simple cloison de bois qui sépare celui-ci de l'étable est demeurée encore longtemps, surtout *«dans les villages pauvres et reculés»*[3], tant et si bien qu'il en existe encore. Au fur et à mesure des transformations et des constructions nouvelles, cette cloison est remplacée par un mur de refend, soutenant les poutres d'une maison désormais plus longue. Ce mur, comme l'était la cloison, est toujours percé en son milieu d'une porte qui reçoit le nom de cet emplacement (la «méjo»), assurant le va-et-vient de la chaleur et des personnes.

1 (A), p. 26 : dans la Creuse vers 1808. Et *«A droite, sans aucune séparation, la partie principale de l'habitation, c'est-à-dire la cuisine»*. (C), p. 294. Auvergne 1894.

2 (B), en 1894. Région du Mézenc et du Coiron. Cf. également (C), p. 299 *«de pauvres paysans cohabitaient avec les animaux»*, dans le Cantal en 1888.

3 (P), en 1939.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Surtout, durant les froides journées d'hiver, les gens vont et viennent continuellement, de la maison à la souillarde, de la souillarde à l'étable, ne serait-ce que pour porter au bétail les aliments mis à tiédir sur le poêle»[1].

«Sur l'étable s'ouvre la cuisine, qui en reçoit ainsi la chaleur pendant l'hiver»[2].

Il est important de noter que dans le type de disposition de la maison que L. Gachon donne pour le plus ancien (étable, grange et logis alignés au sol), quoique nous ne l'ayions pas retenu, la séparation même du logis et de l'étable par le volume de la grange diminue les échanges de chaleur et donc a favorisé plus longtemps encore la cohabitation ; un témoignage remarquablement précis nous en est resté :

«Les habitations des paysans pauvres sont rudimentaires. Sous le même toit de tuiles ou de chaume, se trouvent réunies, au milieu la grange, flanquée d'un côté par une grande cuisine avec cave à l'arrière, de l'autre par une étable basse éclairée par un «fenestrou». Cuisine, grange, étable, communiquent ensemble par des portillons intérieurs, ce qui en hiver, évite de sortir et d'affronter le mauvais temps.

Dans l'étable, d'un côté sont les vaches attachées à leur crèche, de l'autre les lits-cages dans lesquels hiver, été, couche toute la famille. Parfois au fond de l'étable, dans un coin noir, se trouve le perchoir aux poules.

Devant la rangée des lits est aménagé un espace avec, le plus souvent, plancher au sol, qui est en hiver le lieu de séjour des enfants, des femmes et des vieillards qui n'ont pas d'occupations à l'extérieur. C'est là que se tiennent les longues veillées d'hiver qui réunissent toute la famille. En hiver, on ne va à la cuisine que pour préparer et prendre les repas.

Beaucoup de ces étables ont le mur du fond adossé au terrain jusqu'à mi-hauteur, ce qui les rend humides. N'étant pas pouvues de cheminées d'aération, elles s'emplissent de buée produite par la respiration des bêtes et des gens. A cette buée s'ajoutent l'odeur concentrée du fumier, les relents d'humidité qui viennent des murs lépreux, et parfois une odeur de roussi, quand une femme brûle ses cotillons sur une chaufferette garnie de braise ardente prise au foyer de la cuisine.

Quand l'air devient irrespirable, on laisse pendant quelques instant la porte entrouverte.

1 (T). Tous les auteurs la décrivent. Cf. par exemple (B) – (P) – (T), p. 109 – (O) et : *«les maisons de ces arrondissements, faisant corps avec les bâtiments d'exploitation, ont une porte qui donne directement accès de la cuisine à l'étable ; quelquefois même il n'existe qu'une porte d'entrée. C'est dans l'étable, réchauffée par l'agglomération des animaux, que l'on passe la plus grande partie des journées d'hiver».* (C), p. 298 (1894).

2 (I), p. 49 (1923).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Malgré ces inconvénients, l'hiver quant au dehors il neige, gèle ou vente, on est bien dans la douce chaleur des bêtes, mais l'été cette même chaleur est gênante et l'odeur âcre de la bouse de vache, mélangée à l'odeur ammoniacale du purin, malgré l'accoutumance, provoque parfois des nausées»[1].

Peu à peu, sous la pression hygiéniste, le chauffage s'améliorant et la maison se modifiant, la famille trouva d'autres lieux de couchage. Ne dormirent plus à l'étable que les plus faibles : c'est là que le prêtre et son enfant de chœur s'en vont oindre une dernière fois «le malade» à l'article de la mort. *«Nous arrivons sur les lieux, souvent dans une étable où l'odeur des bovins se mêle aux effluves médicamenteux»*[2].

Mais la force de l'habitude y maintint encore les vieillards têtus, et les vaches (par obligation) : *«A l'étable, dans un espace planché et clos d'une barrière à claire-voie, sont installés deux lits-cages où couchent l'aïeul impotent et le grand domestique»*[3].

«Une coutume toujours observée est de faire coucher quelqu'un dans l'étable aux vaches. Parfois c'est un domestique, ou aussi bien un des fils de la famille. Il faut veiller à tous les incidents qui peuvent menacer le troupeau. Une sorte de cabine en planches surélevée avec un lit-armoire, sert de logement»[4].

On notait en 1939 que 24 % des ouvriers agricoles logeaient dans les étables sur l'ensemble de la France[5]. Comme on peut à priori supposer que la proportion en était devenue plus faible dans les régions les plus riches et les plus peuplées, il est probable qu'elle fut bien plus grande dans le Massif Central. Les réglementations intervenues à partir de 1921 à ce propos ont tenté d'améliorer les chambres de vachers. L'une d'elles, en service en 1965 à Belpeyre, est bâtie en planches, mais possède son entrée propre sur l'extérieur, une cheminée et une armoire. Malheureusement il n'en a pas toujours été ainsi. Souvent les vachers n'avaient droit qu'à un recoin de l'étable : *«Dans un des recoins les plus obscurs, sous l'escalier conduisant à l'étage supérieur, sont deux lits pour les domestiques»*[6]. Le jeune âge des pâtres et des bergers ne semblait même pas devoir attendrir les maîtres et les pousser à quelques améliorations :

«Je couche seul à l'étable. C'est un réduit mal aéré dont les murs suintent d'humidité. Dans la paille humide de mon lit des cafards ont élu domicile.

1 (G), p. 16 (vers 1910).

2 *Ibid*, p. 65.

3 (G), p. 65.

4 (P.), p. 43 (en 1939). Cf. également (N) en 1935.

5 J. Pitié – *Pour une géographie de l'inconfort des maisons rurales.*

6 (S), p. 454 (1946).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les soirs, aussitôt que je suis couché, mon patron emporte la lanterne et je reste seul dans l'obscurité. Transi de peur, j'enfouis ma tête sous les couvertures et je pleure sans oser me remuer.
Quand une vache «ferraille» avec son attache, qu'une poule perd pied et frappe de l'aile contre son perchoir, que le chien tourmenté par les rhumatismes grogne sourdement, que les cafards remuent dans la paille de mon lit, je prie et serre sur ma poitrine une croix et des médailles bénites que je porte suspendues à mon cou»[1].

«Ma maîtresse me montra ma chambre. Un réduit tout juste bon pour une portée de chiens. Il n'avait pas de fenêtre ni de plancher. On marchait sur la terre battue et gluante. Le lit en bois et sa paillasse n'étaient pas mauvais. Mais derrière la tête du lit on avait entassé tout ce qui restait de la provision de pommes de terre de l'automne dernier. Toutes ces vieilles pommes de terre avaient de gros germes qui s'étiraient comme d'interminables lombrics verdâtres. Ça sentait le pourri»[2].

Et c'est encore à l'étable à cette époque, aussi bien chez les plus riches qui possèdent des chambres que chez ceux qui y dormaient encore, que se déroulaient les soirées hivernales de l'avant-grande-guerre :

«La campagne et le hameau couverts de neige, les nuits longues comme des jours sans pain, incitent les gens à se réunir entre voisins et amis dans un étable pour passer agréablement les veillées.
L'étable de mes patrons est très propre, les veillées s'y déroulent dans une athmosphère amicale et joyeuse»[3].

«Certains soirs, invités par des voisins, nous nous réunissons dans leur étable où les bêtes dispensent une douche chaleur.
Sur des sièges placés au milieu de l'étable, chacun s'installe de son mieux. Devant les lits-cages fermés par des rideaux de calicot et qui occupent un côté de l'étable, sont rangés des coffres bas qui servent selon les besoins, de tables et de sièges. Du côté opposé, sont rangés les bovins, qui sur une litière propre, ruminent paisiblement»[4].

1 (G), p. 74.

2 (L), p. 104.

3 (G), p. 102.

4 *Ibid*, p. 47.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Quoiqu'on y passe ainsi le plus clair de l'hiver, sinon de l'année, les observateurs de 1894 sont unanimes à considérer que comme celles d'Aubrac et de Planèze[1],

> *«les étables du Cantal sont, en général, mal tenues. Si leur malpropreté ne nuit pas à la santé de l'homme ou des animaux, elle est préjudiciable, d'après certains agronomes, à la qualité et à la saveur du lait. Les émanations ammoniacales donneraient au lait un goût plus ou moins désagéable qui se remarquerait surtout dans le beurre.*
> *Les crèches des animaux, composées d'une simple mangeoire établie à fleur de terre, sont juxtaposées aux murs et se trouvent séparées par des montants en bois. Chaque bête dispose d'un mètre de largeur environ.*
> *Des parcs spéciaux sont affectés (...) aux moutons et aux veaux»*[2].
> *L'air et la lumière ne pénètre que par la porte d'entrée et par les ouvertures étroites qui sont percées, de distance en distance, dans toute la longueur des murs. Pendant l'hiver, on bouche ces ouvertures avec du fumier.*
> *Le plafond est bas, trop bas pour une bonne aération.*
> *Sous l'escalier qui conduit à la grange, ou dans un coin de l'écurie, se trouvent les lits des domestiques.*
> *Les étables des arrondissements de Saint-Flour et de Murat, dont les exploitations sont moins importantes, ne se distinguent des autres que par des dimensions plus petites et par leur adjonction aux maisons. Toutefois, comme les matières pour faire litière sont peut abondantes, on élève les animaux au-dessus du sol à l'aide d'un trottoir planchéié ou pavé, d'une hauteur de 0m,20 et d'une largeur, crèche comprise, de 2m,50 à 3 mètres*[3]. *Derrière le trottoir, est creusée une fosse où tombent directement les déjections. Grâce à ce système, on évite l'humidité du sol et on obtient une plus grande propreté. Les accidents sont rares ; les vaches ne souffrent pas du manque de litière, étant donné leur mode de décubitus, dit sternal»*[4].

Au milieu du volume s'alignent des poteaux reposant sur des sabots de pierre et soutenant la «jazine», longue poutre centrale sur laquelle repose le plancher de la grange et à laquelle sont accrochés ou suspendus les jougs, les aiguillons... etc. Les étables, au moins dans leur dispositions intérieure, sont certainement ce qui a le moins changé dans les maisons jusqu'à aujourd'hui. D'autres observateurs, cinquante ans après la description que nous venons de lire, en portent le même jugement : *«L'étable dans la Montagne ? Elle est*

1 Cf. (S), p. 454.

2 Ainsi qu'aux porcs. Cf. également (I), p. 49.

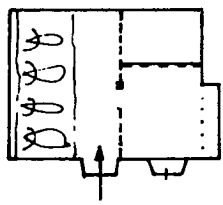
3 Ce trottoir est élargi à l'une des extrémités en raison de la plus grande taille des bœufs.

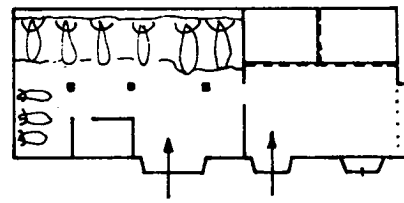
4 (C), pp. 305-306.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

extrêmement rustique et joue un très grand rôle dans l'exploitation. Mais elle est très mal aménagée, extrêmement basse (1m80 à 2 m), les soupiraux ne donnent aucune lumière. Au surplus ils sont bouchés pendant l'hiver». Et plus loin : *«Les différentes espèces d'animaux sont logées dans une «écurie» commune. La plupart sont mal entretenues»*[1].

Dans les étables de taille moyenne ou grande, les animaux sont alignés contre le mur du fond, le dos à la porte. Dans les plus petites et les plus anciennes, ils l'étaient dos à la cloison, et le passage pour le travail, le «travadou», était alors en même temps le couloir de la maison. Lorsque le troupeau s'agrandit et que la place manque, on dispose les animaux





dans ces deux sens. Les quelques améliorations apportées aux étables l'ont été depuis la dernière guerre : *«Les ouvertures sont plus nombreuses que jadis ; plus d'étroites meurtrières, mais des lucarnes rectangulaires... La hauteur des plafonds s'est élevée sensiblement»*[2], mais plus dans le Cantal qu'en Margeride. Le sol a presque toujours été cimenté. Mais jusqu'à cette époque les services vétérinaires n'ont guère d'influence sur la tenue des étables : *«Enfin la désinfection des étables, leur blanchiment à la chaux est chose inconnue à peu près partout. On s'ingénie à disposer d'eau potable, et en abondance. L'abreuvoir est toujours près de l'étable. Dans quelques régions, en Planèze, en Aubrac, il est souvent dans l'étable même, pour éviter de sortir en hiver»*[3].

Aujourd'hui la plaque bleu émaillée de ces services orne toutes les portes, et la chaux se projette dans les moindres recoins, jusque sur le bouquet de houx «qui protège» les animaux des dartres.

Les rares étables modernes de la région (il y en a une à Belpeyre), construites à l'écart du logis, ont une disposition qui rappelle celle des grandes fermes traditionnelles du Cantal, avec entrée en pignon. Mais le plus souvent les étables se modernisent par de petites modifications, des apports : abreuvoirs automatiques, circuit d'air comprimé pour la

1 (P), p. 197 (1939).

2 (S), p. 454 (1946).

3 *Ibid*, p. 455.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

traite mécanisée... etc. Tuyauteries, réseaux, conduites, compresseurs se surajoutent, se greffent au vieux vaisseau craquant pour le maintenir en vie.

La grange-fenière

Pour assurer la subsistance et la prospérité de ce troupeau quelque peu entassé dans ces étables basses, l'énorme volume des fenières pleines à craquer les protège comme une chape et semble conjurer l'avenir. Une devinette populaire en Margeride en donne bien l'image : *«Petite grange pleine de pâture et sans fenêtre ? – R. : un œuf»*[1].

> *«Au-dessus de l'étable, très rarement à côté, (sauf dans quelques très vieilles étables) la grange dont tous les chevrons sont visibles, peut avoir une ampleur de cathédrale. Lorsqu'elle est vide, au printemps, un étranger au pays s'étonnerait de ses dimensions. Mais il faut se dire que les très grandes fermes y emmagasinent jusqu'à 600 ou 700 chars de foin, qu'en Planèze on y abrite encore la paille d'avoine, d'orge et les lentilles, la paille de seigle et de blé demeurant en «pignons» coniques sur l'aire de battage»*[2].

> *«On accède à la grange par un escalier intérieur et par un remblai extérieur formant plan incliné et aboutissant à une porte dont les grandes dimensions permettent l'introduction des chars. Sous le remblai existe parfois une cave.*
> *Le foin est placé d'un côté et la paille de l'autre. Les chars de fourrage sont déchargés dans la grange elle-même, sur le fenil»*[3].

Certaines granges *«ont deux portes : celles-ci permettent aux chars de foin d'entrer et de sortir facilement ; elles se ferment par deux immenses vantaux de bois auxquels on tend à substituer aujourd'hui des rideaux en tôle ondulée (...).*

> *Le char entre avec les bœufs ; on fait verser le char que l'on répand en quelques coups de fourche. On élève ainsi un fenil en pente douce, ayant toute la longueur de la grange, où les animaux montent facilement tout en tassant fortement le fourrage.*
> *L'accroissement du cheptel qui a été général ainsi qu'on l'a vu, depuis un demi-siècle, a obligé les paysans des Massifs à agrandir leur grange ; quelquefois ils en ont bâti une toute neuve, tout en conservant l'ancienne qu'ils ont réparée de leur mieux ; le plus souvent ils ont fait allonger et surtout hausser*

1 Recueillie par P. Nauton *in* «Le patois de Saugues», p. 130.

2 (S), p. 455. On y range également le bois lorsqu'il n'y a pas de grenier, selon (B) et nos propres observations, ainsi que les instruments de culture : (I), p. 49.

3 (C), pp. 305-306.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

celle-ci. La vieille toiture en particulier, avait de graves inconvénients : elle exerçait une forte poussée latérale sur les murs, et surtout, elle ne fournissait qu'une place relativement restreinte. Aussi bien, après avoir élevé les murailles, l'a-t-on remplacée par une toiture en pente relativement douce»[1].

Aujourd'hui, la plupart de ces granges se sont dotées d'un treuil électrique évitant le déchargement manuel, tirant le ballot de foin d'un seul tenant sur le haut du fenil, ce qui n'exclut pas son tassement par le troupeau, matin et soir au départ et au retour des champs. Ces dernières années seulement il est rendu inutile chez ceux qui se sont pourvus de botteleuses, ou pour les rares qui s'essaient à l'ensilage.

Lorsque la récolte vient d'être engrangée, elle remplit la totalité du volume pour peu que l'année n'ait pas été trop mauvaise. On est donc au départ dans l'obligation de faire descendre le repas des animaux par la trappe de l'échelle qui descend à l'étable. Au fur et à mesure que l'hiver avance, on dégage une allée le long du mur nord qui donne alors accès aux petites trappes rectangulaires[2] pratiquées dans le plancher à la verticale des crèches, et par lesquelles on fait désormais descendre la pâture : foin, paille et regain. La disposition des parties de la maison trouve à ce moment une justification fonctionnelle, économisant considérablement les allées et venues.

Lorsque, et c'est le plus fréquent, la grange n'a qu'une seule «montade», et donc une seule grande porte, *«vis-à-vis d'elle, dans la façade opposée est percée une porte de dimensions ordinaires ; entre elles, le plancher soigneusement assemblé constitue l'aire : pendant tout l'hiver on y battait au fléau la récolte des céréales ; la disposition des portes face à face permettait de créer un fort courant d'air lorsqu'on ventilait le blé au tarare»*[3].

«Après ton départ on a battu l'orge au fléau sur l'aire de la grange. C'est maman qui tournait la paille. Je l'ai un peu aidée. Papa m'a fait essayer son fléau ; je ne me suis pas mal débrouillé. Il y avait quatre hommes et ils s'entendaient bien. Que c'est joli le bruit des fléaux, surtout quand il y en

1 (S), pp. 455-457 (1946).

2 Cf. (S), p. 454.

3 *Ibid*, pp. 455-457. Description identique par (C), p. 305 : *«un plancher épais, une aire où l'on bat, pendant la mauvaise saison, les gerbes de blé. Le sarrasin est battu sur place, au-dehors»*, parce que plus hâtif, sur l'«aire» placée au pignon, en prolongement de l'étable. A. Dauzat précise que : *«les Romains battaient le blé hors des bâtiments, sur les aires, et conservaient le grain dans les granaria, greniers. Le climat humide de la Gaule septentrionale, où la culture des céréales, déjà pratiquée par les Gaulois, se développa sous l'Empire, incita à construire des granges, dans lesquelles on rentrait les gerbes, on battait le blé et on conservait le grain : comme on se servait du fléau, le battage durait pendant des mois et il importait pendant ce temps de mettre à l'abri des intempéries les récoltes et les hommes qui les battaient. Le battage à la machine a permis de revenir au battage en plein air»*. (R), p. 37.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

a quatre ! A deux, ça ne chante pas ; mais à quatre, ça chante et ça danse la bourrée. De près, c'est trop fort, mais d'un peu loin, si tu entendais ça»[1].

Aujourd'hui l'introduction des moissonneuses-batteuses a rendu caduc ce dispositif de battage. La porte placée face à la montade est pourtant appréciée pour la lumière qu'elle donne, et l'électricité qu'elle permet d'économiser pendant la composition des repas des vaches. Les agriculteurs demeurent pour la plupart attachés au système de trappes utilisé dans ce travail, et qui structure fortement la maison, déterminant sa compacité, évitant les allées et venues, et les sorties. Lorsque l'outil est là, solide, éprouvé, autant le conserver. Mais le poids des tracteurs qui ont remplacé les attelages, la densité très supérieure des bottes de foin parallélépipédiques atteignent les limites de portance du plancher. Il est probable que la grange-au-sol moderne, construite par «l'agriculteur éclairé» sous l'incitation des conseillers agricoles et des fabricants, agisse comme nouveau modèle et vienne remplacer les bâtiments traditionnels ou s'y ajouter le jour où, tout bien pesé, le pour l'emportera sur le contre.

Mais, même pour la grange, affirmer qu'elle n'ait eu d'existence que fonctionnelle, rouage d'une maison-outil, serait méconnaître bien des registres auxquels renvoie son utilisation. Quand venait le printemps et qu'elle se trouvait vide, elle offrait un grand espace abrité que l'on mettait à profit pour d'autres usages :

«La ferme où a lieu la noce est parée pour la circonstance. La grange est transformée tour à tour, en salle à manger et en salle de bal. A l'extérieur, de la grange à la cuisine proche, le parcours est cerné d'une double haie de jeunes sapins plantés en terre. Des roses en papier multicolore, des guirlandes, des lanternes vénitiennes, sont accrochées aux branches.
A l'intérieur, autour de l'aire de la grange, sont tendus des draps blancs ornés de roses rouges. Au-dessus de l'aire, comme pour figurer un plafond, des guirlandes multicolores s'entrecroisent horizontalement»[2].

«Tard dans la nuit, la fête se terminait sur l'aire de la grange par quelques bourrées endiablées, soutenues par un accordéon de fortune»[3].

Les danses finies, on fait coucher tout ce monde : *«Les femmes et les enfants au grenier – où maman avait établi des lits de fortune –, les hommes au fenil, où on avait disposé à leur intention de vieilles couvertures, des sacs usagés»*[4].

1 (L), p. 226.

2 (G), p. 162 (1910).

3 (L), p. 227 (1930). Ou encore de même : *«Mon père alluma la lanterne ; au travers de la cour boueuse, tout le monde le suivit jusqu'à la grange où vite un bal s'improvisa»*. E. Guillaumin – *Op. cit.*, p. 67.

4 *Ibid*, p. 69.

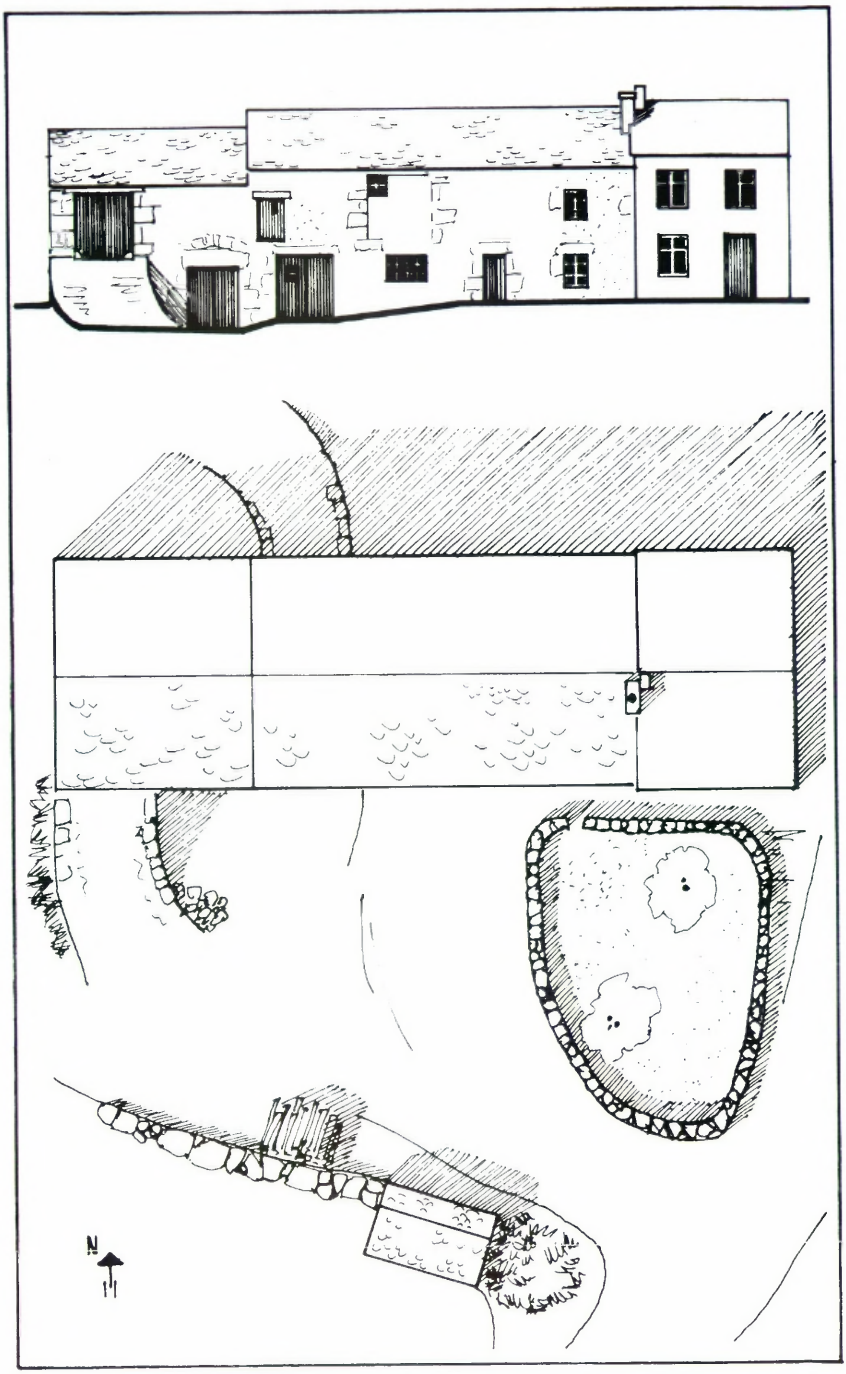
halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Trois histoires de maisons

Nous voudrions, avec les trois petites monographies qui vont suivre, corriger les inconvénients de la description d'un «type», objet théorique sans existence pratique, et ceux également d'une description analytique, opérant sur chaque élément un incessant va-et-vient dans le temps. Avec ces exemples, tous trois puisés à Belpeyre, nous pourrons restituer «la» maison dans les réalités pratiques de ces familles, de leur histoire, de leur stratégie particulière à chacune, avec la continuité qu'elles vivent.

Elles dessinent pourtant, et c'est pourquoi nous les avons choisies, une sorte de courbe historique de la transformation, qui se forme de l'écheveau des courbes particulières : trois stades des changements opérés depuis le début du siècle, de la petite maison du XIXe siècle qu'on adapte vaille que vaille, à la maison et à l'étable modernisées. De l'une aux autres une parenté de structure tisse ses liens. L'histoire et la société rurales ne se sont pas arrêtées, immobiles, figées dans un âge d'or, pour bondir brusquement un beau jour. Elles ont cheminé continuellement, lentement, au fil des saisons et des générations.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La maison Rocher

La maison Rocher est une des plus «archaïques» de Belpeyre : les villageois y font référence lorsqu'ils veulent illustrer l'inconfort, la promiscuité, le manque d'hygiène qu'ils ont connus autrefois : *«C'est vraiment une gargotte, la maison Rocher, c'est petit, c'est sale, il n'y a pas de confort...»*. Et c'est vrai que cinq personnes y vivent dans moins de trente mètres carrés habitables. N'ayant que trop peu de terres, les Rocher n'ont qu'un maigre cheptel (7 à 8 vaches). Ils sont certainement la ferme la plus pauvre du village, et partant n'ont guère pu moderniser ni l'exploitation ni la maison.

Pour nous c'était peut-être là la «maison-type», le modèle ancien, celui qui correspondait encore au cadre d'une vie traditionnelle du début du siècle en Margeride (et de sa misère), telle que nous l'imaginions. Elle correspondait à ces descriptions que les membres des Sociétés Savantes du début du siècle (médecins, hygiénistes divers), nous livraient à propos de la *«Maison des régions froides qui emprunte au pays quelques chose de sa rudesse farouche, à ce carré de granit cramponé au sol. Architecture de silence, à*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

l'image des paysages, que nous offre cette région de hauts plateaux et le tempérament de ces habitants»[1].

Les premiers entretiens semblent confirmer notre impression : M. Rocher (72 ans) insiste sur l'ancienneté de sa maison bâtie par son père ; une date demandée, pour en préciser l'origine désamorce aussitôt toute tentation passéiste ; ce que la plupart des paysans qualifient d'ancien ne remonte guère au-delà de 1920. Une vérification au cadastre, nous indiquera plus tard que la maison fut en réalité bâtie par le grand-père, J.B. Rocher, en 1884 ; la mémoire de son petit-fils Firmin ne l'avait pas retenu.

De cette maison de 1884, nous savons maintenant qu'elle a subi une série de transformations qui nous serons énoncées au gré des souvenirs d'alliances et de partage du patrimoine. Histoire de maison et histoire de famille ne sont en effet jamais dissociées dans le discours des habitants interrogés.

Dans la mémoire du village, l'origine historique de la maison s'inscrit à l'occasion de l'incendie du 14 juillet 1928, provoqué par la foudre qui la détruisit presque en totalité, laissant les murs nus, noircis.

Les voisins se souviennent encore des lueurs qui rougeoyaient la plaine de Belpeyre et du cousin «souffré», qui depuis est resté «bizarre». L'événement fut relaté à l'époque dans le journal local «Le Soc». Ce curieux feu d'artifice sert de point de départ à M. Rocher lorsqu'il retrace l'histoire de sa maison. Sa femme, consciente d'y être entrée par alliance (en 1942), en évoque l'acte de naissance par cette formule : *«C'est une propriété qui est sortie des Rocher».*

1929-1955

Lorsqu'ils réaménagèrent leur maison en 1929, après l'incendie, qu'ils ont à refaire toute la charpente et la menuiserie intérieure (tout est en bois à l'époque), les Rocher ne modifient rien de fondamental dans la maison : les murs sont bons, on les conserve. D'autant que, durant toute cette période, le bâtiment (le même qu'actuellement) est une juxtaposition de deux maisons, ayant chacune logis et étable. Chaque partie était occupée par les héritiers du grand-père : à l'ouest les cousins, l'oncle et la tante, à l'est Firmin Rocher et sa mère. Lorsque l'actuelle Mme Rocher est entrée dans la maison de sa belle-famille, elle n'habita donc d'abord que le «bord de la maison», l'oncle étant «au milieu». Ce n'est que longtemps après qu'*ils ont changé, ils ont dit : nous allons nous mettre sur le bord (c'est-à-dire : prendre pour part l'extrémité de la maison) et on va vous donner le milieu. Pardi... que c'était à eux, notre oncle.*

1 Rouchon (Ulysse) – *La vie paysanne dans la Haute-Loire*, Ed. de la Société des Etudes Locales, 1933.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

C'est le partage des biens qui dans un premier temps soutient la description de la maison d'autrefois, qui marque et délimite l'espace. Les lieux sont nommés dans leur appartenance familiale. Ils répartissent les héritiers avant de signifier leurs fonctions.

1955-1976

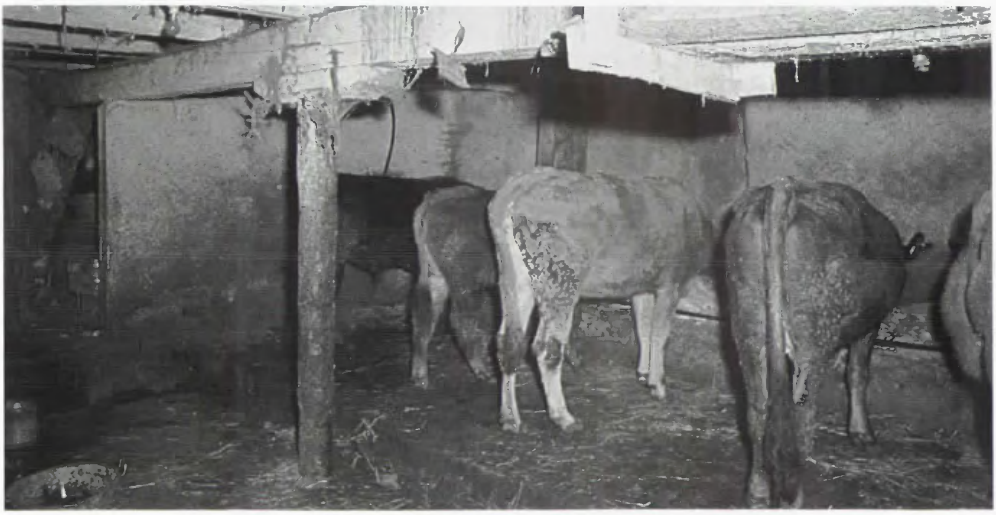
En 1955 donc, après rachat et échange, M. et Mme Rocher ont enfin leurs parts d'un seul tenant, les trois-quarts du bâtiment, les cousins s'étant établis plus bas dans le village, et l'oncle et la tante étant partis au hameau voisin.

> *«Ça fait que, maintenant ils (les cousins) ont leur part là-bas (à l'extrémité) et nous autres la part de l'oncle que nous gardions et la nôtre de mon beau-père.. Toute la maison d'ici».*

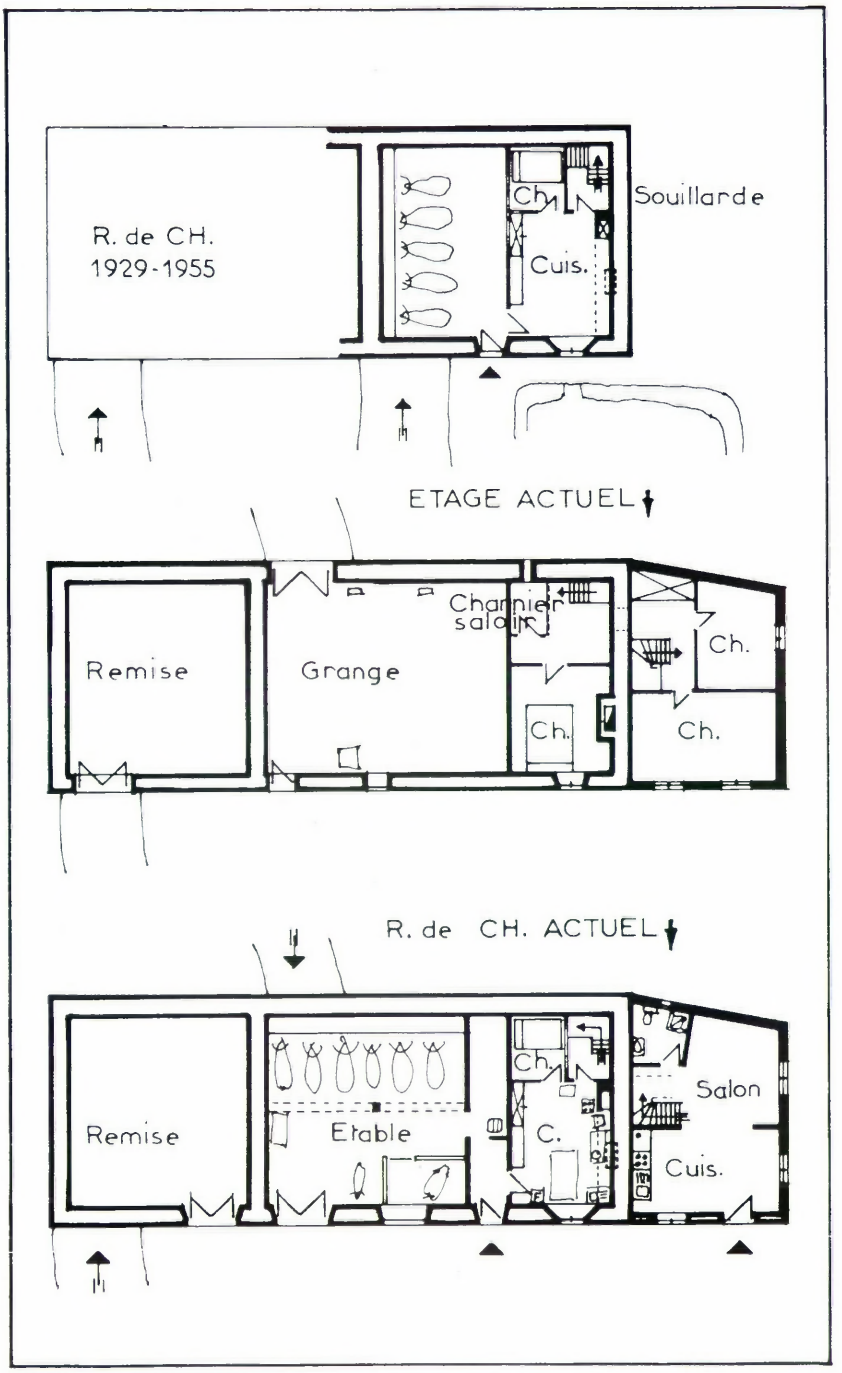
La maison d'ici, c'est-à-dire celle que nous connaissons aujourd'hui, naît donc d'une annexion d'espaces successifs et d'un détournement des fonctions anciennes. L'ancienne cuisine des oncles et cousins a permis d'agrandir l'étable actuelle.

> *«Dans la bergerie actuelle (l'extrémité), il y avait une cuisine ; alors il y avait la cousine et les oncles et une tante, enfin qu'ils étaient là-bas tous».*

> *«Depuis on a changé tout ça, on a changé avec l'autre (le cousin) et puis on a mis les bêtes de l'autre côté là»* (l'étable actuelle).



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les Rocher peuvent alors, enfin, déplacer «l'aiguille» (mur de refend qui séparait les deux maisons, ayant la forme des pignons qui, à l'époque des toits de chaume, étaient extrêmement pointus) et la reconstruire cinq ou six mètres plus loin, clôturant leur partie et agrandissant leur étable. Ils profitaient ainsi d'une véritable porte d'étable, évitant d'entrer tous, hommes et animaux, par la même petite porte, comme ils l'avaient fait jusque-là.

Ces travaux permis grâce à l'obtention d'une subvention, obligèrent en même temps à supprimer la «montade» au milieu de la façade sud, de la porter au nord, et d'ouvrir une fenêtre dans l'étable qui jusque-là ne comportait aucune aération, aucun jour :

> *«Eh bien ! On y voyait par la porte quand nous avons changé, il nous a fallu, comment dire faire une grande fenêtre, blanchir et tout ce qui s'ensuit et voilà pour avoir la subvention ; et l'étable, est comme ça maintenant».*

La liste des transformations qui restructurent l'espace ancien, dans la hiérarchie de son énoncé, permet de saisir la maison actuelle, comme un produit de décloisonnements/cloisonnements successifs : on décloisonne pour agrandir l'étable, on recloisonne pour mieux séparer le logis d'habitation de celui des animaux.

Ce qui caractérise l'ancienne maison dans le discours de Mme Rocher, c'est en premier lieu l'existence d'une porte unique :

> *«Nous étions derrière le cul des vaches comme on dit».*

Cette porte unique, nous le verrons par la suite, reviendra très souvent comme signe d'archaïsme.

> *«C'était pas agréable, et même tout c'était pas bien, de rentrer par la même porte et dans le temps, il y en avait beaucoup, beaucoup de ça ; surtout les vieux, mais maintenant, vous voyez bien, les maisons se font plus gentilles, plus ça».*

Un couloir viendra consommer la séparation entre étable et habitation, la cuisine «toujours la même», porte si on sait les lire, les traces de l'histoire racontée plus haut. A droite, en entrant, le buffet qui sert en même temps de cloison a été acheté en 1929, après l'incendie, à un menuisier de «La Chaze». Accolé au placard de rangement, il date la maison plus réellement que le cadastre pour la génération qui l'habite actuellement.

En face, la cheminée qui a conservé l'ancienne hotte, contrairement à beaucoup d'autres maisons du village, abrite en son centre une cuisinière à bois, flanquée d'un évier récemment installé par la belle-fille ; à gauche, le fauteuil de M. Rocher.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Au fond de la pièce face à l'étroite fenêtre, deux minuscules portes à petits carreaux tendues de tissus à carreaux bleus : celle de gauche ouvre sur la petite chambre des parents, qui fut fermée en 1955, date à laquelle le lit clos disparaît.

«Un lit avec des rideaux, c'était couillon ça, on en voyait pas mal dans le temps».

Celle de droite monte à la chambre (par une patouille), aujourd'hui occupée par le fils et sa femme (depuis 76). Comme il est fréquent dans beaucoup de maisons tant que dure la cohabitation de deux générations, M. et Mme Rocher, eux-mêmes, dormaient en haut jusqu'à la mort de la belle-mère.

«Quand la belle-mère est morte... nous avons couché beaucoup, puis on était pas grand, pardi, il avait le trois gamins qui sont venus, les deux filles et le

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

garçon, alors il a fallu céder la chambre aux filles, et le gamin couchait de ce côté-ci, alors voilà quand on est pas grand, on est pas grand».

Cette chambre là-haut, qui à l'époque «tenait tout» (l'étage) a été depuis amputée de «la petite chambre», qui, nous l'apprendrons bientôt, n'est autre que «la chambre du cochon», c'est-à-dire le «charnier», où est conservée la charcuterie de toute une année, fabriquée à partir du cochon abattu en décembre, ou janvier.

Mais à propos de la cohabitation, Mme Rocher constate que si elle et son mari *y sont passés, aujourd'hui ce n'est plus la même chose* et a encouragé son fils à faire sa propre maison : *moi, il y avait déjà longtemps que je lui disais au fils : si c'est pas pour rester... Mais fait un logement pour pouvoir si tu venais à te marier, pour un moment ou pour l'autre...*

1977

Lors de notre séjour suivant, la maison Rocher était affectée d'un curieux «bourgeonnement» : la nouvelle maison du fils et de sa femme, venant en effet s'accoler au mur extérieur, économisant de fait la construction d'un quatrième mur et conservant ainsi le passage pour rentrer le tracteur à la grange.

Ce contact des deux maisons qui au premier étage pourront communiquer par une porte reliant l'ancienne chambre à la nouvelle, actualise de façon originale, la confrontation quotidienne de l'espace de deux générations et de leurs références à des modèles culturels différents.

En allongeant encore le bâtiment, la «nouvelle maison» plonge de longues racines dans le passé, renouant avec la tradition des «barriades». Pourtant ce qui se joue dans sa construction ne semble pas pouvoir se réduire seulement à la séparation de deux générations. Certes, il ne s'agit pas d'un «pavillon» isolé au milieu de sa parcelle, mais en même temps qu'une tradition inconsciente, elle véhicule des références à de nouveaux modèles culturels, manifestes dans le contraste des deux maisons.

L'existence d'un passage au premier étage, qui à la mort des parents permettra de *récupérer l'ancienne maison et d'agrandir ainsi la nouvelle, parce que la maison elle sera à nous, après, on pourra l'arranger, le faire à notre façon...* permet d'une part :

– L'utilisation de la «vieille maison», comme espace de transition entre la nouvelle maison et les bâtiments proprement agricoles (étable et grange).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

> *«Avec la communication, on a pas besoin de traverser dehors, parce que pour le moment, il y a les vieux qui surveillent les vaches, mais plus tard, il nous faudra lever, pour aller voir de temps en temps si la vache elle a fait le veau et tout. Alors il nous faudra traverser dehors ! C'est prévu sur le plan»* (la belle-fille).

La nouvelle maison fait l'économie du «fonctionnel», des lieux de travail, de transformation, en se reposant sur l'ancienne, en s'y reportant, la détournant en quelque sorte. La communication intérieure permet la préservation des fonctions de l'espace traditionnel (passage de l'habitation à l'étable), en évitant les inconvénients de la promiscuité qu'elle supposait entre bêtes et gens. Elle garantit également l'indépendance du jeune couple, tout en conservant les avantages de la cohabitation au niveau de la garde des enfants, du partage des tâches domestiques, par exemple.

> *«Pour veiller, pour un service ou pour l'enfant...».*

– D'autre part : la rélégation d'espaces traditionnellement affectés aux activités dites «sales», c'est-à-dire liées à la marche de l'exploitation et à l'entretien.

> *«De l'autre côté (c'est-à-dire dans l'ancienne cuisine), je pourrais faire ma lessive, cuire le manger du cochon, la cuisine restera plus propre... parce que vous comprenez : il faut que ce soit une cuisine présentable, parce que c'est ma cuisine qui donne sur le devant et après la salle de séjour...* (la belle-fille).

La situation financière du jeune couple ne leur permettant pas de prévoir un corridor, c'est l'ancienne maison qui en assurera la fonction, en quelque sorte, quand ils les auront réunies.

La juxtaposition en assurant au niveau spatial le détournement fonctionnel, la transition, la relégation d'activités, sert surtout à confirmer la «nouvelle maison» comme «vraie maison». C'est ce qu'exprimera la belle-fille :

> *«Nous préférions, plutôt que d'agrandir l'ancienne* (c'est pourtant ce qui se passe) *avoir une vraie maison : là où il y a les chambres, la salle de séjour, la cuisine à part...».*

Si nous nous sommes attardés sur cet exemple, c'est qu'il est révélateur des différents niveaux possibles de saisie de la transformation de l'habitat et que celle-ci ne se réduit pas à la pénétration mécanique des modèles urbains en milieu rural. C'est dire, qu'elle s'appréhende à travers différents registres (fonctionnel, symbolique...) et que ce qui semble être ici en question est l'approche d'une «vérité», d'une authenticité de l'habitat

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

(dans le discours des habitants), atteinte à travers différentes opérations de différenciation, de compromis, d'échange ou de négation.

En même temps, cet exemple montre bien que la plus «traditionnelle», la plus «typique» des maisons, n'est que la somme de permanentes transformations, d'ajustements.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La maison Fage

La maison Fage est reconnue par tout le village comme la plus moderne : rien à voir avec les petites bicoques obscures, humides, du passé. Et pourtant ...

La famille Fage habite Belpeyre de très, très longue date, bien au-delà des mémoires. Les archives témoignent de sa présence au village de manière continue aux XVe, XVIe, XVIIe siècles... Composante de cette communauté, elle en a assuré la continuité, mais aussi la permanente transformation.

Belpeyre, petit mas de défrichement, était autrefois situé un kilomètre plus au nord, à cette croisée des chemins dont le nom conserve encore la trace (le mazache). Descendant dans la plaine, le mas acquit progressivement le statut de village, de paroisse, de commune. C'est ici que prend corps son histoire et celle de la maison, que M. et Mme Fage nous racontent.

> *«Nous autres, notre maison avant elle était au milieu du village ; et mon arrière grand-père, sa maison elle était là-bas ; et quand il a voulu se marier, qu'il a trouvé que c'était trop petit, il a fallu qu'il agrandisse ; mais il y avait un voisin de chaque côté : il a pas pu prendre de place. Il y avait ce pré où il a construit cette maison en haut du village, c'est pour ça qu'elle a été écartée des autres* (environ 150 m).

M. Fage (62 ans), qui l'appelle maintenant la «maison vieille», et qui l'a transformée depuis en gîte rural loué aux villégiateurs les mois d'été, se souvient bien de cette maison, et pour cause :

> *«Moi, je suis né là-haut. On avait nos habitudes, on se trouvait bien... on avait qu'une chambre pratiquement, on y couchait tous dedans, mais on était bien quand même.*
>
> *«Celle-là, elle était à peu près identique aux maisons de partout : ils avaient une cuisine avec une grande cheminée, et derrière la cuisine une cave où on mettait les pommes de terre, et un escalier pour monter dans les chambres et un saloir pour mettre le cochon. A quelque chose près, c'était le même modèle. Là-haut, les fenêtres étaient un peu plus grandes, déjà elles étaient un peu plus larges et plus hautes, question de plafond... Ça dépendait de*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

l'importance de la famille, comme nous on a été trois fils et une fille, et le papa et la maman, on était 6 ; le papa et la maman couchaient en bas dans le lit qui était en face de la porte, à la cuisine, qui était fermée : on le fermait avec deux rideaux. Et nous autres, on couchait à la chambre en haut. On avait deux lits là-haut dans les chambres. Et l'étable, c'était l'endroit où c'est écroulé».

Cette étable où logeaient sept vaches, était peu séparée du reste de la maison : *«c'était des planches même pas jointes, avec une porte pour communiquer de la cuisine à l'écurie».*

«Comme il était un peu éloigné pour aller cuire au four, il s'était fait son four tout seul. Les autres, en bas du village, quand le four marchait pas, ils allaient cuire chez lui».

«Et dans la cuisine, il y avait un puits au coin du feu, et la flotte, elle était tout le temps à la hauteur du plancher. Au début, je me rappelle que c'était des pierres (au sol)*, les unes contre les autres. Seulement, comme ça faisait froid, mon père il avait fait un plancher pour que maman elle ait moins froid. A la veillée, on faisait cuire des pommes de terre à l'eau, et quand on les avait fait cuire, on les serrait un peu, on les pelait et on les faisait griller sur le feu, et on les mangeait comme ça... et quand on avait mangé les pommes de terre, il y avait une bassine en cuivre, et chacun notre tour, on remplissait la bassine d'eau et toc... une loupée, pour faire descendre les patates».*

«On était pas mal, moi je trouvais qu'on était bien. Dans ma maison quand j'étais petit (...) je me plaignais de rien, il me manquait rien. Le soir en rentrant de l'école, on avait pas l'électricité, mais j'apprenais mes leçons au coin du feu, à la lueur de l'âtre et du feu qui flambait. On était éclairé par les bûches. J'avais mon coin, juste à côté du feu... Mon père, il restait de l'autre côté et moi j'étais de celui-ci ; mes frères, ils étaient tout autour. Des fois, on changeaient, ça dépendait. La maman, elle avait pas bien le temps de se mettre autour du feu, mais enfin... quand elle était tranquille, elle se mettait sur le centre aussi».

«Les bougies, ça existait pas ou très peu : il fallait les acheter. On s'éclairait avec de la résine : mon père, il allait au bois, il récupérait des morceaux de branches résineux. Les résineux ça brûle bien».

«Là-haut, tous les soirs, il y avait du monde : mon père, il était savetier, et tous les soirs il y avait des gens qui venaient se faire chausser. Les gens, ils

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

portaient des sabots, à cette époque là ; et toutes les veillées, jusqu'à minuit, mon père, il faisait des sabots. Il faisait trois-quatre paires de sabots par jour à la veillée : une semaine, il les taillait à la hache, la semaine d'après, il les passait au banc, et le coup suivant, il les perçait».

Pour travailler le père s'éclairait : *«d'une grosse lampe à pétrole. Il y avait presque que nous dans le village à avoir une lampe : ils en avaient pas besoin et ils veillaient pas. Pour mon père, quand il faisait des sabots, il fallait qu'il voie un peu plus».*

Image d'Epinal de la mémoire enfantine, la maison d'un siècle (1833-1934) touchait à sa fin : *«La maison vieille elle était pas suffisante, elle était pas assez grande. Et puis, elle était vieille. Il y avait des gouttières dans le toit et le mur qui s'écroulait... Et pour être plus près du village, mieux placés que là-haut. On est plus près de l'école».*

«Comme notre maison, elle était trop petite là-haut, il y avait la loi (Loucheur), on a dit : on va en profiter de la loi ; et il a demandé si on avait droit. Et comme on avait élevé 4 enfants, à partir de 3 ou 4 on avait droit, et comme on était 4, on a dit on va en profiter. Et la loi, ils nous l'ont accordée».

«Il y avait une subvention, c'était pas grosse, je peux pas dire exactement le taux. Je me rappelle pas bien combien ils ont touché, mais je sais que la maison elle nous a coûté 14.000 francs pour la construire en 34 : les quatre murs et la toiture, d'ailleurs pas trop finie, quoi. C.a a fait une partie nous autres. Avec la subvention, on a touché 5-6.000 francs ? La moitié peut-être 7.000 francs ? Il fallait un plan pour construire. Alors les plans, c'est les architectes qui les délivraient».

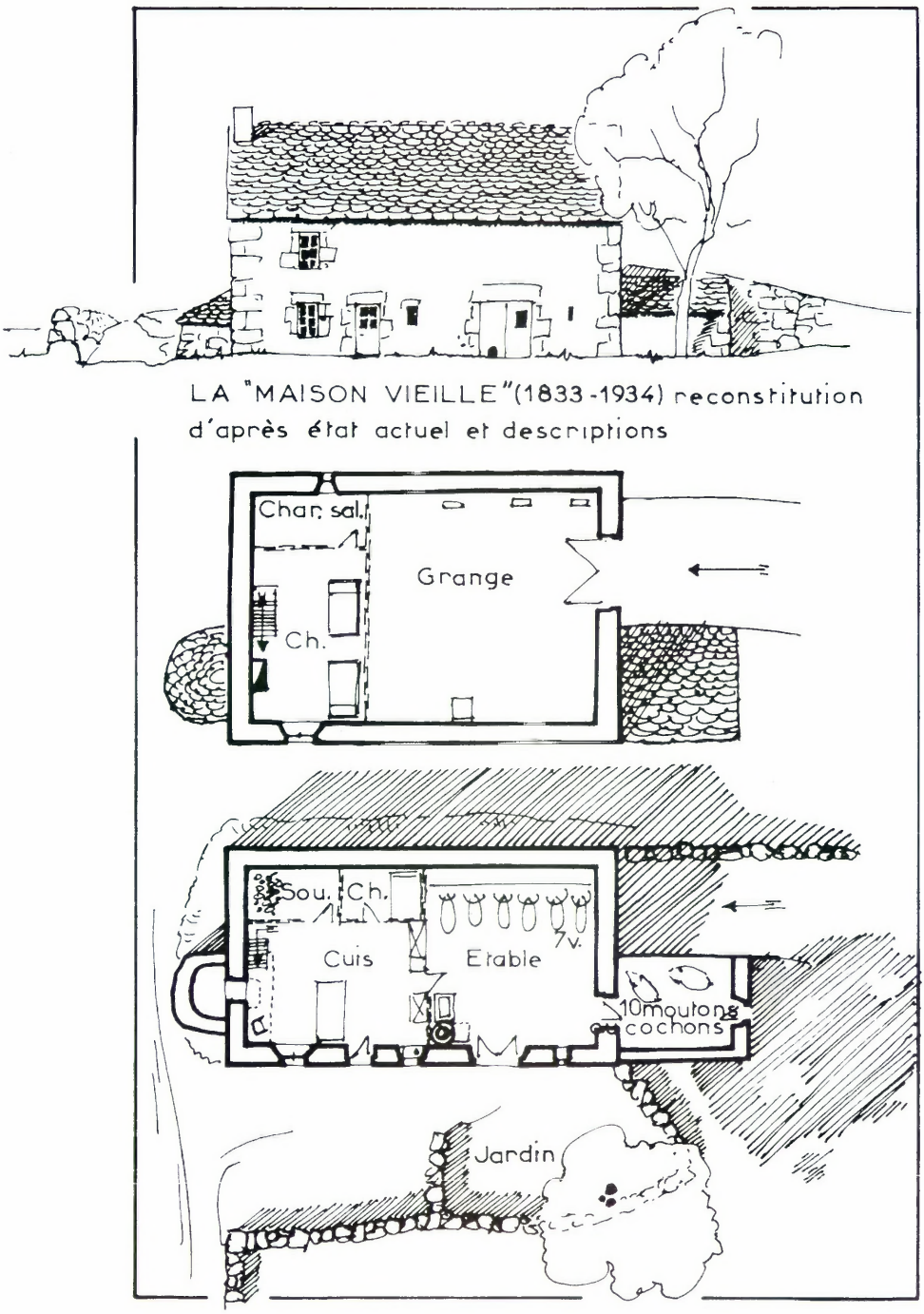
«C'est l'architecte qui nous l'a faite, il a pris modèle sur les maisons du village : ça se rapporte au coin où ils construisent».

«Quand on a construit, on a calculé. On a dit : si on la met là, ça sera plus court, et on aura moins de travail... c'est mon père qui avait dit ... on a déjà pris modèle sur la vieille qu'on habitait. On avait dit, ça et ça, ça va pas, alors on a amélioré ce qui allait pas. Il y avait suffisamment de place, il y avait pas assez de chambres, et aussi c'était pas assez bien situé».

«Il avait mis la cuisine plus près du chemin pour pouvoir être mieux placés, pour aller vite».

«La maison, nous on l'a donnée à Bloch : alors, il était aux pièces ; pour faire cette maison là en 34, elle faisait 22 m de long et 9 de large, sur la hauteur

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



LA "MAISON VIEILLE"(1833-1934) reconstitution d'après état actuel et descriptions

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

qu'elle a maintenant, on avait donné 15.000 francs. On a fourni le matériel : les pierres, la chaux, et la charpente et les planches».

«Les pierres, nous, on a un champ dans la plaine qui a justement des pierres : on les a tirées de là. Mais comme on avait déjà la vieille (maison)*, on a commencé à se servir des vieilles pierres qu'il y avait et qui étaient utilisables. Et il nous en a pas manqué tant que ça, parce que les murs ils faisaient un mètre, et ici les murs on les a fait que de soixante. Alors, ça fait qu'on a récupéré 40 centimètres de largeur».*

Pour se rapprocher du village, le père de M. Fage avait bien pensé profiter de la maison natale de sa mère, bâtie en contrebas sur la parcelle où il a construit. L'améliorer ?

«Non, ç'aurait pas été possible, ç'aurait été gacher du travail : il y avait presque pas de cour».

Et puis,

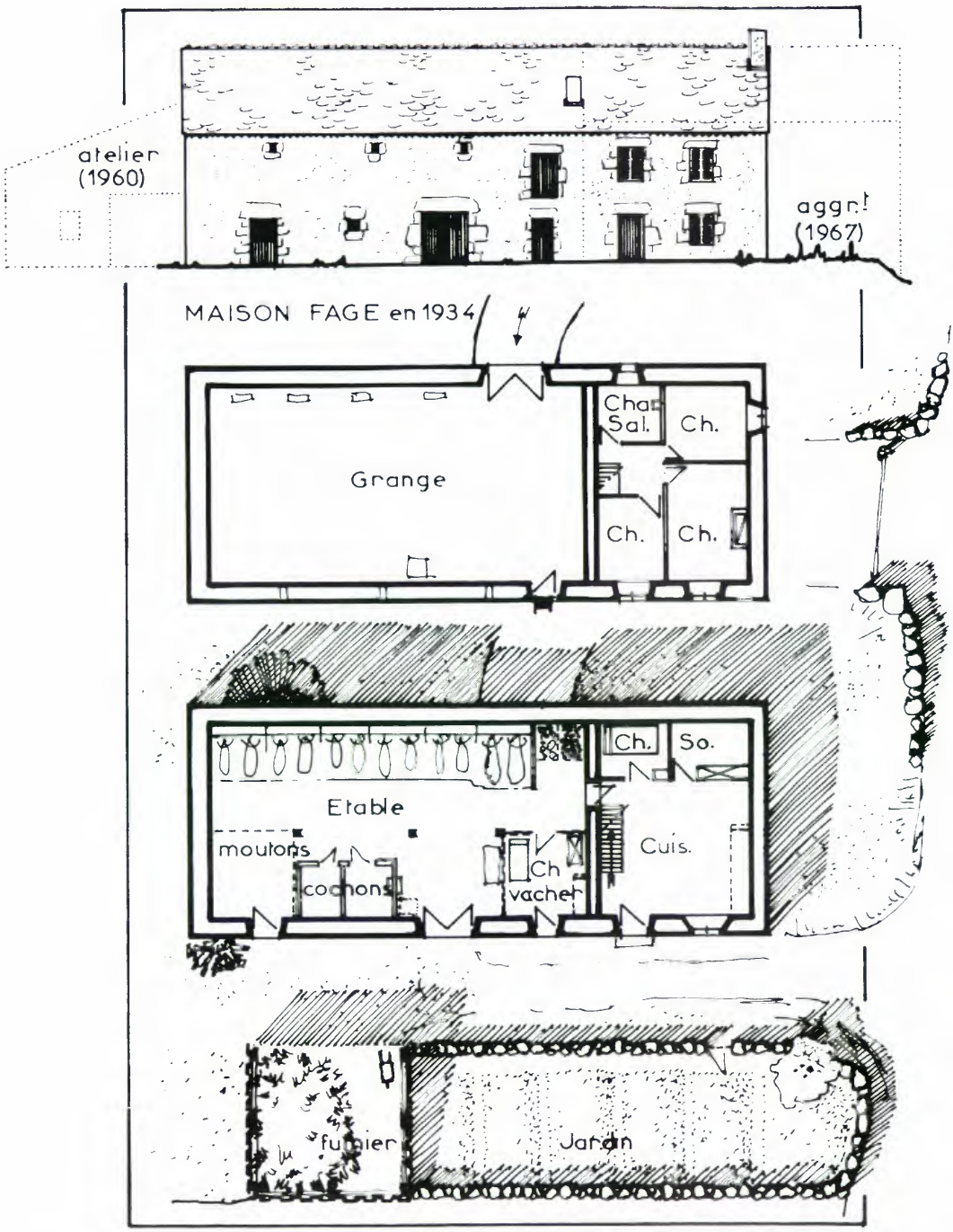
«notre maison était au fond de notre parcelle, près de la grange de Duprat. Comme elle se trouvait complètement en bas de notre parcelle, mon père a dit : il faut la monter en haut. Elle était trop petite, elle était vieille, elle valait plus le coup, on pouvait pas vivre dedans. Alors, on l'a montée ici pour être davantage orientés, pour pouvoir profiter de notre parcelle qui est à côté, du large qu'on avait autour de nous».

Ainsi fut-il décidé de construire à neuf, et de récupérer les matériaux.

«On a fait la maison en entier : on a fait l'écurie, la grange, et puis la cuisine, en plus petit» (que maintenant). *«Il y avait trois chambres : deux sur le devant et une derrière».* L'escalier, *«il était en face de la porte d'entrée, et la cage d'escalier donnait sur la cuisine». «La cheminée était à droite en entrant... Elle a pas marché (...). La cheminée était là et ça fumait qu'on pouvait pas se voir dedans. Il a fallu mettre une cuisinière. On avait une grande cheminée de campagne bien taillée... on a pratiquement tout essayé».*

Au bout de l'étable, *«avant il y avait des moutons, là : mon père il aimait avoir des brebis. C'est lui qui les soignait. On les faisait rentrer par cette porte, et c'était le coin où on les faisait manger. On avait mis une clède : comme ça, ça faisait écurie pour les vaches, les moutons, les cochons, pour tout ça. On avait moins de vaches. Et maintenant les brebis on les a perdues parce que c'est la question du berger».*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Cette cohabitation coutumière des différents animaux était pourtant tout aussi traditionnellement déconseillée par le dicton : *«Luèn de la vache et de la fédo, tchas tene lou habilla de sédo» (le cochon il faut le tenir loin de la brebis et de la vache, c'est nuisible l'un pour l'autre). «C'est valable question chaleur, mais en faisant pas beaucoup».*

En 1947, retour de la guerre, M. Fage se marie. Sa femme, tôt orpheline de père, avait été placée dès 8 ans dans d'autres fermes. A 23 ans, elle rencontre M. Fage, la trentaine, dans une kermesse. Son contrat la liait jusqu'au 10 octobre. Le 8 novembre, ils se marient, et M. Fage vient avec son char à bœufs enlever la belle et son trousseau.

Un an après, naît le fils aîné, puis six autres enfants, jusqu'en 1965. La maison se remplit, se bonde :

> *«Quand je me suis marié, on habitait ensemble. On avait trois chambres : il y avait celle du papa, nous autres on était à côté, et il y en avait une pour les petits. C'est pour ça quand j'ai trouvé petit, on a construit».*
>
> *«On a agrandi, parce que on a compris que pour les gosses, ça faisait besoin. Pour élever des gamins, il faut de la place».*

C'est peu dire à côté des problèmes auxquels Mme Fage était confrontée :

> *«Moi, quand j'avais mes six gosses, et la grand-mère, ça faisait sept, et nous ça faisait neuf, et la tante qui venait l'été, ça faisait dix, et quand les beaux-frères montaient... alors où coucher ? Et j'ai eu gardé mes neveux de Nîmes, ici, le fils et la fille pendant les vacances d'été, et quand une mère de famille, elle est là et qu'elle se trouve avec 10, 12 personnes...». «Pour nettoyer les chambres, il fallait que je mette le lit des gosses sur le mien : vous croyez que quand on est tout le monde dans une chambre, c'est intéressant ?».*

Jusqu'en 1964, durant dix-sept ans, M. et Mme Fage resteront aides agricoles sur l'exploitation du père. Celui-ci âgé, passera la gouverne à son fils – laissant une famille, une maison derrière lui, il décède deux ans plus tard (1-1-66) et sa femme ne lui survit qu'une année (20-1-67). Dans ce carnaval des naissances et des décès, des joies et des peines, M. Fage avait pris sa décision. Le 1er août de la même année commence le chantier pour agrandir la maison. Il durera sept mois et demi (12-2-68). Il fallait se loger durant l'hiver. La famille se calfeutre dans l'atelier.

> *«L'atelier, je l'ai construit quand j'ai acheté ma voiture, en 1960. Ça a été un problème quand j'ai acheté ma voiture. J'ai dit : où c'est que tu vas la mettre maintenant ? J'ai pas acheté une voiture pour la faire coucher dehors, c'est*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

pas un char, ça ! Même un char il est pas bien dehors, c'est comme tout. Tant qu'à faire, j'ai dit, il faut le faire assez gros, quoi ! Qu'on puisse mettre le tracteur et la voiture. Et puis comme j'aimais un peu bricoler le bois, j'ai mis mon établi, avant, je le mettais où je pouvais : je travaillais à l'écurie, à la place des génisses (ou des brebis). On avait fermé un coin, là-bas, en face de la porte, et j'avais fait mon coin».

Pour quelques mois l'atelier devient donc maison.

«On avait fait une double porte qu'on avait bien bourrée avec des ballots de paille. On avait la cuisinière (à bois), *j'avais mon évier : j'avais l'eau quand même, j'avais tout. L'hiver, on couchait là quand même où il y a les lapins* (chambre de vacher dans l'étable) *avec les deux gamins ; et puis le samedi, quand les grands venaient* (remontant du lycée de Mende), *ils se couchaient dans l'autre maison* (gîte, acheté), *on allait allumer la cuisinière».*

«L'architecte (en réalité le dessinateur de la SICA-HR), *il est venu me voir et il m'a demandé comment il pouvait s'y prendre pour me faire une maison qui me convienne, ce que j'avais besoin».*

«Oui, c'est l'architecte qui m'a fait ma maison, qui m'a fait le plan. Il est venu me voir avant de construire ; il m'a dit : voilà, vous avez tant de mètres carrés, vous aurez une surface de tant. On a calculé d'aller jusqu'au chemin ; je sais pas si il y a cinq ou six mètres, j'aurais pu en laisser un mètre par exemple, mais qu'est-ce que j'en aurais foutu de ce mètre ? On a dit tant qu'à faire on va aller jusqu'au chemin. Et puis après, avec la surface qu'on a eue, on a dit : là-dedans, on va y caser ça et ça, et ça, voilà ; on est pas gênés pour passer, des belles ouvertures pour pouvoir bien y voir, et puis on a utilisé le restant : on a fait une salle de séjour, on a fait la chambre à côté...».

«Ils l'on vu d'après le plan ; ils ont partagé la maison en deux : un couloir et une pièce de chaque côté. On aurait pu faire la cuisine là-bas (côté chemin), *seulement, il fallait traverser tout le salon pour aller voir à l'écurie... Alors, c'est pour ça que moi j'ai tenu que la cuisine soit plus près de l'écurie, pour pas salir le salon».* (Mme Fage).

Le 1er août, foin engrangé mais les moissons restant à faire, le plan décidé, le chantier commençait :

«On a tout refait, tout, tout ; on a tout tombé. Même le devant, il a fallu qu'on le tombe pour faire les ouvertures. On a tout balancé. Un peu de

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

derrière on a conservé, la partie du dos. Mais il a fallu le percer pour faire les ouvertures – la salle d'eau, et puis l'escalier, la souillarde et tout, il a fallu tout casser. On a pas conservé grand-chose. Les gens, ils disaient qu'on était fous de démolir une maison toute neuve. Dans le village, chacun a bien fait un peu de moderne, mais pas quand même comme nous a fait – c'est-à-dire que si on se lance pas un jour, on fait rien, quoi ! On aurait pu aussi sans démolir, faire une cuisine à côté, dans la cour ou ailleurs, seulement pour soigner les bêtes on était pas sur place».

«Question de la grange, on a pas touché à la grange».

«Ça m'a donné de la peine pour démolir ce mur. J'aurais pas eu besoin de le démolir, on aurait pu en monter un autre à côté ; seulement j'ai récupéré le matériel : j'ai eu les pierres».

«J'en ai même dans un champ à moi, là-bas où il y avait le champ de trèfle l'année dernière, dans ce champ, on prenait les pierres pour construire. Presque toutes les pierres sont sorties de là-bas, parce que vraiment c'est une belle pierre. On les avait toutes triées là-bas et bien taillées. Seulement, en construisant la maison, les maçons, ils ont fait une gaffe, ils ont fait sortir un petit peu l'arête et elle penchait un petit peu trop en dedans. Alors, la flotte quand elle est descendue sur la façade, quand il pleut, elle s'est arrêtée à l'arête, poussée par le vent, elle venait sortir dans la maison».

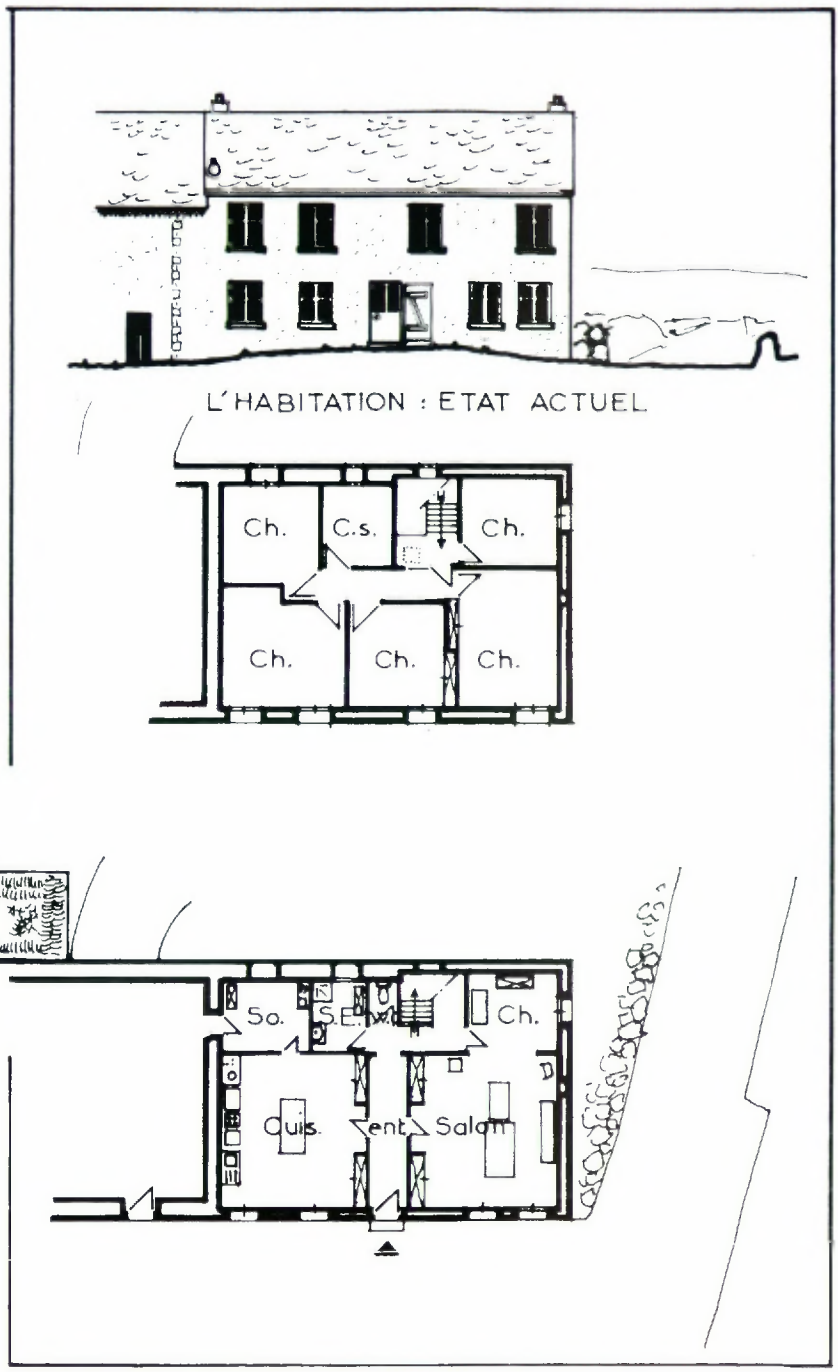
«Il a fallu qu'on crépisse, ça a été bien dommage parce qu'on voulait faire une façade rien qu'avec des pierres taillées. Il a fallu qu'on taille les pierres et encore qu'on crépisse en plus».

«L'architecte, quand il est venu, l'ingénieur du génie rural, quand il a vu une façade comme ça, il m'a dit : elle est belle, M. Fage. Il faut pas que vous me crépissiez ça, parce qu'elle est très belle. Parce qu'ils avaient fait un devis, ils avaient porté le crépissage et tout. Et nous autres, on avait décidé avec les maçons, comme la pierre était tellement jolie, de faire que les joints, de laisser les pierres apparentes».

Du plan et du devis primitifs à la maison actuelle, il y eut encore quelques ajustements, comme :

«Les doubles-fenêtres au nord, parce que les volets avec la neige, c'est pas bon : tu les laisses ouverts le jour, et la neige se met dans les encadrements de la fenêtre et tu peux pas fermer le volet. Une année après, à l'automne...

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

c'est nous qu'on les a posées, c'était pas prévu par l'architecte. Il savait pas quel temps il faisait chez nous». (tourmentes de neige fréquentes).

Ou bien comme la porte de communication avec l'étage (méjo) que la réglementation interdit :

«Seulement ici, comme nous sommes quand même au grand air, il y a pas d'infection, ni rien du tout, et ça nous paralysait de passer dehors pour aller à l'écurie. Alors, une fois qu'on a eu notre subvention, qu'on a eu construit, on a fait notre petite porte, et maintenant on passe par dedans».

Construite, agrandie, aménagée, habitée, leur maison est restée depuis dix ans la plus moderne du village, et M. et Mme Fage sont fiers de nous la faire visiter.

(M. Fage) *«Une maison de paysans, presque, la cuisine c'est le coin où on vit le plus : parce que c'est là où on se rassemble tous pour casser la croûte, c'est là qu'on parle un peu, c'est là qu'on vit quoi ! et on est tous ensemble (...), c'est la pièce qui reçoit tout».*

(Mme Fage) *«Dans la cuisine, il y a ma cuisinière* (en fonte), *bien sûr, pour faire le manger, et ensuite le truc du bois qui est à côté pour recevoir le bois. On l'a fait faire chez le menuisier. Et puis, il y a un réchaud à gaz pour me servir pour les bricoles* (ce que nous appelons, nous, une cuisinière), *ensuite ma machine à laver, très indispensable pour la famille, et l'évier : eau chaude, eau froide».*

La cuisinière qui ronronne tout le jour, durant l'hiver, et fait de la pièce un hâvre de chaleur, on l'allumera *«surtout le matin, en été, et puis le soir on la laisse éteinte».*

«Remarque que ces cuisinières, elles sont plus puissantes que ce qu'elles étaient avant».

Dans le coin entre la fenêtre et l'évier, une plante :

«Ma patience, je l'ai depuis que la maison a été construite. On m'a offert cette plante en automne, et je la renouvelle chaque année (...) elle bouge pas de là – hiver comme été elle est toujours dans son coin. Là, elle se trouve bien parce qu'elle respire, elle pousse bien».

Par cette fenêtre, à son poste d'observation, Mme Fage a vue sur le village :

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Là, on voit le clocher de l'église... et les gens qui sortent de la messe, les voitures... mais si je vois arriver une voiture, je vais tout de suite voir ce qu'il y a».

Ces quatre fenêtres en façade, larges, sont peut-être la plus grande fierté des Fage :

«Parce qu'on a constaté nous autres, qu'avec nos grandes fenêtres, nos grands carreaux, la lumière et le soleil rentrent et chauffent la pièce, et on se trouve mieux chauffés et mieux à l'intérieur qu'avec une petite ouverture, au contraire, c'est la lumière qui rentre, le soleil, le jour, c'est valable».

Entre les deux fenêtres de la cuisine : la télévision :

«On a choisi quand même que c'était l'endroit le plus commode, parce qu'on peut se mettre au coin du feu et l'avoir en face. Tandis que on était obligé de se mettre à côté des fenêtres pour regarder... et puis la lumière, elle va mieux».

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Au-dessus, la pendule offerte à M. Fage pour son anniversaire.

Sur le mur qui fait face à la cuisinière et à l'évier, la porte où l'on entre depuis le couloir, entre deux placards.

> *«Il y a le placard qui est destiné pour mettre la réserve de légumes, l'autre les casseroles, la vaisselle, le manger quoi !... C'était prévu dans le plan. On nous a dit que la pièce était grande que l'on pourrait mettre des placards, ça nous a évité d'acheter des meubles, le buffet par exemple... c'est à moi, mais ils touchent bien des fois»*. (Mme Fage).

Au centre de la pièce, une grande table avec des rallonges à l'italienne, construite par M. Fage. La dernière paroi, qui fait face aux fenêtres, est percée d'une porte qui conduit à la souillarde. Sur la cloison même, juste le calendrier où sont cochés les dates de chaleur et de vêlage, et au-dessus de cette porte, une boîte vitrée :

> *«Les vierges ; oui, il y en a pratiquement deux ou trois qui viennent de Lourdes. Il y en a une qui est un souvenir de mon pauvre* (défunt) *frère, et ma sœur, l'autre mon beau-frère».*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«La patouille, la souillarde», ça sert *«un peu de débarras – on y prépare ça des cochons... il en faut»*.

C'est en même temps une sorte de laiterie, avec l'écrémeuse, et de rangement, ou de passage vers l'étable.

«Ce n'est pas une pièce importante (principale ?) *la souillarde. Mais ils tolèrent pas qu'on mette la vapeur de la cuisine avec la vapeur des bêtes, je crois qu'ils ont entièrement raison ; en plus, quand on vient de l'écurie, on enlève ses choses sales pour se trouver propre dans la cuisine, quoi ! En plus de ça, il y a une chose qu'on a trouvée, que c'est l'essentiel : il faut commencer par tenir son écurie propre, on risque pas de salir la maison. C'est pas comme avant, les écuries n'avaient pas de rigole, c'était mal pavé et tout... tandis que maintenant c'est cimenté, il y a des rigoles d'écoulement et des buses qui tirent le purin. Pratiquement, on marche en pantoufles... Normalement, on la nettoie tous les matins, mais si on arrive à la nettoyer deux fois par jour, elle est aussi propre que la maison»*.

De plus, tout le rez-de-chaussée de la maison est carrelé *«parce que c'est plus facile à entretenir»*.

L'étable, qui elle n'a pas été reconstruite en 1967, et date donc de 1934, abrite 15 à 16 vaches, maintenant qu'il n'y a plus de brebis. Dans l'ancienne chambre du vacher sont disposés les clapiers des lapins, qu'entretient Mme Fage. Elle s'occupe également des poules qui perchent la nuit sur une claie suspendue aux poutres, devant la loge des cochons. Près de la porte de la souillarde se trouvent les réserves de pommes de terre triées : les grosses pour les cochons, les petites pour la famille.

Tous ces animaux, il faut les nourrir. C'est ce travail qui retient la famille au moins quatre heures tous les jours de la semaine en hiver, (mais celui-ci est long). De plus, il ne se passe pas de mois qu'une vache ne mette bas. Aussi, quand il neige, qu'il gèle ou qu'il tourmente, cette porte avec la maison *«c'est quelque chose qu'il faut y faire attention : quand il fait mauvais, des fois la nuit je me lève en chemise, je vais voir les vaches. Et s'il fallait passer dehors, faut s'équiper, faut s'habiller...»*. (M. Fage).

Aux poutres, aux murs, sont accrochés des outils qu'on y utilise, *«chacun à sa place, parce qu'autrement il faudrait les chercher»*.

Entre la porte à double battant et la loge des cochons, une échelle monte à la grange. Pour passer le foin par les trappes disposées le long du mur à la verticale des crèches, M. Fage ouvre une porte sur la façade sud qui lui donne la lumière. Souvent, il redescend

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

par cette autre échelle, s'il veut aller dehors. Pour rentrer la récolte de foin, il ouvre la grande porte au nord et fait monter le char par le «montadou». *«On a mis le câble et le moteur pour décharger le foin... et quand on arrive, on fait monter le paquet d'un coup»*. Mais M. Fage regrette un peu la construction de ce montadou. Depuis déjà pas mal d'années, on y fait une cave voutée, si ce n'est une dalle de béton et *«dessous on en profite pour y mettre du linge, ou pour y faire une porcherie, au lieu d'un amas de terre et de pierres (comme celui-là) c'est pas valable ça»*.

Après cette pente douce qui nous a fait glisser directement de la cuisine et de la patouille à l'écurie (deux marches à descendre en fait) restant toujours dans la partie chaude de la maison, on repart du couloir d'entrée, mais à droite maintenant :

> *«C'est la salle de séjour : si on fait un grand repas familial, c'est là qu'on se trouve. Autrement, en principe, nous mangeons dans la cuisine. Mais si l'été il fait chaud, on mange là, c'est plus frais, même si on est que quatre ou cinq. Il fait trop chaud là-bas quand la cuisinière marche tôt le matin»* (Mme Fage).
>
> *«Là, j'en serais bien jalouse de l'avoir bien propre : la table, un beau bouquet là-dessus, si quelqu'un arrive, on peut le mettre là – seulement, une fois il y à la menuiserie, une fois il y a les jouets, une autre fois, les enfants qui jouent... ils jouent là en principe, surtout quand le poële est allumé, il fait moins froid – ou alors, quand on tue le cochon, c'est là qu'on fait les saucisses»*.
>
> *«J'y ai mon congélateur, ma vaisselle de réception... le buffet, c'est pour la vaisselle... rustique, quoi ! Les placards, ils me rangent les conserves, les vieux papiers, les bouteilles d'apéritifs, de liqueurs...»*.

La salle de séjour se prolonge au fond par une chambre : l'ensemble est loué au mois d'août, comme gîte :

> *«Celle-là et une chambre là-haut – les rideaux, c'est pour l'été, quand ils* (les locataires) *ont pris cette pièce, pour la partager ; l'armoire c'est pour les gens pour ranger la vaisselle (...). Pour la chambre, on est obligé d'avoir une fenêtre : là, c'est la chambre no. 1* (sur le plan). *Il y a le salon et une chambre, seulement, on a voulu la laisser comme ça, parce que si un jour on est une famille nombreuse, on veut faire un repas de famille, on a toute la pièce. Pour le mariage de Christian, on l'a fait là»*.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le salon

De cette chambre, une porte donne au bas de l'escalier.

> *«Cette porte, normalement quand le poële est allumé, on la quitte ouverte pour que la chaleur rentre dedans. Et là, il y a l'escalier avec le tonneau, et les chaussures ! et puis le W.C.... dans les maisons, autrefois, les gens allaient où ils pouvaient ! Et puis ici, la salle d'eau où je fais tremper mon linge, et puis là c'est un placard que les enfants m'ont offert pour la fête des mères, et mon armoire à pharmacie».*

Empruntant l'escalier, on débouche alors sur un palier d'où M. Fage fait descendre l'échelle escamotable du grenier. Comme souvent, il n'en a plus que le nom :

> *«Il y a une autre chose qui nous a ennuyés, si on met le grain là, ça risque d'attirer les souris. J'en ai du grain, mais il est empoisonné !...».*

C'est donc surtout une remise :

> *«C'est le grenier, ça ramasse les saletés, on y tient ça, on y tient d'autres bricoles... les râteaux pour ramasser les narcisses, les myrtilles, toutes les saletés qui nous gênent en bas, on les pose là – les cartons, les chaises d'enfants...*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

on passe pratiquement pas de journée sans y venir, toujours des bricoles à porter ou à venir chercher. Il y a tellement de choses là-dedans. Là, quand on a construit, on aurait pu faire le toit un peu plus haut, ça nous aurait fait de la place davantage».

Du palier, la porte s'ouvre sur un couloir qui distribue les pièces, M. Fage nous fait d'abord voir

«Le couloir, le charniou, c'est une pièce qu'on y vient souvent là aussi, c'est le ravitaillement sur place».

«J'avais besoin d'une pièce pour faire le saloir. Alors, pratiquement pour le mettre on a eu que ce coin : il faut que ce soit exposé au nord, pour que ce soit plus frais. Avant (en 34) on l'avait quand même – seulement, il était dans la chambre à côté ; la chambre était ici (à cause du changement de mur de la cheminée de la cuisine».

La chambre à côté,

«C'est la chambre de G. (le plus jeune fils). *C'est pratiquement, la plus chaude de la maison, parce qu'il y a la cheminée qui passe dedans. Et c'est une cheminée qui tire... Il l'avait prévue pour le chauffage, nous on y a branché la cuisinière».*

De suite à côté, mais donnant sur la façade sud de la maison, la chambre des parents :

«Celle-là, on l'a laissée grande... parce que là, il y avait un placard de prévu dedans, on l'a supprimé pour faire davantage de place. On voulait mettre notre armoire dans notre chambre, quand même...».

«On reconnaît que ça manque. La pièce elle est pas si belle... ça ferait une pièce carrée plus jolie que ce qu'elle est...».

«Comme elle est plus grande, on peut y mettre deux ou trois lits. On la chauffe un peu le soir, quand il fait bien froid on fait marcher le gaz avant de venir au lit ; avant de se lever, un petit coup de flamme et on s'en tire comme ça. Quand ils montaient de l'école, G. et J., on les faisait coucher tous les deux là-dedans et ils couchaient avec nous dans notre chambre».

Sinon, peu de meubles : la table de nuit, l'armoire vernie, un crucifix.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les deux autres chambres de la même façade, bien que n'ayant qu'une fenêtre chacune, diffèrent peu. Une cloison de placard donne pour moitié dans l'une, pour moitié dans l'autre.

«Ces placards, c'est bien pratique, il n'y a rien qui traîne».

La première :

«C'est la chambre de R., de la fille aînée. Elle est mariée maintenant, mais c'est quand même sa chambre. Quand elle vient, elle se sert de sa pièce, comme si elle était à elle, comme quand elle était petite».

Un peu plus meublée d'une table de nuit, d'un lit d'enfant et d'une armoire que M. Fage a faite, la chambre garde quelques traces de la jeune fille : une coiffeuse, des napperons, un miroir...

La seconde, c'est celle de J., le fils cadet.

«L'année dernière, on a acheté le lit, on a pas eu une mauvaise occasion, et l'armoire..., lui, il a voulu se mettre là-bas pour voir la fenêtre, il a mis son lit là où il a voulu. Toutes les chambres sont froides ici ; mais lui aussi, il chauffe un peu, ou alors, il met la couverture électrique. Mais c'est pas pour ça qu'on dort mal. Il suffit que ce soit chaud au moment où on vient se coucher ; le matin on a pas froid quand on se lève».

Enfin une dernière chambre donne sur le palier :

«La pièce du passant qu'on appelle... Nous, comme on a de la place, on a réservé celle-là au cas où quelqu'un vienne».

«Maintenant, des chambres on en a de reste. C'est rare qu'ils (les enfants) *soient tous ici : avec une voiture, ils s'en vont, ils rentrent, ils viennent ; ils viennent pour casser la croûte, nous voir un petit peu, de passage... et au début, avant qu'ils se marient, ils sont pas même restés tout le temps chez nous du moment qu'ils étaient à l'école. Le samedi, ils étaient là. Maintenant, la maison est trop grande, mais on ne peut pas retailler maintenant, on va pas la faire redevenir petite...».*

«Pratiquement, il y a davantage de place, davantage d'entretien...».

Pour M. Fage, qui s'est mis en retraite anticipée et a laissé l'exploitation à son fils, l'aventure est terminée (bien qu'il soit toujours aussi laborieux) :

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«On a tout dedans, du bois, de la flotte, tout ce qu'il nous faut... On peut tenir le coup».

Les projets, les constructions, les changements, c'est maintenant au fils de les faire :

«Il se débrouillera comme il pourra, il fera comme moi... Comme maison d'habitation, il n'en a pas besoin maintenant, pratiquement. Avec celle qu'on a, il y en a assez – qu'il vive seul, parce qu'on veut pas le gêner, qu'il soit tranquille. D'ailleurs, on arriverait pas, le vieux avec le neuf, ça marcherait pas».

Ce sont surtout les bâtiments agricoles qu'il faudrait revoir :

«Pour aujourd'hui, c'est pas valable – les jeunes, il faut pas qu'ils fassent de rampes, il faut qu'ils mettent tout à l'étage en bas».

«Il va faire l'écurie... en prolongement, ça descendra en bas. Il faut 25 m d'écurie et 25 m de grange, alors ça fait 50 m... Nous, on gardera l'écurie (actuelle) *on fera les ateliers ou les garages».*

Voilà donc l'histoire de la maison la plus moderne du village. On a vu qu'en 1934 elle différait encore très peu des autres, et qu'agrandie dans l'axe, une fois de plus, la «structure mère» reste en place : souillarde, cuisine, étable, grange, saloir, chambres même, sont disposés et utilisés d'une manière qui n'est pas sans rapport avec le passé. Ce ne sont que les nouveaux espaces, réglementaires ou d'apparat, dont l'apparition modifie profondément la maison. Nous verrons cependant qu'ils trouvent leur place selon des règles qui ne sont pas celles du hasard.

Mais, sur tous ces points, il serait vain de croire que cette histoire est finie : en deça des projets importants de son fils, M. Fage aimerait bien, comme quelques autres au village, marquer et clore sa cour d'un beau portail :

«Nous, il nous manque un portail. Il nous fait bien besoin. Seulement, quand on arrive, s'il n'y a personne pour ouvrir le portail ?, mais pour arrêter les petits et les vaches, un portail, ça serait bon – maintenant, qu'il y a un maréchal (serrurier) *dans le village... avant, on pouvait pas le faire construire».*

Quant au fils, pourtant jeune et dûment diplômé, c'est encore en prolongement du bâtiment actuel qu'il voudrait construire, s'il obtient la parcelle qu'il lui faudrait

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

(il pourrait conserver la communication intérieure dans une longue barriade de quatre-vingts mètres...). Il a pourtant au village l'exemple d'un autre qui a rompu avec cette habitude : c'est «l'agriculteur éclairé» à qui nous allons rendre visite maintenant.

Mais en attendant ce jour où, peut-être, il aurait sa grande étable, il construit des hangars en appentis pour garder le matériel, et utilise une autre ancienne étable, celle du gîte acheté par son père où il s'est installé avec sa jeune femme.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La maison de l'agriculteur éclairé

La maison Chaze est située au milieu du village, en bordure du chemin qui conduit vers Villeneuve. On ne la remarque guère, accolée à une enfilade d'autres maisons mitoyennes, comme il y en a beaucoup à Belpeyre. Quand on y entre, on se retrouve dans un petit couloir donnant dans la cuisine qui dégage une impression d'aisance et de propreté méticuleuse. Mme Chaze, bien mise, est sagement assise au coin de l'unique fenêtre, occupée à tricoter. Son mari, grand gaillard souriant, vêtu d'une salopette bleue, parle volontiers avec une sorte d'assurance optimiste et joyeuse qui contraste avec le ton plaintif de beaucoup d'autres agriculteurs du village. C'est un homme heureux, il le dit lui-même : il a toujours eu de la chance. La nouvelle étable qu'il a construite récemment au-dessus de chez lui, dans le haut du village, semble en témoigner.

> *«Si on fait une étable, c'est pas une source de revenus... c'est une source de bien-être, mais c'est pas une source de revenus... Moi, si j'ai fait une étable, c'est le résultat de 20 ou 25 ans de travail, sur mes animaux et sur mes terres... Avec mon étable neuve, je pense quand même élever quelques bêtes en plus, mais enfin, c'est pas ce qui...».*

Avec M. Chaze nous avons affaire à un véritable stratège de l'élevage, qui croit au progrès, qui a et qui se donne les moyens de réaliser ses projets.

> *«Moi, le Salon de l'Agriculture, à Paris, j'y vais tous les deux ou trois ans. ça tient un peu au courant. On voit un peu ce qui se passe sur toutes les régions de France, on voit un peu le progrès... On voit réellement qu'il y a des gens qui avancent, et je crois que la Lozère prendra toujours du retard, il y en a beaucoup qui ne se rendent pas compte de ça».*

Sa nouvelle étable, c'est sa fierté, l'aboutissement, comme il le dit lui-même, de 25 années de travail. Et, en l'entendant raconter les péripéties de sa construction, on a l'impression que M. Chaze n'est pas dans sa cuisine, où pourtant il nous parle, mais dans son étable, là-haut. D'ailleurs, lui-même, à plusieurs reprises, parlera de son étable, pourtant isolée et strictement spécialisée, comme de sa «ferme». Et puis, ce qui lui a permis d'aménager sa maison, c'est sa décision de ne plus transformer l'ancienne étable attenant aux pièces d'habitation, mais de construire ailleurs. On trouve maintenant, chez lui, des toilettes, une douche et une salle qu'il termine en ce moment, et dont il a récupéré l'emplacement en empiétant sur l'ancienne étable. Cette salle de séjour, avec ses tomettes et ses grosses poutres vernies se veut «rustique».

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Je voulais même faire une cheminée, c'est la mode, parce que ma sœur qui est infirmière à Grenoble, quand elle est venue, elle m'a dit : «Mais, fais une cheminée, fais une cheminée !». Mais j'ai peur que ça tire pas, que ça fume».

La création de ce salon n'est que la dernière étape d'une série de remaniements qui ont affecté la maison à quatre époques successives.

1. Aussi loin que remonte la mémoire familiale (1850, du temps de l'arrière grand-père de Chaze qui était maçon), la maison ne comportait qu'une cuisine, située à l'emplacement du salon actuel, flanquée d'une petite étable susceptible de ne recevoir que 4 ou 5 vaches.

2. Puis, vers 1890, la maison s'étire vers l'ouest : la cuisine se déplace, occupant le nouvel espace ainsi créé, qui est aujourd'hui toujours le sien ; l'étable s'agrandit de la surface de l'ancienne cuisine et peut accueillir 7 ou 8 bêtes, mais reste sommairement séparée de la cuisine par un lit et un buffet. C'est dans ce cadre là que se déroule l'enfance de Chaze, qui se rappelle sa grand-mère couturière assise à coudre devant sa «grande» fenêtre à la cuisine, qui évoque pour nous les allées et venues des bêtes par la porte donnant sur la cour, et celles des chars par celle ouverte au dos du mur de la maison.

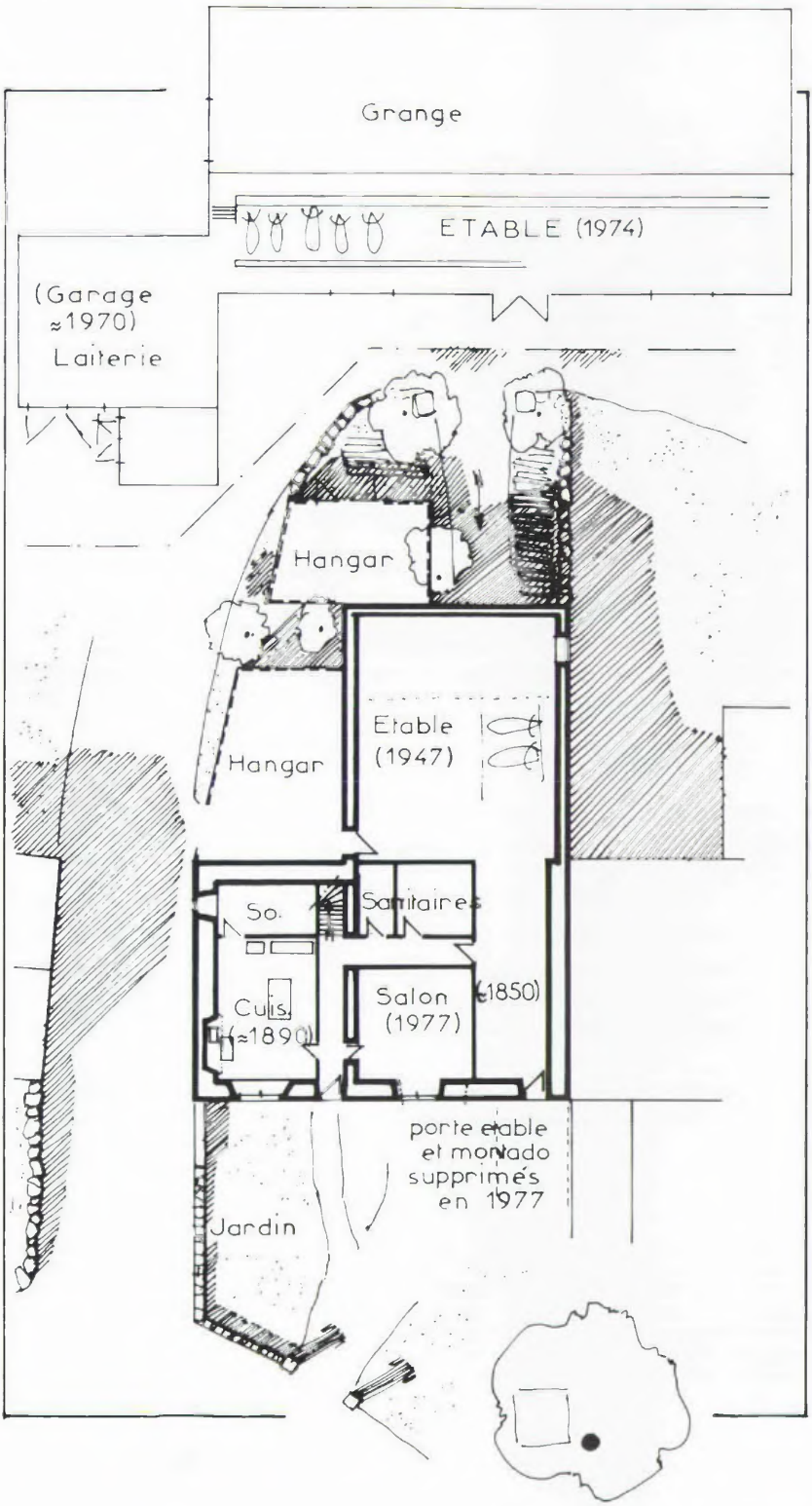
3. 1947. Au retour de l'armée, Chaze reprend l'exploitation à son compte, l'agrandit, et, manquant de place, décide d'allonger son étable pour y loger davantage de bêtes. Mais son étable est mitoyenne avec la maison du voisin, et c'est en équerre, vers l'arrière de la maison, qu'il construit le nouveau bâtiment. La cuisine et les pièces d'habitation restent inchangées, seulement mieux isolées de l'étable.

4. 1973 : construction de la nouvelle étable dont nous avons parlé et aménagement intérieur de la maison.

L'ancienne étable, Chaze y a mis les lapins et les poules, il y a mis son atelier, il en fait un débarras. Mais, au début *«il me semblait que la maison était vide»*. Ce 23 octobre 1974, lui et sa femme se le rappelleront longtemps : c'est le jour où ils ont mis les bêtes (une vingtaine de vaches) dans la nouvelle étable. Les deux ou trois premiers jours, nostalgique et craintif, Chaze était monté les voir avant de se coucher, comme auparavant. Mais il s'est vite habitué à ne plus les avoir auprès de lui. Ses bêtes aussi se sont bien habituées, quoique les premiers jours, certaines fûssent apeurées ou désorientées :

«On a eu quelques problèmes, parce que dans les étables classiques, il y a des piquets, il y a des bas-flancs, un peu de tout, et les bêtes marquent leur place, mais là, tout est pareil, et au début on a eu des problèmes pour les attacher».

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Au village, on lui avait déconseillé de construire ainsi une étable isolée à trente mètres de sa maison : en cas de tourmente de neige[1], il ne pourrait pas allez soigner ses vaches, lui disait-on, et puis, comment surveillerait-il les bêtes prêtes à vêler pendant la nuit ? Ayant besoin de s'agrandir, il est passé outre à ces conseils de prudence qui ne sont, selon lui, que des préjugés :

> *«Vous savez, c'est des problèmes qui paraissent des montagnes, mais ça fait trois ans que les bêtes sont là-haut et finalement tout s'est bien passé... maintenant, vous savez, on est quand même des connaisseurs, dans ce genre de chose, on voit quand une vache va vêler...».*

Le résultat de son esprit d'entreprise : cette grange-étable moderne – la seule pour l'instant au village – vaste bâtiment allongé aux murs de parpaing crépis gris-clair et à la toiture couverte d'ondulé, qui tranchent sur les maisons voisines. Construite sur une parcelle du communal que Chaze a rachetée, elle est orientée plein sud, comme toutes les

1 Effectivement l'hiver 1978 lui a causé des soucis et des problèmes. Des soucis à cause de la quantité de neige accumulée sur le toit de son étable. *«Il peut recevoir 1 m 20 de neige fraîche, mais il n'y a pas assez de pente, il n'est pas assez incliné... Le jour où il est tant tombé de la neige, j'ai eu peur d'aller voir ce qui se passait à l'étable»*. Mais en définitive, il a bien résisté, d'autant que, par précaution, Chaze avait surdimensionné la charpente. Le plus gros problème a été le transport – à la main – de sa dizaine de bidons de lait tri-hebdomadaires vers le centre du village, seul lieu d'arrêt possible du camion laitier en raison des énormes congères qui obstruaient les rues et isolaient encore davantage son étable.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

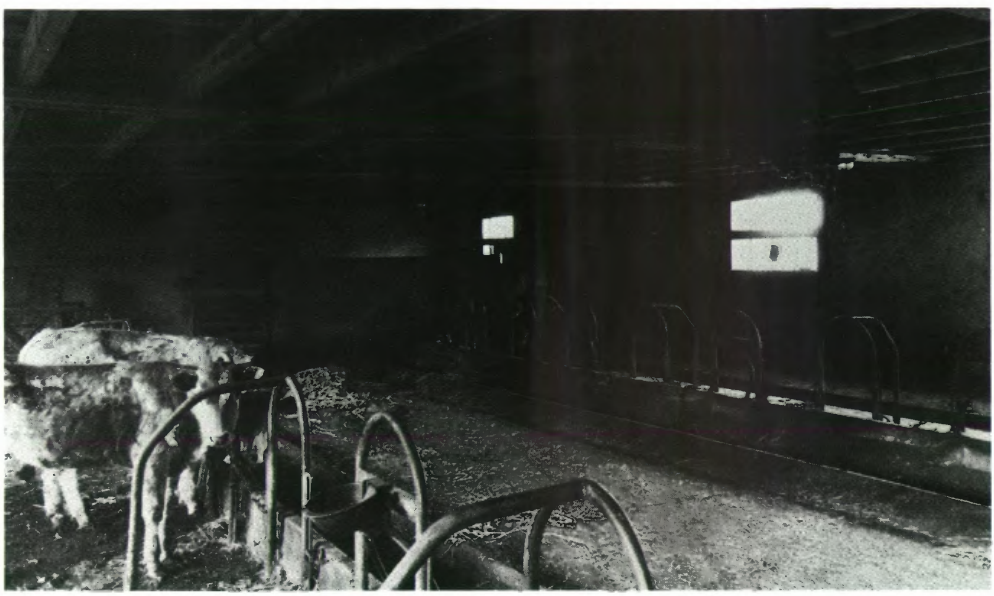
constructions de la région. A l'intérieur règne une grande clarté qui vient des larges fenêtres. Le foin est stocké dans une vaste salle attenante. Une rangée de logettes tubulaires s'alignent jusqu'au fond de l'étable, on se croirait au Salon de l'Agriculture. Pourtant M. Chaze n'a pas accepté passivement toutes les contraintes ou les conseils du Génie Rural de Mende qui lui a fait les plans : il a transformé et amélioré certains détails techniques :

> *«La barrière, là, c'est moi qui l'ai fait, c'était pas prévu. Quand les bêtes arrivaient, au début, quand elles arrivaient, elles partaient là-bas, et il y avait pas moyen de les attacher. Alors, j'ai dit : tu vas faire une barrière, et finalement c'est efficace. Il y en a pas mal qui l'ont vue de ceux qui ont des étables comme ça et qui l'ont fait».*

Satisfait, sûr de lui, il nous explique tous les avantages de son étable : gain de temps, propreté, salubrité, commodité. Sa production a augmenté et s'oriente davantage vers le lait, maintenant qu'il a pu aménager une vraie «laiterie» à la normande, avec tank à lait, tableau de bord du troupeau, fiches individuelles pour chaque vache à l'intention du contrôle laitier. Et puis, il gagne chaque jour du temps (une heure environ), ce qui lui permet de souffler un peu, d'augmenter son «bien-être», comme il dit lui-même, éventuellement même de partir deux ou trois jours dans l'Aveyron, où il a son frère, ou à Paris, au Salon.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Malheureusement, les Chaze n'ont pas d'enfant : tout ce confort, cette propreté, cette netteté paraissent quelque peu inutiles, ou du moins manquent de vie et d'animation. Surtout la maison qui semble attendre quelque nièce ou quelque cousin à qui montrer le salon, les sanitaires... En attendant, c'est visiblement dans l'étable que Chaze se sent le plus à l'aise, triomphant et fier, bien conscient d'être l'agriculteur le plus «évolué» du village. Pourtant, pourtant... nous apercevons suspendue au plafond de l'étable, une branche de houx :



«– et le houx, c'est un souvenir ? Le houx là-haut ?
– ça, je sais pas si c'est une superstition ou quoi...
– c'est une tradition peut-être ?
– soi-disant, les bêtes jeunes avaient – moi je l'ai pas vu depuis qu'elles sont là – mais, il y en avait qui avaient des dartres, il paraît que le houx les fait disparaître... ça désinfecte l'étable : mais c'est tellement fort quand il est vert ! je sais pas si ça a une influence, c'est peut-être qu'une superstition... ça fait rigoler le vétérinaire, des fois, quand il vient là... mais il sait bien que quand j'ai une bête de malade, je l'appelle... mais enfin... d'ailleurs pas souvent cette année».

Tradition et progrès – Chaze, sa maison transformée grâce à la construction de la nouvelle étable. Ce bâtiment ne joue-t-il pour lui qu'un rôle technique, fonctionnel, n'est-il qu'un simple outil de production ? On peut en douter quand on l'entend parler

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

indéfiniment de son troupeau : *«Moi, j'aime les bêtes, c'est ma passion. Le matériel, vous voyez, c'est pas pareil, c'est mort»*. Son étable semble différemment investie que ne l'étaient les anciennes : elle ne perd rien de sa valeur affective, mais se complète, s'enrichit d'une dimension zootechnique, et reste bien la pièce maîtresse de la «maison Chaze», c'est-à-dire de l'exploitation.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

LE VÉCU

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le corps et la maison : hygiène, propreté, commodité, confort

Les transformations de la maison réalisées à ce niveau ne sont pas toujours le fruit de la recherche d'un bien-être provenant du mode d'habiter «traditionnel», et y demeurant cohérentes. Elles sont bien plus souvent les conséquences de la pénétration de notions «modernes», et plus fréquemment imposées qu'adoptées. Mais à terme, peuvent-elles modifier fondamentalement le mode d'habiter et la structure de la maison, même si, au stade actuel, les transformations n'affectent pas la totalité des maisons, et parfois quelques-unes seulement, à tel point qu'on aurait plus l'impression de résistance et de conflit sous-jacent que d'acceptation inconditionnelle. Néanmoins, la pénétration de ces notions dans le discours, confronté à la pratique, nous donnera un bon indice et nous permettra d'examiner le problème moins superficiellement.

Si l'hygiène apparaît comme une notion extérieure qui pénètre le corps et la maison dès la fin du XIXe siècle, c'est avec la politique de subventions (loi Loucheur 1928) que s'inscrivent dans l'espace de l'habitation les règles de la salubrité en même temps qu'apparaissent des espaces spécifiques dits sanitaires, conditions obligatoires de leur allocation.

A cet espace réglementé et réglementaire, se confronte un mode d'habiter de la maison-exploitation qui entre souvent en conflit avec les nouvelles vocations des lieux. C'est ce niveau de contradiction, de discordance qui nous intéressera particulièrement ici et que nous nous proposons de repérer à travers le questionnement suivant :

– Pourquoi n'y a-t-il pas correspondance terme à terme de catégories signifiantes et de l'espace signifié en repérant les incohérences, les lapsus[1] dans le discours relatif à ces nouveaux espaces ?

– Quel système de signification entre alors en jeu pour résoudre ces contradictions, ces incohérences ? S'agit-il à ce niveau d'ajustement, de réinterprétation ou de détournement ?

1 *«Il y a tout lieu de penser que les individus et les groupes loin de suivre les injonctions de ce mode (répertoire d'objets et de significations sociales attachés à ces objets) en usent comme n'importe quel code moral ou institutionnel, à leur façon : ils en jouent, ils en trichent, ils le parlent dans leur dialecte de classe»*. J. Baudrillard – *Pour une critique de l'économie politique du signe*, p. 19, N.R.F.-Gallimard, 1972.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Du discours hygiéniste au discours des commodités

A la formule hygiéniste qui sert très souvent à résumer les conditions d'habitat des paysans de la fin du XIXe siècle : *«Les gens de ces régions vivent comme leurs bêtes»*, on trouve en écho, chez le paysan d'aujourd'hui, satisfait de ses conditions de vie : *«Notre écurie, elle est aussi propre que la maison...» «pratiquement, on y marche en pantoufles»*, indiquant que la mesure de l'évolution se prend toujours à partir du registre animal. C'est le degré de propreté de l'étable ou de l'écurie qui sert en quelque sorte d'état des lieux, expliquant par là même que l'hygiénisation de l'habitat se traduise d'abord par la séparation progressive de l'homme et de l'animal.

Cette séparation assurée par une série de cloisonnements successifs (cloison en bois, puis en pierre, corridor, etc.) a pour but dans un premier temps d'isoler l'habitation humaine des «vapeurs» de l'écurie, qui après avoir longtemps servi de chauffage naturel, deviennent dans le discours hygiéniste un des facteurs principaux «d'insalubrité» et de contagion. D'origine animale, elle se transmet simultanément aux hommes et aux murs, entraînant pour les premiers, la maladie, pour les seconds, la moisissure, la pourriture, le délabrement.

«Cette humidité malsaine fait moisir les poutres».

«Même en hiver quand il fait beau, on les ouvre pour aérer sinon ça moisit après».

«Le parquet... pas jointé, alors ça pourrit».

L'humide

Diffuses et insidieuses, l'humidité et la «vapeur» signent l'insalubrité, la vétusté, la désuétude d'un habitat et d'un mode d'habiter révolu. Elles renvoient dans l'imaginaire à la période obscurantiste d'un mode de vie où les intimités humaines et animales n'étaient pas distinguées, où odeur, chaleur, parcours étaient mêlés.

«On peut dire d'une manière générale que pour être salubre une habitation doit être spacieuse et sèche, avoir le libre accès de l'air et de la lumière»[1].

1 In : Vidal – *Manuel d'hygiène rurale*, 1886, p. 105.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

L'humidité est encore une catégorie sournoise, elle s'immisce et détruit la maison de l'intérieur, en s'attaquant aux éléments vitaux : poutres, charpentes, planchers... Elle met en jeu des relations d'analogie très profonde entre corps de la maison et corps humain, où la pourriture physique renvoie automatiquement à la pourriture morale, où l'assainissement de la maison correspond à la salubrité morale de ses habitants.

Il est d'ailleurs significatif que les stratégies hygiénistes d'assèchement, aération, isolation ne répondent pas au désir de bien-être ou de confort mais à celui de lutter contre l'intolérable.

«La maison d'habitation ne doit pas communiquer avec l'écurie, les subventions elles tolèrent pas. Elles n'autorisent pas que la vapeur de l'écurie rentre dans une maison».

«C'était intolérable, on aurait pas eu la prime».

Le propre

Par rapport à l'humidité, la notion de propreté est extérieure au registre de la salubrité ; cette extériorité ne signifie pas qu'il n'y ait pas de filiation entre les deux, mais il est clair qu'avec le couple d'opposition propre/sale nous sommes renvoyés à la sphère de l'aménagement, de l'entretien, de la décoration ou des finitions, en somme à tout ce qui donne à voir, c'est-à-dire à l'ordre de la représentation sociale.

Là encore cette distinction existe déjà dans les textes hygiénistes. En 1831, L. Blanquet, dans sa «Topographie médicale de la Lozère», après avoir longuement traité des inconvénients de l'humidité *«source de tant de maladie parmi les habitants de la montagne»*, aborde la propreté comme signe de l'aisance et de l'entretien plus ou moins vigilant des ménagères.

La «propreté» des lieux révèle le niveau de vie, le degré d'acculturation, d'adhésion aux nouvelles valeurs, d'ouverture au groupe, de réceptivité à la modernité, mais elle ne met plus en jeu l'intégrité morale de l'habitat et de ses habitants comme la notion précédente :

«J'ai plafonné pour faire plus propre».

«Et puis blanchir un peu pour faire propre».

Elle correspond à la mode du placage, du revêtement de sol, de la peinture brillante, elle s'obtient par nivellement de ce qui est en relief, par polissage de ce qui adhère,

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

par colmatage des fissures, par uniformisation des surfaces : c'est là le niveau de transformation dominant auquel presque toutes les maisons de Belpeyre sont parvenues.

> *«L'époque où toutes les cloisons étaient en planches, même pas rabotées, c'était moins propre».*
>
> *«Pour tenir propre une maison, il faut mettre un carrelage ou un plancher avec un lino et puis après même que ce soit les plafonds, il faut les blanchir un peu, pas le laisser noir, ça ramasse moins les saletés».*

Avoir une cuisine propre, nous dira une jeune femme du village, c'est avoir une cuisine présentable, c'est-à-dire débarassée en quelque sorte des signes du travail agricole. De même qu'une autre nous dira : *«j'ai tenu à ce que la cuisine soit plus près de l'écurie, pour ne pas salir le salon»* ; mais surtout un espace qui fasse la démonstration de l'ouverture à la modernité, de l'adhésion aux nouvelles valeurs dont elle est porteuse ; enfin l'entrée dans le procès de la consommation.

Cette stratégie de consommation se développe surtout à partir de la politique de subvention. Les règlements qui auparavant étaient évoqués sur le mode autoritaire et moral, sont devenus un des moyens utilisés pour atteindre des objectifs personnels de bien-être, de confort, de représentation sociale.

Leur connaissance et leur manipulation témoignent du degré d'information de ses utilisateurs, de leur plus ou moins grande aptitude à se déplacer dans le système social, de leur débrouillardise, non plus d'une soumission passive. Avec les connotations de l'hygiène, nous étions dans le registre du symbolique et du mode de vie traditionnel. Celles de la propreté nous font entrer dans celui de l'échange et de la fonctionnalité.

> *«La propreté, eh oui, aujourd'hui, ils cherchent que ça, dans le temps, vous comprenez les gens ils étaient comme ici. Il y a plus personne, dans le temps peut-être, ils étaient cent personnes, maintenant il y a plus rien, moi quand j'allais à l'école... Aujourd'hui, c'est la subvention qui fait tout marcher...».*
> (un maçon)

Ce dont les paysans nous parlent lorsqu'ils font allusion à la propreté, c'est davantage de leur stratégie sociale que de leur mode d'habiter, tel que la salubrité le mettait en jeu.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

L'apparation d'espaces spécifiques, dits sanitaires

L'apparition de la salle de bains, des W.C., consécutive de la loi Loucheur, ne nous renseigne pas davantage si l'on s'en tient à une problématique posée en termes de besoins. Dans un premier temps, ils sont définis comme conditions obligées, nécessaires à l'obtention de prêts ;

> *«Maintenant, celui qui marche avec les sous, il faut qu'il fasse selon le plan, pour toucher la prime au logement et tout. Il y en a peut-être pas besoin : il faut des cabinets, des douches ; comme Robert avec son plan, ils lui ont mis les cabinets, il s'en sert jamais, remarque : ça serait dégueulasse s'il s'en servait... parce que le cabinet est là au milieu, entre la chambre et la cuisine en face de l'escalier, alors qu'ils auraient pu le mettre dans un coin... mais ils s'en servent jamais»*. (cas assez fréquent)

Dans un second temps, ils sont nommés dans leurs fonctions, mais celles-ci, nous le verrons, sont souvent détournées de leur objet.

Beaucoup des salles de bains entrevues, encombrées de «tank à lait»[1], de bassines pour nourrir les animaux, témoignent à elles seules de la réinterprétation fonctionnelle de ces espaces imposés.

Disposées le plus souvent au fond, sur le mur nord à côté de la souillarde, ce sont des pièces non chauffées et en général peu entretenues. Les deux usages principaux – c'est-à-dire comme annexe de la laiterie ou comme «laverie» – établissent des liaisons avec l'espace domestique mais rarement avec celui auquel elles seraient vouées logiquement, celui de l'hygiène du corps, qui reste exceptionnel.[2]

> *«La douche, c'est bien pratique, il y a mon linge, je le fait tremper, en principe. Je lave tous les lundis...»*.

C'est à la notion de «commodités» que ces espaces renvoient automatiquement. Apparue avec l'après-guerre, plus libérée des connotations dominantes que le terme de confort, elle correspond à un nouveau système de valeurs où le plaisir physique prend le pas sur les satisfactions d'ordre affectif.

1 Réservoir frigorifique : le ramassage ne s'opère que tous les 2 ou 3 jours.

2 Par exemple à l'occasion de fêtes ou de cérémonies comme un mariage ou une communion toute la famille prend une douche.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

> *«Je crois que le mot paysan de commodités cadre mieux que le mot confort, parce que confort, ça fait conformisme, donc il y a ça, c'est vrai, mais aussi la guerre avec un autre type de valeur, c'est que affectivement, c'est-à-dire non plus au niveau des plaisirs ou des sensations, mais au niveau affectif et parfois fonctionnel, ces vieilles maisons, elles apportaient énormément de satisfactions, il y avait quand même des choses chouettes, on était pas à l'aise dans ces maisons, mais on était pas ligoté dans sa liberté, de se déplacer, d'aller et venir, d'entrer d'une pièce dans l'autre... Il y avait donc une autre gamme de plaisirs qui sont en dehors, je dirais, des sensations de chaud et de froid, de rapidité de faire chauffer le café etc. Il y avait donc une échelle de plaisirs différents qui se jouaient dans les vieilles maisons et qui fait la guerre à ces commodités».* (un instituteur)

Le conflit exprimé par l'instituteur est bien lié à l'affrontement de deux «fonctionnalités» qui est à l'origine de la réinterprétation dont ces lieux sont l'objet.

On ne nie pas leur utilité, mais la facilité nouvelle que celle-ci sous-entend s'acquiert au prix d'une perte : celle de *«L'ancienne gamme de plaisirs»*, décrite plus haut, qu'il s'agisse de la libre circulation dans la maison, de la tolérance vis-à-vis d'un certain désordre, de la pénétration de l'espace domestique par l'étable. Les avantages s'énoncent ainsi :

> *«Avoir la possibilité d'avoir un coin bordel, des chiens qui rentrent et qui sortent...»* (ibid)

«C'est pas si commode d'aller chercher de l'eau avec une bassine que d'avoir un robinet et ça se comprend quand même», nous dira M. M., nous invitant à cette compréhension de l'utile et de l'agréable, qu'il relativisera immédiatement par *«y'a plus de bien-être, c'est mieux et c'est pas mieux»*. Il y a là, bien sûr, un jugement de type moral, vis-à-vis d'une vie plus facile, mais également une appréhension diffuse de la nouvelle régulation des pratiques que cela entraîne, posée en terme de dépossession d'un usage traditionnel.

Si l'on se réfère à la définition du Petit Robert, le mot commode renvoie à ce *«qui se prête aisément et de façon appropriée à l'usage qu'on fait»*.

Il semble ici que tout se passe comme si l'aisance faisait obstacle à l'appropriation, obligeant l'acteur à changer de registre (du fonctionnel à celui de la consommation).

Il est significatif à ce propos que la salle de bains qui se prête aussi si volontiers au détournement fonctionnel, ne soit abordée, en ce qui concerne sa vocation propre, qu'en termes d'équipement et de mobilier :

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Ici, c'est la salle d'eau où je fais tremper mon linge, et puis là c'est le placard que les enfants m'ont offert pour la fête des mères, et mon armoire à pharmacie là».

En définitive, les commodités n'impliquent pas une restructuration complète de la maison, elles font encore partie de l'aménagement ; elles greffent sur la maison de nouveaux espaces, certes, mais qui peuvent encore être considérés comme des annexes : «la souillarde» même est parfois définie par cette fonction. La notion de commodité reste encore entachée du mode de vie traditionnel à l'inverse de la notion de confort qui, elle, est plus radicalement signe de modernité, et peut entraîner des modifications plus profondes des pratiques.

Le confort : degré zéro du modernisme

Certes, il ne s'agit encore à Belpeyre que d'éléments élémentaires du confort, mais, plus encore que pour les commodités, l'investissement dans le confort fait partie en effet d'un processus de rupture avec l'ancien mode de vie, qui passe par le reniement et la référence au modèle urbain en matière d'habitation[1].

C'est dans la période de l'après-guerre, vers les années 50-60, au moment où la France se reconstruit, que ces nouveaux modèles commencent à régir les transformations ; époque du placage et de la peinture laquée, elle se caractérise plus par la volonté d'effacer les signes extérieurs d'appartenance au monde rural, que d'améliorer réellement les conditions de vie.

«Au nom de l'inconfort, pour se mettre à la mode, au goût du jour, de très belles maisons ont été abimées par ce placage, qui a été l'époque de la peinture à l'huile. On ne peut pas dire que ça a réellement changé l'inconfort de beaucoup de maisons. Ça leur a donné un aspect... Il y avait quand même le souci de dire... Les vieilles maisons, c'est quand même pas ça quoi».
(instituteur)

La notion de confort traverse toutes les autres, et les organise en une procédure de démarcation d'avec l'ancien mode d'habiter.

1 Cf. à ce sujet : Cohen, Joly, Boucherett – *On a bien cru bien faire*, CORDA, 1974. *«La valeur heuristique de la notion de besoin est d'autant plus faible que dans l'éventail des objets qui constituent le confort beaucoup ne relèvent pas des nécessités de la reproduction de la force de vie»*, p. 98.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

A la différence de la notion de commodités, le confort concerne tout l'habitat, qu'il *«assèche, recloisonne, réchauffe, équipe»*. Il englobe les autres catégories (salubrité, propreté, commodité), qu'il informe d'une nouvelle stratégie de reniement/imitation.

> *«Aujourd'hui, les maisons seules*[1]*, vues de l'extérieur, c'est des maisons d'habitation et sur le plan intérieur, c'est l'intérieur normal de la ville».*

> *«Les paysans se sont aperçus qu'ils avaient pas le confort comme à la ville et ils se sont imaginés qu'en faisant une pièce, ils auraient le confort... quand ils modifient, ils regardent surtout les avantages qu'ils vont tirer, donc ils s'en foutent du style».*

Le confort, c'est le «bien-être», mais la découverte de celui-ci n'est rendue possible qu'à marquer la différence avec le passé :

> *«C'est-à-dire on ne connaissait pas le bien-être dans le temps, tout le monde vivait à la paysanne».*

> *«Les artisans autrefois, ils ne pensaient pas à la réalité».*

Cette différence est énoncée souvent sur le mode de la fatalité et de la destruction radicale de ce qui le connote. *«Tout foutre en l'air, anéantir, se foutre du style»*, sont des expressions qui reviennent fréquemment lorsqu'il est question des solutions d'accès au confort. Mais il s'agit là d'une solution ultime, que ne peuvent envisager que les plus jeunes du village, ceux qui ont déjà expérimenté l'ère des commodités. Pour les autres, plus âgés ou moins aisés économiquement, le confort connaît des degrés s'évaluant selon une hiérarchie relativement constante. Elle part de l'équipement élémentaire, pour atteindre la structure même de la maison.

L'eau

Le degré zéro du confort c'est l'eau courante. Elle s'accompagne de l'installation de l'évier qui, parfois, fait désinvestir la «souillarde» (ou patouille) attenante à la cuisine, lorsqu'on y faisait traditionnellement la vaisselle :

> *«Autrefois dans la cuisine, il n'y avait pas l'eau courante ; avec de la flotte qu'on prenait au puits on faisait la vaisselle dans la souillarde et ça faisait évier».*

1 A proprement parler, il n'y en avait pas encore à Belpeyre en 1977.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Parfois, l'iyeïra se trouvait déjà dans la cuisine, et un second évier peut même apparaître dans une souillarde à fonction de laiterie-passage entre étable et maison. (Les écoulements existants sont réutilisés la plupart du temps).

Le feu

Puis le chauffage assuré d'abord par la cheminée, qui autrefois répondait à une triple fonction : celle de chauffer la maison, de l'éclairer et de cuire les aliments.

C'est d'abord le «feu», c'est-à-dire la cheminée. Située dans la cuisine, elle correspond à l'époque où toute la vie familiale se déroulait dans la pièce commune. Sa forte résonnance symbolique qui la lie dans le discours paysan à l'oustal (*la maison, le foyer*), auquel elle donne vie, ne la cautionne plus aujourd'hui, ni sur le plan du chauffage ni sur le plan de la préparation des repas (quant à l'éclairage, il s'en est dissocié bien auparavant) :

> *«Avec le feu, si, quand ça marchait, on se chauffait : mais vous vous chauffiez de devant, et de derrière, vous aviez froid ; et maintenant ce n'est plus la même chose».*

> *«Et puis, on fumait pas des vents du midi, mais tous les autres vents, on faisait que fumer : il fallait ouvrir toujours les portes, alors on avait toujours froid».*

Quant à la cuisine :

> *«Le feu il y en avait qui y faisaient la popote, je dis pas que ce soit pas bon ; on pourrait le manger, mais vous savez bien, quand c'est le feu, une fois c'est fumé...».*

Progressivement l'équipement va avoir pour effet de dissocier ces différentes fonctions.

La cuisinière

Le fourneau, c'est-à-dire la cuisinière à bois, qui est d'ailleurs le seul moyen de chauffage connu par la plupart des gens rencontrés (sauf la cheminée pour les plus âgés) est un des premiers signes de confort. Il marque un seuil en deça duquel la maison n'est même plus habitable ; il a parfois été la condition qu'un contrat de mariage puisse être accepté.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Eh bien moi quand je me suis mariée (juste après la dernière guerre) quand nous sommes venues voir le parti, comme on dit d'habitude, c'est-à-dire la maison, j'ai dit que je voulais acheter un fourneau ; et alors ma tante lui a dit que le jour que je me marierai le fourneau soit à Belpeyre ; alors le fourneau a été ici quand je me suis mariée».

Le fourneau connaît lui aussi toute une évolution, d'abord en fer, puis en fonte, jusqu'à ce que lui soit annexé le «réchaud à gaz». En fait, malgré l'apparition du réchaud, beaucoup de paysannes continuent à se servir de la cuisinière pour toutes les préparations qui peuvent cuire lentement, le réchaud étant plus utilisé pour le café du matin, lorsqu'on est pressé. Source obligée et inépuisable de chaleur, «feu enfermé», la cuisinière hérite de la plupart des attributions du feu, des braises, des cendres. Nombreuses sont les ménagères qui y réchauffent leurs fer à repasser en fonte plutôt que d'user inutilement de l'électricité. Comme on l'a vu, elle trouve toujours place sous la cheminée, surtout lorsque celle-ci a été colmatée.

«Le premier fourneau que j'ai acheté, c'était en tôle, et il s'était brûlé, pardi ; à la fin, c'était troué, alors on l'a changé et puis on en a acheté un en fonte ; alors... et puis il est venu un moment que celui de fonte était pas à la hauteur, il a fallu acheter celui-là». (un peu plus gros)

«Le gaz, j'en ai liquidé trois déjà , les autres j'en avais acheté deux de «rencontre ; il y en avait un que j'ai pas beaucoup fait, et puis j'en ai acheté un autre, cette fois-ci je vais me mettre dans le neuf».

«Le gaz, c'est pour aller encore plus vite... moi, le matin quand je me lève, mon café est plus vite chaud que sur la cuisinière... j'étais dehors des fois quand j'arrivais je mettais vite ma soupe, elle était vite chaude, mon dîner c'était vite prêt et voilà».

Chauffage d'appoint, chauffage central

L'étape suivante, le chauffage d'appoint, est contemporaine de l'apparition de chambres indépendantes ; elle sous-entend déjà une restructuration de l'espace, mais en revanche, celle-ci n'entraîne pas nécessairement celle-là. Plusieurs maisons réaménagées n'ont toujours pas de chauffage dans les chambres et continuent à utiliser le système des briques chauffées dans le four de la cuisinière, comme bouillote alors qu'elles sont équipées de tout l'électro-ménager possible (couverture chauffante).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le dernier cap, encore rarissime, est atteint lorsque l'agriculteur a pu faire installer le chauffage central. Par ce système, c'est non seulement le degré extrême de confort qui est atteint, mais c'est l'ensemble des signifiants de l'habitat ancien qui sont neutralisés, en commençant par le plus fort : «l'humidité».

Dans le même temps, la cheminée est «bouchée», plâtrée. Elle réapparaîtra sans doute bientôt chez les plus «modernistes» comme pur objet de consommation[1] : la cheminée rustique, élément de décoration. Et presque tous pourront faire l'économie de la reconstruire : il leur suffira de décaper quelques couches de ripolin.

> *«C'est la mode maintenant, je voulais même faire une cheminée, mais je n'ai pas assez de place».*

1 Objet de consommation, c'est-à-dire libéré comme signe et repris par la logique formelle de la mode (Baudrillard – *Pour une critique de l'économie politique du signe*, p. 68).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les relations domestiques

L'espace rural traditionnel était organisé à partir d'une cellule de base, à la fois unité sociale et spatiale : le «feu», indissociable de l'«ostal», synonyme de famille, de maison et d'exploitation. Condition de la survie de chacun, les préoccupations de tous autant que la stratégie commune étaient dirigées vers son maintien, sa perennité, voire son accroissement : les alliances, les mariages y étaient soumis au droit de regard du groupe. La correspondance entre le lignage et la maison-bâtiment qui l'abritait paraissait d'une telle évidence que bien souvent celle-ci était désignée du patronyme de celui-là («la maison Coudeyre3) ou de son surnom («Mitcha» – pour Michel).

Certes, l'exacte et stricte correspondance du groupe de consanguinité du groupe d'exploitation et du groupe de co-résidence n'a jamais été totale : d'une part, il ne semble pas qu'aient systématiquement existé en Margeride de *frérèches* (co-résidence de ménages de frères ou de sœurs) ; d'autre part, la maisonnée comprenait très souvent des valets, domestiques ou servantes inclus dans le ménage. La pratique de la cohabitation des générations n'a pas encore totalement cessé (tantôt les parents âgés et le couple d'un fils, tantôt un oncle ou une tante célibataire). Et même, il existe actuellement des familles où l'on a recueilli un voisin, vieux célibataire, lui offrant le gîte, le couvert et surtout la chaleur du foyer en contrepartie de son aide, ou d'une modique pension. Il y a moins d'un siècle seulement, *«la pauvreté générale faisait qu'on vivait mieux ou plus exactement moins mal, groupé que dispersé. De plus, la mise en valeur d'un domaine demandait beaucoup de bras. C'est pourquoi le groupe domestique en 1900 était beaucoup plus important qu'en 1970»*[1].

Ce qu'on a pris l'habitude d'appeler la famille élargie était mieux tolérée qu'elle ne l'est aujourd'hui, peut-être en raison de sa nécessité ; les bâtiments surnuméraires permettant la décohabitation : la plupart des familles possèdent un gîte qu'elles peuvent louer l'été, ou qu'elles utilisent si plusieurs ménages coexistent. Avec ces possibilités et une plus grande aisance matérielle, l'ostal surpeuplé d'autrefois tend de plus en plus à éclater en familles nucléaires[2].

1 A. Goursaud – *Op. cit.*, p. 124.

2 Selon nos comptes personnels des cas de famille dont deux générations majeures résident à Belpeyre, en 1975, 8 cohabitaient contre 5 qui ne le faisaient pas. Par suite des décès, mariages et constructions, en 1978, 4 cohabiteront contre 8.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

De plus, même si le cas n'est pas encore très fréquent, il arrive qu'une des personnes du ménage exerce une autre activité à l'extérieur que le travail agricole.

Ainsi donc cette identité déjà discutable, quoique traditionnellement admise, entre famille, maison et exploitation, apparaît de plus en plus caduque. Le processus de différenciation de ces trois entités se généralise et rend cette notion d'identité inadéquate, sauf à la considérer comme point de départ idéal pour analyser les transformations qui se sont réalisées dans l'habitation rurale.

Cette unité sociale, le «feu», qui servait de base à la société villageoise, était elle-même fortement structurée dans le but *«d'assurer la subsistance et la permanence de la famille dans une stricte indépendance économique et une dépendance sociale seulement tolérée»*[1]. Cette *«subsistance occupe presque tout le champ de la conscience»* et entraîne *«la quasi-identification des travailleurs à leur travail»*[2]. Les tâches nombreuses à effectuer sont réparties par rôles, qui définissent plus que toute autre chose les individus qui en sont investis, autant par le travail que chacun accomplit, les rapports qu'il entretient avec les autres que par l'espace qu'il occupe. Car de même que l'espace physique sert aux unités sociales à se démarquer, à se signifier, à s'identifier en se localisant chacune sur une parcelle de territoire, en se constituant un «intérieur» où elles demeurent, de même l'espace de chaque maison permet aux rôles de se différencier, leur sert de support, de signifiant (d'une manière différente et c'est là l'important, comme nous le verrons).

Or, qu'il s'agisse des motivations des transformations ou de leurs modalités, l'évolution de la structure de la famille, conjointement à celle des conditions de production, joue un rôle fondamental. A l'intérieur même de l'organisation familiale qui nous intéresse ici, et quand bien même les pratiques actuelles apparaîtraient encore pour une bonne part héritières des anciennes, la tendance à une plus grande indépendance dans les rôles est un facteur fondamental de la transformation. Comment se départagent et se spatialisent anciens et nouveaux rôles ? C'est ce que nous allons tenter d'analyser.

Le centre de l'espace et de la décision : l'ostal

> *«Ceux qui l'appellent ainsi enclosent en cette expression traditionnelle leurs sentiments d'affection pour les murs entre lesquels ils ont vu le jour et se sont formés à l'existence dans la fréquentation des aîtres familiaux»*[3].

1 P. Rambaud – *Société rurale et urbanisation*, Seuil, 1969, p. 204.

2 *Ibid*, p. 200.

3 V. Rouchon – *La vie paysanne dans la Haute-Loire, le Puy-en-Velay*, Ed. de la Soc. des Etudes Locales, 1933.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Symbole de cette unité familiale, l'ostal demeure longtemps vivant dans la mémoire paysanne : un jeune agriculteur (23 ans) confirmait, en nous le définissant, que la distinction entre les deux concepts familial et domiciliaire n'est jamais accomplie pour celui qui y a connu son enfance :

> *«L'ostal, ça a la même signification que la maison d'habitation. Disons souvent, on dit : on va à la maison au lieu de dire – je vais chez moi».*

Plus précisément encore, le cœur symbolique et pratique de cet ostal, c'est la «maison dans la maison» que nous avons vue :

> *«La cuisine est le centre de la vie domestique ; c'est là que l'on se réunit, que l'on mange, que l'on dort. Elle représente à elle seule le foyer, les êtres chers qui le peuplent au milieu du souvenir des ancêtres. C'est elle que désigne l'auvergnat en nommant l'oustal. Et puis, n'est-elle pas merveilleusement organisée pour la vie patriarcale ? Existe-t-il un spectacle allant plus droit au cœur que celui du cantou, c'est-à-dire de la cheminée, pendant les veillées d'hiver»* [1].

Et cette image ancienne apparaît avec tant de force qu'elle demeure la référence de M. Fage, de la maison la plus moderne du village :

> *«Une maison de paysans, presque, la cuisine c'est bien le coin où on vit le plus : parce que c'est là où on se rassemble tous pour casser la croûte, c'est là qu'on parle un peu, c'est là qu'on vit, quoi ! On est tous ensemble (...) c'est la pièce qui reçoit tout».*

Or pour l'ancienne société, de civilisation orale, c'est bien de cette fonction d'échange et d'émission de la parole que ce lieu tire sa force. C'est de là que les maîtres de l'exploitation organisent les tâches, dictent les rôles, énoncent à chacun sa place. Après avoir convergé le soir vers ce lieu, ils en divergeront le lendemain, selon ce qui leur aura été ordonné.

Il faut insister sur ce point. Dans l'ancienne société patriarcale ce rôle de parole est proprement structurel ; il est dévolu au père : c'est ce que ses historiens ont bien démontré.

> *«La sagesse populaire, telle que nous pouvons la connaître par les proverbes, faisait à l'homme un devoir d'imposer son autorité (...).*

1 (C), 1894, p. 299.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

La société traditionnelle lui donnait les moyens d'imposer sa volonté, mais elle exigeait aussi qu'il l'impose» [1].

«La discipline domestique, où le père est comme dictateur, a voulu que de sa voix dépendît tout ce qui est sous luy» [2].

Et c'est ce même rôle de «dicteur» que les ethnographes ont pu voir fonctionner, à ce propos précis de l'exploitation de l'entreprise :

«C'était là, évidemment, le but essentiel de la communauté. En conséquence, chaque membre était moralement tenu de s'employer, sous la direction du maître, à exécuter avec zèle et application les tâches qui lui étaient confiées. En contrepartie, ce dernier devait répartir les tâches équitablement en fonction des connaissances et des aptitudes physiques de chacun» [3].

Voilà donc ce premier rôle, de «maîtrise», et qui nous paraît capital : partageant les tâches aux autres et à lui-même, il partage aussi l'espace, comme nous allons le voir. Et puisque les divisions les plus importantes sont celles qui opposent homme et femme d'une part, enfant et adulte d'autre part, ce sont celles-ci que nous examinerons successivement. Comme elles sont déjà largement décrites par de nombreux auteurs, nous n'en rappellerons que les principaux traits, qui corroborent ce que nous avons pu observer.

Homme et femme

Si, dans la société traditionnelle, l'homme est plus mis en avant lorsqu'il est chef et représentant de la maison à l'extérieur, que son rôle apparaît plus prééminent au premier regard, il ne faut pas s'y tromper : en fait, la maison-exploitation ne saurait être dirigée, «maîtrisée», que par un couple. L'homme et la femme qui gouvernent l'ostal y sont en quelque sorte seuls maîtres après Dieu ; ils se partagent la direction et les tâches selon un schéma constant et quasi-rigide. Les rôles du «patron» et de la «patronne», tels qu'ils se dénomment eux-mêmes, sont conçus comme complémentaires, et l'absence ou la disparition de l'un ou de l'autre est une situation intolérable, qui met en péril l'ensemble et ne saurait durer : combien de cas de femme morte en couches «remplacée» par la fille aînée, de fils prenant la place du père défunt, de valets remplaçant le patron décédé, ou de couples frère/sœur... les trop nombreuses tâches de la ferme ne peuvent être accomplies par un

1 J.L. Flandrin – *Familles, Parenté, maison, sexualité, dans l'ancienne société*, Hachette, 1976, pp. 120 et 122.

2 P. Ayrault, cité par le précédent, p. 128.

3 A. Goursaud – *Op. cit.*, p. 126.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

seul, à preuve ces célibataires ou ces bergers qui ne survivent correctement que «greffés» sur les maisons voisines, sombrant sinon dans un abandon misérable.

Pourquoi donc ces ménages hétéroclites que nous avons nommés, et qui sembleraient devoir poser problème à la morale sociale ? C'est qu'avant d'être d'ordre affectif ou reproductif, dans la société traditionnelle le rapport entre homme et femme est un rapport de production. C'est un partage des tâches, et qui va associer chaque rôle à un pôle de l'espace : l'homme au dehors, la femme au dedans. Non que des espaces soient formellement attribués à l'un et interdits à l'autre sexe, mais plutôt que ceux où leur tâche respective les entraîne, où leur présence est dominance, et où par suite ils se cantonnent le plus possible, se sentent à l'aise et maître chez soi, divergent vers la centralité et «l'excentralité» de l'ostal (hormis ce rôle particulier de commandement du chef de maison). Cette séparation s'assortit de respect et même de crainte mutuelle, et se généralise si bien sur l'ensemble du village que groupe d'hommes et groupe de femmes possèdent leurs lieux et temps de sociabilité respectifs (lavoir, bisto, etc.) :

> *«Il était peu courant de voir le mari et la femme sortir ensemble (...)».*
> *«On ne voyait jamais l'homme et la femme se rendre ensemble à la messe : la femme y allait avec ses voisines et, de son côté, le mari s'y rendait en compagnie d'autres hommes»*[1].

Par cette séparation marquée, chaque sexe trouve son identité, la renforce ; il se conforte, se conseille, s'auto-surveille, évite les rencontres trop fréquentes avec l'autre et les déboires qui pourraient en découler : *«des désirs naturels de rapprochement me venaient parfois»*[2].

Mais il faut entendre cette manière dont le rapport des rôles homme/femme se spatialise en se superposant au dedans/dehors, aussi bien au sens large (extérieur des bâtiments/intérieur, et même : extérieur de la parcelle/intérieur), qu'au sens étroit du mot ostal (étable, grange/«maison»-cuisine). Plus on se rapproche du centre de l'ostal, plus la femme y est présente, et plus on s'en éloigne, plus c'est l'homme.

Le rôle masculin dans l'espace traditionnel

La mécanisation n'existant pas, *«l'homme, aidé de ses fils, et des domestiques, effectue la plus grosse part du travail agricole»*[3] : labours, fauche, moisson, battage,

1 A Goursaud – *Op. cit.*, pp. 130 et 131.

2 E. Guillaumin – *Op. cit.* Savoureuse description pp. 185 à 189.

3 D. Fabre et J. Lacroix – *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIXème siècle*, Hachette, 1973, p. 183.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

entretien des prés, bûcheronnage, etc. C'est lui qui nourrit et soigne en majeure partie le gros bétail, et en particulier les bœufs. Lors des moissons ou de la fauche, il peut lui arriver, s'il est pressé et que les terres sont éloignées, d'y passer la nuit. Lorsqu'il s'amuse un peu au maquignonnage, il part deux ou trois jours pour les foires des départements limitrophes. De ce fait, il se trouve le plus souvent en plein champs, en plein vent qu'il se prend à aimer au fil d'un savant apprentissage qui marque les étapes de sa croissance ; à 6 ans 1/2 :

> *«Du temps que j'étais berger, j'esquivais les très mauvais jours : car on n'envoie pas les brebis dehors quand il pleut ou neige. Mais quand j'atteignis neuf ans, on me confia les cochons et c'en fut fini de cet avantage. Qu'il pleuve ou vente, que le soleil darde ou que la bise cingle, par la neige ou par le gel, il me fallait aller aux champs»*[1].

> *«L'hiver d'après mes quinze ans, ayant cessé tout à fait de garder les cochons, je dus agir en homme. On me mit à battre au fléau, à participer au nettoyage des étables»*[1].

> *«Parfois, durant des séances de travail aux champs, aux saisons intermédiaires surtout, quand il faisant bon dehors, quand la brise, caressante comme une femme amoureuse, apporte avec elle des senteurs de lointain, des arômes d'infini, des souffles sains dispensateurs de robustesse, je ressentais ce même sentiment d'orgueil satisfait confiant au plein bonheur. Ce m'était une jouissance de vivre en contact avec le sol, avec l'air et le vent... Je plaignais les boutiquiers, les artisans qui passent leur vie entre les quatre murs d'une même pièce, et les ouvriers d'industrie emprisonnés dans des ateliers malsains, et les mineurs qui travaillent si profond sous la terre. J'oubliais Monsieur Gorlier, Monsieur Parent ; je me sentais le vrai roi de mon royaume et je trouvais la vie belle»*[1].

Nous avons vu ainsi cet agriculteur à la retraite qui ne pouvait se passer d'aller garder ses bêtes en devèze, bien que des clôtures eussent été posées depuis quinze ans, ou cet autre que chaque printemps rend fringant, jovial, et chaque hiver morose, souffreteux :

> *«Les battages terminés, par temps de neige, les hommes ont des loisirs. Ils s'ennuient à respirer l'air vicié des étables et à regarder l'aïeule filer silencieusement sa quenouille. Aussi, les après-midi vont-ils de temps à autre,*

1 E. Guillaumin – *Op. cit.*, pp. 45, 74, 180.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

passer quelques heures de récréation au four banal, où, chaque jour quelqu'un cuit du pain.
Au four, au moulin, à la forge, on apprend toujours quelque chose» dit-on»[1].

A la morte saison, s'il ne s'attarde pas en ces lieux privilégiés de la sociabilité masculine, auxquels il faut ajouter le «cambusier» (le «bistro»), l'homme demeure à l'intérieur, dans la chaleur de l'étable où est installé le plus souvent son banc de menuiserie[2], à fabriquer ou réparer ses outils : un râteau à faner, une araire, un char, un meuble parfois, etc.

En définitive, les besognes qu'il effectue sont toujours grosses, salissantes et se déroulent au-dehors, à la périphérie de l'espace féminin de la maison. S'il rentre dans la journée à l'ostal, c'est seulement quelques minutes pour se réchauffer, prendre un café ou se rouler une cigarette. De nombreux auteurs disent même qu'en été il n'effectue sa sieste que dans la grange-fenière[3].

S'il rentre réellement à la maison, au repas, à la veillée, pour une visite, c'est pour y présider, y réaliser l'image du père qu'il endosse autant que faire se peut, avec des frémissements de fierté :

«Ma vie était fatigante et laborieuse, mais j'y trouvais du charme. Etant chef de ferme, je me sentais un peu roi. Les responsabilités me pesaient souvent, mais j'étais fier de m'asseoir au haut bout de la table, à côté de la miche dans laquelle je coupais de larges tranches au commencement de chaque repas ; j'étais fier surtout d'avoir au cercle de la veillée, la place du coin, la place d'honneur»[4].

C'est alors qu'il reprend son premier rôle (ou le premier aspect de son rôle : le second étant celui de producteur, sa tâche proprement dite), qu'il parle, dit quelques histoires, régit l'ostal, répartit à chacun son travail du lendemain, et donc sa place. Les seules besognes qu'il effectue au cœur de la maison c'est à ce moment, en bavardant, des travaux d'appoint (tri des lentilles, par exemple...) ou de couteau.

1 (G), p. 49.

2 Cf. par exemple (S), p. 454.

3 D. Fabre et J. Lacroix – *Op. cit.*, p. 183.

4 E. Guillaumin – *Op. cit.*, p. 171.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le rôle féminin dans l'espace traditionnel

A contrario, le rôle de la femme est plus effacé : lui sont réservés les travaux de rangement, d'entretien et de propreté, de préparation et de finition. Elle se doit de demeurer au second plan, dans l'ombre de l'homme et de l'ostal :

> *«Aux repas, elle ne se mettait jamais à table ; elle s'occupait à cuisiner, à surveiller, à servir les petits.*
> *«Mais prends donc le temps de manger, voyons, bourgeoise ! disais-je parfois.*
> *– Oh ! pour ce qu'il me faut !»*
> *Elle se contentait, en effet, d'un peu de soupe claire qu'elle avalait en circulant. Par comparaison, j'avais quelque honte de mon appétit robuste (...).*
> *Je l'engageais à se préparer un peu de soupe meilleure, ou bien un œuf à la coque. Mais elle ne voulait rien savoir et s'en tenait au bouillon puisé dans la soupière commune.*
> *Bien que la servante fût chargée de toutes les grosses besognes, Victoire n'en avait pas moins beaucoup à faire. Les enfants, la basse-cour, les repas, une bonne part du ménage, sans compter, quand le lait donnait, la préparation du beurre et du fromage, il y avait là de quoi occuper une plus robuste qu'elle. Très économe, elle savait tirer le meilleur parti de toutes ses denrées qu'elle portait au marché de Bourbon chaque samedi. Elle rabrouait souvent la servante qui ne ménageait pas assez le savon, la lumière, le bois pour le feu»*[1]

Et c'est elle encore qui s'occupe du jardin (sauf pour le bêcher) et de la nourriture du ou des cochons.

Mais là encore qu'on ne s'y trompe pas : un rôle effacé ne signifie pas un rôle mineur. D'une part, l'éventail et la somme des tâches que réalise le rôle féminin est considérable et aussi indispensable à la vie de la ferme. D'autre part, la femme est encore la maîtresse de maison, la «patronne» et la maison est vraiment son domaine propre. C'est elle, et elle seule, qui la régente. Et pour la réalisation elle se fait aider d'une servante lorsque la maisonnée est importante, car l'ouvrage ne manque pas. On n'aura pour s'en convaincre, qu'à examiner deux points : l'argent symbolise bien les relations sociales : or la femme a son budget propre.

> *«Traditionnellement, l'argent procuré par la vente des animaux et des produits de la ferme était encaissé par le mari qui s'en servait pour faire face aux dépenses de l'exploitation : impôts, entretien des bâtiments, renouvellement*

1 E. Guillaumin – *Op. cit.*, pp. 181-182.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

des cheptels, gages des domestiques, etc. Par contre, les revenus de la basse-cour (volaille, œufs), du jardin (fruits et légumes) et de l'étable (lait, beurre et fromages) revenaient à la fermière qui utilisait cet argent à sa guise (...). Mais là encore, et bien avant 1914, plusieurs ménages faisaient déjà bourse commune avec la femme comme caissière»[1].

Deuxième point : la maîtresse de maison n'a pas un simple rôle d'appoint dans la production, comme ont pu l'écrire certains auteurs pour d'autres régions. C'est elle qui dirige la mise en conservation du cochon, opération aussi vitale que rituelle : cette viande est souvent la seule que mangera la famille durant toute l'année, et qu'elle apprécie fort. C'est la femme qui prépare la «sanquette» (de porc ou de coq), faite du sang de l'égorgement et censée renfermer des principes fortifiants : *«Le paysan lozérien tue un ou deux cochons par an, pour en faire des salaisons qui lui serviront toute l'année. Le jour où on tue le «cochon» est un événement, une fête ; toute la famille se réunit pour aider la maîtresse de maison à tirer bon parti de la pauvre bête. C'est l'occasion d'un grand repas, le seul de l'année souvent où l'on mange de la viande fraîche»*[2].

Ce rôle spécifique de la femme, elle commence à l'apprendre vers 10 ou 12 ans, soit qu'elle soit placée comme servante dans une autre ferme, soit comme fille aînée secondant sa mère :

«La Catherine, ayant dépassé ses douze ans, dut remplacer la servante que ma mère avait occupée jusqu'alors ; elle lâcha donc les brebis pour les besognes d'intérieur et les travaux des champs»[3].

Les champs également ; en effet, si l'ostal est le domaine diurne et quasi-exclusif de la femme, elle n'y est pas cantonnée pour autant. Lorsque la belle saison vient et que l'espace de toute la maison se dilate jusqu'aux prairies les plus éloignées, que la fenaison requiert tout le temps et la main-d'œuvre disponibles, les femmes accompagnent le mouvement, portant le manger et le boire aux faucheurs et moissonneurs (rôle de la servante), contribuant l'après-midi à retourner et à ratisser le foin coupé par les hommes le matin.

Même en dehors de cette période, il arrive à la femme de sortir, ne serait-ce que pour battre le linge à la rivière en compagnie des voisines, deux fois par an, à l'automne et au printemps, lors des grandes lessives ; de même, pour quelque achat aux commerçants ambulants, pour quelque visite d'après-midi ou de veillée chez une amie, surtout aux

1 A. Goursaud – *Op. cit.*, p. 131.

2 M. Boule – *Op. cit.*, p. 131.

3 E. Guillaumin – *Op. cit.*, p. 30.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

saisons calmes. Mais, de même que l'homme ne traîne pas à la maison, elle ne traîne pas dehors, sur l'espace public :

> *«L'espace domestique est par excellence un espace féminin. Quelle que soit la tâche domestique évoquée : se nourrir, se vêtir, se chauffer, c'est essentiellement celle de l'épouse. Le terme ménage qui, par extension, qualifie aujourd'hui le couple conjugal, a pour premier sens celui de maison»*[1].

Un espace peu marqué

Voilà les grands traits des rôles à la fois de «maîtrise» et d'exécution de l'homme et de la femme, conçus comme un équilibre, même si dans la société pratriarcale traditionnelle, *«la hiérarchie domestique met au premier rang le père qui est à la fois patron et chef de famille»*[2]. Il est bon à ce propos de rappeler une remarque pertinente. On a recueilli et analysé les proverbes sur les maris battant leur femme comme des indices d'un rapport quasi-esclavagiste.

> *«Il est cependant évident que cette morale masculine exprime un idéal patriarcal nostalgique et doit donc être interprétée comme la réponse à une relative émancipation domestique de la femme»*[3].

Car si les disputes conjugales ne sont jamais absentes, on dispose de témoignages qui font apparaître, même dans les couches les plus basses, les plus pauvres, de la société rurale, le mari et la femme plus comme deux alliés contre la misère que comme un maître et son esclave :

> *«Ils avaient des moments délicieux qui se traduisaient en parlotes interminables. Le matin, mon père était toujours debout de très bonne heure. Il préparait le café et le servait à ma mère dans l'armoire à dormir. Puis il se mettait au travail dans la cuisine même»*[4] (n'ayant pas d'autre lieu)

Une seconde remarque s'impose. dans les maisons les plus anciennes et les plus archaïques que nous avons décrites, il n'existe en définitive qu'une seule véritable séparation bâtie, qu'un seul mur, celui qui enserre la maison, qui ne délimite qu'un intérieur

1 M. Segalen *in* «Mari et femme dans la France rurale traditionnelle», p. 26.

2 D. Fabre et J. Lacroix – *Op. cit.*, p. 179.

3 *Ibid*, p. 182.

4 (L), p. 27.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

et un extérieur, qui forme un écran sérieux aux échanges entre deux lieux. Il n'y a à l'époque ni mur entre étable et maison, ni plafond hermétique, ni portail à la cour, ni haies à la parcelle, et la porte de la maison reste bien souvent ouverte : la répartition traditionnelle des rôles, qui les localise de manière rigide dans le temps et l'espace, apparaît alors avoir une fonction de structuration aussi grande que le bâti, si ce n'est pas plus.

Ce partage des rôles semblerait se maintenir. C'est à ce titre qu'un jeune agriculteur nous déclarait encore : *«Moi, c'est l'étable, elle, c'est la salle à manger»*. Mais il est en fait profondément modifié par les conditions nouvelles du travail agricole et domestique. Dès lors, comment est-ce qu'il permet, implique la transformation de la maison, ou s'y adapte ?

La transformation des rôles

De ce schéma de répartition résulte la part prise par chacun dans les décisions de transformation. Le mari intervient essentiellement lorsqu'il s'agit des transformations affectant les bâtiments d'exploitation ; la femme, en revanche, pour tout ce qui concerne l'aménagement intérieur, l'équipement ménager, la décoration.

> *«Dans 50 % des cas, c'est la femme, parce que l'homme s'en fout»* (jeune agriculteur)

C'est elle qui commande alors à l'homme tel meuble, telle peinture, tel bricolage qu'il exécute ; ou exige tel achat.

Pour l'homme

L'apparition de la mécanisation a rendu les travaux et les trajets aux champs et aux prés plus faciles et moins longs. La plupart du temps il rentre à la maison à midi pour déjeuner. Le transport des veaux par bétaillère, puis le passage à la ferme du maquignon ont supprimé les longs trajets de plusieurs jours de foire en foire, puis même une bonne part de celles-ci. L'élévation générale du niveau de vie a fait pratiquement cesser l'émigration temporaire des hommes (il arrive cependant encore, en 1978, qu'un jeune homme y parte). L'achat des outils et du matériel agricole a diminué énormément le temps passé à les confectionner, quand il n'a pas simplement disparu. M. Fage, habile menuisier, ne dispose plus de son établi à l'étable comme autrefois, ni dans son atelier où un vieux poêle à copeaux lui assurait le chauffage, mais dans le salon, face à la cuisine, durant l'hiver.

Par ailleurs, la plupart des lieux de la sociabilité masculine ont disparu : four, moulin, «mestier» à ferrer les bœufs, forge. Seuls demeurent un café-auberge un peu

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

extérieur au village où les jeunes hommes vont acheter leur tabac, s'offrir un apéritif, ou jouer une partie de belote : en bref «croquer leur argent à l'auberge» comme disent leurs pères ; ainsi que l'atelier du «soudeur»-mécanicien, au sein du village, véritable héritier du «fabre» (le forgeron) puisque deux ou trois hommes en permanence demeurent à bavarder à sa porte.

Ce n'est pas tant la définition des tâches de l'homme qui paraît se modifier, mais surtout la manière dont elles se réalisent. Moins longtemps occupé dehors, le chef d'exploitation a par contre beaucoup plus à se tenir au courant, ainsi que de comptes et d'administration à tenir à jour. C'est ainsi que se comprend le désir actuel d'un jeune agriculteur de posséder son bureau : se rapprochant de la maison, y pénétrant petit à petit, il se domestique, il est à la limite de plus en plus souvent chez sa femme plutôt que chez lui, et, quitte à s'enfermer, cherche à reproduire un espace personnel. Le «lointain» se réduisant, son espace de travail se rapproche du centre de l'ostal, mais c'est précisément dans le même temps que celui-ci se cloisonne, maintient et même accentue les différenciations entre travail agricole et domestique, jusqu'à la séparation totale de l'étable moderne de M. Chaze.

Pour la femme

Le cas de la femme est tout aussi complexe. D'une part, certains travaux domestiques ont disparu, comme le filage, la facture des fromages, du beurre, ou sont en passe de l'être, ou encore ont été extrêmement réduits par l'apparition de l'équipement ménager, comme la lessive. De la sorte, la plupart des prolongements extérieurs du travail féminin disparaîssent. De plus, une exigence accrue de propreté, l'augmentation de la surface des maisons et du nombre de leurs pièces, un désir général de représentation accentue le travail d'entretien, de ménage. Il est en même temps facilité par l'apparition du carrelage, des peintures, de l'eau courante, et par la séparation plus prononcée entre la maison et les lieux du sale (dehors, étable). Dans l'état actuel des choses, on ne peut cependant pas encore dire que la femme soit repliée sur un rôle exclusif de ménagère, enfermée entre ses quatre murs, absorbée dans un astiquage permanent : la notion du propre est toute relative, et la manière la plus fréquente de l'obtenir dans la cuisine est actuellement d'étendre de la sciure sur le sol. C'est plus d'un souhait qu'il s'agit, qui apparaît dans le désir de «salon», de l'apparition d'un «espace propre» (jamais obtenu), qui va légitimer sa séparation de la salle commune et fonder, au moins dans le discours, la nouvelle vocation du lieu de réception, de réunion, permettant à la cuisine de supporter la proximité de l'étable, la salissure inévitable. Le salon est un espace décidé, arrangé, entretenu par la femme, né de cette nouvelle exigence.

Nul doute encore, selon la même logique, que le remplacement de la cheminée qui fumait sans produire beaucoup de chaleur par la cuisinière de fonte, l'apparition de

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

revêtements spécifiques à l'intérieur ; l'agrandissement de la fenêtre de la cuisine, ne soient des signes de l'accentuation de la différence entre le dehors et le dedans, entre l'espace agricole et l'espace domestique, ce dernier se différenciant, se refermant.

Dans l'état actuel des transformations, la femme conserve entière la charge de la basse-cour, et participe toujours à certains travaux extérieurs non encore mécanisés, donc requérant de la main-d'œuvre : repiquage et ramassage de patates et de choux... Elle est même, beaucoup plus qu'autrefois, appelée à conduire les vaches en devèze. La traite qui n'avait jamais connu un grand développement dans la région et ne lui était pas obligatoirement attribuée, ne le devient pas plus avec l'apparition de trayeuses électriques. Elle y participe largement cependant. Pour le présent, la femme conserve donc un rôle en partie agricole. Mais il est parfaitement imaginable que ces différentes tâches disparaissent progressivement : une famille de jeunes agriculteurs de Belpeyre a abandonné la tradition de l'élevage d'un cochon et préfère acheter sa charcuterie plutôt que d'avoir à tuer l'animal ; l'augmentation très prononcée des échanges et des transports met en confrontation les produits de la ferme et le temps nécessaire à les obtenir avec ceux des commerçants. Jour après jour, des revirements, des abandons s'opèrent, plus ou moins justifiés par des stratégies économiques ou de modernisation.

Par ailleurs, d'autres indices apparaissent : une vague de permis de conduire, impulsée par une subvention départementale, a touché de nombreuses femmes, jeunes et moins jeunes de Belpeyre : des mères de familles nombreuses, dont les parents et enfants se trouvent dispersés dans diverses régions de France, au gré de leur «urbanisation», n'hésitent plus, et avec une fréquence accélérée, à partir une semaine leur rendre visite, se sentant donc moins rédhibitoirement attachées à la ferme. Enfin, chez les plus jeunes femmes, la recherche d'un travail non agricole à l'extérieur du village est chose courant sinon générale. Il semblerait donc qu'en ces régions où les femmes sont demeurées au travail comme sous l'ancien régime, soient en passe aujourd'hui de faire l'économie de cette prison dorée que le XIXe siècle avait imposée aux bourgeoises citadines. Et ce phénomène, loin de l'entraver, ne peut au contraire qu'accentuer le processus de séparation du logis et des bâtiments agricoles, compte tenu des particularités du climat :

«La femme veut sa maison à part, c'est un signe». (instituteur)

Le repli, la réification

On assiste donc pour l'instant, et pour un sexe comme pour l'autre, à une sorte de repliement, de recentrement sur la maison, qui concentre et attire l'attention sur elle, bien plus qu'autrefois. Tandis qu'au départ de notre description, la maison correspond assez bien à la pratique masculine, qui la définit comme *«tout juste bonne pour souffler et*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

dormir»[1], elle devient aujourd'hui ce lieu de résidence possible, presque confortable, qui correspondrait plus à la pratique féminine.

Dans la structure moderne de la maison où s'est resserée la famille conjugale, la cuisine demeure le lieu de réunion et, le plus souvent, la pièce qui distribue les autres, après avoir été le lieu d'où les maîtres distribuaient les tâches. En effet, nous n'avons parlé que de la transformation des rôles d'exécution de l'homme et de la femme : c'est que ceux de «patron» et de «patronne» se sont tant amenuisés qu'il n'en reste, pour ainsi dire, qu'une mémoire nostalgique chez les plus âgés, qu'une relative responsabilité. Petit à petit, ils ne sont plus devenus que deux travailleurs, deux individus, un ménage obéissant aux incitations et directives de l'Etat. L'industrialisation urbaine, en offrant une source apparemment inépuisable de travail rémunéré, a provoqué l'exode et libéré domestiques, fils et filles adultes de la tutelle paternelle..., pour celle d'un autre patron, plus anonyme. Le père et la mère de famille se voient ainsi retirer leurs rôles de chefs d'entreprise et de famille, et se trouvent rapprochés comme couple d'artisans, dans un rôle de producteurs/consommateurs. Et, l'espace qualifié et chargé, autrefois, par leur commandement, leur «maîtrise», l'est aujourd'hui par des murs, des cloisons. Le processus auquel nous assistons, et que nous aurons encore l'occasion d'éclairer, est bien celui d'une réïfication de l'espace : l'appauvrissement symbolique des valeurs, des rôles et des modèles, supplée par le recours fonctionnel au bâti, imposant la norme sociale réglementaire plus sûrement qu'une langue morte. A l'ambiguïté d'un espace ancien polyfonctionnel, qui ne prenait de sens qu'en référence aux pratiques vécues, à la culture locale, se substitue une structure de lieux monofonctionnels qui se voudrait claire, universelle et manipulable par les subventions, les contrôles.

Parent, enfant et domestique

Il est probablement superflu d'insister sur l'importance de la définition du rôle de l'enfant dans une société, de sa place dans la maison : c'est au moment de la socialisation (apprentissage des valeurs, normes et rôles sociaux) que la société définit le mieux ce qu'elle entend qu'une personne devienne. Réciproquement, c'est pour cette personne – l'enfant – le moment où elle intériorise ces «manières de faire, de penser et d'être» de sa société, qui doivent lui permettre d'en devenir acteur à part entière. C'est aux données de cet apprentissage qu'il se référera sa vie durant[2].

1 J. de Pesquidoux (cité par M. Drulhe) – *in* «Maison et Culture paysannes dans le Gers, *Ethnologie Française*, III, 1-2.

2 Cf. à ce sujet : M.J. Chombart de Lauwe – *Un monde autre, l'enfance*, Payot, 1971.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Nous ne reviendrons pas ici sur les études de notre équipe, relatives à la socialisation de l'enfant aujourd'hui, et particulièrement en Lozère[1]. Notre perspective est différente : c'est celle de la relation entre la transformation de la place de l'enfant dans la famille et les transformations matérielles de la maison, cette place étant repérable au travers des rapports avec les parents et les autres enfants.

L'enfant, de la famille traditionnelle à aujourd'hui

Il y a moins d'un siècle, contrairement aux pays vignerons du Languedoc, la famille de Margeride se caractérisait par un grand nombre d'enfants, sinon souhaits de sa prospérité – un peu comme une morale de conte : ils se marièrent, furent heureux... et eurent beaucoup d'enfants – du moins signes de sa vitalité.

> *«La maison-type, malgré sa petitesse, n'est vivante que lorsqu'elle est garnie d'enfants. D'après l'article 3 de la loi du 17 juillet 1889, 22 contribuables riches, 310 aisés et 1.136 peu aisés ont été exemptés, en 1890, de l'impôt personnel-mobilier comme ayant sept enfants au moins, les habitants de la maison-type, appartenant à la dernière catégorie, ont fourni la plus forte proportion. Aussi pourrait-on soutenir, sans paradoxe, que plus petite est l'habitation, plus grand est le nombre d'enfants ; que le désir de la procréation est d'autant plus intense que le contact des êtres créés est plus prolongé, plus resserré. D'où la justification de cet adage : «dans petit espace beaucoup d'enfants». Le paysan, d'ailleurs, n'a cure du rapport qui peut exister entre l'accroissement de la population et le rendement de la terre ; il se soucie fort peu d'expérimenter la contrainte morale de Malthus, d'autant que les enfants ne tardent pas à lui venir en aide par leur travail dans la ferme ou par leur salaire quand il les loue. Plus il y a d'enfants, plus il y a de travailleurs ou plus il perçoit de revenus»*[2].

C'est là ce qui différencie les stratégies des quelques familles aisées et des nombreuses familles modestes, où se trouvent, par conséquent, la plupart des enfants :

> *«Les familles riches, sauf exception, n'ont que peu d'enfants. Souvent elles n'ont qu'un héritier pour conserver intact le patrimoine. Lorsqu'un fils*

1 Cf. *Enfant En-Jeu*, Ed. du C.N.R.S., 1976 et *Espaces d'enfants*, C.E.S.P. Montrouge, 1976 ; ainsi que «Entre ferme et lycée», M. de la Soudière, *in* Autrement, 10-77.

2 (C), 1894, p. 298.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

unique épouse une fille unique de même condition, l'avoir double. C'est ainsi que se créent les grandes maisons. Certains paysans riches vivent dans l'obsession de ce malthusianisme»[1].

«Les familles pauvres n'ont pas de travail pour leurs nombreux enfants. Ceux-ci, vers leur dixième année, se placent comme pâtres dans la région, puis à quinze ans comme domestiques agricoles dans les grandes maisons»[1].

On touche là à la fois à l'importance du rôle économique des enfants et à la raison de l'assimilation entre enfant et domestique : c'est que l'un et l'autre sont le plus souvent confondus et que l'enfant effectue les mêmes tâches, qu'il soit placé ou demeure à la maison paternelle :

«La vie de pâtre et de domestique de ferme qui fut celle de mon père jusqu'à sa trentième année, m'est connue dans ses moindres détails. Je m'en inspire pour devenir à mon tour comme lui, un modèle de bon serviteur, rude à la tâche, ayant l'estime de tout le monde.
Souvent mes parents me parlent de cette perspective proche, mon départ comme petit pâtre pour la saison d'été chez des paysans de la région.
Ma mère se désole à la pensée de notre séparation. Parfois, je la surprends à pleurer.
Cependant, une chose atténue sa peine, la certitude que je serai mieux nourri qu'à la maison paternelle. Quant à moi, malgré le regret que j'ai de quitter l'école et ma famille, je suis content de partir pour aider par mon travail, à améliorer la situation familiale.
En attendant d'être en âge de partir chez un patron pendant les jours de vacances je me rends utile de façons diverses. Je conduis nos pourceaux sur les communaux et les bordures de chemins où pousse un trèfle dru et court dont ils sont très friands. Je scie et casse du bois au gabarit qui convient à notre fourneau. Je vais au jardin, j'arrache l'herbe qui pousse dans les carrés de légumes. Je nettoie le hangar et la cour et range toute chose»[2].

Placés dans des familles de même condition, les domestiques sont plutôt traités comme des enfants de la maison :

«Excepté les grandes exploitations où les propriétaires et fermiers mangent à part, les domestiques vivent avec les maîtres, partagent leur feu et leur

1 (G), vers 1910, pp. 137 et 136. L'auteur confirme que *«les familles qui ont le moins de ressources ont, en général, le plus d'enfants»*.

2 *Ibid*, pp. 54-55.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

nourriture. Le domestique n'est pas considéré comme serf attaché à la glèbe ; c'est un compagnon qui participe aux mêmes labeurs, qui professe le même amour pour la terre, qui s'intéresse aux mêmes choses»[1].

C'est dans cette nécessité de loger une nombreuse main-d'œuvre familiale et domestique que certains auteurs ont cru trouver la cause de l'augmentation du nombre de pièces de la maison :

«La chambre est une addition effectuée dans le but de conserver les enfants dont le concours est nécessaire à l'exploitation et dont l'âge et le sexe exigent des lits séparés»[2].

Nous verrons qu'il n'en est rien : dès avant 1900, l'existence d'une chambre est le fait de l'aisance et non de la population de la maison.

D'une adolescence prolongée...

Et pourtant, celle-ci est fréquemment importante. Comme on vient de le voir, le père d'A. Prugne est demeuré domestique jusqu'à trente ans, gravissant comme son fils après lui les échelons de la carrière, du pâtre au bouvier, jusqu'à ce qu'il ait le minimum pour s'établir. Mais il eût pu aussi conserver à peu près jusqu'au même âge un statut identique sans être placé, en demeurant au sein de sa propre famille :

«Le chef de famille destine un de ses enfants à être son associé et plus tard son successeur dans la direction de la famille et du domaine. Cet enfant, qui ne quitte jamais le foyer, est ordinairement l'aîné[3]*, choix dicté par la nature des choses. Il y a, en effet, une présomption qu'étant le plus âgé, il sera le plus capable de fournir ce dont la famille a besoin, une aide, un appui pour les parents, une protection pour les frères et sœurs. Le père de famille institue donc l'aîné héritier en l'avantageant dans les limites permises par le Code Civil. Les autres enfants vivront au foyer jusqu'à leur majorité et à ce moment-là le partage se fera, heureusement jamais en nature, mais toujours en équivalent ; les autres enfants prendront de l'argent et s'il n'y en a pas, se contenteront d'une rente très faible servie par l'aîné. Ils iront travailler autre part ou émigreront. La donation-partage ou démission de bien est assez fréquente et tend au même but. Le paysan lozérien suit, en cette matière, les coutumes de l'ancien régime, et le Code Civil, avec son effet dissolvant*

1 (C), 1894, p. 298.

2 (C), p. 298

3 Nous avons vu pourtant de nombreux cas où c'était le benjamin.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

pour les familles rurales, n'a heureusement pas trop pénétré chez nous. Les résultats directs de ces coutumes sont la stabilité et la fécondité des familles lozériennes»[1].

Ces faits (long placement et longue assistance du père : un espèce de prolongement de l'adolescence), socialement nécessaires au regroupement des forces de travail, avaient pour conséquence directe la persistance de la famille étendue, du «feu» dans lequel les individualités se perdaient :

«Plutôt que d'individus, les sociétés anciennes étaient faites de groupes. Isolé, l'homme ne comptait guère»[2].

Et

«ce qui unissait les membres du groupe domestique, parents et serviteurs en une «famille», c'était une commune dépendance vis-à-vis du «Père de famille»»[3].

... à l'individu autonome

Ce rapide tableau du rôle économique traditionnel de l'enfant et de ses prolongements, toujours sous la tutelle du «père-maître», constitue un point essentiel si l'on veut comprendre le fonctionnement de la maison à l'époque, puis ses transformations. Il n'est pas question de refaire l'histoire du statut de l'enfant, du rapport parent/enfant. Les historiens ont largement décrit ce processus qui a conduit la famille étendue à la famille nucléaire, l'unité de corésidence des générations à la gêne de la «cohabitation» actuelle. Les personnes définies presqu'uniquement par leur place dans leur groupe d'appartenance («l'aîné du Fage de Belpeyre») à l'autonomie de l'individu de l'état-civil, le devoir des enfants au devoir des parents, sous la haute autorité du pouvoir législatif qui, pour ces régions reculées, précéde et détermine plus les pratiques locales qu'il ne les succède et les formalise :

«Plus que les droits de l'enfant, cependant, ce sont les devoirs des parents qui se sont développés. Dans la mentalité ancienne, le père avait toute puissance sur les enfants (...) parce qu'il les avait faits (...). Dans notre mentalité contemporaine, au contraire, la création lui donne envers eux plus de devoirs que de droits. C'est là un renversement fondamental des principes de la morale familiale...»[4].

1 (F), 1898, p. 135.

2 M. Bloch – *Op. cit.*, p. 155.

3 J.L. Flandrin – *Op. cit.*, p. 15.

4 *Ibid*, p. 134.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Ce qui importe ici, c'est de voir comment ce processus s'est accompli en s'appuyant sur les rapports spatiaux, comment il a transformé la maison. La question du couchage nocturne des différentes catégories d'âge et de sexe qui composent la maisonnée constitue un excellent indice de ces rapports : l'apparition de la chambre, corrélative à la constitution de la famille restreinte est le signe architectural le plus patent de leur transformation.

Les étapes de la transformation matérielle

En décrivant la maison traditionnelle en première partie, selon les catégories vécues de l'architecture, nous avons vu par le détail les transformations matérielles. Rappelons-en brièvement les différentes phases[1] pour le problème qui nous intéresse ici.

Dans l'état le plus ancien que nous ayons décrit, et que nous avons pris pour point de départ, les quelques «placards à dormir» de la famille se trouvent tous au rez-de-chaussée, dans une cuisine plus ou moins séparée de l'étable, et plutôt moins que plus, puisque certains lits en forment la cloison. L'habitude requiert qu'un homme, bouvier ou fils de la maison, dorme à l'étable. Le lit des maîtres est, lui, toujours le plus proche du feu. Seule, éventuellement, la servante est susceptible de coucher au grenier, lorsque celui-ci existe ou qu'elle n'est pas logée sous l'escalier qui y mène, ou même avec les enfants de la famille :

> *«Au fond, l'horloge entre deux lits : le nôtre dans le coin le plus rapproché du foyer, comme il est d'usage, et, de l'autre côté, celui que partageaient la servante et notre petite Clémentine»*[2].

Si le grenier sert parfois de lieu de couchage, ce n'est qu'exceptionnellement, lors d'un mariage par exemple :

> *«Les femmes et les enfants au grenier – où maman avait établi des lits de fortune –, les hommes au fenil, où on avait disposé à leur intention de vieilles couvertures, des sacs usagés»*[3].

Dans une seconde phase, après que la chaumière fut reconvertie, surélevée et couverte de lauzes, les enfants couchent alors dans une unique pièce à l'étage, à la fois

1 Précisons, à toutes fins utiles, que nous n'entendons pas ces phases comme des étapes obligatoires de la transformation, et par lesquelles seraient passées toutes les maisons : la plupart n'en sont pas au dernier terme et les brusques modernisations sont monnaie courante. Il s'agit là évidemment d'un classement logique, coïncidant néanmoins avec le déroulement historique moyen.

2 E. Guillaumin – *Op. cit.*, p. 161.

3 *Ibid*, p. 69.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

grenier et «dormoir», tandis que le lit des maîtres demeure en place, s'enfermant dans la minuscule chambre du «cours» de sapin doré. Elle n'apparaît que comme une «dépendance de la cuisine». Cet état de choses est fréquent en Margeride dans l'enquête de 1939. C'est encore celui de la maison «Rocher» et de quelques autres.

Le stade suivant est celui du découpage de cette pièce unique de l'étage par des rideaux et des cloisons en planches, en autant de chambres qu'il y a de fenêtres. Les pièces ainsi obtenues se commandent les unes les autres la plupart du temps. A ce stade-là, la petite chambre de la cuisine n'est plus toujours réoccupée à la mort de l'aïeul.

Ensuite de quoi un nouvel aménagement dispose à l'étage un couloir qui dessert chaque chambre, tandis qu'il n'y a, en règle normale, plus de lit au rez-de-chaussée. La dernière transformation qui intervient enfin c'est la construction d'une seconde maison sous l'impulsion des primes à la décohabitation.

Alors qu'au départ toute la famille dort dans un même espace, ou peu s'en faut, on aboutit en définitive à l'attribution d'un espace pour chaque catégorie d'âge et de sexe, à la limite pour chaque enfant. L'isomorphisme entre le processus social décrit par les historiens et le processus matériel des transformations de la maison paraîtrait évident. Encore faut-il que ces transformations matérielles, opérées par des individus, le soient dans le but explicite ou implicite de signifier ladite transformation de la structure sociale, et donc que le discours et les pratiques relatifs à ces transformations véhiculent les fondements normatifs et idéaux qui correspondent à cette structure.

Nous allons, pour cela, réexaminer comment sont vécues les principales phases de cette réorganisation de la maison : de la cohabitation aux premiers signes de la séparation, puis à son accomplissement. Disons-le tout de suite, force nous est de constater que l'apparition de la chambre ne répond pas à l'émergence d'un besoin d'espace : c'est au contraire, comme nous l'ont montré les données statistiques, au moment même où la population familiale décroît que le nombre de pièces augmente. De plus, la parfaite tolérance de l'enfant à l'espace communautaire est attestée par les familles interviewées. Lorsque ensuite le manque d'espace ou de confort est invoqué par les agriculteurs pour justifier la nécessité des transformations opérées, c'est en fait précisément à l'émergence et à l'intériorisation de la notion d'intimité (et à ses équivalents moraux de la pudeur et de la décence) qu'ils se réfèrent immédiatement, c'est-à-dire finalement au niveau plus profond des valeurs apprises à l'enfant dans la socialisation, de la conscience qu'il aura de son individualité et de ses rapports avec autrui, en somme au centre même de ce qui détermine pour l'individu une certaine forme de rapports sociaux.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le vécu des transformations

«Autrefois, on était bien que quand on était serrés... on était bien contents..»

Cette réplique de M. Fage, prononcée sur le ton de la nostalgie, du regret de l'unité perdue, résume à merveille la manière dont était vécue l'ancienne cohabitation. Durant les deux premières phases de cette transformation ce sentiment profond de la cohésion familiale est demeuré vivant et entier. Il représentait la réalité à tous les niveaux des relations sociales, de l'affectif à la production, se concrétisait et se signifiait dans l'espace de la maison. Même lorsque seul le couple qui dirige l'exploitation demeure à sa place traditionnelle, près du foyer, et que le reste de la famille dort dans l'unique pièce de l'étage, cette séparation ne fait que formaliser la principale distinction qui structure la famille, entre maîtres et aides. Elle n'est certes pas sans importance, mais n'entame en rien l'organisation traditionnelle de la famille et de la production, et la proximité physique et affective des personnes demeure la même :

«On avait nos habitudes, on se trouvait bien... on avait qu'une chambre pratiquement, on y couchait tous dedans, mais on était bien quand même (...). Comme nous, on a été trois fils et une fille, et le papa et la maman, on était six ; le papa et la maman couchaient en bas dans le lit (...) à la cuisine, qui était fermé : on le fermait avec deux rideaux. Et nous autres on couchait à la chambre là-haut. On avait deux lits... (vers 1930) (...). On était pas mal. Moi, je trouvais qu'on était bien (...). Je me plaignais de rien, il me manquait rien».

Pour apprécier la valeur de ces quelques affirmations, de ces plus fréquentes litotes, il faut les replacer dans cette conversation coupée de reproches véhéments : *«Toi va à la vieille, moi je reste à la neuve !»*, dans ce monde rural plus tourné vers l'acquisition des richesses modernes que vers la pauvreté du passé.

Lit des maîtres

Nous avons parlé du lit – premier meuble du ménage – de sa valeur sinon pécuniaire, du moins symbolique et pratique.

«Il y avait en somme une relation logique entre l'inconfort de la maison et le confort du lit (...). La seule manière d'avoir chaud, lorsqu'on était las de s'agiter, c'était de se mettre au lit et de tirer les rideaux pour conserver la chaleur des corps. Dans cette chaleureuse intimité du lit, ne naissait-il pas entre les membres de la famille paysanne, une relation aussi essentielle et aussi digne d'attention que les rites de nos foyers bourgeois»[1].

1 L. Flandrin – *Op. cit.*, p. 101.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le premier des lits est celui des maîtres, à la fois parce que le plus proche du foyer, centre de la chaleur de la maison, surveillant l'entrée de celle-ci, et en même temps lieu symbolique du commandement et de la reproduction de la famille : à la mort des maîtres, le fils prenait la place. Aussi les paysans y furent-ils très attachés, et probablement d'autant plus que face aux transformations matérielles et sociales qui pertubaient leur univers de référence, il marquait la mémoire de leur pouvoir déchu. Aussi, quitte à l'enfermer dans la chambrette de planches du cours, qui ne le sépare qu'à la vue de la cuisine, il est demeuré en place le plus longtemps possible. La plus vieille génération actuelle y demeure encore, d'autant qu'elle y trouve une justification pratique :

> *«Vous savez, quand on est malade ou n'importe... Vous savez, j'ai soigné mon mari pendant deux ans et demi : eh bien, s'il avait fallu que je monte dans la chambre, eh bien, j'aurais pas pu».*

Petit à petit, depuis bientôt cinquante ans, on n'utilise plus la chambrette. On la laisse vacante et d'un usage incertain, ou on la supprime à la mort de l'aïeul pour agrandir la cuisine.

Lits clos ?

Les lits clos, où dormaient donc plusieurs enfants ou domestiques, éventuellement un parent ou un hôte de passage, n'impliquaient pas une distribution rigoureuse par sexe et par âge. La famille entière baignait, sans grande coupure, dans la douce chaleur des couettes. On a vu de plus comment, dans la cuisine de A. Prugne, l'enfant au lit participait à la conversation des parents, ou demeurait dans cet espace auditif continu qui caractérise la maison à cette époque. Il n'en est de plus belle illustration que cette complicité entretenue avec son grand-père, et qui se poursuivait tard dans la nuit, de lit clos à lit clos, dont témoigne Jakez-Hélias :

> *«Je me réveille en sursaut. On frappe de grands coups contre la cloison. C'est ma mère, au lit depuis longtemps qui nous rappelle à l'ordre :*
> *– Père, il est temps de coucher l'enfant. Comment se lèvera-t-il demain pour aller à l'école ? Vous (grand-père) n'êtes pas plus raisonnable que lui. Je vais me décider à lui faire un lit au grenier»*[1].

Cette cohabitation nocturne est donc la parfaite corrélation de l'édifice social traditionnel, où les maîtres jouaient le rôle de transmetteurs et de garants des valeurs et de la culture. Comme ils répartissaient les tâches, ils répartissaient les lits. Comme ils transmettaient le bien-faire manuel, ils transmettaient le bien-faire social. Ce n'est que sous l'influence

1 P. Jaker-Hélias – *Le cheval d'orgueil*, p. 85.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

d'interventions extérieures que cette pratique positive de la chaleur familiale glissera ensuite sur le versant péjoratif de la «promiscuité».

> *«Il est en tout cas remarquable qu'en faisant l'histoire du sentiment familial on n'ait généralement retenu de l'ancienne promiscuité que ce qu'elle pouvait avoir d'opposé à notre sentiment de la famille. L'ouverture de la maison, de la chambre ou même du lit à des étrangers... et qu'on n'ait pas eu l'idée d'y voir l'une des racines de l'ancienne cohésion familiale... Nous devrions admettre au moins la possibilité que le sommeil en commun ait été chez les paysans et autres pauvres gens d'autrefois l'une des manifestations les plus intéressantes du sentiment communautaire et le lit commun, un des lieux privilégié de la vie familiale avant que, en l'espace de trois siècles ou plus, des moralistes obsédés par les péchés de la chair en aient obtenu la disparition»* [1].

Les hygiénistes, inventeurs de la promiscuité

Ce fut surtout le mouvement hygiéniste de la fin du XIXe siècle dont le discours idéologique et moral masque mal la volonté d'assujettissement des classes laborieuses aux modèles de la bourgeoisie citadine qui précisera ces attaques. Mais autant y réussissait-il auprès du milieu ouvrier déraciné et destructuré, autant leur morale sonnait faux pour le milieu paysan où demeurait encore un édifice familial stable et cohérent. Il faut entendre l'hypocrisie et les contradictions de ce discours de classe, l'embarras de l'élite parisienne devant les témoignages locaux :

> *«Rappelons d'ailleurs que l'on trouve aussi naturel de mettre plusieurs personnes dans chaque lit que de mettre plusieurs lits dans chaque chambre. Quand ce sont des enfants, on ne se préoccupe pas toujours de séparer les sexes (...). Ceux de nos correspondants qui déplorent ces très usuelles promiscuités n'ont pas besoin d'insister pour faire comprendre les graves inconvénients qu'ils y voient, au point de vue de la décence d'abord et de la moralité ensuite. Ces inconvénients s'aggravent encore quand la domesticité même – et cela n'arrive que trop souvent – est admise la nuit comme le jour, à tenir compagnie aux maîtres (...) (et pourtant) ces rapprochements nocturnes qui nous choquent tant ne produisent pas les mauvais effets qu'il serait naturel d'en attendre. Les populations qui vivent ainsi ne sont pas toujours les moins honnêtes. Souvent dans ces milieux primitifs, les sentiments religieux et les pratiques pieuses se sont mieux conservés qu'ailleurs, et contre les entraînements d'une basse sensualité aucune barrière ne vaut celle-là. (... Un correspondant nous rapporte*

1 J.L. Flandrin – *Op. cit.*, p. 100.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

que) les montagnards de son département ne sont guère moins vêtus la nuit que le jour, ce qui est peut-être une circonstance atténuante (... et un autre, que) la moralité ne perd rien, assure-t-il, à ce que tous ou presque tous les habitants d'une ferme couchent dans la même pièce : il en résulte, au contraire, une sorte de surveillance mutuelle. On préfère le dortoir à la cellule. La décence seule est gênée ; et cette gêne est moindre que ne le supposent ceux qui ont toujours occupé des chambres particulières. (D'ailleurs), ceux qui ont plusieurs chambres dorment dans une seule»[1].

La loi de séparation des corps

Mais ce n'est guère qu'à partir de 1928, avec la loi Loucheur, que cette lutte opiniâtre contre les pratiques rurales prendra corps, se développant dans la stratégie et les intérêts de l'industrialisation urbaine, jusqu'aux primes actuelles à la décohabitation qui achèvent de démanteler la structure sociale rurale, libèrent l'individu de ses attaches profondes, permettent l'exode et l'afflux de la main-d'œuvre vers les villes. Il faut pourtant préciser que les législateurs furent déçus dans leurs prévisions par le faible écho que reçut la loi Loucheur à ses débuts dans le milieu rural. Ils durent ensuite y réserver une part spécifique des crédits, qu'ils eurent du mal à épuiser. Pourtant l'apparition d'une prime fut une arme suffisante et décisive pour entamer l'ancrage des pratiques traditionnelles, et c'est aisément compréhensible dans un milieu économiquement très défavorisé.

Cette loi qui fait de l'enfant un facteur décisif de la transformation, à la fois pour l'obtention de la subvention, pour l'évaluation de son montant et pour l'organisation de l'espace bâti, porte en elle la normalisation des rapports entre générations différentes. Elle met en place un cloisonnement, elle range et distribue les individus par sexe et générations selon les règles «d'hygiène» désormais connues.

Quelques familles utilisèrent cette loi (deux à Belpeyre, dont celle des Fage), mais ce qui est plus important, un modèle de modernisation pénétrait au village, en s'opposant au modèle traditionnel. Par suite, certains commençaient à cloisonner le grenier pour ne pas être «de reste», avec moins de rigueur toutefois que la norme, la réinterprétant pour donner l'apparence suffisante au moindre coût financier et culturel. La transformation se justifie dès lors par la «modernité» ; après avoir loué l'ancienne maison, on la critique, on la dénigre : *«elle était pas suffisante, elle était pas assez grande. Et puis, elle était vieille»*. C'est à ce stade que naissent ces «chambres» séparées par des rideaux, des cloisons de planches, qui se commandent les unes les autres, et où se distribuent plus ou moins les personnes.

1 A. de Foville – *Op. cit.*, Introduction de l'enquête, p. XXXV.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Il y avait des chambres, mais c'était une seule chambre ; mais au début on a divisé par les rideaux, et par la suite a été fait une cloison en briques».

«Quand je me suis marié, on habitait ensemble. On avait trois chambres : il y avait celle de papa, nous autres on était à côté, et il y en avait une pour les petits...».

Jusqu'à six enfants, répartis en fait vaille que vaille.

Une intériorisation ambiguë

C'est précisément après la loi Loucheur que de nouvelles conceptions commencent à apparaître : le nombre de chambres doit désormais s'évaluer à partir du nombre d'enfants, de leur âge et de leur sexe : *«On a agrandi, parce que on a compris que pour les gosses, ça faisait besoin. Pour élever des gamins, il faut de la place»*. Les termes mêmes employés ici, *«on a compris»*, témoignent bien de la difficile intériorisation d'une norme étrangères aux habitudes mentales. *«Cinq enfants dans ma chambre, où vouliez-vous que je les mette ? Pas à la poubelle...! Oui, on a compris qu'il nous manquait de la place»*. Mais il est clair que cette intériorisation d'un nouveau modèle n'est pas vraiment accompagnée de l'acquiescement à la notion d'intimité. Elle laisse la place à de multiples contradictions entre discours moderniste et pratiques traditionnelles ; ainsi, bien des chambres dûment séparées demeurent inutilisées, et les plus jeunes enfants vont dormir avec les parents pour des raisons de commodité :

«Comme elle est plus grande, on peut y mettre deux, trois lits, on la chauffe un peu le soir (...), un petit coup de flamme et on s'en tire comme ça ; quand ils montaient de l'école, G. et J., on les faisait coucher tous les deux là dedans et ils couchaient avec nous dans notre chambre».

Il semble que l'enfant n'occupe bien souvent sa chambre qu'après sa communion solennelle, rite à l'occasion duquel tous les cadeaux offerts incitent au voyage, à l'indépendance, à la séparation : trousse et réveil de voyage, montre, appareil photo, vélo, gourmette d'identité, objets en or...

Il est clair que l'adoption du signifiant architectural de l'intimité – l'espace séparé, pris comme signe de modernité – s'opère sans référence à son signifié. C'est là qu'un discours, qui atteindra peut-être les agriculteurs sans la distorsion subie par le précédent, prend le relais du discours hygiéniste : le discours psychologique. C'est celui que véhicule déjà l'instituteur :

«Parce qu'il y a une chose qui n'était pas agréable, et c'est bien reconnu par tout le monde, à aucun point de vue, ni au niveau de son intimité, ni au

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

niveau de sa personnalité, c'était bien la chambre des vieilles maisons de campagne... Il y avait l'aspect froid, mais aussi l'aspect relation de nuit. Au niveau de ... personnaliser, c'était très difficile. Prenez un gamin, ou une adolescente quelle qu'elle soit : dans ces vieilles maisons, elle pouvait pas développer sa personnalité, elle pouvait pas se permettre d'accrocher, même à l'époque ça existait pas les posters, ou conneries comme ça, un article ou une image, elle était coincée, c'était pas possible».

Mais en définitive, si l'on peut parler d'une ancienne notion d'intimité chez les agriculteurs, celle-ci s'appliquerait à la famille plus qu'à la personne. Et l'espace bâti traditionnel, qui était découpé selon l'unité sociale de base, la famille, tendra maintenant à l'être selon de nouvelles : le couple, l'individu. Mais, pour l'heure où cette destructuration/restructuration ne s'accomplit que lentement et presque au seul niveau formel, l'espace demeure un espace imposé par la législation, coupé de la notion d'intimité, qui pour les paysans ne renvoie qu'à la chaleur familiale. Littéralement, c'est un non-sens, qui plonge les agriculteurs dans une contradiction insoluble à moins d'une acculturation complète :

«C'est un truc (réponse à la question sur la promiscuité entre parents et enfants) où tu peux pas revenir en arrière. Ce serait maintenant... sachant ce qu'on sait, ça serait gênant. Mais d'un autre côté, c'était bien. Il y a une histoire d'indépendance».

«On ne peut pas se situer comme se sont situés nos parents».

«Je ne trouve pas de mal à ça. Je ne sais comment dire, c'est lié peut-être un peu plus à la famille... on se cachait moins de choses entre frères et sœurs».

La chambre dans la structure de la maison

Si l'on abandonne l'analyse de l'espace de la chambre, en termes de distribution et de répartition des individus, pour se situer au niveau de la structure même de la maison, il est significatif que la chambre comme lieu fonctionnel est toujours repérée à partir de la salle commune, soit définie comme emprunt sur celle-ci, qui s'en trouve dès lors réduite, soit par l'objet lit qui, monté au premier étage, détermine la fonction :

«On a fermé la chambre sur le lit».

«Ils ont monté le lit sur les chambres».

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le lit enlevé, la pièce redevient cuisine, c'est le mobilier dans sa fonction qui marque l'espace, le structure, c'est l'objet lit qui, transporté d'un étage à l'autre ou emmuré, symbolise l'espace, le dénomme.

On opère par différenciation des fonctions, mais c'est l'objet qui assure la fonction. Les chambres sont toujours situées comme annexe, dépendance, addition de la pièce centrale et commune.

Le perpétuel recours au verbe «débarasser» (l'espace) pour justifier la création d'espace spécifique pour la chambre, confirme le passage de l'espace traditionnel poly-fonctionnel à un espace de plus en plus spécialisé. En fait, il s'agit plus de débarasser l'espace d'une fonction que d'agrandir (même si l'opération revient au même) :

> *«Quand on a fait une séparation, on a ouvert une fenêtre supplémentaire, parce qu'il n'y avait que celle-là, pour que le fils couche là. C'est petit, mais ça débarasse. Ça fait un petit coin pour un autre avec une fenêtre».*

Il est remarquable par ailleurs que le lieu de couchage, greffé autrefois sur l'exploitation, subissant ses variations, en demeurait dépendant, presque réduit à un objet fonctionnel comme d'autres outils. Son autonomisation comme espace spécifique confirme le processus de séparation des fonctions, de réification des rapports sociaux.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Maison et sociabilité villageoise

Dans le village ancien, la maison est donc l'unité sociale et spatiale par excellence. Elle enclot, regroupe. Mais en Margeride et à Belpeyre au moins, elle n'est pas isolée au centre de son domaine, comme c'est le cas dans d'autres régions où elle constitue presque un microcosme. A Belpeyre, les maisons sont regroupées, proches des autres ou se touchant, elles sont semblables (constituées sur un même modèle), et nous avons vu qu'elles respectent un certain nombre de règles aux niveaux de leur propre constitution, du rapport entre elles ainsi que du rapport à l'ensemble, à l'espace public-collectif.

De plus, l'habitant d'un village ne vit pas sa maison comme indépendante des autres à côté desquelles elle se trouve : à la limite, chacun habite aussi un peu chez l'autre. Nous avons d'ailleurs été frappés de tout ce que chacun savait sur l'intérieur des autres maisons de Belpeyre : existence de cloisons en planches ou en briques, types de crépissage, achat de la machine à laver : tout se sait, se retient, s'enregistre.

Ce sont là suffisamment d'indices qui justifient le détour de ce chapitre. Car si nous centrons plus particulièrement notre intérêt sur l'espace de la maison plutôt que sur celui du village, il serait cependant aberrant de ne l'analyser qu'à l'intérieur d'elle-même, de la couper artificiellement des rapports externes qui la délimitent, l'informant comme cellule d'une structure plus vaste.

C'est ce que nous tenterons de décrire au travers de trois pratiques de la sociabilité, trois moments de la pratique sociale porteurs d'une intention globale, et qui ne sont sériés que pour la commodité de l'analyse. Nous tenterons en particulier d'examiner quelle relation s'établit entre la transformation de ces pratiques et la transformation des maisons.

Voir : la maison, lieu du regard

Beaucoup d'auteurs décrivent la maison rurale comme un microcosme, une entité sociale, économique et spatiale se suffisant à elle-même. Ils ne parlent alors des

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

contacts avec l'extérieur qu'en termes de voisinnage, d'entr'aide, comme si l'espace social du village ne constituait que la toile de fond, le décor à partir duquel se définissait et s'autonomisait la maison. C'est méconnaître la vie sociale qui circulait et qui, à bien des égards, circule encore, d'une maison à l'autre. Une incitation à poser le problème comme nous le faisons nous est fournie par des chercheurs qui parlent ainsi de l'espace social en Cévennes.

> *«On a mentionné plus haut les coups d'œil jetés par la fenêtre, les sorties des femmes dans la cour ou sur le chemin ; si ces phénomènes traduisent en un sens la prédominance de la vie domestique, ils sont.... ambigus : le quartier est un cadre de vie où l'on sait ce que font les voisins, où nul événement n'échappe à l'attention visuelle. Cette réciprocité des regards est d'ailleurs une des modalités du système d'entr'aide traditionnel où signaux optiques et sonores jouent un rôle déterminant...»*[1] .

Bien que le groupe social dont parlent ces auteurs ne soit pas exactement comparable à celui que nous analysons – population groupée dans un hameau et non au chef-lieu de commune – ce qu'ils disent du rôle de la vue n'est pas sans rappeler ce qu'expriment nos informateurs.

Un responsable de l'habitat rural à Mende nous explique par exemple :

> *«Dans la campagne, ce bruit qui se passe toutes les deux heures, d'une façon très éloignée, à ce moment-là, vous regardez la voiture. Alors qu'en ville, vous ne la regardez pas, elle vous gêne. C'est quand même dans les régions comme la Margeride où ils sont deux ou trois personnes qui ne sont pas gênés par tout ce que nous, on ressent comme une gêne. Et bien eux, c'est un peu comme une participation à la vie, de voir la voiture qui circule, l'épicier qui vient... Regarder, je dirai presque que c'est une question de vie en commun – on aime bien avoir le coup d'œil sur la place du village – pour voir ce qui s'y passe. C'est une façon d'y participer. Quelqu'un qui va sur la place et qu'il est tout seul, il va pas y rester ; si son voisin a le coup d'œil, il risque de sortir, il entamera le dialogue... vous savez, vous avez des hameaux où ils sont pas tellement nombreux».*

Rompre la solitude ou l'isolement : de leur fenêtre, le célibataire ou la mère de famille peut tromper l'ennui des longues après-midi en regardant distraitement le village, attentif au moindre cri, au moindre bruit de moteur. *«J'aurais préféré être au milieu du*

1 H. Balfet et al. – *Pratiques et représentations de l'espace dans les communautés méditerranéennes*, Paris, C.N.R.S., 1976, p. 117.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

village, nous confie une jeune femme, *ici, des fois, je suis seule»*. Un célibataire de 55 ans qui vit seul avec son frère est heureux de la situation de la maison, en bordure d'un chemin d'exploitation très fréquenté :

> *«De regarder passer les troupeaux, ça nous fait une distraction, parce qu'il y en a toujours un qui s'arrête pour nous dire un petit bonjour. Nous, on n'est pas dans le patelin* – (il n'en est éloigné que de 30 mètres) –, *on voit pas beaucoup de monde»*.

Une mère de famille, pourtant très occupée, nous dit :

> *«On voit le clocher de l'église et les gens qui sortent de la messe, les voitures... Moi, si je vois arriver une voiture, je vais tout de suite voir ce qu'il y a»*.

Par les coups d'œil incessants à la fenêtre se colportent les petites nouvelles des voisins et du village, parfois longuement commentées ou contestées entre les membres de la famille. *«Tiens, c'est un tel qui sort son tracteur»*. *«Mais non, tu sais bien que son tracteur est en panne depuis deux jours»*. Ou alors : *«Tiens, un tel rentre son troupeau plus tôt que d'habitude»*. *«Oui, je sais, ce soir il doit conduire sa femme à Mende pour le permis de conduire»*, etc.

Tout un jeu de regards à sens unique s'instaure ainsi de la maison vers l'extérieur, entretenant un fil ininterrompu d'informations que chaque maison enregistre sur l'autre maison.

Cette attention sans cesse en éveil en direction de l'espace presque muet et immobile du village durant la mauvaise saison, ce regard invisible mais toujours en alerte en disent long sur le manque ou la rareté des contacts humains dans ces villages. Ces phénomènes ne semblent pas nouveaux[1], mais plusieurs indices nous conduisent à penser que cette curiosité à autrui, telle qu'elle se manifeste aujourd'hui, si elle n'est pas nouvelle, n'en prend pas moins une signification particulière. Certains aménagements de la maison semblent en effet contemporains d'une transformation de la vie relationnelle que l'on peut observer par ailleurs. Un nouveau type de repli sur soi-même caractérise la maison et ses occupants : à la protection «traditionnelle» contre les éléments naturels (froid, neige,...), se surajoute maintenant un repli de la sociabilité sur la cellule familiale. L'ouverture et l'agrandissement des fenêtres constituent le corrolaire de ce processus. Bien protégés, les habitants le sont toujours, car le froid reste le même, mais il leur faut maintenant de la

1 Ni spécifique aux zones de regroupement des maisons, comme le montrent certaines études sur la communication sociale dans les fermes isolées du bocage Bas-Normand (J. Favret – *Les mots, la mort, les sorts, la sorcellerie dans le Bocage*, Gallimard, 1977, par exemple).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

clarté. Ils veulent voir, et pas seulement voir leur cour, mais la place, les chemins du village, l'aspect collectif.

Dans les récits des transformations que nous avons entendus, le thème de l'agrandissement des fenêtres revient constamment chez les praticiens de l'architecture comme chez les «usagers». P. Rambaud décrit ainsi ce phénomène :

> *«... La modernisation commence toujours par l'agrandissement des fenêtres qui est un changement d'attitude à l'égard de la nature et amorce une sorte de révolution intellectuelle»*[1].

Mais ce changement d'attitude ne s'exerce pas qu'à légard de la nature ; il s'exerce aussi à l'égard du groupe local. Les contacts entre les habitants tendent en effet à se réduire en même temps que, sur un autre registre, on constate le processus d'agrandissement des fenêtres. Ces deux phénomènes (social et formel) sont donc contemporains : des considérations d'ordre hygiénique, à la fois prises en compte par l'expérience ou l'information et induites par les normes officielles, imposées par les subventions, sont, en partie, à l'origine de la modification des fenêtres. Mais la date même du processus de modification, l'utilisation qui est faite des nouvelles fenêtres et le discours dont elles sont l'objet nous font dire que cette modification permet et accentue de nouvelles formes de vie relationnelle, que l'on peut observer par ailleurs.

Par la médiation des grandes fenêtres, le champ du regard s'élargit. Mais la communication qu'elles établissent est muette, à sens unique. Le paysan devient un voyeur, un observateur et non plus un partenaire, un acteur de la vie sociale locale. Quand il n'avait que de petites fenêtres (de «petits carreaux»), il établissait des contacts beaucoup plus fréquents avec ses voisins ou des relations préférentielles, par le biais de l'entr'aide et dans les veillées passées à tour de rôle chez les uns ou chez les autres, et que nos interlocuteurs se complaisent à décrire et regretter. Là encore, il ne faut pas chercher de lien de causalité entre petites fenêtres/vie de relations intenses et constantes, mais seulement mettre en parallèle la simultanéité de deux processus. Aujourd'hui, donc, la tendance est à un repliement de la famille paysanne sur elle-même, un certain enfermement même de certaines femmes, dans l'espace domestique. On comprend dès lors le rôle que joue la fenêtre agrandie, son usage, comme compensation de la parole, de la présence perdue, ou en voie de raréfaction. Regards sans parole, attente, observation.

Dans ce contexte, la fonction d'observation qu'à toujours eue la maison prend aujourd'hui une autre signification. L'expression courante valide d'ailleurs notre observation, qui dit d'une maison qu'elle «regarde» vers le sud ou vers la rue. Mais, nous

1 P. Rambaud – *Société rurale et urbanisation*, Paris, Seuil, 1969, p. 200.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

l'avons vu, c'est d'un nouveau regard qu'il s'agit maintenant. Pourtant, même par ce regard muet, la maison continue de s'inscrire dans la vie relationnelle. A demi aveugle, elle accueillait sans cesse les voisins. Maintenant, les yeux grands ouverts, elle les voit. Elle n'a donc jamais été vécue comme espace d'isolement.

Sortir : la recherche des contacts

> *«Maintenant, si je vous disais qu'il y a des maisons qu'il y a dix ans que je n'y ai pas mis les pieds, alors que dans le temps, j'allais dans toutes les maisons».*

Cette réflexion d'une femme âgée semble faire état d'un individualisme latent. Mais l'observation directe nous indique que chaque maison continue à se définir par rapport à ses voisines, et pas seulement dans un rapport topographique de proximité (*«J'habite à côté d'un tel»*). L'espace bâti du village est ainsi découpé en petites unités, qui sont comme autant de quartiers dénommés, dont l'existence est tacitement reconnue, et qui contribuent à définir l'identité de chacune des maisons qui y est située.

Ces «parties» du village ne sont pas sans analogie avec le quartier cévenol, de même culture occitane :

> *«La maison et le quartier sont donc les deux composantes essentielles de l'espace social cévenol ; l'unité domestique si elle se suffit économiquement à elle-même, doit la garantie de sa survie à un système d'entraide dont le cadre est le quartier ; le réseau de relations sociales qui l'unit aux groupes extérieurs, elle le partage avec les familles du voisinage ; solidaire de ces mêmes familles par toute une série de traditions collectives, elle jouit d'une insertion qui assure sa propre autonomie tout en manifestant celle du quartier»*[1].

Pour parler des autres, on les situe dans le village. C'est ainsi qu'une jeune femme, au cours d'un entretien, dira : *«Les gens d'en-bas, je ne fréquente pas bien tellement»*, ou *«Ça, c'est celui de M., qui le met chez nous, le M. au milieu du village...»*. A Belpeyre, on observe la distinction entre le haut («barri-nal» en occitan), le bas («barri-bas») et le milieu du village.

Le milieu du village, en particulier, semble polariser l'espace orientant les regards, déterminant la plupart des déplacements et des cheminements. En effet, autour de la place (marquée d'une croix), l'on trouvait la mairie, la maison du maire, les gîtes

1 H. Balfet et al. – *Op. cit.*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

communaux, l'école, l'épicerie et le bureau de tabac-café. C'est d'abord là que stationnent les commerçants ambulants : certains comme l'épicier, ne s'arrêtent que sur la place, d'autres, comme le boulanger, se garent successivement devant chaque maison, ou dans la cour de celles où il peut commodément manœuvrer. Le ramassage du lait s'effectue en quelques points précis du village où vient converger la production de plusieurs fermes.

> *«On met notre bidon chez le voisin, là, et il passe ; comme là-bas, chez G. elle met chez C. et J.P. aussi met chez C. ; on s'arrange comme ça pour que le laitier passe pas dans chaque maison».*

Le trop grand éloignement de ce circuit laitier peut d'ailleurs empêcher certains agriculteurs d'orienter leur production dans ce sens (voir plus loin, dans le chapitre sur la production agricole).

Les raisons de sortir de chez soi sont donc nombreuses. Mais ce n'est que dans un passé récent que ces contacts ont pris la forme que nous leur connaissons, ce qui implique par là même une transformation du vécu du dehors/dedans. Pour repérer cette évolution, on peut schématiser ainsi la nature et les modalités des contacts des habitants entre eux et donc les personnes extérieures au village.

Autrefois

– Contacts avec les personnes extérieures au village :
  - rares
  - impliquant de longs trajets (foires, marchés) (au pas des vaches)
  - ou des absences prolongées (foires, embauche des saisonniers à l'extérieur)

– Contacts inter-personnels à l'intérieur du village :
  - fréquents (en raison du besoin de main-d'œuvre nombreuse pour les travaux agricoles)
  - investis d'un double rôle, économique (entraide) et affectif (moments de loisirs et repos ou de fête passés ensemble) ces deux rôles étant mal différenciés
  - impliquant une sorte d'équivalence entre le chez soi/chez l'autre, puisqu'à tour de rôle veillées, fêtes, travail collectif se déroulaient dans chaque maison. Les cuisines, les granges transformées en salle de banquet éaient des lieux chroniquement collectifs. Ce type de relations se fondait sur un principe de réciprocité

Aujourd'hui

– Contacts avec les personnes extérieures au village :
  - relativement nombreux (à cause de la dépendance de plus en plus forte des circuits régionnaux de production et de distribution)

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

- brefs et rapides (utilisation de l'automobile)

– Contacts inter-personnels à l'intérieur du village :
  - plus rares (moindre inter-dépendance pour le travail agricole)
  - investis de finalité plus clairement définie (services rendus ou relation affective)
  - se nouant avec des partenaires moins nombreux et sélectivement choisis (affinité, parenté)
  - impliquant des rencontres et des visites brèves, en cours de journée et moins le soir.

Cette comparaison schématique induit qu'il y a vingt ou trente ans, une distinction s'opérait entre un «dehors-extérieur» du village, vécu individuellement et collectivement comme dehors, c'est-à-dire peu fréquenté, et un dedans pénétré par la présence virtuelle de l'autre, c'est-à-dire un chez soi collectif.

Aujourd'hui, la césure ne se produit pas à la même charnière : elle se produit plutôt entre un dehors englobant l'extérieur du village et les habitants eux-mêmes et un dedans de plus en plus privatif, un chez-soi approprié individuellement. La maison, on le voit, devient dans ce système, un lieu à investir de manière personnelle (familiale) : elle n'est plus ce lieu de rencontre permanent qu'elle était.

Donnons-en quelques témoignages.

Sur les foires :

> *«Avant, les gens, sous prétexte de vendre une bête, ils sortaient de leur milieu, ils auraient fait des kilomètres pour se rendre à une foire, on pouvait s'y perdre tellement il y avait de monde... Mais parfois cette animation amenait la misère dans les maisons, parce qu'ils dépensaient trop...»* (agriculteur de 55 ans).

Sur le travail à l'extérieur :

> *«A partir de juin, on cassait tout le temps la croûte dehors. Mon père parfois il couchait dehors toute une semaine pour faucher»* (le repas était pris dans les champs).

Sur les commerçants ambulants :

> *«... Quand quelque chose arrivait de nouveau, que les marchands apportaient, on achetait toujours quelque chose pour le goûter, un petit gâteau de Savoie, par exemple»* (femme de 82 ans).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Sur les contacts et les visites :

> *«Aujourd'hui, les visites sont moins fréquentes, mais surtout moins longues. Les gens ne s'assoient plus, ils se voient debout»* (agriculteur de 55 ans).

Cet individualisme domestique que l'on observe ne doit pas cependant faire croire à un cloisonnement étanche des maisons entre elles. Unités de vie parallèles les unes aux autres, elles continuent à s'informer mutuellement, marquant chacune les autres de son existence et de sa présence. Donnons-en pour preuve la manière dont les habitants parlent des maisons éloignées du village ou des fermes isolées : c'est en termes négatifs qu'ils les décrivent et semblent percevoir leur isolement comme une pénalisation.

> *«Quand mon grand-père a voulu se marier et qu'il a trouvé que c'était trop petit, il a fallu qu'il agrandisse, mais il y avait un voisin de chaque côté, il a pas pu prendre de place, il avait ce pré où il a construit cette maison en haut du village ; c'est pour ça qu'elle a été écartée des autres, parce qu'il se trouvait coincé, il a été obligé de se déplacer pour aller là-haut. Il a fallu qu'il construise à l'endroit où il avait du terrain plutôt que d'en acheter. Ils construisaient pas où ils voulaient»* (agriculteur de 62 ans).

«Ecarté des autres», *«en haut du village»*, *«obligé de se déplacer»*[1] : autant d'indices lexicaux qui montrent bien que l'inclusion à l'espace bâti du village signifie l'inclusion dans le groupe social et que la distance topographique qui sépare sa propre maison de celle des autres est aussi une distance psychologique et sociale.

Sortir, c'est donc rechercher le contact avec les autres. Nous avons vu que cette recherche s'opère le plus souvent hors de la maison, qui est vécue plus comme lieu d'observation que comme lieu d'accueil. La présence physique de l'autre s'y fait rare, remplacée par son image (regards jetés par la fenêtre, télévision) ou sa seule parole (le téléphone). Plusieurs informateurs nous signalent à ce propos que l'installation de postes téléphoniques privés va de pair avec le développement d'une certaine pudeur et du désir de ne pas tout dire sur sa vie privée, ce que ne permettait pas l'utilisation des postes publics[2-3].

1 Pour désigner une maison située à quelques cent mètres des autres, on dira volontiers : «elle est un peu égarée du village».

2 Voici d'ailleurs comment le journal local (La Lozère Nouvelle) parle du téléphone : «Le village de Montchamp continue à se moderniser, on nous prie de signaler le no. de téléphone de M. X. Nous indiquerons de nouveaux no. sans tarder. Peu à peu chacun aura ce *moyen de communication à domicile*, ce qui est un grand progrès surtout pour les personnes âgées» (c'est nous qui soulignons).

3 Nous n'envisageons pas dans cette recherche les contacts noués à l'extérieur même du village, quoique l'automobile – présente dans la plupart des foyers – suppose un espace de garage et entraîne souvent la construction d'un hangar supplémentaire.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Accueillir : la maison, lieu de sociabilité

La ferme lozérienne ne paraît pas très accueillante à celui qui la découvre. Pas – ou peu – de fleurs dans la cour, un minuscule jardin encastré dans un muret de granit, pas d'arbres fruitiers ni d'arbustes d'agrément, des façades grises sans recherche de crépi, des portes rectangulaires ouvrant au ras du sol : autant d'éléments sans grâce, sans apprêt, sans couleur, qui rebutent le visiteur plutôt qu'ils ne l'invitent. Les abords immédiats de la maison semblent en effet destinés à servir et non à plaire. La rigueur du climat y est pour quelque chose (floraison), ainsi que la réelle indigence qui régnait récemment encore dans les villages. La cour n'est souvent qu'un vaste débarras où s'amoncellent tas de bois, vieux matériels agricoles, où vont et viennent enfants, tracteurs, troupeau, chiens et poules. La maison se protège même souvent des incursions des poules par une petite grille fixée devant la porte qui permet de laisser celle-ci ouverte tout en les empêchant de rentrer à l'intérieur. La plupart des cours donnent directement sur le chemin ou sur la rue, sans portail ni barrière. Certains, au village, commencent à «fermer» leurs cours, autant par commodité que par l'accension au goût petit-bourgeois. *«Les grillages autour des maisons, ça sert à fermer les petits (enfants) et puis pour les poules»*. Mais le même agriculteur d'ajouter : *«Mais si on revient en tracteur, il faut descendre pour ouvrir la grille, c'est pas commode»*.

La cour est donc avant tout fonctionnelle : c'est un espace d'entrepôt et de circulation. Elle prolonge directement la maison, l'exploitation, comme une auréole dont les éléments rappellent chacun un usage domestique ou agricole : linge qui sèche/penderie à vêtements – petit jardin/repas – bois stocké/chauffage,...

Certains la voudraient plus attrayante et surtout plus spacieuse :

«Si on enlevait le montadou, ça nous ferait une grande cour, ça nous ferait une drôle de place et ça changerait la maison de beaucoup... ça serait mieux pour les enfants...ça nous éviterait de faire un détour (passer à chaque fois derrière le montadou)».

Cette agricultrice, pour parler de la cour dont elle rêve, ne fait pas mention d'aspiration d'ordre esthétique, non pas, semble-t-il, qu'elle n'en ait pas, mais parce que sa préoccupation première est d'agrandir la cour.

Les abords de la maison ne constituent pas un espace d'accueil. On ne voit pas, on ne sent pas de transition nette et tranchée entre l'espace communal et l'espace privé : les limites sont floues.

D'ailleurs, un bon nombre de maisons sont mitoyennes et les cours, parfois, sont en partie communes. *«On est mitoyens, question de cour, on passe l'un dans l'autre»*, dit une agricultrice.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Si la cour n'est pas organisée en vue de l'accueil du visiteur ou de l'étranger, c'est pourtant là que se déroulent de nombreux palabres, discussions préludant à l'entrée dans la maison. L'accueil ne commence donc qu'à la porte de la maison à laquelle le visiteur, le démarcheur, le technicien agricole, le voisin ou le parent vient frapper : *«Achevez de rentrer»*, dit-on parfois au visiteur qui hésite sur le seuil. Mais qui est-il, ce visiteur ? Il y a vingt ou trente ans, quel qu'il soit, on ne pouvait rien lui cacher, aucun espace n'était aménagé en fonction de sa visite. Aucune mise en scène autre que celle des rites d'accueil (présentation d'une chaise, proposition d'une boisson, etc.). En effet, les maisons n'avaient ni couloir, ni salon. Par force – le manque de place – tous les éléments et les espaces de la vie domestique et familiale s'offraient au regard. Aujourd'hui, l'amélioration du revenu, les subventions, la récupération de la vieille étable permettent d'organiser l'espace en fonction des visiteurs. Les plans-types prescrits par la S.I.C.A. Habitat rural incitent les habitants à aménager salon et couloir. Comment les utilisent-ils ? Comment en parlent-ils ?

> *«Maintenant, on fait des couloirs, ça défend le froid, et pour les gens qui rentrent, c'est mieux, ils voient pas ce qu'il y a dedans, ni rien...»*.

C'est ce que nous explique un maçon-paysan. Mais il ne faut voir là qu'une justification *à posteriori* de la création du couloir. Ce n'est pas, semble-t-il, dans l'intention de cacher, de masquer certains désordres ou certaines intimités qu'on l'aménage. Le visiteur est en effet toujours aussitôt conduit dans la cuisine où l'attend le simple spectacle de la vie quotidienne, avec ses odeurs, *«dans son misérable désordre aux jours de pluie, éclairée de quelques fleurs de géranium à ses petites fenêtres aux jours de soleil»*[1].

On dirait que l'exposition des moindres détails de la vie domestique au visiteur ne gêne pas celui qui reçoit, tant qu'il n'a pas le choix de faire autrement. Mais, même lorsque les habitants ont aménagé couloir et salon, on dirait qu'ils ne l'utilisent pas pour cacher ou masquer, mais pour prouver, montrer, présenter. Car il n'y a pas de «sale» dans ces maisons paysannes, il y a du fonctionnel, de l'usuel. C'est l'espace – la surface – qui est luxe et signe d'aisance, plus que les objets eux-mêmes ou leur dissimulation. Ce que le couloir et le salon servent à prouver, à présenter, c'est d'abord un signe : signe qu'on a de l'espace «de reste», signe d'une certaine aisance, donc signe aussi d'une évolution : *«une maison comme en ville»*, *«une maison normale»*, disent certains informateurs. Mais l'utilisation de ces nouveaux espaces reste bien en deça de ses possibilités : le couloir est juste traversé, et le salon sert plus souvent de débarras «propre», de surplus d'espace, que de pièce habituelle de réception. Ils sont plutôt le lieu d'un discours, l'objet d'une envie : les habitants en parlent le plus souvent en terme de projet d'aménagement, de souhait : *«Mon salon, j'en serais bien jalouse de l'avoir propre»*, dit une femme. Une fois aménagé, on n'en parle pas beaucoup, *«Le salon, ce serait pour faire de l'espace. C'est une*

1 L. Gachon – *L'Auvergne et le Velay*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1975, p. 117.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

pièce qu'on aimerait avoir, mais la cuisine est assez grande pour voir les gens que nous avons à recevoir».

Le souci du «présentable» ne s'étend pas à toutes les maisons : les chambres, en particulier, ne sont presque l'objet d'aucune recherche décorative. Mais ce souci gagne du terrain, si l'on peut dire ; d'une génération à l'autre, on passe du : *«Je range ça dans les placards, on peut quand même pas laisser ça au milieu de la pièce»* (femme de 50 ans) à : *«La cuisine sera présentable (dans notre future maison) parce que c'est ma cuisine qui donnera sur le devant».*

Une attention à l'effet produit semble donc se développer, mais elle ne concurrence ni ne supplante la sincérité de l'accueil qui ne se localise pas vraiment en un lieu précis de la maison, si ce n'est la cuisine, les traversant tous, en quelque sorte, par le registre qu'il met en jeu : l'amitié[1].

Voir, sortir, accueillir : ces trois aspects de la vie relationnelle informent les espaces de la maison. Ces espaces n'ont pourtant pas pour seule fonction de permettre une relation sociale : ils y répondent, ils la répercutent, ils la transcrivent, mais jamais de façon linéaire et mécanique. Ils sont chacun un carrefour de signes, d'usages qui renvoient à un vécu social. Les valeurs d'intimité, de confort, relationnelles, économiques qui sous-tendent l'usage et la représentation de la maison ne peuvent elles-mêmes qu'artificiellement être distinguées. L'objet de ce chapitre était de souligner l'inter-dépendance et l'interférence du vécu des différentes maisons d'un même village, qui, chacune, regarde l'autre et se montre à elle. Les rapports inter-personnels, au sein et hors du village, semblent bien déterminer le rapport au-dedans et au-dehors et en dessiner la frontière.

1 Une pièce particulière semble pourtant, dans certaines maisons, et plus récemment, être spécialement destinée à l'hôte de passage : cette «chambre du passant» ne se retrouve pas dans assez de cas pour faire l'objet d'une analyse détaillée.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le travail agricole

L'habitant et l'agriculteur

De l'acteur social qu'abrite la maison, il est impossible de distinguer l'habitant de l'agriculteur. La maison rurale constitue un tout où les interférences agricole/domestique sont constantes ; le rapport entre ces deux registres est dialectique : ils naissent ensemble, s'accompagnent, se constituent mutuellement et sont vécus totalement imbriqués l'un dans l'autre. *«Une maison de paysan, c'est...»*, nous dit un informateur pour parler de sa maison. De même que la maison villageoise ne se donne pas comme autonome, indépendante de ses voisines, de même elle ne se donne pas comme paysanne ET domestique. C'est là, on l'aura deviné, un état de fait enraciné dans l'histoire rurale, encore visible aujourd'hui, mais en de mutation. La séparation entre bâtiments agricoles et bâtiments à usage d'habitation est en effet un processus nouveau, attesté par tous les observateurs et praticiens de l'architecture rurale, en Lozère et ailleurs ; cette séparation constitue même le projet le plus audacieux des jeunes agriculteurs, clef de voûte du processus de modernisation de l'exploitation. Mais il faut voir ce qui est en jeu derrière cette tendance : répond-elle à un simple souci de rentabilité, ou correspond-elle à un changement plus profond du vécu de la maison ? Une lutte, une concurrence semble parfois se développer entre «l'agricole» et le «domestique», exigeant des choix, supposant une hiérarchisation des finalités attendues des différents espaces de la maison. C'est certainement une mauvaise manière de poser ainsi le problème, en termes de lutte et de concurrence[1] : si les préoccupations domestiques (confort ménager, habitabilité des pièces, décoration,...) paraissent parfois entrer en conflit avec les exigences du travail agricole (proximité des bêtes, va-et-vient permanent entre dehors et dedans, présence d'ustensiles laitiers,...) de ces deux types d'exigences qui, loin de s'exclure profitent l'une de l'autre.

Mais, dans la région qui nous occupe, nous n'en sommes souvent pas encore là : l'on y rencontre surtout de petits propriétaires-exploitants qui ne se modernisent que timidement, poussés par une routine fondée sur la prudence, ajustant leurs projets sur la faiblesse de leurs revenus. Leur premier et principal souci est de s'agrandir, d'avoir davantage

1 Certains auteurs ont tendance, à notre avis, à tomber dans cette erreur d'interprétation. Ainsi A. Stefani, dans son étude par ailleurs finement conduite : *La culture vivante dans le Mt Lozère*, Marly-le-Roi, Documents de l'I.N.E.P., 1972.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

d'espace, ce qui profite en même temps à l'exploitation et à l'habitation. C'est pourquoi nous commençons ce chapitre par l'étude de la transformation des espaces de travail, leur emprise au sol, avant d'analyser de manière plus globale les rapports qu'ils sous-tendent, le vécu économique et symbolique qu'en ont les agriculteurs et l'interaction de ces deux registres.

Rappelons une fois encore que l'exploitation agricole, telle qu'elle se présente à nous, ne constitue qu'une étape dans une évolution qui n'a cessé de se poursuivre tout au long de l'histoire rurale. Trop d'auteurs continuent cependant à présenter les bâtiments d'exploitation dans la seule référence à une structure ancienne (d'ailleurs rarement décrite ni datée). C'est ainsi que P. Marres, parlant de la ferme caussenarde, affirme que ces *«nouvelles dispositions* (qu'il vient de décrire) *ne répondent plus à un ordre rigide»*[1]. Et certains anthropologues n'échappent pas – eux non plus – à cette tentation passéiste et «essentialiste»[2].

En étudiant les bâtiments d'exploitation, il ne faut pas tomber dans l'illusion historique (dénoncée par de nombreux auteurs, E. Leroy-Ladurie, par exemple) qui consiste à faire du temps présent l'aboutissement, l'accomplissement d'un processus évolutif, où s'opposent, de manière duelle et manichéenne, ancienneté et nouveauté, tradition et progrès. L'histoire rurale nous offre au contraire l'exemple de forces de progrès et de mutations incessantes, tant au plan technologique (techniques de construction, outillage agricole) qu'au plan cultural (choix et orientation des différentes productions). A quelque époque que ce soit, tout bâtiment agricole a toujours été à la fois «ancien» et «nouveau», et encore ces termes d'ancien et de nouveau ne recouvrent-ils qu'une réalité formelle (date, innovation technique), mais n'ont – *a priori* – aucun fondement profond quant au vécu qui les informe. Ce n'est donc pas en termes de nouveauté ou d'ancienneté qu'il est possible de raisonner ; il faut en outre se garder de parler des innovations contemporaines comme de forces extérieures, d'influences externes qui viendraient bouleverser une soi-disant «structure ancienne», un pseudo «ordre rural traditionnel». Tout un courant de recherches actuel nous y invite[3].

1 P. Marres – *Les Grands Causses*, Arrault, Tours, 1935, 2 vol.

2 Par exemple M. Maget, «L'héritage architectural pré-machiniste» *in* L'Architecture d'Ajourd'hui, no. 22, *Constructions agricoles*, 1949.

3 Voir en particulier les numéros de *Pour* (40, 1975) sur les innovations, et de *Connexions* (18, 1976), ou l'ouvrage de M. Dion-Salitot et M. Dion – *La crise d'une société villageoise*, Anthropos, Paris, 1972.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les étapes de l'évolution des productions et des bâtiments d'exploitation

Il s'agit donc pour nous de procéder en quelque sorte au recensement des transformations des espaces à usage agricole (processus d'abandon, de restructuration, de rénovation, de création) et de récupération d'espaces à usage non agricole, en mettant dans un premier temps, ces transformations en regard de l'évolution du système de cultures[1], sans que cela induise pour autant l'affirmation d'un déterminisme des productions agricoles sur l'organisation et les transformations des bâtiments.

Plutôt que d'opérer un classement des bâtiments à partir de la production à laquelle ils sont affectés (céréales, bovins, etc.) il nous paraît plus pertinent de repérer plusieurs étapes, plusieurs moments de l'évolution production/bâtiments d'exploitation, ce qui nous permettra de mettre en parallèle les premières et les seconds au sein de la structure socio-économique générale que connaît chaque étape ainsi retenue.

Trois «moments» semblent se dégager dans l'évolution générale de l'exploitation agricole, se caractérisant par[2] : l'auto-subsistance ; l'introduction dans l'économie de marché ; le recours au technicien (de l'agriculture, de la construction). Nous ne cherchons ici qu'à repérer de manière schématique les changements les plus significatifs, bien conscients de la simplification que cela entraîne. Mais, au vu des analyses socio-économiques existant sur l'histoire récente de la vie rurale, ce découpage paraît opératoire. C'est lui qui va maintenant nous servir de fil conducteur.

1910-1940 : l'auto-subsistance

Conséquence conjuguée de la rudesse du climat, des structures socio-démographiques (forte natalité) engendrant à son tour un type de structures agraires (petites propriétés, morcellement des terres), des qualités agronomiques des sols (terres trop siliceuses) et de la localisation géographique (distances importantes entre les lieux habités et les villes, éloignement des grands axes de circulation), une réelle indigence régnait dans les villages. L'exploitation ne parvenait pas à nourrir la famille, la contraignait à des exodes plus ou moins importants (enfants placés dans les grosses fermes, père se louant

1 Le système de cultures est entendu au sens de «la façon dont l'agriculteur tire parti de ses terres (choix des plantes cultivées, assolements)». A Meynier – *Les paysages agraires*, A. Colin, Paris, 1959.

2 Comme l'ensemble des analyses que nous développons au long de cette recherche, il est bien entendu que nous parlons du type de maison et d'exploitation le plus répandu dans l'unité régionale géographique que constitue la Margeride. Certaines particularités – techniques ou socio-économiques – et les exemples que nous proposons concernent la partie méridionale de la Margeride (où se situe le village retenu pour l'étude), mais nos recherches comparatives nous incitent à penser que le système productions/bâtiments dont nous faisons état se retrouve dans d'autres régions limitrophes (Cézallier, Mézenc, par exemple) ou plus lointains (Creuse, etc.). Cf. la partie *Le type de la maison*.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

comme ouvrier agricole dans le Midi), l'obligeant à doubler l'activité agricole d'une activité d'appoint (menuiserie, charronage, par exemple).

Dans ce contexte, la survie constituait le seul horizon et l'on comprend sans peine que le souci d'économie dominait l'organisation des bâtiments agricoles. Economiser la place, car l'espace manquait autour de la maison (beaucoup d'entre elles étaient mitoyennes et formaient des «barriades»). Economiser le temps, si faire se pouvait, c'est-à-dire les trajets, les circulations dans et autour de la maison. *«Avoir tout sous le même toit»* était un impératif à la fois écologique (neige abondante) et économique (moindre coût d'entretien des constructions). Pourtant, les productions, très diversifiées pour satisfaire l'alimentation familiale et à celle du bétail, nécessitaient des emprises au sol et des volumes assez importants. Nous pourrions succintement en dresser le tableau suivant.

Outillage et transport

– Outillage limité : araire et brabant (charrue) – faux – fléau – tarare – pétrin – fourches.

Faible emprise au sol : matériels rangés dans un coin de la grange ou de l'étable.

– Transport : tombereau à fumier – char à foin («gabe») – charrette à deux roues à tous usages – paire de bœufs (ou de vaches suivant l'importance de l'exploitation) – deux ou trois jougs.

Emprise au sol faible pour les véhicules de transport (ils «couchaient» souvent dehors et les montants de la «gabe» («clèdes») étaient démontables), plus importante pour les animaux de traction (deux places occupées dans l'étable).

Production des céréales : seigle froment, orge, avoine, sarrasin.

– Labours – moisson à la faucille – battage au fléau à bras, puis à la batteuse à bras – stockage du grain – transport du grain au moulin (au village ou dans les proches environs) – cuisson (four privé ou communal) – stockage.

Emprise au sol : espaces libres cycliquement utilisés (portion de terrain situées au bas du «montadou», appelée «aÿre», utilisée pour le battage ; partie de la grange-fenière pour abriter les gerbes de la moisson en attendant le battage, grange, salon ou chambres devant pouvoir se libérer facilement pour le repas des moissonneurs), petits espaces à destination spécifique et stable (four accolé à la maison ou situé sur la place du village).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Elevage bovin
(élevage mixte – veau de boucherie et lait).

– Transformation d'une partie de la production de lait en beurre et fromage – vente des veaux, de la crème, d'une partie des fromages au marché local.

– Circulation, trajets et manutention très importants : conduite du troupeau (deux trajets aller-retour par jour) – garde permanente dans les prés ou les devèzes pendant la belle saison – fauchage manuel du foin en juillet – transport et déchargement du foin en vrac à la fourche – préparation et distribution de l'alimentation des bovins deux fois par jour en période de stabulation – traite deux fois par jour – nettoyage de l'étable – évacuation – stockage et épandage du fumier tous les jours ou seulement au printemps selon les villages – surveillance constante du troupeau (vaches prêtes à vêler, etc.).

> Emprise au sol : très importante proportionnellement à la surface de la maison (logement des bovins) et en volume (stockage du foin) – circulation intense et presque permanente entre l'étable et les champs (conduite, épandage du fumier) nécessitant un espace libre dans la cour (portes de l'étable ouvertes, absence de signes de clôture entre la cour et le chemin longeant la maison). Espaces spécifiques : «crèches» individuelles, mangeoires fixes, grange située au-dessus de l'étable. Les surfaces et les volumes nécessaires ne sont pas encore très importants à cause du faible effectif du cheptel bovin (de 2 à 10 bêtes en moyenne).

Elevage ovin
(élevage saisonnier – achat du troupeau au printemps, vente à l'automne – orienté vers la production de viande).

– Garde du troupeau par un membre de la famille (petite fille, grand-père ou grand-mère généralement) ou par un berger spécialisé, le plus souvent collectif.

> Emprise au sol assez faible car tout le troupeau ou une grande partie de celui-ci est vendu avant l'hiver, et passe la nuit dans un parc à moutons situé dans les devèzes, dans un coin de l'étable (sommairement délimité par une barrière ou clède) ou – dans certains cas – dans un bâtiment spécifique, la bergerie, située dans le prolongement de la maison-étable ou à quelque distance d'elle (lorsqu'une autre maison est rachetée ou héritée).
> Le faible effectif du cheptel (20 à 30 têtes environ), son caractère saisonnier et l'absence de la traite induisent donc des espaces peu importants, cycliquement ré-utilisables à d'autres fins et peu spécifiques.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Elevage des cochons

– Achat des jeunes sujets en mars/avril – élevage à la ferme à base de pommes de terre, choux, raves et déchets de l'alimentation familiale – mise à mort en décembre/janvier par le chef d'exploitation et des voisins – dépeçage et préparation de la charcuterie avec l'aide des voisins et parents s'effectuant au cours de la même journée – conservation des produits ainsi préparés.

Emprise au sol assez faible (place de 1 à 3 cochons, utilisation du «pré à cochons» communal situé en bordure des maisons pour de courtes sorties rapides ; saloir). Peu d'espaces spécifiques, la loge à cochons étant souvent utilisée à d'autres fins (stockage du bois ou des pommes de terre, par exemple), excepté le saloir (ou charnier) nécessairement prévu et orienté au nord pour une meilleure conservation, petite pièce située le plus souvent à l'étage.
Espaces plus importants nécessaires le jour de l'abattage : place du «banc» où l'on tue l'animal, grande table (parfois rabattable) utilisée pour la transformation de la chair et de la graisse (petits outils : hachoir, moulinette,...).

Petits élevages

– Gallinacées (poules et coqs) élevées pour la production d'œufs et pour la viande. Autoconsommation.

Emprise «au sol» diffuse mais peu importante – circulation permanente des animaux dans la cour et l'étable (barrière fixée à l'entrée des maisons pour les empêcher d'y rentrer) – petite échelle conduisant à une claie en bois suspendue sous le plafond de l'étable où se perchent et dorment les volatiles.

– Lapins

Clapiers en petit nombre accolés à l'un des murs de l'étable – faible emprise au sol.

Production du jardin

– Légumes produits en quantité restreinte (rigueur du climat).

Aucun bâtiment spécifique, mais présence d'un petit mur de pierres fermé par une barrière clôturant l'espace du jardin, généralement de faible dimension et situé à proximité immédiate de la maison (sur le bord ou dans le fond de la cour).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

De l'examen détaillé de cet ensemble productions/bâtiments, nous pouvons décrire l'organisation de l'espace des bâtiments d'exploitation de la manière suivante :

– Emprise au sol relativement faible si on la compare à celle des exploitations spécialisées dans l'élevage (Cantal, Chaîne des Puys, par exemple). Ce modeste besoin d'espace tient, rappelons-le, au caractère polycultural du système de cultures.

– Polyvalence généralisée de l'utilisation des espaces : de nombreux espaces ne sont occupés que cycliquement (été/hiver, par exemple en ce qui concerne les moutons, etc.) ou même très ponctuellement une fois dans l'année (espace devant être facilement libéré dans l'étable pour l'abattage du cochon, espace laissé volontairement libre autour du «montadou» pour le battage au fléau, etc.). Cette polyfonctionnalité tient à la convergence de plusieurs facteurs, dont la faible technicité et mécanisation de l'exploitation : les outils sont peu encombrants, très mobiles, les aires de travail ne sont que de simples surfaces non aménagées de manière stable.

– Un certain nombre d'espaces «spécifiques» utilisés en permanence en vue de la même fonction sont repérables : étable pour les bovins, grange-fenière (pour le foin et la paille), saloir, etc. Mais, en définitive, ils ne sont pas très nombreux. Ils constituent ce que l'on pourrait appeler les espaces de production proprement dits, les seuls à être «structurellement» liés à un type de production. Ces lieux «définissent» en quelque sorte l'exploitation agricole, en imprimant de manière irréversible leur organisation sur le sol. Leur morphologie se retrouvait – presque inchangée – d'une ferme à l'autre, à l'inverse d'autres espaces susceptibles d'une grande diversité d'affectation.

En conclusion, un certain «flou d'usage», un «jeu» dans l'utilisation paraissent affecter une partie de l'espace des bâtiments. Mais il faut se demander si cette polyvalence des espaces correspond – chez l'exploitant – à une forme de désintérêt ou si elle n'est pas, au contraire, la traduction d'un rapport à l'espace ne répondant pas à une stricte fonctionnalité. En d'autres termes, si nous prenons l'exemple du bois, nous aurons à nous poser la question suivante : que signifie le fait que les bûches soient stockées dans des endroits différents selon les exploitations (grenier, étable, dans la cour, sous un hangar) ? Si nous prenons l'exemple des bovins, la question sera : pourquoi les étables sont-elles conçues et organisées de la même manière dans les villages que nous étudions ?

Certaines des productions les plus importantes semblent déterminer certains types d'espaces, mais l'on doit aussi se demander si ces productions elles-mêmes ne sont pas en partie orientées, déterminées par la qualité et la quantité de l'espace disponible dans la maison-exploitation (choix de telle ou telle production, fonction du manque d'espace).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Nous développerons plus loin ce raisonnement à propos de notre critique de l'explication de l'organisation de l'espace par les structures foncières.

1950-1970 : la pénétration de l'économie de marché

A une période que l'on peut situer aux alentours des années 1950-1970, on assiste en Lozère, avec dix ou quinze ans de retard sur la plupart des autres régions rurales, à l'ouverture de plus en plus marquée vers l'économie de marché. La mécanisation du travail se développe (apparition des tracteurs en 1960-65), libère du temps et permet la généralisation des pratiques de cueillette (champignons, narcisses, etc.). L'exode rural se poursuivant, certaines terres se libèrent et donnent aux petits propriétaires la possibilité d'agrandir leurs exploitations. Les revenus augmentent donc à la ferme, où l'argent circule de plus en plus : les emprunts passent dans les mœurs, l'agriculteur vend davantage qu'auparavant. On s'achemine lentement vers un mieux-être qui déjà commence à se répercuter directement sur les conditions de vie de la femme (libération d'une partie des travaux agricoles, équipement ménager) et sur la pénibilité du travail lui-même (manutention et déplacements plus rapides, etc.).

Comme nous l'avons fait pour la période précédente, nous mettrons en relation les productions et les bâtiments d'exploitation en accentuant les éléments nouveaux du système. En effet, toute une série de productions persiste, spatialisées de la même façon : cochons, petit élevage (poules et lapins) et production du jardin (légumes). Le système de cultures ainsi que les techniques de production (outillage, etc.) se modifient au contraire profondément.

Outillage et transport

– Outillage de plus en plus développé et coûteux : charrues à plusieurs socs – batteuses puis moissonneuses-batteuses – barres de coupe fixées sur le tracteur pour le foin, etc. Ces matériels sont parfois, ou au début de leur utilisation sur une exploitation, seulement loués pour le temps d'un travail (moissons, etc.).

– Transport : les anciens véhicules sont adaptés au tracteur ; d'autres, d'une technologie très spécifique, sont achetés. Le tracteur remplace progressivement les attelages animaux (bœufs et vaches).

> L'emprise au sol de cet outillage est beaucoup plus importante qu'à la période précédente. Plus fragiles, les outils doivent souvent être soigneusement remisés. Le tracteur occupe un volume important, ses accessoires sont encombrants (huile, essence, chargeur de batterie, matériel de réparation, etc.).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Production de céréales

Elle diminue très fortement, mais persiste et s'oriente vers le seigle, le froment, l'orge et l'avoine.

– Procédés de cultures mécanisés, battage à la machine, stockage du grain pour la vente (seigle et froment vendus au boulanger du village voisin contre la fourniture du pain) et pour l'alimentation des bovins (orge et avoine) – disparition de la cuisson domestique du pain et abandon de l'usage du four individuel ou communal.

> Emprise au sol très réduite du fait de l'abandon du battage à domicile. Seul est nécessaire un coin de grange pour l'entrepôt des sacs de grain. Cependant : nécessité de circuler plus impérieuse pour l'échange grain/pain avec le boulanger. L'abandon de la cuisson au four communal est un facteur d'indépendance par rapport aux autres habitants du village.

Elevage bovin
(élevage mixte jeunes veaux (broutards) et lait)

Trois modifications s'opèrent :

– abandon de la fabrication du beurre et du fromage,
– développement de la production laitière (circuits réguliers de ramassage du lait),
– augmentation du cheptel (8 à 15 bêtes en moyenne), grâce à l'augmentation des surfaces cultivées (défrichement, location de terres), au développement du marché du veau, etc.

– Trajets et temps de garde réduits du fait de la pose de clôtures dans les prés : conduite du troupeau une seule fois par jour (1964).

– Dans les prés : les surfaces et les besoins en fourrage augmentent, mais une grande partie du travail s'effectue encore à la main (faner, retourner, ramasser, charger, décharger et stocker le foin) – mécanisation généralisée de la coupe du foin elle-même (barre de coupe fixée sur le tracteur).

– A l'étable : travail accru mais techniquement guère transformé si l'on excepte la pose d'abreuvoirs automatiques au moment de l'arrivée de l'eau courante au village.

> Emprise au sol : elle devient importante – logement d'un nombre accru de bêtes (souvent doublé par rapport à la période précédente) – stockage correspondant d'une quantité plus grande de fourrage (foin, plantes fourragères). Le type d'espace nécessaire à la production bovine ne varie guère :

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

espace libre dans la cour, crèches individuelles, etc. (voir la période précédente).

C'est l'époque où certains agriculteurs agrandissent, étirent ou reconstruisent la grange-étable, mais en conservant le plus souvent les mêmes caractéristiques techniques et spatiales (seule modification : le pavage de l'étable est cimenté). La communication étable/cuisine se modifie.

Elevage ovin

– Disparition du troupeau de moutons sous de multiples influences : baisse du marché du mouton ; difficulté de plus en plus grande de trouver un berger ; enfants moins disponibles pour effectuer la garde (scolarisation prolongée,...) ; tendance de plus en plus marquée à la clôture et à l'appropriation individuelle des landes ou prés communaux ; reboisement de certaines terres jadis affectées au parcours des troupeaux, etc.

– Conséquences sur l'organisation de l'espace : espaces et bâtiments libérés (bergerie, place des moutons à l'étable) – récupération de ces espaces au profit des bovins d'autant plus facilement effectuée que les espaces «ovins» étaient rarement spécifiquement équipés (faibles effectis, traite non généralisée).

Plusieurs remarques se dégagent de la lecture de ce tableau :

– Le circuit antérieur (production/transformation sur place/échange/consommation) se modifie, faisant une part de moins en moins importante à l'auto-consommation. La transformation sur place se réduit au profit du stockage/entrepôt qui impose des volumes et des surfaces accrus. La consommation des productions par la famille de l'exploitant s'amenuise, elle, au profit de la vente, finalité exclusive de la plupart des productions (bovins, lait).

Emprise au sol de plus en plus importante : logement des bovins, foin, matériel d'exploitation,... L'agriculteur répond à ce «besoin» sans cesse accru d'espace par la récupération d'espaces libérés par l'abandon d'une production (moutons, par exemple), l'agrandissement des espaces existants ou le prolongement des bâtiments par des appentis, plus que par la création de nouveaux espaces. On assiste à une utilisation maximum de l'espace disponible (location d'une grange inutilisée par un parent, utilisation d'un mur pour accoler un petit bâtiment annexe).

Sous le rapport productions/bâtiments, on pourrait caractériser cette période en parlant de «règne de l'appentis». En effet, la structure centrale des bâtiments

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

d'exploitation reste inchangée, quoiqu'étirée, allongée ; mais, sur ses côtés, bourgeonnent de petits hangars parfois accolés les uns aux autres dans un apparent désordre : hangar à fumier, hangar à tracteur, hangar à voiture, hangar à matériel agricole, hangar à bois. Pour certaines productions ou matériels ainsi entreposés, une question vient à l'esprit : «Mais, avant, où mettait-on ce bois, ce fumier ?». Le bois était entreposé au galetas ou dehors, exposé à la pluie ; le fumier était répandu chaque jour ou entassé aux abords immédiats de la porte de l'étable. Mais ce sont les intéressés eux-mêmes qui nous apporteront des éléments de réponse.

– Les «qualités» de l'espace à usage agricole, son mode d'usage, n'ont pas fondamentalement varié. La poly-fonctionnalité caractérise toujours de nombreux lieux (loge à cochons) ; d'autres sont l'objet d'un usage cyclique (table pour la préparation de la charcuterie). Une tendance à la spécialisation des bâtiments se dessine cependant, à cause du volume et de la technicisation des matériels : le tracteur, par exemple, ne peut être garé n'importe où, mais toujours au même endroit, à proximité immédiate de petits outillages de réparation, de jerrycans de gas-oil, etc.

Le problème principal à résoudre par l'agriculteur est de trouver de la place, de l'espace disponible : cela constitue, non pas une nouveauté, mais l'accroissement d'un besoin qui n'était que larvaire. On pourrait dire que le type de demande d'espace change : d'une simple aspiration on est passé à une impérieuse nécessité, car l'agriculteur s'engage à l'époque où nous nous plaçons dans une chaîne sans fin (productions accrues/besoins d'argent accru pour investir/emprunts généralisés/ventes). Dans cette chaîne, les bâtiments à usage agricole jouent un rôle non négligeable : disons, à ce stade du raisonnement, qu'ils accompagnent l'augmentation de la production. C'est le vécu du rôle des espaces bâtis de production dans l'exploitation et dans la maison toute entière que nous aurons à analyser plus loin.

La période actuelle : le recours aux techniciens

La période actuelle, ou toute récente (1970-78), se caractérise, nous l'avons annoncé, par le recours aux techniciens. En effet, tant pour l'élevage ou la production de céréales que pour les constructions de bâtiments d'exploitation, l'assistance et le concours de spécialistes se généralisent. Il n'est pas de notre propos d'analyser les causes de ce phénomène, mais seulement de le souligner comme un indice très révélateur de l'évolution des techniques de production. Ce qui caractérise précisément la période actuelle c'est moins le système de cultures que la technologie de la production. Cette technologie accrue gagne autant les productions que les bâtiments d'exploitation, mais leur évolution ne s'opère pas au même rythme : l'outillage et les procédés de culture devancent les bâtiments. Ce décalage dans le temps n'est pas sans influence sur le vécu des bâtiments, dans le rapport qu'ils entretiennent étroitement avec l'outillage. De manière plus globale, il faut mettre

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

cette tendance (encore lente et prudente mais très nette) en rapport avec les nouvelles sources de revenus que constituent les aides, primes et subventions. Ce système financier d'assistance accélère la technicisation de l'exploitation, ou tout au moins la rend accessible à un nombre croissant d'agriculteurs, que l'on pourrait d'ailleurs qualifier d'éleveurs, au vu de leur spécialisation de plus en plus poussée dans la production bovine (veaux sous la mère/lait).

Nous allons voir que, les productions ayant peu varié, la «réponse» en espaces n'a elle-même guère évolué. Pour expliquer l'organisation des bâtiments d'exploitation, le recours au schéma productions/espaces de production est en partie inopérant. D'autres facteurs rentrent en ligne de compte, qui ne tiennent pas directement au produit lui-même (à ce qu'il impose techniquement).

Céréales, petits élevages, cochons, productions du jardin se maintiennent, mais d'autres caractéristiques de l'exploitation se transforment. Ce sont :

L'outillage

– Equipement de presses (machine ramassant le foin dans les prés et le transformant en ballots de 15 à 25 kilos) – d'épandeurs de fumier (machine répandant directement le fumier sur les terres) – d'évacuateurs à fumier (installés à côté de l'étable ils entraînent le fumier et le rejettent en tas à l'extérieur) – de trayeuses électriques – de monte-bottes automatiques (évitant le déchargement et le stockage des ballots de foin à la fourche).

L'acquisition de ces matériels de culture ou de transport se généralise lentement et sont généralement le fait des plus gros ou des plus dynamiques exploitants. Au jour où nous rédigeons ce texte, la plupart des exploitations possèdent presse et épandeur, mais les autres matériels se rencontrent encore rarement.

Leur emprise au sol est importante, mais ils n'exigent pas une «qualité» d'espace bien définie : un simple appentis couvert de tôle ondulée suffit à assurer leur entrepôt.

La production bovine

– Le cheptel augmente (10 à 25 bêtes en moyenne). La production demeure mixte (veau et lait) avec une tendance à orienter la production sur le lait, qui est soumis à un contrôle de plus en plus précis (teneur en matière grasse, modes de conservation, etc.).

Emprise au sol : espaces de plus en plus importants et spécifiques. La conservation du lait s'accompagne souvent de l'acquisition d'un «tank à lait» qui occupe en permanence un coin de l'étable ou d'un hangar. Dans certains cas : aménagement d'une petite pièce spéciale : la «laiterie».

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

– Agrandissement de certaines étables avec reconstruction partielle – construction d'étables neuves indépendantes des anciens corps de bâtiment (un cas existe seulement dans le village sur lequel porte l'étude, mais ailleurs ces constructions se développent).

Du point de vue spatial, les fonctions d'entrepôt sont hypertrophiées[1] : le stockage constitue le souci majeur des agriculteurs. Les appentis et hangars se multiplient, mais contrairement à la période précédente, ils ont tendance à se séparer du bâtiment principal. On assiste donc à une prolifération et à une autonomie des bâtiments d'entrepôt. De nombreux espaces demeurent inchangés, malgré la technicité de la manutention : étable, malgré l'introduction de la trayeuse électrique[2] ; grange, malgré l'acquisition de la presse à foin.

On pourrait conclure à un besoin d'espace sans cesse croissant – jamais satisfait – mais mieux assouvi que dans la période précédente (rachat de propriétés, décision d'entreprendre de nouvelles constructions indépendantes). Ce besoin d'espace affecte tout spécialement les matériels agricoles : une réponse lui est parfois fournie à l'échelon communal par la construction de hangars collectifs, vaste bâtiment construit à proximité du village, formé d'une juxtaposition de hangars individuels. Mais, à une première lecture du tableau que nous venons de dresser, le système de cultures lui-même ne semble pas nécessiter un nouveau type d'espace. Quand l'on observe pourtant les transformations profondes qui affectent les bâtiments de certaines exploitations (séparation étable/anciens bâtiments), l'on doit se demander quelles autres influences les ont suscitées.

L'évolution morphologique des bâtiments d'exploitation semble répondre à une sorte de logique interne, un mouvement continu qui, tout au long des périodes envisagées, les «animent» : ils s'allongent, s'étirent, se ramifient, bourgeonnent jusqu'à la cassure, jusqu'à leur séparation en deux, une partie ancienne prolongeant les espaces d'habitation, une partie nouvelle qui s'implante à quelques dizaines de mètres de là, créée de toutes pièces sans ré-utilisation d'éléments anciens. Cette évolution est-elle l'indice d'une transformation du modèle vécu de la maison, ou est-ce qu'au contraire il n'y aurait pas en partie discordance entre l'évolution de ces deux registres (pratiques/représentations) ?

Pour y répondre, il faut commencer par examiner tous les déterminants qui ont conduit les agriculteurs à organiser leurs bâtiments d'exploitation comme ils l'ont fait, c'est-à-dire démêler leur diversité, leur interaction et la part de leur influences respectives. Ce n'est qu'à partir de cette analyse que nous pourrons cerner le fonctionnement du modèle, à la fois produit des structures sociales, économiques, foncières, techniques, et producteur de conduites et de comportements spatiaux.

1 L'augmentation des pratiques de cueillette nécessite, elle aussi, des lieux d'entrepôt.

2 Voir ce que nous en disons à la fin de ce chapitre.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le modèle de la maison et le système de cultures – les structures foncières – les structures socio-économiques

Analyse critique de trois types d'explication

Organisation de l'espace et système de cultures
Les limites de l'hypothèse de la «maison-outil»

Y a-t-il une «logique du produit» qui induirait de manière nécessaire tel ou tel type de spatialisation ? En d'autres termes, les productions (systèmes de culture, technique de production) déterminent-elles leurs espaces ? On aura reconnu là l'hypothèse de la «maison-outil», chère aux géographes (Demangeon en particulier).

Une production, quelle qu'elle soit, possède des caractères spécifiques qui opèrent comme autant de contraintes minima portant sur l'organisation de l'espace. On ne peut pas laisser par exemple des bovins sans eau, etc. Et l'agriculteur ne peut pas faire autrement que de tenir compte de ces contraintes, de cette logique du produit. Mais, quand l'on se penche sur le détail des productions, on s'aperçoit des limites de ces déterminismes des productions sur l'organisation des bâtiments. Les mêmes productions se spatialisent en effet souvent de manière assez différente : le bois, par exemple, est stocké tantôt dans le galetas, tantôt dehors à l'air libre, etc. Le rangement des outils et matériels d'exploitation ne semble pas non plus obéir à une seule et même logique : d'une ferme à l'autre, on les retrouve dans la grange, dans l'étable, sous un hangar, etc. On voit toute la limite de l'hypothèse de la «maison-outil». Un autre exemple, indirect, pourrait nous en être fourni par l'abattage du cochon : un cochon est toujours le même animal ; pourtant, d'une région à l'autre, et parfois d'un village à l'autre, les techniques employées diffèrent sur certains points : ici on recouvre l'animal de paille et on la brûle ; ailleurs, on l'ébouillante en lui versant de l'eau chaude sur le corps ; ailleurs encore, on le plonge dans une cuve d'eau bouillante. *«Chaque pays a ses coutumes»*, diront les intéressés. Mais d'où vient cette coutume ?

Si les productions n'ont pas nécessairement un effet semblable et univoque sur l'espace, à l'inverse, les espaces eux-mêmes, nous l'avons vu, sont souvent polyvalents ; ils accueillent toutes sortes de productions – pas toujours les mêmes d'une saison à l'autre – et sont le lieu de multiples usages. Poules, cochons, moutons, bovins, cohabitaient dans l'étable, la loge aux cochons servait successivement aux cochons eux-mêmes, puis, après leur mise à mort, à l'entrepôt du bois.

La création actuelle des nouvelles étables séparées des anciens bâtiments s'effectue sans que le système de cultures se soit modifié : nous l'avons vu, la production

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

est toujours orientée sur le veau et le lait, et pourtant le bâtiment se transforme, change d'emplacement. On ne peut donc encore pas ici invoquer une logique univoque du produit pour expliquer cette transformation spatiale.

Pour nous aider à mieux comprendre ce phénomène et à mieux cerner la part qui revient aux productions elles-mêmes dans un type d'organisation de l'espace, il faut faire appel à un phénomène plus général qui, en amont, explique cette relative indépendance des bâtiments d'exploitation par rapport aux produits. On constate en effet depuis toujours un certain retard des bâtiments sur les productions : celles-ci évoluent plus rapidement que ceux-là. Les sociologues et ethnologues ruraux ont même souvent été frappés de la fréquence des changements du système de cultures et de la facilité avec laquelle les agriculteurs se sont toujours adaptés à de nouvelles orientations économiques[1]. Pour le problème qui nous intéresse, la plus grande rapidité de l'évolution des productions et de leur technique s'explique en partie par un problème de coût et d'espace : les matériels représentent un moindre coût que la reconstruction d'un bâtiment, et de plus, l'investissement qu'ils représentent est directement, visiblement et rapidement rentable ; par ailleurs ces matériels – ou ces nouveaux produits – se contentent souvent d'un espace assez réduit (espaces de stockage ou de simple entrepôt) et non spécialisé, non spécifique. Nous avons décrit ce phénomène tout au long des trois périodes envisagées. Dans ces conditions, on comprend comment les bâtiments ont fonctionné par rapport à cette évolution fréquente et rapide des productions. Tant que la transformation d'un bâtiment n'était pas absolument nécessaire à la production, elle n'a pas eu lieu. Aussi longtemps que l'agriculteur le peut, il se contente de ré-utiliser, ré-organiser, récupérer, adjoindre, accoler, étirer mais évite de construire du neuf : le neuf est cher, pas nécessairement rentable et comporte une part de risque, d'incertitude quant à son adaptation aux besoins réels.

Les bâtiments d'exploitation ont donc évolué plus lentement que les productions. Est-ce à dire qu'ils constituaient un simple espace d'abri, une carcasse vide dans laquelle, suivant les saisons, suivant les périodes, prenaient place, sans ordre précis telle ou telle production ? Il ne faut pas aller jusque là, ce serait tomber dans l'interprétation des juristes et autres ethnographes qui présentent la maison rurale de jadis comme un immense «bric-à-brac», sans plan ni ordre, livré à la seule «fantaisie» individuelle. Autant que les productions, les bâtiments étaient l'objet d'un «sur-investissement» : l'attention apparente portée de manière privilégiée aux productions ne doit pas nous masquer celle, très forte elle aussi, portée aux bâtiments eux-mêmes. Un même rapport s'établit globalement entre l'agriculteur et «son» système productions/bâtiments. Malgré la discordance de leur évolution et le retard permanent des seconds par rapport aux premiers, il ne serait pas exact d'affirmer que les bâtiments ne seraient perçus par les agriculteurs que comme réponse

1 Voir (entre autres) : Revue *Pour*, no. 40, 1975 et A. Meister – Le piège des résistances à la modernisation, *Le Monde Diplomatique*, avril 1973 ; J. Maho – Modernisation technique en milieu rural, *Etudes Rurales*, no. 16, 1965 et J. Deffontaines – article dans *Etudes Rurales*, no. 52.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

aux contraintes et à la logique des produits. La «relative» stabilité des bâtiments d'exploitation est d'ailleurs ambiguë : signifie-t-elle un désintérêt ou au contraire un investissement psychique durable qui résiste aux innovations techniques et culturales ?[1]

C'est donc ailleurs que dans le strict déterminisme de la production agricole sur le bâti qu'il faut chercher les influences les plus décisives. Les productions doivent être considérées comme contraintes minima qui se font surtout sentir pour les productions les plus complexes et les plus diversifiées en soins, gestes, étapes et durée de transformation (bovins en particulier). Les réponses à ces contraintes varient, nous l'avons vu. Entre le choix du système de cultures et l'organisation de l'espace s'observe une marge, un décalage qui renvoie à d'autres déterminants qu'il nous faut maintenant envisager.

Organisation de l'espace et structures foncières

Une autre manière d'aborder le problème des rapports qu'entretient l'agriculteur avec les bâtiments d'exploitation consiste à partir non plus des productions mais de l'espace. Une exploitation fonctionne comme une petite entreprise, et comme telle, elle a besoin d'une certaine quantité et d'une certaine qualité d'espace pour assurer son fonctionnement, c'est-à-dire produire, se développer. Elle peut difficilement se développer sans s'agrandir, tant sur le plan des terres que sur le plan des bâtiments, mais surtout sur le plan des bâtiments, car elle peut toujours intensifier le rendement de ses terres (amendement des champs, défrichements, aménagement des structures agraires), mais elle peut beaucoup plus difficilement augmenter le stockage des produits, le logement des animaux dans les mêmes bâtiments. L'exploitation agricole a donc besoin d'agrandir les surfaces et les volumes de ses bâtiments : elle est toujours en manque d'espace, surtout dans les conditions socio-démographiques de la campagne lozérienne des cinquante dernières années.

Rappelons rapidement la situation toute récente et encore valable aujourd'hui dans de nombreuses communes et pour de nombreuses petites et moyennes exploitations.

– Natalité très forte, entraînant d'innombrables partages de bâtiments.
– Endettement et handicap financier de celui ou celle qui reprend l'exploitation familiale (indemnisation des frères et sœurs).

1 Plusieurs informateurs (maçon, technicien agricole, instituteur) nous signalent, d'ailleurs, que les exploitants commencent généralement par l'amélioration de leurs bâtiments d'exploitation avant d'entreprendre celle de la partie «habitation» de leurs maisons. Sur le terrain, nous avons pu faire la même constatation. Le rapport de l'évolution comparée espace agricole/espace d'habitation de la maison pourrait être étudiée avec fruit, car c'est de tout un vécu qu'il témoigne. Le lecteur trouvera, ici ou là dans l'exposé de cette recherche, des indications à ce sujet.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

– Structures foncières ne favorisant pas l'agrandissement des bâtiments : enchevêtrement des parcelles au sein de l'espace bâti du village, présence de parcelles communales ou sectionnales aux portes même des exploitations (en principe inaliénables).
– Regroupement des maisons elles-mêmes les unes accolées aux autres, formant des «barriades», dans un souci d'économie (murs mitoyens) et de résistance au froid (barrière contre le vent et la neige).

Ce regroupement très serré des maisons au sein des villages et des hameaux est une caractéristique de toute une zone d'altitude du Massif Central. Elle répond à l'histoire des structures foncières locales et à la morphologie sociale : beaucoup de hameaux étaient au départ des hameaux familiaux, constitués de trois ou quatre familles pratiquant entre elles un système d'entraide et de services[1]. Les structures foncières et la morphologie sociale concourraient, avec des impératifs d'ordre écologique, au regroupement. L. Gachon l'explique clairement :

> *«Le climat comme la misère imposait autrefois des promiscuités... l'habitat, pour la lutte contre le froid des hivers de plus en plus rigoureux, a eu tendance à se concentrer et à se resserrer... Ce sont surtout les nécessités de la défense et les besoins de l'ancienne vie paroissiale qui, aux siècles passés, ont déterminé dans les Limagnes et le Velay, le groupement de la population en villages très tassés»*[2].

Chacun habitait un peu chez l'autre, nous l'avons vu précédemment. Cela était surtout vrai pour les bâtiments d'exploitation, qui réunissaient cycliquement des dizaines de voisins pour certains travaux agricoles (moissons, «bouades», etc.). Le sentiment de propriété n'était pas moins fort qu'aujourd'hui, mais il admettait la présence occasionnelle d'autres exploitants.

Ce manque «objectif» d'espace ne peut pas être dissocié du choix des productions, qu'il tend à conditionner : un ajustement réciproque s'opère entre espace et productions, tous deux conditionnés par les structures agraires, sociales et la technologie du moment. Nous voulons dire que c'est une mauvaise manière de poser le problème que de n'envisager le problème qu'à sens unique, dans le sens de l'influence des productions sur l'espace : le choix des productions, l'orientation des cultures, les méthodes d'exploitation choisies tiennent compte dans une certaine mesure des bâtiments existants et des limites de leur aménagement possible. *«On n'a pas davantage de vaches, où pourrions-nous les mettre ?»* avons-nous souvent entendu. L'élevage d'un troupeau de moutons durant la seule belle saison (vente à l'automne) n'était pas sans rapport avec les modestes

1 A. Fel – *Les hautes terres du Massif Central*, Faculté des Lettres, Clermont-Ferrand, 1962.

2 L. Gachon – *L'Auvergne et le Velay*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

surfaces utilisables dans les bâtiments d'exploitation. Ces exemples nous incitent à penser que l'espace disponible (celui qui est déjà bâti et celui que l'on peut encore bâtir) constituait et constitue encore dans bien des cas une contrainte, qui joue comme une logique plus ou moins déterminante sur la vie de l'exploitation. Un autre exemple, très récent, nous en est fourni par une ferme située à l'extrémité du village, le long d'un étroit chemin bordé d'un muret de pierres. Le propriétaire nous expliquait, il y a quatre ans, qu'il n'orientait pas sa production sur le lait à cause de l'éloignement de sa maison par rapport au centre du village où stationnait le camion de ramassage laitier : il aurait dû transporter ses bidons sur une distance de près de 200 mètres et, de toutes façons, le camion ne pouvait pas venir dans sa cour à cause du muret de pierres l'empêchant de manœuvrer pour y rentrer. Depuis, il a déplacé le mur d'environ un mètre sur une longueur de quelque dix mètres et le camion du laitier vient régulièrement chez lui ramasser le lait qu'il s'est mis à produire en quantité.

L'espace disponible est donc une contrainte, un déterminant, mais nous venons de voir que l'agriculteur peut aussi la tourner, la surmonter. Et il nous faudrait rappeler ici toutes les «ruses», les subterfuges, la malice, l'ingéniosité qu'employent les exploitants pour gagner de la place. Il suffit d'observer leurs tactiques, leurs stratégies : récupération de bâtiments inutilisés, ré-utilisation d'espaces libérés par l'abandon d'une production, la rotation des usages d'un même lieu, l'utilisation de bâtiments abandonnés... Combien de fois n'avons-nous pas entendu des phrases comme celle-ci : *«Le foin, on en met dans notre grange, mais la paille, on la met dans une grange du voisin»*. Sur le terrain ces tactiques d'aménagement donnent naissance à de multiples appentis et hangars qui répondent au coup par coup à des «demandes» d'espace, redéfinissant et restructurant les espaces existants.

La localisation de la ferme par rapport à ses voisines, son emplacement, la topographie de ses abords, jouent donc comme une contrainte qui pèse sur l'organisation de ses bâtiments d'exploitation. Mais cette contrainte n'est pas absolument, mécaniquement, déterminante : tantôt l'agriculteur s'y conforme, quand il y trouve la justification d'un comportement spatial qui s'origine ailleurs ; tantôt il détourne et dévie cette contrainte, par les tactiques que nous avons évoquées, quand un besoin impérieux ou une aspirations nouvelle se fait jour. Dans le premier cas, cela donne lieu à un discours du type : *«Nous, on peut pas s'agrandir, notre maison est mitoyenne des deux côtés»*, l'espace permettant à celui qui soutient ce discours d'expliquer la faible rentabilité de son exploitation et l'inadaptation de ses bâtiments à ses besoins, alors qu'il est clair que ces phénomènes tiennent à d'autres facteurs – routine, manque d'esprit d'entreprise, etc. – comme en témoigne le cas d'autres agriculteurs, de revenus semblables, soumis aux mêmes contraintes foncières, mais qui se «débrouillent» pour trouver l'espace qui leur manque (construction latérale, agrandissement de la grange en hauteur, etc.). Dans le deuxième cas, nous assistons à un discours du type : *«C'était plus possible, on a dû construire une nouvelle étable plus loin»*, le manque d'espace devenant soudain dans leur bouche un

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

simple handicap, aisément surmontable. La diversité des réponses apportées à des contraintes spatiales semblables est bien le signe de l'insuffisance de l'explication des conduites spatiales par une «logique de l'espace» qui interviendrait de manière mécanique.

Organisation de l'espace et niveau de revenus

Ces contraintes, ces logiques, à la fois du produit et de l'espace disponible, sont liées entre elles de manière structurelle : elles interréagissent en permanence parce qu'elles-mêmes sont toutes deux à la fois les composantes et la conséquence des structures socio-économiques. Il ne s'agit pas, une nouvelle fois dans ce texte, de dresser le tableau des diverses étapes de l'évolution de la campagne de la Margeride, mais seulement repérer et souligner avant d'aller plus avant dans l'analyse du vécu spatial, que tout modèle se structure sur un «fond économique» qui ne joue pas seulement un rôle de référent, de causalité lointaine et hypothétique. En d'autres termes, on ne peut pas présenter une topologie des espaces agricoles en apesanteur socio-économique. Nous ne voulons pas dire qu'il existe un «modèle» par classe de fortune, par couche de revenus, et que le rapport à l'espace est exclusivement – ou de manière très privilégiée – lié à l'état de fortune, donc ici à l'importance des propriétés[1]. Ce n'est d'ailleurs pas notre propos de centrer notre raisonnement sur les structures économiques dans leur rapport à l'espace bâti.

Concrètement, ce troisième déterminant, celui-ci de type économique, financier, peut se définir comme un pouvoir sur l'espace : pouvoir de transformer l'espace facilement, rapidement, grâce à des revenus importants. Nous avons dit plus haut que les agriculteurs hésitaient souvent à réinvestir dans leurs bâtiments d'exploitation, pour de nombreuses raisons, mais en particulier parce qu'ils n'étaient pas immédiatement ni directement rentables. L'agriculteur préfère en général acheter des terres, renouveler son matériel d'exploitation plutôt que de rénover son étable, s'il peut techniquement s'en passer. Trois temps de l'évolution de ce «pouvoir» sur l'espace peuvent se dégager, qu'il faut bien sûr moduler à chaque étape en fonction de la diversité des situations individuelles. Rappelons-les brièvement.

– Première étape : la survie économique : peu d'argent liquide – recours à des maçons-paysans.

– Seconde étape : circulation accrue de l'argent : circuit ventes/achats/emprunts/subventions – recours à des maçons locaux plus spécialisés. Un surplus économique se dégage.

1 Certains auteurs indiquent avec pertinence la modulation d'un modèle en fonction du niveau de revenus. Voir par exemple : Françoise Dubost – *Maisons riches et maisons pauvres*, op. cit. en bibliographie.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

– Troisième étape : circulation intensifiée de l'argent – accélération du processus d'assistance financière par l'Etat – recours aux techniciens de tous ordres – augmentation du surplus économique mais aussi de l'endettement.

Nous voulons, par le rappel de ces données, seulement souligner que les transformations des bâtiments d'exploitation sont en partie fonction de l'argent qui circule à la ferme. Reste maintenant à analyser le rôle et l'importance de ce déterminant financier dans ces transformations elles-mêmes et surtout le vécu dont celles-ci sont le lieu et le support. Y a-t-il ajustement précis des aspirations en matière d'espace sur les possibilités financières d'y répondre ou, au contraire, y a-t-il décrochage partiel des unes par rapport aux autres ? C'est ce que nous allons tenter d'analyser.

Les possibilités financières de rénover, d'agrandir les bâtiments d'exploitation semblent jouer dans le sens d'un remodelage, d'une redéfinition partielle du vécu de ces espaces. Elles «rehaussent» en quelque sorte les aspirations, font apparaître de nouvelles exigences qui n'interviendraient que sous forme de souhaits plus ou moins plaintifs à une période de moindre disponibilité financière. Et on assiste aujourd'hui à une tendance à l'ajustement du vécu de l'espace aux nouvelles possibilités financières de transformations spatiales. Par exemple, la femme d'un exploitant qui a construit sa nouvelle étable derrière sa maison – ce qui supprime les allées et venues du troupeau dans la cour – s'habituera à la propreté de sa cour qui constituera pour elle une exigence «normale», qui va de soi. De même son mari, dont la nouvelle étable n'est pas accessible au camion laitier par temps de fortes chutes de neige, vivra comme très pénible le transport de bidons qu'il est obligé d'effectuer durant cette période (exemple vécu). Mais pendant ce temps, dans le même village, à quelques dizaines de mètres seulement de cette ferme, une autre femme d'exploitant moins aisé (ou moins entreprenant) ne se plaindra pas – ou à peine – de la saleté de sa cour où piétine son troupeau, tandis que son mari, habitué à porter ses bidons, ne s'en plaindra pas non plus.

Certaines réflexions entendues à propos d'autres aspects ou d'autres fonctions de la maison sont, à cet égard, révélatrices du processus que nous venons de mettre en lumière.

«Q. : Vous préférez le dedans ou le dehors ?
R. : Je préfère le dedans parce que j'ai mon travail dedans». (une femme)

(à propos de la communication entre cuisine et étable) *«Que ça gêne ou que ça gêne pas, il fallait le prendre comme on l'avait»*. (femme âgée)

«Q. : Est-ce que ça serait commode d'avoir tout ça ?
R. : Si on a de la place oui». (homme)

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Ces réflexions ne sont que des indices de l'ajustement du vécu à la nécessité mais, à elles seules, elles montrent bien qu'un mécanisme psychologique d'auto-justification vient adapter la conscience du vécu de l'espace au type d'espace concret et quotidien dans lequel vit l'agriculteur et dans lequel il est bien obligé de vivre. *«On fait avec»*, disent souvent nos informateurs. Tout un subtil équilibre s'établit entre le vécu, entre l'adaptation à l'espace qu'ils utilisent et le désir d'un espace différent (plus vaste, mieux équipé, mieux adapté à l'évolution technique). Une tension s'établit entre résignation et aspiration, créant une dynamique qui peut être détruite lorsque l'insistance de modèles plus complexes, plus modernes mais impossible à atteindre (financièrement ou psychologiquement) vient plonger l'agriculteur dans la prise de conscience de son retard économique, qu'il vit alors comme «sous-développement» et «marginalité». Ce phénomène n'est pas rare dans les villages que nous avons étudiés et tendrait même à se généraliser.

En conclusion, le niveau de revenus des agriculteurs intervient dans son rapport à ses bâtiments comme un des paramètres qui l'expliquent. Il n'agit pas de manière mécanique ni univoque mais tend à modifier son vécu de l'espace. C'est ce processus, cette tendance que nous voulions ici suggérer et mettre en lumière sans prétendre dégager des lois générales de l'influence du niveau de revenus sur le rapport à l'espace, qui sont, en fait, difficiles à établir et à repérer à partir de cas concrets et qui, d'autre part, seraient souvent infirmés par des exemples d'agriculteurs réagissant de manière très spécifique et personnelle à ces déterminations.

Le vécu des espaces de production agricole

La question est donc maintenant, dans l'écheveau des déterminants que nous avons repérés – productions/structures foncières/niveau de revenus – d'analyser comment les intéressés vivent leurs bâtiments d'exploitation, quels rapports ils entretiennent avec eux.

De la diversité des attitudes individuelles deux grandes tendances se dégagent : une tendance «centripète» et une tendance «centrifuge».

La première vise une économie des gestes et des déplacements par le moyen du rassemblement et du regroupement des usages et des espaces ; elle se traduit par la polyvalence des espaces.

La seconde, plus récente, vise aussi une économie de gestes mais par des moyens et dans une perspective différents, privilégiant la rentabilité et la technicité ; elle

1 Ce phénomène paraît très général et ne concerne pas seulement les agriculteurs.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

se traduit par la dispersion des bâtiments d'exploitation sur des parcelles proches de la maison, par la spécialisation des espaces et leur séparation ; elle induit, en outre, des déplacements quotidiens plus importants du fait de la distance établie entre étable et maison.

Ces deux tendances ne sont à envisager que comme processus ; nous n'en inférons pour l'instant aucune conclusion quant à leur interférence au sein du vécu ni quant à leur importance relative, ou à leur répartition statistique. Examinons successivement ces deux tendances qui semble correspondre à deux attitudes face à l'espace.

«On a tout dedans»

Cette phrase illustre parfaitement l'aspiration de nombreux agriculteurs : avoir tout sous le même toit constitue leur rêve secret. «Secret» parce qu'ils osent à peine le dire, conscients que cela n'est pas compatible avec les impératifs de la production.

> *«On ne peut pas tout avoir dedans, c'est pour ça que j'ai construit ces hangars»*.

Un autre agriculteur justifie ainsi la cohabitation des cochons et des bovins :

> *«... je n'ai pas fait de loges extérieures pour les cochons... à la maison vieille, oui (c'était là où il habitait auparavant), mais pas ici, parce que c'est plus froid ; les cochons, ils aiment le chaud, alors on les a tenus à l'écurie... autrement, c'est pas leur place, il faut pas dire»*.

On voit ici se dessiner le recours, la référence au climat pour justifier une certaine organisation de l'espace. *«L'écurie, c'est pas la place des cochons, mais dehors, c'est trop froid pour eux»*, dit en substance cet agriculteur qui, lors d'un autre entretien, nous déclarera : *«Nous, on a pas beaucoup d'appentis ; là où il y en a, c'est peut-être des coins où il fait moins mauvais»*.

Le climat, d'ailleurs, est le lieu géométrique de nombreuses explications : il semble justifier le regroupement des bâtiments au sein du village, la communication intérieure entre cuisine et étable, le stockage d'une partie du bois à l'intérieur, et même l'orientation de certaines productions. Ecoutons :

> *«Je construirais tout à la maison B* (une autre maison que sa famille possède à 50 mètres de la leur), *maison d'habitation et étable, si ce n'était le problème du laitier, c'est toujours bloqué entre chez nous et la maison B»*. (fils de 24 ans qui vient de reprendre l'exploitation familiale).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«Lorsqu'on est obligé de soigner les bestiaux, par exemple l'hiver, lorsqu'ils sont prêts à mettre bas, on est au lit, on est obligé de se lever de temps en temps parce qu'on sait pas si elle va accoucher tout de suite ou plus tard, donc on se lève en pyjama, donc s'il faut passer par dehors, faut se vêtir ; alors là on descend en pyjama et en pantoufles tandis que lorsqu'il faut passer par l'extérieur, faut quand même s'habiller».

«J'ai construit ma nouvelle étable séparée de la maison».

La tendance «centrifuge» se manifeste dans les réalisations les plus récentes. Dans le village sur lequel porte l'étude un seul agriculteur a choisi de séparer sa nouvelle étable des anciens bâtiments. (Voir la monographie que nous lui avons consacrée : «La maison de l'agriculteur éclairé»). Il fait encore figure de pionnier. Ce sont souvent les jeunes qui envisagent cette innovation.

«Moi, l'étable, je voulais qu'on la fasse dans le pré d'élevage, devant la maison ; mais on a eu beau discuter, il n'y a rien eu à faire, mon père a refusé».

Mais en Margeride, cette tendance se heurte à de fortes réticences. Le journal local (La Lozère Nouvelle) nous en apporte la preuve en signalant, périodiquement, les cas de transformations des étables, comme pour encourager les agriculteurs dans cette voie.

«Le Bleymard. Chadenet.

Nouvelles étables laitières. On nous signale la réalisation et la mise en service d'une étable laitière de type stabulation libre à logettes fermées, avec bloc traite en cascade de type scandinave chez M. X au Crouzet. Cette étable est la première de ce type à fonctionner en Lozère... Nul doute que cette réalisation de pointe servira d'exemple pour les zones froides et sans paille de notre département où les solutions de stabulations libres paillées ne peuvent être envisagées faute de litière. Nos félicitations au jeune X pour les risques qu'il a pris et les références locales qu'il apporte pour l'évolution des bâtiments d'élevage dans les zones d'altitude sans paille de notre département». (No. du 24 septembre 1976)

Ces deux forces – centripète et centrifuge – sont-elles vécues comme antagonistes, contradictoires ? Y-a-t-il abandon de la première au profit de la seconde par le simple jeu d'un rejet d'un modèle ancien d'organisation et de vécu de l'espace et d'une pénétration totalitaire d'un nouveau modèle ?

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Il faut d'abord rappeler que l'exploitation lozérienne est loin d'avoir atteint un seuil de productivité maximum : la mise en valeur des landes, l'amélioration et l'amendement des terres et des prés sont lents à s'intensifier et à se généraliser. Par ailleurs, de nombreux petits ou moyens exploitants trouvant dans les produits de cueillette une source de revenus non négligeable, ne sont pas incités à restructurer leur exploitation en vue d'une plus forte rentabilité. Dans ce contexte, les agriculteurs ne sont pas profondément mobilisés par le problème de leurs bâtiments d'exploitation, dont ils ne voient pas – encore ! – l'intérêt immédiat de leurs restructurations. La spécialisation des espaces bâtis de production, la séparation étable/maison semblent correspondre à un stade de raisonnement économique global auquel les agriculteurs sont encore peu sensibilisés (à la fois pour des raisons financières et culturelles).

Un changement s'opère pourtant dans le vécu de l'espace mais il reste plus quantitatif que qualitatif. Le principal souci – qui va parfois jusqu'à l'obsession – est d'avoir davantage de place, entre autres pour pouvoir entreposer le matériel agricole.

«On a construit plus grand et avec davantage de place autour».

«Avant, il nous manquait jamais de place comme maintenant, avec le matériel agricole... ajourd'hui, il faut tellement de matériel... la presse, le râteau, toutes les bricoles, ça prend de la place et il faut pas les mettre n'importe comment, sinon on se trouve avec un tas de ferraille, au printemps».

Le manque de place, nous l'avons dit, est toujours aussi criant aujourd'hui ; il l'est même davantage, avec le développement de la mécanisation. Dans le discours, c'est en partie ce manque d'espace disponible qui expliquait l'utilisation maximum des lieux :

«Sous le montadou (rampe d'accès)*, il y a la caverne, on y entreposait des ustensiles ; tout était utilisé, parce que c'était toujours le manque de place bien sûr».*

Pour gagner de la place, les agriculteurs n'hésitent pas à envisager la suppression de ces rampes d'accès à la grange, jugées incommodes :

«Si on supprimait le montadou, ça nous ferait une grande cour, ça nous ferait une drôle de place et ça changerait la maison de beaucoup... ça nous éviterait de faire un détour».

Le registre du pratique, du commode (économiser un détour, donc gagner du temps) domine les jugements, oriente les projets et les aspirations. La vie de l'exploitation est envisagée – rétrospectivement – comme une série ininterrompue de déplacements.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

«J'étais moins souvent à la maison... maintenant, il faut moins de temps avec un épandeur à fumier... il fallait au moins cent voyages de tombereaux et avec le tracteur ça te prend, mettons une heure... et avant il te fallait compter au moins 3 heures aller et retour, ça fait pas pareil... et encore ça dépend des fermes, il y a des fermes où tout se touche».

On comprend dès lors comment s'est structuré le désir d'avoir tout sous la main, tout sous le même toit. C'était pour réduire à la ferme les trajets – les temps de déplacements – par ailleurs très importants hors de la ferme, dans les prés et les champs. Une des principales fonctions des bâtiments d'exploitation était précisément d'économiser les déplacements en regroupant les lieux, en y superposant les usages.

«On n'avait pas à passer dehors... ça nous évitait de faire tout le détour...», avons-nous souvent entendu. Le rêve du paysan de Margeride semble correspondre à la maison jurassienne ou dauphinoise, immense bâtisse sans dépendance, où tout est effectivement sous le même toit.

Or, en quoi consiste la tendance centrifuge actuelle que nous avons repérée si ce n'est un allongement des distances, une augmentation des trajets entre habitation et lieu quotidien de travail (étable) ? A première vue cette séparation apporte un surcroît de travail à l'agriculteur : le registre du commode, du pratique n'est plus satisfait. Et c'est parfois comme avec regret que l'agriculteur se sent contraint de morceler ses bâtiments, d'en éloigner certains de sa maison d'habitation. Avec regret et réticence (*«On ne peut pas tout avoir dedans»*). Lui qui aimerait avoir tout à portée de main, à portée de geste, construit maintenant de nouveaux hangars séparés du reste des bâtiments. Où s'origine donc ce mode de penser son espace ? Comment le concilie-t-il avec les incitations et les modèles nouveaux qu'on lui propose ?

Cette tendance centripète semble en partie trouver son origine et son fondement dans un ajustement du rapport à l'espace aux conditions spatiales et économiques de la période récente (1920-1960) : survie économique, peu d'espace disponible. Les aspirations paraissaient ajustées sur la réalité vécue au jour le jour, sur les possibilités réelles et concrètes d'évolution et de transformation. *«On faisait avec», «quand on n'a pas de place de reste, comment faire ?»* avons-nous souvent entendu, réflexions parfois teintées de jansénisme : *«On ne connaissait pas autre chose, alors on n'était pas malheureux»*. Il y a bien sûr plusieurs réponses possibles à une même nécessité, à des contraintes semblables : celles des lozériens se retrouvent pourtant dans d'autres systèmes socio-économiques. Réponse à des contraintes multiples (sociales, spatiales, écologiques), le rapport aux bâtiments d'exploitation s'est fortement imprimé dans les comportements, créant une sorte de système de raisonnement, une manière de vivre et de penser l'espace. *«La nécessité s'est transformée en idéologie»*, nous explique M. Dion, à propos des paysans

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

du Jura[1]. Nous reprenons cette idée pour notre analyse pour dire que le modèle rend compte, dans une large mesure, des conditions objectives (spatio-économiques). Ecoutons certains entretiens :

> *«On laissait le fumier dehors parce qu'on n'avait pas les moyens de faire le hangar... l'atelier, je l'ai construit quand j'ai acheté ma voiture en 1960. Ça a été un problème... faut le faire assez gros, quoi, pour qu'on puisse mettre le tracteur, la voiture et mon établi (avant je travaillais un peu partout)... le prochain, ça sera si le gosse achète une presse, il faudra bien la mettre quelque part aussi».*

> *«... pour les emplacements, ce n'était pas toujours commode, il fallait qu'ils utilisent la place qu'ils avaient... il a fallu qu'il construise à l'endroit où il avait du terrain plutôt que d'en acheter ; ils construisent pas où ils veulent».*

Or, aujourd'hui et depuis quelques années, on constate l'affaiblissement ou le cantonnement de certaines de ces contraintes : rachats de parcelles à bâtir, du fait de l'exode, temps de trajets sur l'exploitation réduits (tracteurs), disponibilités financières accrues[2]. La «nécessité» se relâche, moins impérieuse. Pourtant, un nouveau modèle ne se met pas pour autant en place, du moins pas de manière mécanique : l'«ancien» rapport à l'espace se perpétue en grande partie ; la perspective centrifuge ne rallie pas tous les suffrages, la séparation des nouveaux bâtiments s'effectue rarement, ou avec lenteur et prudence. Nous connaissons des agriculteurs disposant de parcelles autour de leurs bâtiments qui se contentent d'étirer, d'allonger ce qui existe plutôt que de construire à quelque distance.

En effet, toutes ces «contraintes» agissent conjointement, provoquant – chacune ou toutes ensemble – un même type de réponse. Exemple : la neige (et les contraintes écologiques en général), les structures juridiques (parcelles bâties), le manque d'argent contribuaient à structurer le vécu des bâtiments dans le sens d'une intégration des espaces et des usages (tendance centripète) ; la même tendance se manifestera tant que l'une de ces «contraintes» subsistera : la neige, par exemple, malgré la lutte qu'on peut lui opposer aujourd'hui, agit comme frein à l'innovation, empêchant beaucoup d'agriculteurs de vouloir séparer leurs nouvelles étables des anciens bâtiments, bien que cela soit maintenant financièrement envisageable.

Mais le rapport à l'espace ne s'explique pas exclusivement par cet ajustement à la nécessité : il rend compte de registres plus complexes ; registre symbolique, gestuel

1 M. Dion-Salitot, M. Dion – *La crise d'une société villageoise*, Anthropos, Paris, 1972.

2 Si le revenu augmente, de nouvelles contraintes, non moins impérieuses, s'imposent : la dépendance à l'économie de marché...

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

(rapport au corps) etc. Et si, pour ces agriculteurs lozériens, une ferme «doit» former un ensemble compact regroupé autour de la maison d'habitation, c'est pour une série de raisons profondémment inscrites dans les comportements et dans la «sensibilité».

Mais, pour affiner l'étude de l'articulation et du vécu des deux tendances – centripète et centrifuge – il nous faut maintenant analyser l'émergence de la tendance la plus récente. Depuis l'introduction dans l'économie de marché, un mieux-être financier se fait jour, contemporain d'un mouvement d'assistance et de contrôle financiers et techniques de la part du département : actions de vulgarisation agricole, conseils en architecture, subventions, intervention de la D.D.A., du Génie Rural, de la S.I.C.A. Habitat Rural, etc. Dans ces circonstances, devant ces nouvelles possibilités, le premier calcul de l'agriculteur sera d'obtenir des subventions, c'est-à-dire, pour lui, d'abord d'avoir de l'argent. C'est souvent ce seul aspect qu'il va retenir et non pas l'amélioration de son outil de travail. Il cherche donc à obtenir des subventions pour un bâtiment agricole, quitte à ne pas respecter toutes les normes, tous les travaux imposés et inscrits sur le devis. Cette attitude semble tenir autant à la méfiance «traditionnelle» qu'il entretient vis-à-vis de l'administration et des techniques nouvelles, qu'au désir de principe de sauvegarder son initiative, de conserver une part de sa liberté. Il profite du système de subventions sans accepter pour autant de se faire aliéner par lui. Il s'engage donc souvent pour un minimum de travaux et, avec l'argent ainsi récupéré, organise à son idée toute une partie des transformations (hangars et appentis en particulier). De nombreux témoignages d'administratifs, de techniciens du bâtiment nous ont confirmé sur ce point nos observations de terrain. L'agriculteur entend ainsi rester maître d'œuvre.

Mais au-delà de cette réaction de fierté et d'indépendance c'est autre chose qui se joue. Par le biais de cette assistance financière et technique ainsi proposée, c'est un nouveau rapport à l'espace qui s'offre et se présente en exemple. Outre qu'il plonge les plus modestes exploitants dans la conscience de leur moindre développement économique, ce rapport à l'espace heurte sur bien des points les habitudes de penser l'espace (manière de prévoir les volumes de grange pour le fourrage, standardisation des places des animaux à l'étable, déplacements quotidiens à l'extérieur entre la maison et la nouvelle étable). Toute une série de recherches psycho-sociologiques démontre très clairement ce phénomène[1]. Une logique «techniciste» tend à vouloir se substituer à la logique des agriculteurs fondée sur l'expérience, dosage de technique agricole, de gestes, de comportements affectifs. Une logique comptable (calcul des productions, prévisions de coût, de rentabilité, références métriques,...) préside au dessin des plans, à l'établissement des devis, méconnaissant souvent la logique du corps, fondée sur des comportements gestuels enracinés dans un

1 V. le no. de *Connexions* – «Aménagement rural et crise d'identité», no. 18, 1976 et celui de la revue *Pour* – «La diffusion des innovations en milieu rural», no. 40, 1975 (en particulier les articles de M. Salmona et de V. et P. Soriano).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

système de penser tout aussi rigoureux, tout aussi calculé que les modes de raisonnements comptables[1].

Devant ces propositions d'un nouveau mode de rapport aux bâtiments d'exploitation comment réagissent les agriculteurs ? Beaucoup ne l'envisagent même pas, trop âgés ou économiquement trop défavorisés. Les autres ré-interprètent les nouveaux espaces qu'ils font construire grâce aux subventions en les utilisants à leur façon. C'est ainsi qu'un agriculteur qui vient de construire une étable neuve transforme aussitôt un grand nombre de détails techniques. Un autre, une fois son étable achevée, y percera une porte de communication vers la cuisine, malgré l'interdiction qui en est faite par le réglement sanitaire en vigueur.

La plupart, pourtant, reconnaissent qu'il leur faudrait évoluer davantage et admettent certaines inadaptations techniques de leurs bâtiments.

«Les jeunes, il faut pas qu'ils fassent de rampes d'accès à l'extérieur».

«Nous, à l'écurie, on n'a pas bien évolué... depuis qu'on a construit la maison, on a la même stalle et les mêmes crêches qu'on avait à cette époque-là... On n'a pas pu aménager là-dedans».

Mais les projets ne visent que des aménagements de détail, à court terme : *«J'aimerais supprimer la rampe». «Il faudra que je construise un hangar».* Ils envisagent rarement une restructuration profonde des bâtiments, comme le souhaiteraient les techniciens agricoles. Certains jeunes agriculteurs font cependant des plans à long terme, mais, quand ils les évoquent, ils se perdent dans des généralisations et dans des plaidoyers enflammés. Témoin celui-ci :

«On est arrivé au moment précis où ça se modernise, il faut sauter sur l'occasion... Aujourd'hui, il faut que ça change. Je veux pas dire que ça soit pas commode aux temps anciens, mais c'est ancien, il faut que ça change, ça peut pas rester toujours pareil».

Très conscient de l'évolution permanente des constructions, il nous dit :

«Même si je construis une maison en prévoyant tout, dans 15 ou 20 ans, elle se transformera. Car il y a toujours des changements, ça évolue fatalement».

1 Cf. M. Marié et J. Viard – «Cohabitation dans des villages de Basse-Provence», CORDES, Paris, *La Doc. Fran*,, 1977 : *«vu du côté des paysans, il leur est demandé de se conformer à des modèles urbains (rentabilité, politique d'expansion,...)... or les communautés villageoises ont une logique propre qui entraîne certains types de rapports «différents» à l'espace et au temps, au corps et à l'esprit»*, p. 48.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Mais lui qui préconise le changement, il nous explique qu'il veut construire sa nouvelle étable contiguë à sa maison, seulement séparée d'elle par un hangar. Quant à son rapport à son troupeau, il n'est pas très différent de celui de son père :

> *«Il faut être près des vaches par la pensée... on devrait toujours s'en occuper, être en train de les brosser...».*

«Etre près des vaches par la pensée» : ce jeune agriculteur désire être proche d'elles, affectivement mais aussi topographiquement, spatialement. Et l'on comprend le peu d'enthousiasme que suscitent les plans où les étables sont situées à quelque distance de la maison, les critiques dont sont l'objet ceux qui ont franchi ce pas. Et l'écologie vient bien à propos pour justifier un comportement qui tient, en fait, à d'autres raisons qu'à celles du climat, du froid, de la neige. Ce sont tout naturellement les contraintes écologiques qui sont mises en avant pour expliquer l'impossibilité de disperser les bâtiments, de les «écarter», les «égarer», comme disent les intéressés. La neige permet de s'auto-justifier, de se démarquer licitement de modèles spatiaux plus «rationnalisés» : elle permet aussi de valider, redoubler et renforcer l'affirmation d'une identité dont témoigne, qu'illustre un type de rapport spécifique à l'espace (ainsi justifié et expliqué sur deux registres, à la fois par une raison de type zootechnique – *«Les vaches ont besoin que je sois près d'elles»* – et par une autre, de type écologique – *«en hiver, si l'étable était loin de la maison, je ne pourrais pas aller les soigner»* –). Ainsi rationalisé, le modèle persiste donc :

> *«Nous en Lozère, on ne peut pas séparer les bâtiments d'exploitation de la maison, comme dans d'autres régions plus favorisées».*

Définie en négatif par rapport à de nouvelles conceptions de l'espace, leur attitude s'affirme et s'explicite dans le discours comme l'une des facettes d'une identité collective. On comprend dès lors tout l'enjeu psychologique contenu dans le maintien d'un «ordre spatial» et la résistance passive souvent opposée à l'adoption d'un nouveau modèle.

Avoir de l'espace autour de la maison pour pouvoir circuler avec le matériel moderne (*«sinon, on est tout patraque»*) ; pouvoir «accrocher» les appentis dont on a besoin aux bâtiments déjà existants (pour participer, dans chacune des tâches matérielles, de la centralité et de la chaleur de la maison) ; allonger l'étable pour y loger davantage de bêtes : telle est l'aspiration la plus commune, les perspectives les plus immédiates. La structure morphologique de l'espace demeure presque inchangée, seulement agrandie, étirée.

Il faut pourtant se garder de considérer l'agriculteur de ces villages comme routinier, conservateur,... Nous avons souligné plus haut leur adaptabilité aux nouvelles

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

techniques de production, la facilité avec laquelle ils ré-orientent leurs productions (abandon du mouton, généralisation des cueillettes, intensification de la production laitière, etc.). Et précisément, des espaces «anciens» (morphologiquement inchangés) sont le lieu d'usages tout à fait nouveaux sur le plan technique, entraînant de nouveaux comportements gestuels : nous pensons par exemple aux trayeuses électriques portatives, installées et utilisées dans les anciennes étables. La nouveauté technologique ne s'inscrit donc pas nécessairement dans de nouveaux espaces, de même qu'inversement de «nouveaux espaces» peuvent être le lieu d'anciens usages. Dans le domaine de l'hygiène domestique, nous sommes d'ailleurs parvenus au même constat.

En dernière analyse, les bâtiments d'exploitation sont d'abord le lieu d'un vécu global qui se déroule au présent des gestes, des habitudes, des projets, dans une relation intime avec tous les autres espaces et tous les autres registres de la vie de ceux qui les possèdent et les utilisent quotidiennement.

> *«Pour les agriculteurs, le bâtiment est l'expression directe d'un ensemble, vie et travail ; ... on ne peut séparer dans le temps les différents moments où ils sont producteurs, chef d'entreprise, chef de famille, gardien de bestiaux, vétérinaire, maçon»*[1].

De même, le groupe social auquel appartiennent les agriculteurs exprime des attitudes et secrète des modèles de comportement qui visent d'abord le maintien de certaines «valeurs», et ne peuvent être décrites en termes de «traditionnels» ou de «modernes». M. Dion l'explique ainsi, à propos d'une commune rurale du Jura :

> *«(à Nussey)... tous les changements dans la continuité depuis 1800 témoignent à la fois et contradictoirement, de l'enracinement dans la communauté, tout comme de l'ouverture sur l'extérieur, dans la mesure où l'un et/ou l'autre concourent à alimenter l'idéologie commune à tous»*[2].

> *«Nous, paysans, on ne peut pas aménager les pièces d'habitation et la cuisine à l'étage, ni faire un escalier extérieur : on fait sans arrêt des allées et venues, ce serait pas possible». «Et puis* – ajoute une autre femme – *en hiver, ça gêle, et on risquerait de glisser sur le balcon et sur les marches».*

Cette conscience d'être agriculteurs – donc de ne pas être tout à fait «comme les autres» – exprime bien le sentiment d'une identité à la fois rassurante mais menacée.

1 P. et V. Soriano – «La construction de bâtiments d'élevage», *Connexions*, op. cit.

2 M. Dion-Salitot et M. Dion – *Op. cit.*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

On sent souvent, à fréquenter ces habitants, une hésitation entre la fierté de leur condition – *«nous, paysans»* – et l'envie d'une mobilité sociale – *«on ne peut pas»* –. Il faut sans doute voir là l'insistance de nouveaux modèles d'organisation de l'espace, l'émergence d'une nouvelle «sensibilité», dont il est difficile de dire s'ils sont «imposés» ou «spontanés» tant se mêlent dans le détail de la vie quotidienne, habitudes, informations nationales, exemples locaux, projets personnels. Ce qui, pourtant, nous semble certain, c'est la perspective d'une évolution vers une mécanisation et une planification de plus en plus poussées de la production agricole, seule façon, pour les agriculteurs, de se maintenir, de redéfinir leur identité en termes plus adaptés aux nouvelles contraintes, tout en préservant leur spécificité d'agriculteurs lozériens, d'ici et pas d'ailleurs.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

CONCLUSION

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Au long des développements précédents, nous avons tenté de décrire le plus simplement possible les principales transformations qui ont affecté les maisons de Belpeyre et de Margeride. Nous avons également analysé en quelques points essentiels comment elles étaient vécues, au travers du discours sur l'habiter et des pratiques concrètes.

Plutôt que d'asséner des conclusions définitives autant qu'idéologiques sur «ce qu'il faut faire» – ce qui n'est pas de notre ressort – nous voudrions maintenant reprendre nos questions initiales à la lumière de cette observation, expliciter notre analyse sous-jacente, reformuler nos hypothèses et indiquer quelques directions de recherches souhaitables.

L'âge d'or et le mépris

Comme la plupart des transformations sociales, celle de l'organisation de l'espace est très lente. Aussi n'avons-nous pu nous limiter à celles qui s'effectuaient actuellement ou au cours des dernières décennies ; nous avons étendu notre observation sur la durée la plus grande que permettaient des sources documentaires précises : à peu près un siècle et demi. La moitié des maisons de Belpeyre étaient déjà debout en 1830, construites à des dates qu'il est difficile de déterminer. Un complément à cette recherche, à partir des compois et terriers, permettrait sans doute d'apporter quelques précisions en ce domaine.

Au moins par ce recours à l'histoire avons-nous pu nous dégager d'un certain nombre d'à priori et de clichés qui courent à propos des habitations et de la vie rurale traditionnelle. Il n'y a, en particulier, jamais eu «d'âge d'or», où les maisons parfaitement adaptées, se seraient éternellement reproduites, identiques aux précédentes, puis brusquement, l'infâme «dégradation» industrielle. La transformation apparaît comme un phénomène permanent, quand bien même son rythme serait changeant, se serait accéléré, et que certains moments ressembleraient à des points de rupture (les années 60 à Belpeyre). De plus, elle est agie par des acteurs à part entière, avec leurs modèles, leurs valeurs, leur passé, et qui, comme tous les autres, ne dominent pas totalement l'histoire.

Il est en tous cas hors de question de n'analyser ici que la seule et dernière modernisation, la dernière couche de peinture, la dernière parure cosmétique dont s'habillent les habitations rurales, et de le faire sans les référer aux caractères originaux du milieu

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

rural et de son histoire, mais, par contre, en référence non explicite au milieu urbain. Ce serait refuser de comprendre la logique interne des transformations du milieu rural ; une trop courte vue qui glisse inévitablement vers un «ethnocentrisme intellectuel», (le même en quelque sorte que celui de V. Considérant) qui *«ne décèle dans les formes actuelles que l'absence ou le manque, ou la dégradation des modèles dominants»*, comme *«un simple sous-produit de la culture bourgeoise et citadine»*, a justement noté F. Dubost. Celle-ci démontre fort bien comment certaines formes actuelles s'enracinent dans le passé, comment le contraste est davantage dans les matériaux, l'apparence, que dans la structure architecturale : certaines maisons anciennes, dont la façade a été «modernisée» à coup de ciment et de couleurs vives, ne paraissent au premier regard guère différentes des constructions pavillonnaires. Nos observations confirment parfaitement cette mise en évidence – jusque dans les maisons construites aujourd'hui – de la persistance de certains modèles sociaux d'habitat[1].

Un processus de différenciation

Au-delà de la démonstration de cette persistance, notre propos s'attache aux processus de spatialisation en général, de transformation et de différenciation spatiale en particulier.

Avec les documents et les témoignages les plus anciens que nous avons recueillis, on aura pu se représenter ce stade de la maison «carrée», «au minimum», et le mode de vie qui lui correspondait. Enceinte de son unique mur, elle n'a de séparations intérieures que minimes (claies de bois), et nous apparaît comme un seul volume polyfonctionnel). La succession des transformations, qui sont autant de ruptures partielles, nous a conduit jusqu'aux maisons actuelles les plus complexes (comme celle des Fage), en passant par celles qui ont pu apparaître comme «types» traditionnels (celle des Rocher par exemple). Le regard que nous pouvons porter aujourd'hui sur cette période et sur cet éventail, du seul point de vue de l'organisation spatiale, nous oblige à remarquer une accentuation et une multiplication des séparations intérieures, aboutissant à la création des «pièces» d'espace distinctes. C'est là ce que nous appelons «processus de différenciation» de l'espace.

Or ni son déroulement, ni même son apparition ne semble obéir au hasard. Le seul fait qu'il se répète de maison à maison, et selon une forme à peu près constante, le révèle à la base comme phénomène social. Dès lors, comment peut-on l'analyser ?

– En tant que manifestation spatiale, il requiert une analyse dans son champ propre. Or les catégories d'espace du vécu quotidien font en permanence référence à la

1 F. Dubost – *Op. cit.*, pp. 203-206.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

pratique. La nécessité de s'en dégager pour constituer des concepts spatiaux formels peut être résolue par un recours à la topologie. Nous l'esquisserons dans les pages suivantes.

– En tant que phénomène social ce processus est à resituer dans l'ensemble du mode de vie que les ethnologues et sociologues ruraux ont amplement décrit et analysé dans leurs termes propres, tant pour la société traditionnelle, que pour ses transformations et pour la société actuelle. C'est le point de vue des valeurs, des normes, des modèles, des structures sociales que révèlent discours et pratiques. Nous en avons nous-mêmes rappelé quelques points essentiels à notre propos en analysant le déroulement et les particularités locales du changement social.

– C'est alors qu'il devient possible d'examiner le rapport de ces deux faces du problème. De nombreux auteurs se sont déjà livrés à ce jeu qui tend à devenir une discipline[1], en démontrant ses propriétés comme rapport de signification. Sans qu'il soit ici question d'entrer dans le débat théorique des sémioticiens, il est toutefois possible et nécessaire, en demeurant dans le cadre de cette observation, de s'interroger sur ce processus concret et particulier – qui nous paraît néanmoins jouer un rôle historique déterminant – et donc de se demander :

- quels signifiants architecturaux sont utilisés ?
- qu'est-ce qui est spatialisé, c'est-à-dire quel est le signifié social ?
- le déroulement, la forme du processus est-elle elle-même signifiante ?
- que signifie l'apparition, l'existence même de ce processus ?
- quelle importance a-t-il dans la situation de conception particulière de ces maisons ? que modifie-t-il des modèles d'organisation de l'espace (modèles topologiques) qui y sont en jeu ?

Telle est la démarche que nous avons tenté de suivre, et dont nous expliciterons encore quelques aspects en examinant comment les données de cette première observation permettent déjà d'apporter quelques réponses.

Pour une analyse topologique

Il s'agit donc, en premier lieu, d'analyser des dispositions spatiales en termes aussi précis et formels que possible. Le phénomène étant celui de la multiplication des pièces de l'habitation, il est avant tout nécessaire de définir ces entités et leurs relations :

1 En particulier U. Eco – *La structure absente*, Mercure de France, Paris, 1972 ; A.J. Greimas – *Sémiotique et sciences sociales*, Ed. du Seuil, Paris, 1976 ; P. Boudon – *Op. cit.* ; D. Hollier – *La prise de la Concorde*, Gallimard-N.R.F., Paris, 1974, etc.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

- qu'est-ce qu'une «pièce» ?
- en quoi un ensemble de pièces compose-t-il une autre entité, celle de «maison» ? c'est-à-dire :
- quelles relations s'établissent entre elles de manière à composer...
- quel type de structure ?
- comment peut-on alors décrire les transformations de cette structure (ou la succession de structures composant une suite) ?

Nous ne prétendrons pas élaborer ici une théorie générale de l'analyse topologique du bâti, tout au plus indiquer comment elle s'applique à notre observation.

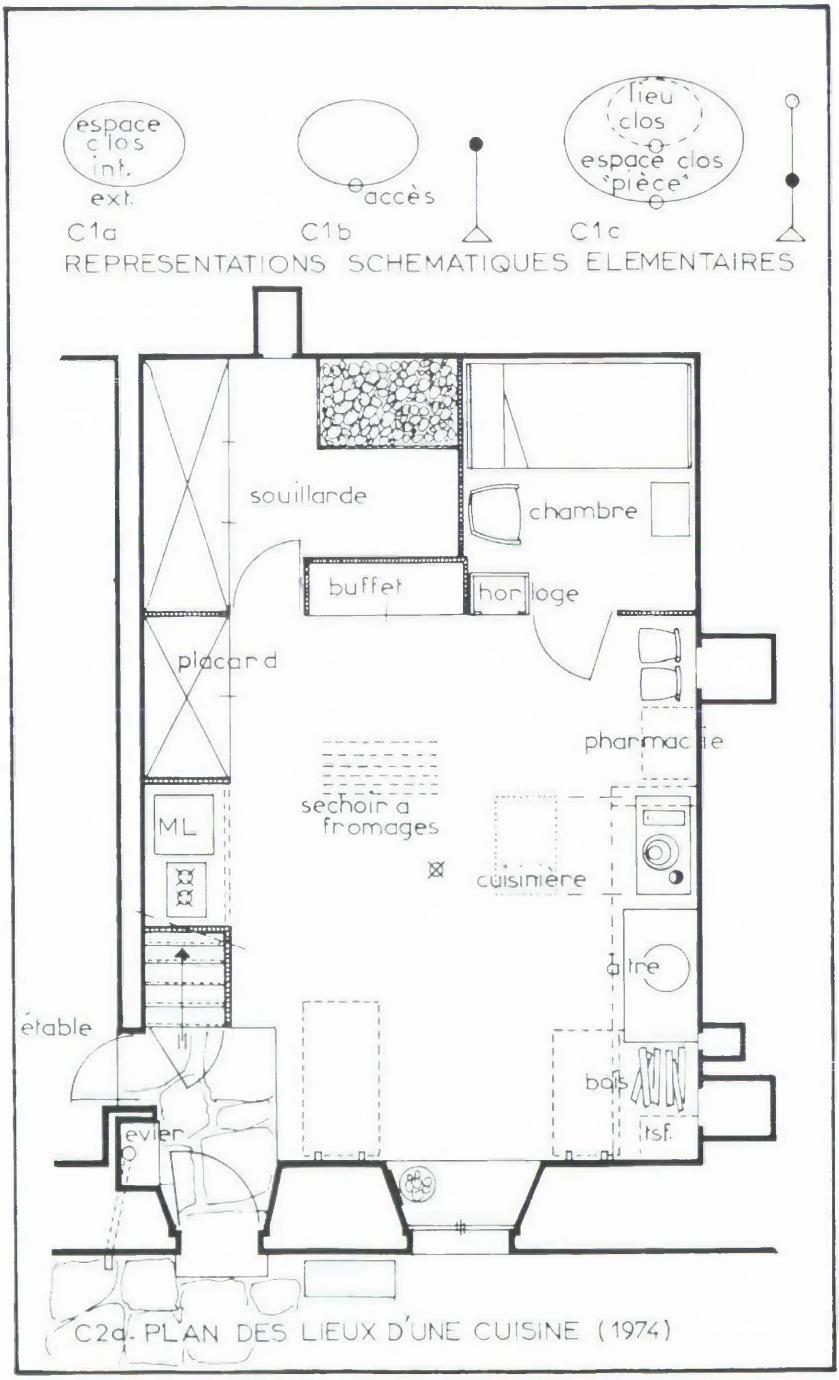
On tient généralement pour «lexique» architectural un ensemble de composantes constructives : toit, plafond, poutre, poteau, sol, mur porteur, écran autoportant, escalier, plan incliné, porte, fenêtre, etc. Ils s'articulent déjà comme signes de la fonction mécanique qu'ils remplissent et comme symboles des idéologies de la construction et de l'habiter. On considère alors que ces éléments, comme stimuli fonctionnels, composent des ensembles-signes de fonctions anthropologiques (circuler, monter, rencontrer,...) qui leur servent de référent[1] .

Ces définitions, qui cherchent à cerner le code architectural et ses lois particulières, ne sont pas encore très assurées en dépit de nombreuses recherches actuelles. Elles nous paraissent présenter l'inconvénient d'aboutir à ne définir la «pièce» que comme ensemble d'éléments constructifs signifiants d'une fonction. La dualité de l'architecture réside pourtant dans ce fait que l'espace est à la fois cet ensemble, et autre chose : le volume, l'espace proprement dit. C'est-à-dire à la fois sa frontière et la région qu'elle définit. On reconnaît là les termes d'une analyse topologique.

Ce type d'analyse, dont on trouvera un début d'application dans l'article de P. Boudon, que nous avons cité, paraît plus opératoire pour le sujet qui nous intéresse. Une *frontière continue*, à trois dimensions, définit deux *régions : un espace clos intérieur* et un *espace ouvert extérieur* (c'est le cas de la maison la plus simple que nous avons décrite). Des *percements* dans cette frontière assurent une continuité entre ces deux espaces et permettent que la région «intérieur» ne soit pas un «non-lieu». Séparation et pourtant continuité ? La contradiction n'est qu'apparente car ces percements, ou *accès*, sont réalisés par des *dispositifs à topologie variable :* porte, fenêtre, trappe, rideaux, cloisons mobiles,... Clos ils assurent la séparation, ouverts ils assurent la continuité. C'est donc en tant que somme de ces deux moments, de ces deux figures, en tant que potentialité que l'intérieur est clos.

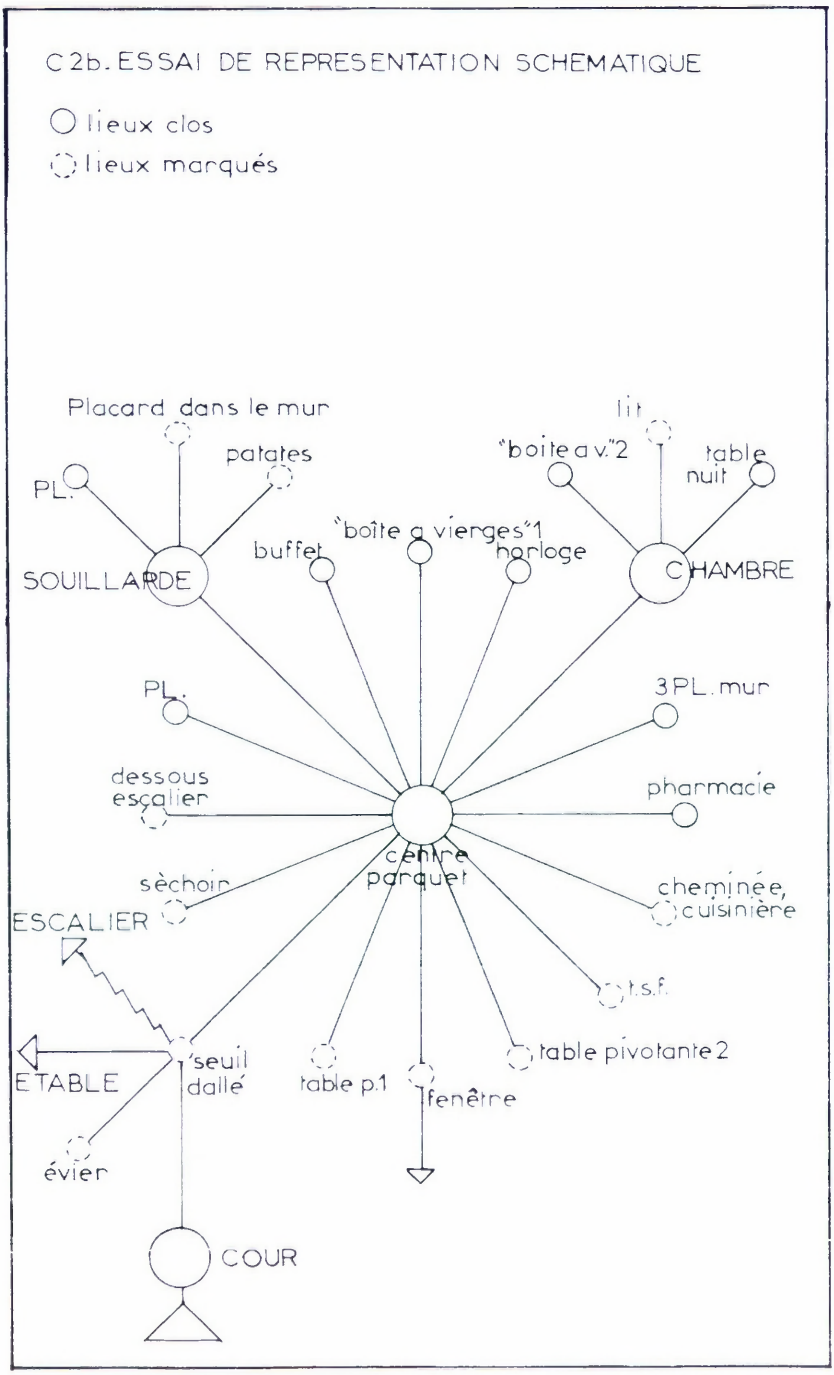
1 U. Eco – *Op. cit.*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



C2a. PLAN DES LIEUX D'UNE CUISINE (1974)

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Voilà pour une définition très globale et théorique. Mais pour l'appliquer comme outil d'analyse aux dispositions spatiales concrètes, complexes, un peu plus de nuances sont nécessaires et, surtout, la définition de critères d'interprétation. Quand y-a-t-il frontière ? Fenêtre et porte rempliraient-elles le même rôle ? Il semble qu'on ne puisse résoudre ces problèmes sans un minimum de référence au concret de la pratique humaine.

Le concept de frontière, de limite, ne prend en fait son sens que comme empêchement-protection, comme imperméabilité aux déplacements du corps humain en premier lieu, à la vue et à la lumière ensuite, à l'ouïe, l'air et éventuellement l'odorat enfin. La continuité est celle de l'information portée par ces véhicules, et les écrans-frontières se distinguent en fonction de ce qu'ils entravent entre deux sujets potentiels situés de part et d'autre. Il est donc possible d'effectuer autant d'*analyses réduites* que de combinaisons (exclusives et inclusives : et/ou) de ces critères et de les additionner ensuite. Selon que l'on optera pour tel ou tel ensemble de critères un lieu apparaîtra clos ou non.

Dans notre observation il paraît particulièrement important de distinguer les énormes murs de granit (écran total hormis les percements de la fenêtre, de la cheminée) des simples cloisons de planches. Nous avons donc opté pour une différence minéral/végétal des écrans. On peut alors distinguer entre *espaces clos* à proprement parler (clos pour tous les critères – mais seulement entre eux pour la vue) c'est-à-dire les *pièces*, de ceux qui ne le sont que partiellement (pour la déambulation) que nous appelons *lieux clos* (à ce titre, le lit clos est déjà un lieu). L'ensemble des espaces et des lieux clos qui subdivisent l'intérieur composent la maison. A ce stade toute une analyse pourrait se fonder sur une gradation des pièces en fonction du nombre de lieux qu'elles comprennent, qu'elles desservent (centralité), selon leur proximité à l'accès extérieur (desservant/desservie, d° d'autonomie, «chaîne d'intimité»). Une pièce apparaît alors autant comme une structure de lieux que comme un élément de la structure de pièces de la maison. L'ensemble forme la structure topologique de la maison.

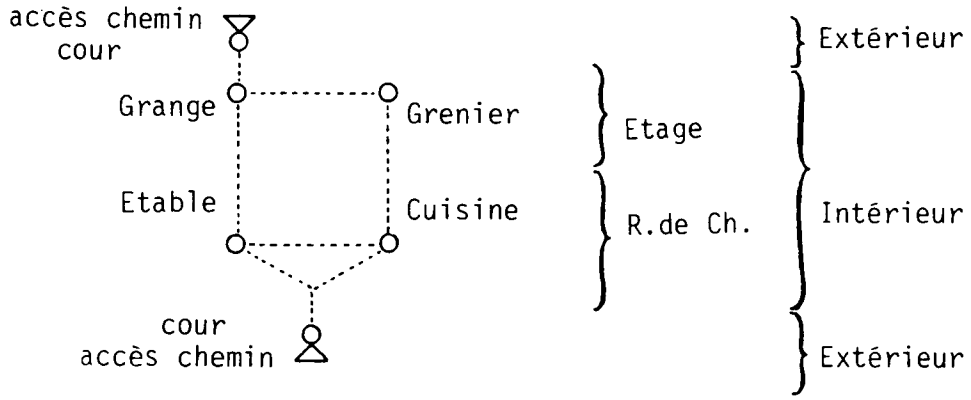
Enfin, il est également possible d'effectuer une analyse par *réduction plane* : certains lieux ne sont pas objectivement clos à trois dimensions, ils sont seulement «marqués» : mur d'un jardin, loge à cochons, cheminée,... Une réduction à deux dimensions permet de les prendre en compte, comme *«lieux plans» ou «lieux marqués»*. Cette réduction est plus particulièrement utile pour l'espace extérieur ou pour une analyse très fine de l'intérieur.

Analyse simplifiée des structures successives

Les figures C3 et C4 représentent les schémas d'analyse complets de deux maisons de Belpeyre. La seconde (la maison Fage) est l'une des plus complexes que nous

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

ayons vues. La première est aujourd'hui désaffectée et utilisée comme remise. C'est l'une des plus archaïques. Sur ces deux maisons déjà, et sur l'ensemble des autres, certains espaces demeurent systématiquement, cependant que leurs inter-relations changent (cuisine, étage-grenier, étable, grange). Pour faciliter la comparaison, nous les maintiendrons au même emplacement dans les schémas, que nous simplifierons (réduction aux seuls déplacements) en maintenant toutefois la distinction entre pièces (•) et les lieux (o) (clos ou marqués) :

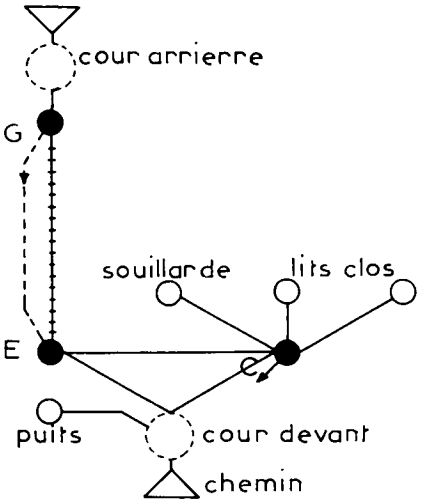


En utilisant ce principe de notations simplifié pour quelques maisons que nous avons relevées, on aboutit à une série de schémas (C5) qui, rangée par ordre de complexité, donne à lire directement un certain nombre des transformations décrites précédemment : rôle central de la cuisine distribuant tout ou partie du couple souillarde-petite chambre, stabilité de la partie gauche (exploitation) jusqu'à une époque récente, variabilité et ramifications de la branche droite (apparition des chambres, des sanitaires, du salon, de l'entrée), apparition de médiations dans les relations étable/cuisine, cuisine/extérieur, cuisine/étage, etc.

Si nous revenons maintenant aux structures les plus simples (C3 et descriptions les plus anciennes) il semble que les oppositions successives sur lesquelles se développent ces structures, c'est-à-dire qui différencient progressivement les espaces entre eux, s'ordonneraient ainsi :

(Ce processus est confirmé par de nombreux éléments d'autres observations : M. Drulhe – *Op. cit.* ; J.O. Majastre – *Op. cit.* ; P. Rambaud – *Op. cit.* ; A. Burguière – *Op. cit.*)

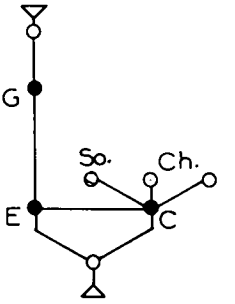
halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



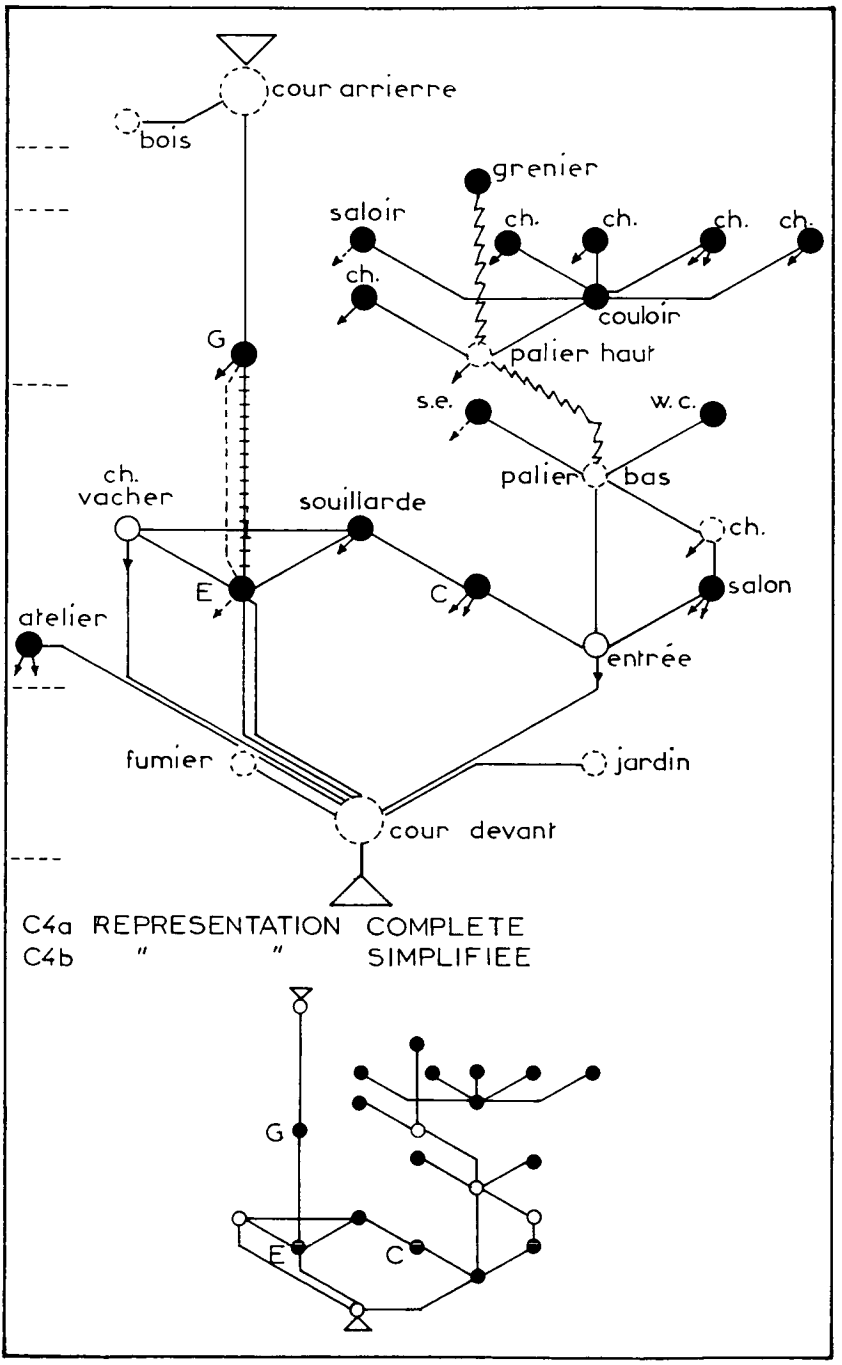
espace clos
lieu clos
lieu marqué
accès
---- communication sans accès
échelle
escalier
fenêtre

C3a REPRESENTATION SCHEMATIQUE COMPLETE DE LA STRCTURE TOPOLOGIQUE D'UNE MAISON

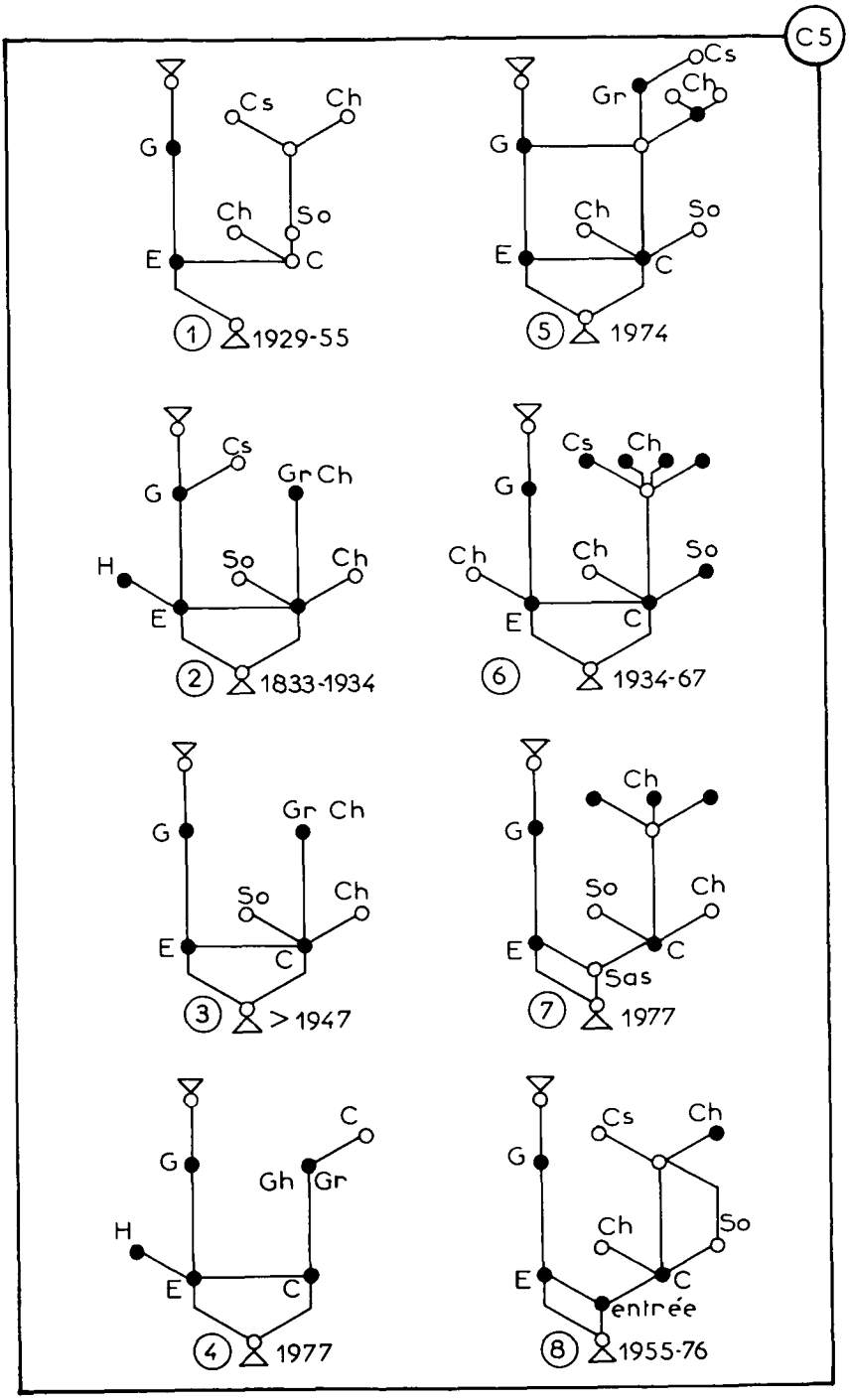
C3b REPRESENTATION SIMPLIFIEE



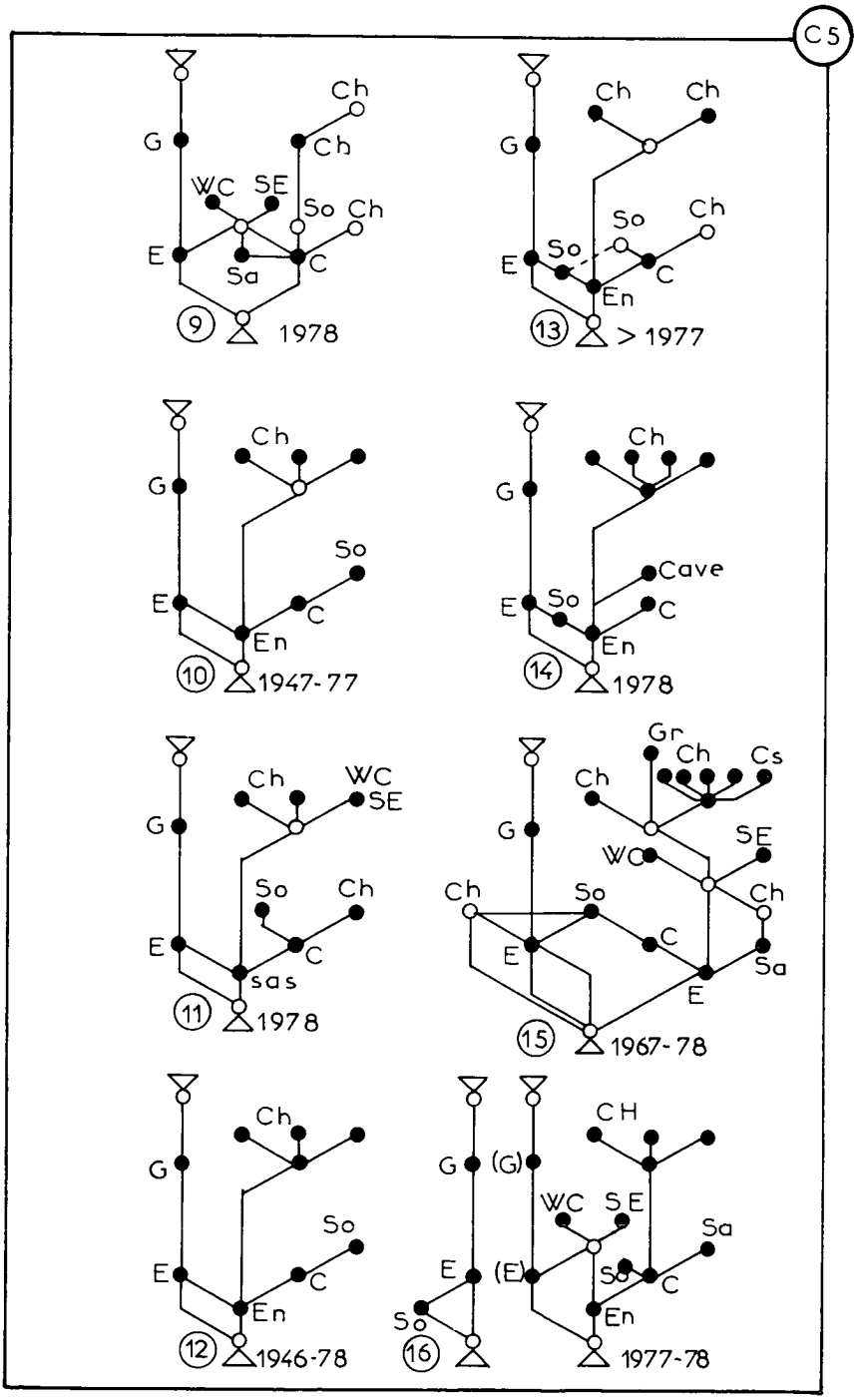
halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



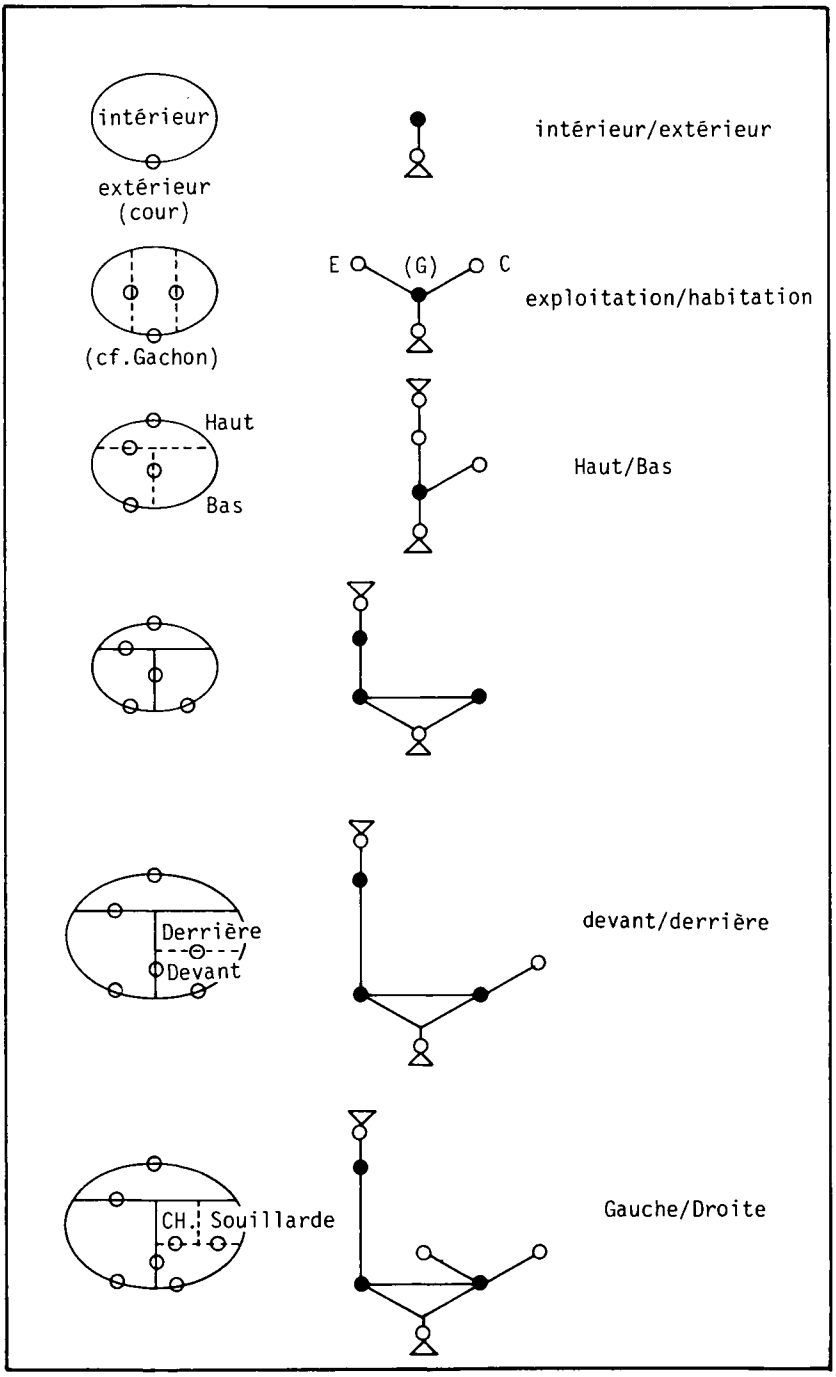
halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



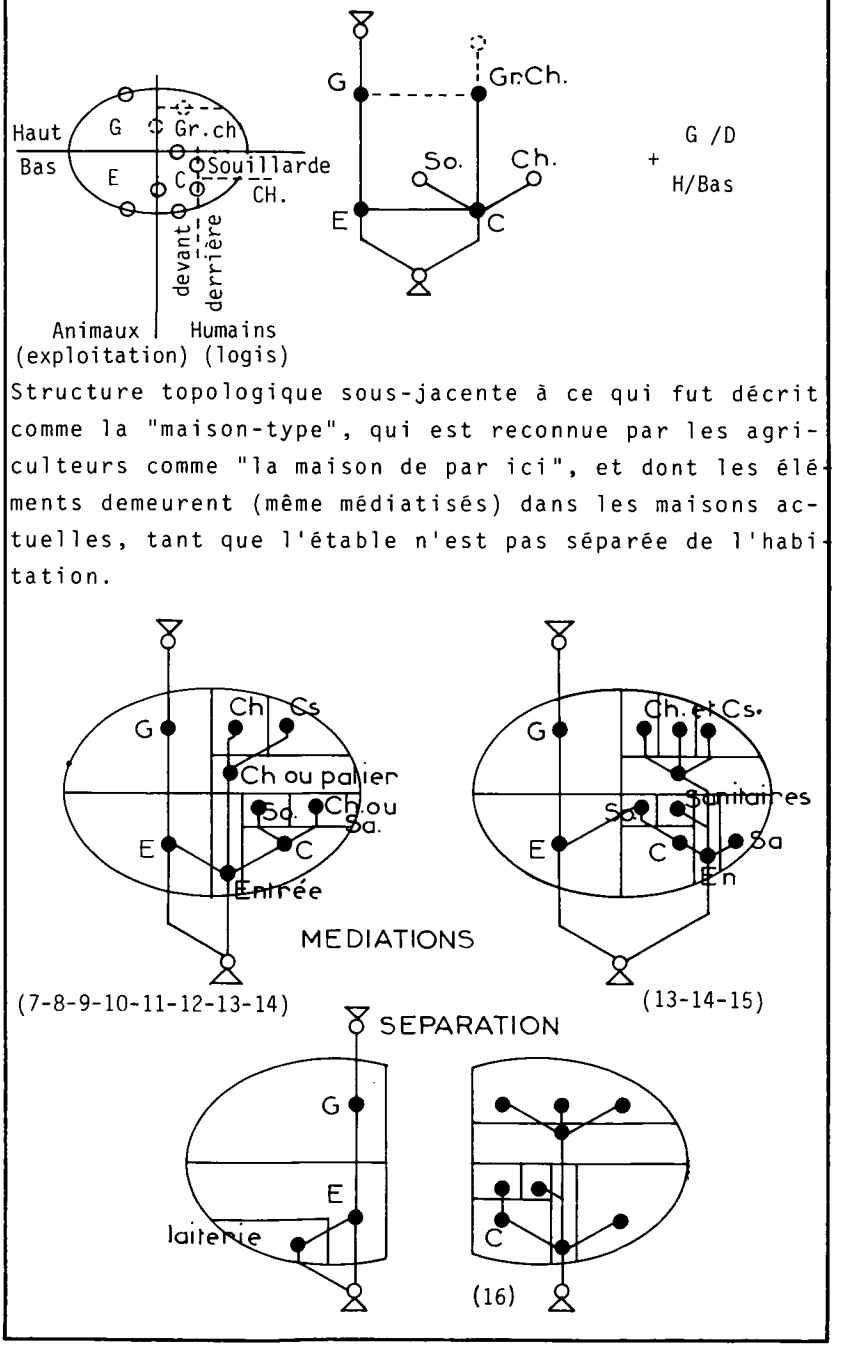
halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Cette succession logico-historique des structures apparues pour différencier les espaces intérieurs et renforcer leurs oppositions, c'est-à-dire finalement la forme même du processus de différenciation, ne paraît pas sans importance. Elle proposerait, dans la lecture du plan actuel d'une maison, une hiérarchie des séparations (confirmée en partie par les différentes épaisseurs de murs). De plus lorsqu'une première déchirure apparaît dans cette structure, elle affecte précisément la première opposition interne apparue, l'accentuant jusqu'à l'éclatement (exploitation/habitation).

Ce n'est pas dire que ce processus soit ni parfaitement continu, ni inéluctable. Un processus inverse pourrait fort bien apparaître, à l'instar du milieu urbain, qui réunirait salle (à manger) et salon en un «séjour», puis séjour et cuisine en une nouvelle entité, etc.

Enfin, une précision s'impose : on se souvient que l'observation empirique avait mené A. Leroi-Gourhan à distinguer deux modes d'apparition de nouveaux espaces, par division intérieure et par bourgeonnement. Topologiquement, cette question n'a guère de sens. Lorsqu'un nouvel espace est créé, soit il est connecté à l'ensemble du réseau (en l'occurence un semi-treillis pour reprendre l'expression de C. Alexander : la maison non plus n'est pas un arbre), soit il est directement connecté sur la cour ou l'espace public (espace extérieur ouvert). Il est alors indépendant et constitue un réseau propre. Si l'on intègre, et cela paraît nécessaire, la cour – comme lieu marqué – dans le réseau, la structure de la maison peut alors apparaître comme un groupe de réseaux interconnectés sur cette cour.

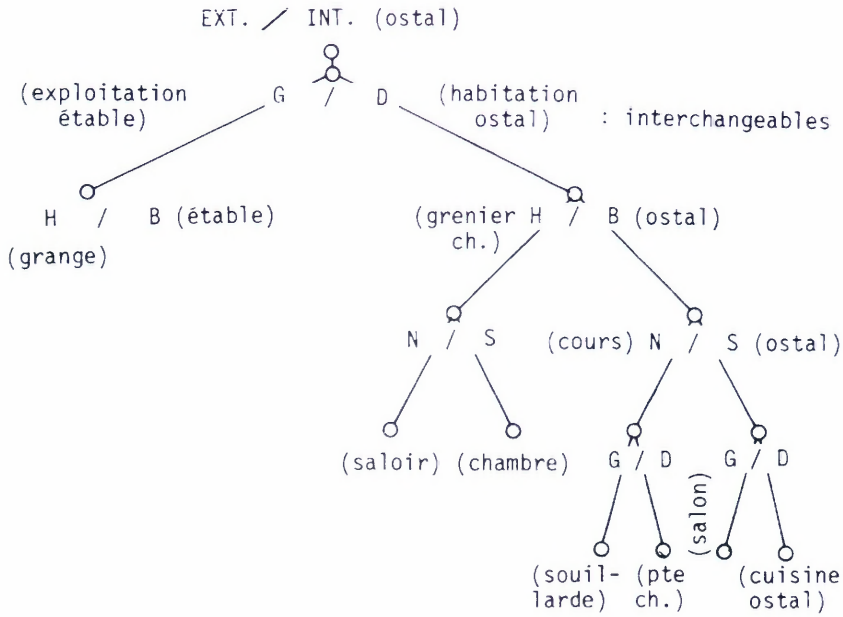
Un système de localisation

L'analyse topologique étant brièvement esquissée, il est alors possible de mettre en rapport le développé de la structure obtenue (l'aspect topologique du processus de différenciation) avec les catégories utilisées dans le discours et manifestées par la pratique. On peut y distinguer :

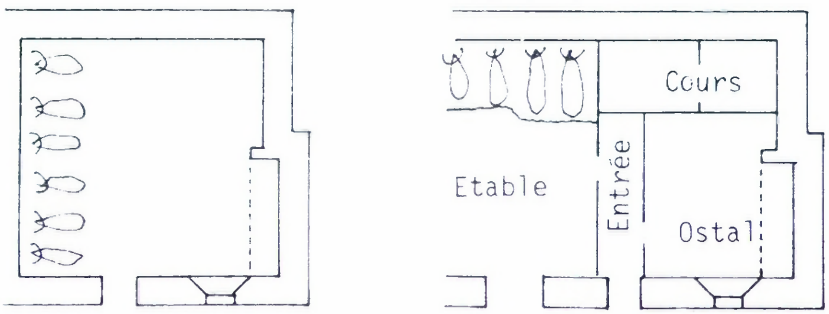
– les dénominations des pièces et des lieux,
– les catégories générales d'espaces,
– les connotations des catégories précédentes.

Pour faciliter la compréhension nous avons, dans ce qui précède, conservé aux pièces leur dénomination habituelle au lieu de les affecter d'un indice quelconque. On aura donc, en même temps que le processus formel, pu percevoir l'ordre d'apparition des pièces et lieux nouveaux. On peut alors mettre cet ensemble en rapport avec les catégories générales d'espace qu'utilisent les habitants.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions



Deux remarques s'imposent alors : il apparaît d'abord que cette segmentation s'opère par rapport à un tronc central, l'ostal, «la maison dans la maison». On assiste effectivement dans la pratique à un resserrement de la cuisine sur le coin fenêtre/cheminée qui est perçu comme le plus stable et le plus caractéristique.



On remarquera ensuite que ces différenciations successives jouent d'un nombre limité de catégories spatiales, dénotant à chaque fois une nouvelle distinction, et connotées de celles qui sont déjà opérées. Cette segmentation progressive produit un véritable système de localisation dans lequel sont réinterprétés les nouveaux espaces réglementaires imposés.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Si ces trois oppositions d'«orients» ne sont pas sans rappeler le repère trirectangle de la géométrie euclidienne, ce n'est pourtant pas d'une représentation rationnelle qu'il s'agit. Avec le «devant» que «regarde» la maison, clairement disposé au sud (et nous avons vu que cette loi est quasi-totalitaire à Belpeyre : plus de 90 %), on ne peut manquer de constater la relation étroite entre ce système et la forme générale de la maison, comme l'a noté P. Deffontaines : *«La maison carrée, c'est-à-dire à quatre angles, serait en relation avec une volonté d'orientation et liée à des peuples à relation astrologique, pour lesquels il y avait des directions privilégiées, spirituellement parlant»*[1].

Dans un ouvrage paru en France la même année, A. Rapoport[2] critique cette hypothèse en doutant que «la religion» puisse constituer une variable (un facteur) déterminante. Ce qu'il nous paraît oublier, c'est que la notion même de religion, comme domaine sacré distinct du profane, n'apparaît que fort tardivement dans notre civilisation (XIIe siècle). Elle n'a pu se constituer qu'en opposant deux champs contraires : la religion et les superstitions. Dès lors, comment peut-on parler de variable pour un phénomène constitué avant cette distinction. Comme le notait M. Mauss, *«on ne saurait, en effet, exagérer l'état d'indistinction d'où l'esprit humain est parti. Même aujourd'hui... des concepts délimités et classés voisinent avec des matérialisations, des spiritualisations, des transmutations tenaces»*[3]. Au milieu du XIXe siècle cette double lecture du réel surgit comme par réflexe :

> *«Comme pour donner un sens de punition divine à tous ces maux, le ciel souvent se tavelait de marbrures rouges, ou bien, sur un côté de l'horizon, s'empourprait en entier, au point qu'on l'eût dit voilé d'un suaire de sang. Il ne s'agissait que de phénomènes atmosphériques sans importance auxquels on n'aurait nullement pris garde en temps ordinaire ; mais en ces jours de deuil, de désastre et de misère, cela achevait de donner des idées lugubres. Le ciel rouge annonçait de meurtrières batailles ; c'était le sang des morts et des blessés qui le teignait ainsi. La terreur allait croissant ; on parlait de la fin du monde comme d'une chose très probable»*[4].

«Orients» ou systèmes de localisation et forme de maison apparaissent donc comme deux expressions d'une même représentation du monde, et non comme causes l'un de l'autre.

1 P. Deffontaines – *L'homme et sa maison*, N.R.F.-Gallimard, Paris, 1972, p. 215.

2 A. Rapoport – *Pour une anthropologie de la maison*, Dunod, Paris, 1972.

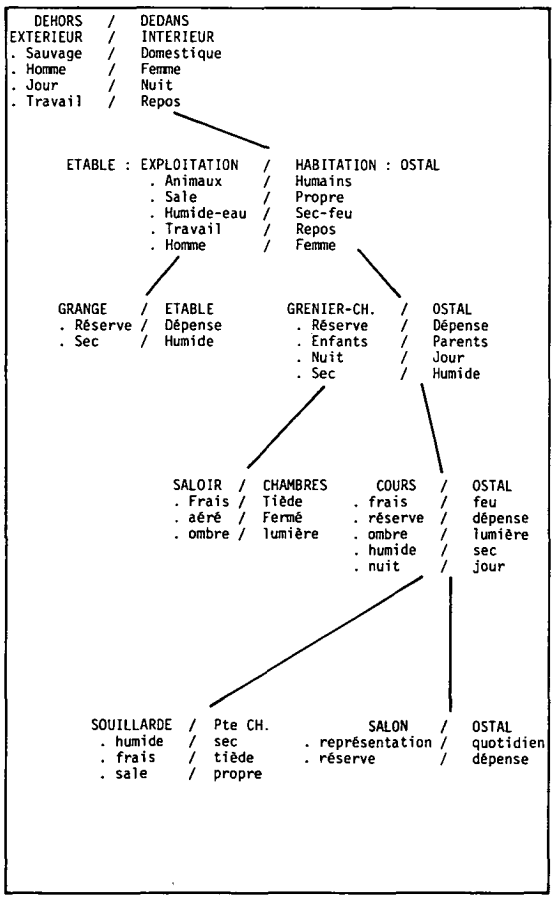
3 M. Mauss et E. Durkheim – «De quelques formes de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives». *In* Essais de Sociologie, Ed. de Minuit, 1968 et 1969, p. 164. Première parution : 1903.

4 E. Guillaumin – *La vie d'un simple*, Stock, 1943, p. 1943. Première parution 1904.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les connotations

Reprenons maintenant ce processus de différenciation pour le mettre en rapport avec les connotations des lieux et espaces apparues dans le discours et manifestées par la pratique. Le schéma précédent se complète alors de la manière suivante .



Précisons que nous n'établissons ce schéma qu'à titre d'hypothèse, étayée certes, car la dimension de notre enquête ne nous paraît pas suffisante pour le considérer comme certain. On aura vu néanmoins dans le corps du texte comment ces oppositions de catégories sont apparues et se sont accentuées. Notre analyse diachronique semblerait en tous cas confirmer (à tout le moins concorder avec) l'hypothèse qui résultait de l'analyse synchronique effectuée dans «l'habitat pavillonnaire»[1], de rapports sociaux «rangés» suivant une matrice donnée par les rapports d'opposition.

Il y aurait tout lieu de s'interroger sur la nature de ces oppositions catégorielles, davantage que nous ne pouvons le faire ici. Il semblerait qu'elles recouvrent les valeurs profondes d'une société, qu'on puisse y distinguer deux groupes :

– Le premier se rapporterait à la structure sociale du groupe domestique : hommes et femmes, générations entre elle...

– Le second réunirait les distinctions qui, l'une après l'autre, chercheraient à affirmer une certaine idée d'humanité, de civilité par opposition au monde sauvage et bestial de la nature, en détachant au fur et à mesure du foyer-ostal-centre (où la famille se retrouve pour les rites de repas, de veillées, de réception... et où se trouve l'autel familial) ce qui apparaît comme n'étant plus tout à fait lui, comme renvoyant aux indistinctions obscures du passé : les animaux, l'humide, l'ombre, le sale, la nuit.

1 *Op. cit.*, p. 92.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Il nous est arrivé un jour, au cours d'une conversation avec nos hôtes, d'émettre cette idée banale que les humains étaient, somme toute, aussi des animaux. Il serait bien difficile de reproduire ici la violence de la réponse qui s'ensuivit, étayée de plus par un verset de catéchisme : notre affirmation était intolérable. Mais pourquoi cet emportement si ce n'est qu'elle touchait une question épineuse, encore trop à fleur de conscience ? Une autre fois cette personne pleurait, au strict sens du terme, la perte d'une bonne vache et nous savons qu'il ne s'agissait pas d'un drame financier,...

Métaphore, hétérotopie et évidence spatiales

Voilà donc ces catégories que nous tenons pour le véritable signifié de l'espace organisé. Nous pouvions penser au départ, comme il est dit bien souvent, que les espaces étaient avant tout les abris des pratiques, et que celles-ci généraient leur enveloppe comme une coquille fonctionnelle et nécessaire. De nombreux lieux et pièces sont effectivement dénommées par ce qu'ils «contiennent», objet (grange-fenière – granjo' –, grenier, «charnier»,...) ou pratique (montado', trevado,...). Ils donneraient à penser que ces contenus donnent naissance à leurs espaces spécifiques. Mais ce critère de dénomination n'est pas rigoureux : il ne couvre qu'une partie de l'ensemble. On ne peut faire moins que de constater l'absence d'isomorphisme entre l'ensemble des pratiques et celui des espaces matérialisés : toute pratique n'a pas son espace spécifique, et inversement, tout espace n'est pas le lieu d'une pratique spécifique. On voit mal surtout comment une telle conception pourrait rendre compte des transformations : comment un espace bâti inchangé se verrait-il abriter de nouvelles pratiques, pourquoi une même pratique se logerait-elle brusquement dans un nouvel espace ? Il semble bien plutôt que celles-ci prennent place, se «rangent» dans un espace structuré et signifiant au-dehors d'elles, tout du moins de chacune d'elles prise isolément, et de leurs aspects techniques.

Mais alors se pose la question de savoir par quoi est véhiculé le sens, par quoi les lieux et pièces offerts à la pratique quotidienne communiquent les signifiés que nous avons relevés ? Est-ce vraiment par leur seule place dans la structure topologique précédemment analysée ? Par leur position dans le système de localisation ? Par leurs formes ? Leurs dimensions ? Par le décor : un ensemble d'objets-signes ? Autant de questions en suspens qu'il faudrait prendre comme de nouvelles hypothèses. Mais au point où nous en sommes il semblerait qu'on puisse aisément démontrer que chacun de ces facteurs joue, effectivement, un rôle, en même temps qu'il n'est pas suffisant. Pour prendre quelques exemples :

– La perception des dimensions d'un espace indique assez clairement quel type de rapport social peut y être mené (en référence à la culture d'une société donnée)[1], mais non tel rapport, telle pratique précise.

1Cf. E.T. Hall – *La dimension cachée*, Ed. du Seuil, Paris, 1971.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

– L'objet-décor-outil peut compléter cette information : les connotations des séries de transformations de ces «objets» s'échelonnent entre les deux pôles des oppositions citées, de sorte qu'à chaque moment, chaque objet prend son sens par sa place dans cette série :

SALE.... terre battue > dallage pierres > plancher > ciment > lino > carrelage... PROPRE

SOMBRE... feu seul plus petite fenêtre > résine > lün huile > pétrole > électricité faible > électricité forte plus grandes fenêtres .....LUMIÈRE

FROID... âtre > cuisinière bois > c. bois, plus chauffage d'appoint > chauffage central... CHAUD

Mais si un tel système de signification est bien lisible, il n'implique en rien que des espaces soient séparés.

– L'analyse topologique permet de définir des lieux et espaces clos, des pièces. Mais la place d'un espace donné dans la structure (qui paraîtrait porteuse de significations de la même manière que dans l'exemple précédent) n'est pas lisible au vu de lui seul, elle nécessiterait une lecture d'ensemble.

En fait, une fois de plus, ce n'est pas en termes d'unités séparées, mais en termes de rapports d'opposition, qu'il faut poser le problème. Dans l'analyse topologique, cette séparation-continuité des unités était assurée par la frontière, concrètement par l'écran, le mur – séparant et distinguant les espaces, ils séparent et distinguent les humains des animaux, l'homme de la femme, les intimités entre elles, etc. La structure topologique définie par l'espace de la maison écrit une société sur le mode de la métaphore (ou plus précisément de la métonymie) se donnant pour cause quand elle n'est que l'effet, donnant à voir le signe concret du contenant quand il s'agit du sens abstrait contenu, par la substitution analogique de la séparation, des distinctions.

Il nous faut bien noter ces mouvements contraires par lesquels l'ordre, l'organisation de l'espace se défait et se reconstruit. La centralité, la focalisation de la chaleur du foyer et de sa lumière définissaient dans l'espace topologiquement homogène de l'ancienne maison, dans l'espace unique, une hétérogénéité des qualités : à la veillée, on se brûlait devant, on gelait par derrière. Puis la cuisinière a permis de chauffer toute une pièce entière, tout le jour. Bientôt le chauffage central prendra l'ensemble de la maison. L'apparition des dispositifs du confort moderne tend à homogénéiser ces qualités : il pourra faire chaud, on pourra y voir clair partout et à tout moment.

En même temps, l'espace se divise, se morcèle en pièces, réintroduit de l'humide et du sec, du sombre et du lumineux, substitue à l'isotopie une hétérotopie marquée, non plus de lieux-dits mais de lieux clos.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Il semblerait que l'espace bâti ait là pour rôle de conférer une évidence «naturelle», contraignante et rassurante, au signifié social, au moment précis où les garants de la norme sociale, les chefs du groupe domestique, perdent de leur pouvoir (cf. chap. sur les relations domestiques). Pour reprendre les termes de E. Panofsky on dirait que les concepteurs de ces espaces aient cherché à *«rendre palpables et explicites l'ordre et la logique de leur pensée»*[1], et que celle-ci dut être renforcée, réaffirmée en permanence, «institutionalisée» sous peine de disparaître, de céder à la pression du chaos.

La meilleure démonstration de la nécessité de cette démarche, de sa raison, est celle que l'on opère «par l'absurde» : *«Le labyrinthe, pour qui n'est pas dans le secret, c'est l'espace désordonné, sans gauche ni droite, ni avant ni arrière ; c'est l'anarchie, l'entropie maximale. L'individu y est perdu, incapable de se situer lui-même, faute de pouvoir organiser l'environnement. Dans ces conditions, une seule issue possible : la mort. Ainsi nous est enseigné, en première approche, que l'homme ne saurait vivre sans mettre de l'ordre dans le monde qui l'entoure»*[2].

La réification

S'il est profondément vrai, cet enseignement psychologique ne saurait expliquer cependant l'apparition historique d'un processus social de différenciation spatiale. Nous avons pu entrevoir comment chaque nouvel espace prenait son sens particulier. Mais l'exigence qui lui donne naissance paraît devoir être rapportée aux transformations globales de la société, à l'apparition d'un nouveau mode de production. Comme nous l'avons vu, le processus de différenciation opère une réification de la structure sociale et des oppositions de valeurs. Il libère le groupe domestique de la charge de produire constamment cet édifice social, en même temps qu'il le dépossède de ce pouvoir. Il exacerbe les différences de catégories sociales jusqu'à l'individu, qui autonomisé[3], ne se pense désormais plus au travers du groupe, mais comme force libérée dans un champ de travail accru. Les rapports concrets qui l'attachent quotidiennement à un ostal, qui le situent dans un lignage, s'estompent devant les droits du citoyen. Pour reprendre les termes de J. Ion : *«Ce procès d'abstraction est lié aux nécessités de l'échange marchand qui suppose une universalité détachée des situations concrètes particulières»*[4].

1 E. Panofsky – *Architecture gothique et pensée scholastique*, Ed. de Minuit, Paris, 1967.

2 J. Le Men – «Le moi, l'autre et la symbolique spatiale». *In* Les études philosophiques, P.U.F., no. 3, Juil.Sept. 1971.

3 Sur l'autonomisation, cf. E. Morin – *Commune en France. La Métamorphose de Plodemet*, Fayard, Paris, 1967, p. 264.

4 J. Ion – *Production et Pratiques sociales de l'espace du logement*, CRESAL, St-Etienne, Juin 1975, p. 68.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

L'opposition entre espace de travail et espace de la famille, l'autonomisation de chaque individu dans un espace personnel, la tendance au découpage de la pratique en moments localisables dans des espaces distincts, pourvus des dispositifs techniques, marquent bien l'entrée dans l'ère de la rationalisation, du «besoin» préfabriqué et manipulable. Différenciation des espaces et réification de la pratique apparaissent indissolublement liés, comme effets autant que comme conditions nécessaires de la transformation de notre société : *«On vivait jadis en public et en représentation, et tout se faisait oralement, par conversation. Désormais on sépare mieux la vie mondaine, la vie professionnelle et la vie privée : à chacune sera affecté un local approprié, la chambre, le cabinet, le salon»*[1]. Cette forme de spatialisation révèle au moins une manière de penser la pratique sociale par unités isolées plus que comme une totalité complexe, masquant ainsi ses déterminants et ses raisons d'être derrière des dispositions fonctionnelles.

Situation de conception et modèles d'organisation de l'espace

Si les maisons de Belpeyre s'éloignent peu jusqu'à présent de ce que les habitants reconnaissent comme le modèle local, «traditionnel», c'est en bonne partie parce que s'y est maintenue jusqu'à une date récente une relative indépendance vis-à-vis des pressions extérieures : modèles industriels, intervenants spécialisés, agents administratifs, règlements et subventions,... L'enclavement, l'altitude, la faible densité et le faible enjeu économique y sont pour quelque chose. La particularité du climat même a fait avorter les rares tentatives de construction d'un escalier extérieur (qui disposerait l'habitation à l'étage selon le modèle fréquent pour les pavillons) : il s'obstruait de neige et de glace durant tout l'hiver.

Mais, nous l'avons dit, il serait pourtant erroné de parler d'autoconstruction pour la production traditionnelle des maisons. Dans la situation de conception et de réalisation perpétuée jusqu'à ces dernières années, et encore fréquente sous des formes plus complexes, l'agriculteur peut et tient à demeurer à la fois auteur de la commande, concepteur et maître du chantier. Il fait exécuter l'enveloppe (maçonnerie, charpente et couverture) de sa version du type local par des paysans-maçons qu'il emploie directement et dénomme «ouvriers». Il travaille lui-même sur le chantier mais finira ensuite seul, ou avec sa famille, et moyennant commande à un menuisier, les divisions et aménagements intérieurs, le mobilier.

Les paysans-maçons habitent comme lui la région et en sont originaires : de ce fait, ils se réfèrent tous au même modèle d'espace et à la même activité d'élevage. Le tracé

1 Ph. Ariès – *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime* – Ed. du Seuil, Paris, 1973.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

d'un plan n'est donc pas nécessaire au-dehors de l'implantation et des mesures sur le terrain – plus ou moins riche, la maison sera plus ou moins large –, de 7 à 9 mètres ; on comptera un mètre par vache, etc. Aussi longtemps qu'ils peuvent déroger au permis de construire, ou à l'intervention d'un concepteur trop inventif (qui ne leur dessine pas «ce qu'ils veulent»), ils maintiennent ce système tout en ayant recours aux matériaux industriels lorsque ceux-ci apparaissent plus économiques. Ce n'est que lorsque le recours aux concepteurs spécialisés (SICA Habitat Rural, architecte) est rendu obligatoire par la législation nationale, que le recours aux entreprises devient dominant. On assiste alors à la multiplication de conflits, de malentendus insolubles qui paraissent tenir aux modèles de référence de chacun. Il y aurait donc lieu de s'interroger plus longuement que nous ne le faisons ici sur le rôle social des modèles dans le processus de conception et sur le modèle topologique autochtone en particulier.

A la lumière de nos observations on en aura perçu toutefois quelques particularités. En tant que modèle social se référant à une structure de valeurs[1], il en a les caractéristiques communes. Il est normatif et de manière assez stricte. Nous avons vu que la marge de variations hors de la disposition «normale» de la maison était assez étroite. On sait en effet que *«le principe qui est à la base de l'organisation sociale»* ancienne n'est pas *«la diversité des groupes et des personnes, mais leur ressemblance»*[2], à la limite leur identité. Mais en même temps, le respect du modèle assure la reconnaissance sociale et comme une «aire de familiarité» partout où il est usité. Enfin et surtout il facilite l'accès de l'habitant au pouvoir de représentation et de décision sur son espace. Il constitue un acquis cumulatif, permettant, comme on l'a vu, l'intégration et la réinterprétation de nouveaux espaces.

Une chose nous paraît certaine : c'est que le fait de constituer progressivement une situation de conception et de production où les paysans sont dépossédés du pouvoir sur leur espace, soit autoritairement, soit plus subtilement en les confrontant à d'autres acteurs vis-à-vis desquels ils ne puissent faire valoir et respecter leurs modèles de référence, est sans doute la meilleure manière de les faire entrer plus vite dans l'ère de la consommation des signes et de la misère architecturale que l'on dénonce en même temps.

1 Cf. à ce sujet P.H. Chombart de Lauwe – *La culture et le pouvoir*, Stock, 1975, p. 246 ; G. Gurvitch – *La vocation actuelle de la sociologie*, P.U.F., Paris, 1963 (3e éd.), pp. 74-75 et G. Rocher – *L'action sociale*, op. cit., pp. 45 sq.

2 G. Rocher – *L'organisation sociale*, op. cit., p. 67.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

ANNEXES

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Annexe I

Notre regard, notre demande/ leurs réactions, leurs réponses

Un modèle topologique n'existe que vécu. Il ne peut se maintenir (modifié ou non) sans l'existence d'individus qui le vivent, c'est-à-dire s'y réfèrent, explicitement ou implicitement. C'est pourquoi, *in fine*, il paraît important de montrer la genèse même du discours sur l'habitat, soutenu devant nous – pour nous ? – par les intéressés. C'est-à-dire mettre en scène, comme paramètre et variable de l'observation, notre brève histoire commune observateurs/observés ; rendre compte de notre propre démarche de témoins attentifs, curieux, avides, et de la réaction, en retour, des interviewés à notre demande d'informations.

Nous voudrions parmi l'arsenal des techniques utilisées, présenter quelques observations directes. Nous avons fréquemment effectué, à des moments divers, des promenades «intentionnelles» dans le village. Ces itinéraires attentifs étaient l'occasion d'effectuer des reportages. Voici le descriptif de l'un d'eux.

> *Belpeyre. Février, 15 heures. Les fermes apparaissent à nu : le linge sèche devant toutes les façades ; d'énormes tas de fumier semblent attendre depuis des semaines dans les cours des fermes ; les tracteurs effectuent des allées et venues, chargés de lichen ; des tas de bois sont entassés le long des petits jardins, juste à ras des chemins du village. Par rapport à la Normandie, par exemple, où toutes les fermes n'offrent aux regards que les vastes murs des hangars, il y a ici une sorte d'exposition innocente de tout ce qui rentre comme éléments, matériaux, déchets, dans la vie des exploitations : à la fois par manque de place et par absence de pudeur. Exhibitionnisme obligé du pauvre. Dans ces fermes, on voit la trace de tout ce qui se passe. Dans ce dédale de tas de bois et de fumier qui forment comme le trottoir des rues du village, les grilles de fer récemment installées prennent une signification très particulière : elles sautent aux yeux. Mais, dès que nous en voyons une, nous ne voyons plus qu'elles. L'inventaire des transformations de l'habitat, que sous-tend implicitement notre parcours dans le village, oriente malgré*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

nous notre regard et fait taire toute nostalgie,... Soudain, nous prenons conscience que presque chaque maison a été modernisée ou récemment transformée. Cette histoire récente, en cours, s'inscrit sur les toits (antennes de télévision), sur les façades (nouveaux crépis, balcons «en fer forgé»), dans les cours (fosses à purin en ciment), à leurs abords (plantations de fleurs, grillages de couleur vive).
Mais un autre jour, à la faveur d'une petite pluie brumeuse, c'est le caractère austère, traditionnel, immobile des maisons qui nous frappera : nous ne verrons – malgré nous – que le gris des gros blocs de granit, que les poules pataugeant dans la boue, les genêts entassés (brasero du pauvre), la croix sur la place,...

Alors, que conclure ? Simplement que le regard de l'observateur – si attentif soit celui-ci à ne pas vouloir interpréter par avance ce qu'il vient voir (il sait tout de même ce qu'il va trouver) – que ce regard, donc, va jour après jour, par sa mobilité et son changement d'objectifs, retrouver le mélange intime, et sur certains points, indissociable, des différentes étapes de l'histoire du bâti. Tour à tour, ou simultanément, notre perception poétique, plastique et sociologique des maisons villageoises ne renvoie pas à des attitudes contradictoires mais complémentaires, qui signifient bien que la maison représente un lieu privilégié de projections.

Le regard changeant de l'enquêteur suggère que, du côté de l'habitant aussi, il n'y a pas représentation univoque de la maison, mais pluralité de systèmes de références s'articulant entre eux. C'est en répartissant nos observations en différents séjours sur le terrain que nous avons pu ajuster et nuancer nos hypothèses et nos interprétations.

Mais notre brève histoire commune observateurs/observés ne se réduit pas à cette interrogation muette du bâti. Il faut parler des conditions mêmes dans lesquelles les habitants nous ont soutenu le discours que nous nous sommes proposés d'analyser dans cette recherche.

La question pourrait se résumer ainsi : pourquoi nous disent-ils ce qu'ils nous disent ? Notre simple présence, notre interrogation générale, l'insistance de certaines de nos questions ont une incidence directe sur le contenu des réponses. Nous ne prétendons pas maîtriser ce paramètre, mais seulement tenter une approche du vécu des entretiens eux-mêmes, pour en comprendre les blancs, les manques, les redondances.

Car il y a bien «situation de parole», mise en scène dans le dialogue poursuivi au fils des entretiens. Le modèle topologique que nous voulons reconstituer est abstrait à partir d'un vécu bien concret, quotidien, que nous appréhendons principalement dans les

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

récits et les descriptions que nous en font les habitants. Mais dans le traitement de ces données, il ne faut jamais perdre de vue que leur manière même de parler du vécu de la maison est déjà une indication sur leur rapport à ce modèle. Trop souvent, en effet, le chercheur, dans son obstination à découvrir l'explication unique d'un réel trop divers, dans son désir secret de dégager des lois de fonctionnement du vécu, envisage ceux qu'il étudie comme de simples supports d'une structure qui se jouerait ailleurs, en dehors d'eux, et qui, à la limite, ne nécessiterait pas même leur présence ni leur existence. Nous cherchons donc au contraire, ici, à repérer les types de paroles sur la maison pour tenter de dégager le «gradient d'intensité du vécu du modèle».

Il est clair qu'une telle approche est impossible à mener dans toute son ampleur : nous ne pourrons, par exemple, jamais savoir ce que le mari dit à sa femme en privé, en dehors de notre présence, à propos de la réfection de leur salon. Mais une analyse symptômale globale des types d'énoncés des discours sur la maison peut nous renseigner sur le vécu latent des intéressés.

«Abondance», «réticence et déviations», «silence», peuvent caractériser les différentes énonciations que nous avons rencontrées.

Abondance

Nous n'avons jamais essuyé de refus, ce qui peut avoir plusieurs significations : importance du vécu de l'habitat (émergence à la conscience), perspective d'un octroi de subventions, éclectisme du choix de nos interlocuteurs, etc. Mais cette abondance du discours, cette facilité à parler de la maison restent très sélectives : ainsi, l'aspect formel de l'habitation semble susciter peu d'intérêt, sauf quand les descriptions sont faites sur les lieux mêmes auxquels elles se rapportent : elles sont souvent sommaires, rapides, imprécises. En revanche, les activités et les gestes qui se déroulent dans les différents espaces de la maison sont très développés. Le fonctionnement de l'exploitation, en particulier, semble souvent polariser le discours, qu'il soit masculin ou féminin.

Réticences et déviations

Par rapport au thème induit par l'entretien, le discours est souvent dévié par les intéressés eux-mêmes qui reformulent parfois nos questions ou y répondent dans les termes de leurs propres préoccupations. Un paysan-maçon nous parlera, par exemple, de matériaux, alors que nous l'interrogeons depuis dix minutes sur le modèle et sur le plan des maisons qu'il construit. C'est là ce que nous pourrions appeler une prise de parole spontanée

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

de l'habitant qui, inversant les «rôles», dirige l'entretien, nous obligeant à faire le détour par son propre schéma de pensée pour trouver une réponse à nos interrogations.

Mais il faudrait signaler d'autres réticences encore. Celles des femmes qui protestent en entendant leur mari faire l'apologie des maisons d'autrefois. Celle du maçon à la retraite qui hésite à parler de ce qu'il a vécu et connu :

> *«Vous savez, c'était pénible. Quand on se levait à la pointe du jour ou qu'on portait une grosse pierre sur l'échelle. Quand on a pâti, on cherche pas à s'en souvenir».*

Parler de sa propre maison semble remuer beaucoup de souvenirs et met en jeu plusieurs registres (affectif, économique,...) et l'on comprend que plusieurs agriculteurs nous aient laissés sur notre faim :

> *«Si j'avais pu me préparer, j'aurais mieux raconté».*

Silences

Silences sur le corps, silence sur l'hygiène, silence sur la sexualité. Ce n'est que d'une manière indirecte, par le relevé de petits indices, que nous avons pu approcher ces domaines. Silences, ou presque, sur les pratiques magico-religieuses concernant la maison. Il y a aussi les pièces dont l'on parle – la cuisine, l'étable –, celles dont il «faut» parler, qu'il faut montrer – le salon – et puis celles dont on ne parle guère, ou en vitesse – les toilettes, les chambres à coucher. Mais, par ailleurs, une certaine spontanéité innocente empêche la censure sur les problèmes de coût et de financement, qui sont même l'objet d'un discours comptable minutieux et passionné. Le corps et l'argent constituent, semble-t-il, deux domaines de l'intimité traités très différemment : le premier, renvoyant aux sens et à la jouissance, est inavouable et reste indicible ; le second, renvoyant à l'exploitation qui seule permet les dépenses, se verbalise d'autant mieux que le recours aux emprunts bancaires et aux subventions le rende presque public.

Ces gênes, ces discrétions ou au contraire les spontanéités, les logorrhées sont autant d'indices du vécu de la maison, qu'il nous fallait prendre en compte, et qu'une simple analyse de contenu des interviews ne permettait pas de repérer.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Annexe 2

L'habitat rural vu par les juristes

Une abondante littérature juridique est consacrée à l'habitat rural. Ce sont même les juristes qui, s'investissant d'une mission de salubrité publique, ont été les premiers à disserter sur les maisons paysannes (M. de Fontenay, 1836, Ringelmann, 1893,...). Une idéologie commune semble réunir les différents auteurs qu'on peut lire, qui tend à faire du paysan un être instinctif, naturel, qui n'a aucune notion d'hygiène et aucune capacité d'innover en matière d'habitat. Quelques passages sont, à ce sujet, très explicites :

> *«Le paysan n'est pas opposé au progrès, mais il a besoin d'être encouragé et guidé. Il vit avec ses habitudes, son labeur quotidien l'absorbe entièrement et ne lui laisse que peu de temps pour penser à ces questions».*
>
> (Vignerot, 1942)

> *«Les habitants des campagnes semblent ignorer qu'un grand nombre de maladies proviennent de l'insalubrité des demeures et de celles des lieux servant à resserer les aliments et les fourrages. Un peu de réflexion suffirait cependant... Ce ne sont pas les seuls dangers auxquels le défaut d'instruction expose les habitudes des campagnes».*
>
> (M. de Fontenay, 1836)

S'il transforme sa maison, l'agriculteur ne sait pas «raisonner», et commet des «erreurs».

> *«Pour s'être écarté des règles de simplicité et de vérité qui se dégagent de l'étude précédente, le paysan a neuf fois sur dix abîmé le caractère initial de sa maison, lorsqu'il s'est décidé à faire quelques restauration ou amélioration. Il allèguera qu'il a voulu, en ajoutant tel ou tel bâtiment, parer rapidement au plus pressé, mais s'il a pensé peut-être à l'utilité, il a certainement oublié d'en raisonner l'emplacement. Il allèguera encore... mais sa responsabilité porte surtout sur le fait que, n'ayant plus le temps de s'occuper lui-même des aménagements, et dépassé par la technique moderne, il fait appel à un maçon d'origine indéterminée, ex-mécanicien, ex-cantonnier, ou ex-chômeur dont la*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

d'origine indéterminée, ex-mécanicien, ex-cantonnier, ou ex-chômeur dont la devise était de construire n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment».
(Journées d'études de l'habitat rural, 1944)

Cette perte du savoir-faire paysan en matière de «logement rural» justifie, pour nos auteurs, l'action de l'Etat, car *«les fermes sont à la base de notre prospérité»*. Cette prise en charge commence par une action «d'information», «d'éducation» et de «propagande» :

«Il faut éveiller chez les paysans le désir de maisons plus modernes, mais aussi leur faire connaître les lois et leurs limites».

(Journées d'études)

Mais il ne suffit pas de susciter, il faut «orienter» les besoins, et pour cela, nos juristes-administratifs se réfèrent en permanence à une sorte de maison rurale type dont il faut diffuser le plan-type. Cette maison idéale semble être définie à l'image d'un paysan-type, simple, vrai mais en même temps rationnel et moderne : elle intègre la simplicité «originelle» et «naturelle» des anciennes constructions – «dévoyée» par les «fantaisies» des agriculteurs actuels – aux normes récemment définies par la science – que les agriculteurs n'ont pas la capacité de connaître ou d'admettre –.

Simple, elle est *«sans luxe, sans aucune complication de construction», «elle doit viser tout le nécessaire et rien de superflu».*

Saine, elle doit être conforme aux règles générales d'hygiène, et tenir compte des règlements sanitaires départementaux.

Cette notion d'hygiène prend le pas sur toutes les autres considérations qui lui sont comme subordonnées : une bonne hygiène de l'habitation permet en effet d'être en bonne santé, d'être heureux, de travailler commodément et avec un minimum de fatigue, etc.

«Ceux qui ordonnent en exécutant ces bâtiments n'ont d'autre connaissance en agriculture que les usages et la routine ; ils n'ont par conséquent aucune idée de l'influence des bâtiments bien ou mal disposés sur la prospérité de l'agriculture».

(Ringelmann, 1893)

«Les conceptions modernes de l'aménagement du logis entreront dans les esprits que les magnifiques bienfaits de l'eau et de l'électricité auront ouverts au progrès».

(Bouzereau, 1940)

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Cette «définition médicale» de la maison est issue directement du courant positiviste et scientiste du XIXe siècle, mais peut se lire encore dans des textes récents, ainsi que nos citations le montrent. Les visées politico-économiques qu'elle sous-tend sont claires : l'amélioration de l'habitation rurale freinera l'exode rural, rentabilisera l'agriculture et, apportant des satisfactions aux paysans, assurera sa fidélité politique à l'Etat qui y aura contribué. Mais, derrière cette idéologie bien connue de la politique agrarienne, il faut étudier les implications d'une telle définition de la maison rurale. La codification a priori des besoins de l'agriculteur, la standardisation des réponses qu'on leur apporte, sous-entendent :

– qu'il y a bien une «race» paysanne, profondément différente de la «race» citadine ;

– que les diversités régionales des constructions ne constituent que des divergences mineures et superficielles par rapport au modèle national défini ;

– que des lois sont nécessaires aux agriculteurs pour qu'ils découvrent leurs «vraies» aspirations.

Livrés à eux-mêmes, ils sont en effet «insouciants», «routiniers».

«Sans aucunes relations avec les villes (sic !), les habitants de ces contrées n'ont pas même l'idée des améliorations, des perfectionnements dont leurs demeures sont susceptibles sous les rapports de la commodité et de la salubrité».

(Ringelmann, 1893)

Ce type d'interventionisme étatique a entraîné la dépossession des agriculteurs de leur pouvoir sur leur propre espace et les rend dépendants de modèles culturels fonctionnant comme les signes objectifs du progrès.

On pourrait utilement se demander l'impact réel que ces déclarations et ces textes juridiques ont pu avoir sur les aspirations du milieu rural en matière de logement. Mais quoiqu'il en soit, il n'était pas inutile de faire le détour par le point de vue «éclairé» de ces missionnaires de l'habitation rurale, quand l'on sait le rôle que joue l'octroi des subventions et les normes qu'elles imposent dans les transformations actuelles des constructions rurales.

Beaucoup moins moralisants, moins strictement hygiénistes, les textes législatifs actuels sont plus techniques, plus sobres, mais semblent encore porter la trace de l'idéologie dont nous venons de rendre compte.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

NB. – La littérature juridique nous propose aussi, pour chaque département, des «recueils d'usages locaux», périodiquement remis à jour, dont l'esprit va à l'encontre de celui des traités de droit et des études juridiques que nous venons d'envisager. Ce n'est pas ici le lieu où s'interroger sur les courants divergents qui animent les sources du droit français, mais il faut signaler l'intérêt que l'analyse de ces «recueils» pourrait représenter pour une étude du droit coutumier de l'habitation rurale. Ils sont, aux dires de leurs compilateurs, *«le reflet de l'activité agricole propre à chaque région....(et) apparaissent toujours comme une création spontanée»* (Recueil, 1933). Citons en quelques rubriques : *«constructions susceptibles de nuire aux voisins, toitures, droits de passage, nuisances des fumiers,...»*.

Quelques dates :

13 juillet 1928 : loi sur les habitations à bon marché (loi Loucheur)
31 juillet 1929 : loi sur les domestiques agricoles
17 décembre 1934 : création du Comité supérieur du logement rural
26 avril 1937 : règlements sanitaires départementaux ; règlement sanitaire-type
24 mai 1938 : création des Comités départementaux des constructions rurales
21 novembre 1940 : loi relative à la restauration de l'habitat rural

Eléments de bibliographie*

Fontenay M. de, 1836 – *Manuel pratique des constructions rustiques*, Roret, Paris.
Defoville R., 1884/87 – *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons-types*, E. Leroux, Paris, 2 vol.
Ringelmann M., 1893 – *De la construction des bâtiments ruraux*, Hachette, Paris.
Recueil des usages locaux pour les départements : Mayenne, Ardennes, Jura, M. et Moselle, Nièvre, 1887 à 1934.
Recueil des usages locaux pour le département de l'Aveyron, 1906, Colomb, Rodez.
Enquête sur l'habitation rurale en France, 1939 – H. Dan aud., 2 vol.
Bouzereau J., 1940 – *Le logement rural*, thèse de droit, Jobidon, Le Mans.
Vignerot M., 1942 – *L'habitation rurale. Les lois encourageant son aménagement*, Publications de la Société des Agriculteurs, Paris.
Journées d'études de l'habitat rural, 1944 – Soc. des Agriculteurs de France.
Malézieux R. et Randier R., 1972 – *Traité de droit rural*, Dalloz, Paris.

* Nous classons ici les ouvrages selon leur date d'édition.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Annexe 3

La réglementation des bâtiments ruraux et son application en Lozère

Loi Loucheur (votée le 13 juillet 1928, Loucheur étant ministre du travail)

> *«La loi Loucheur a pour but d'encourager la construction, l'aménagement ou la réparation de maisons, en fournissant aux intéressés des subventions ou des prêts à taux réduit. Les habitations construites en vertu de cette loi sont appelées habitations à bon marché, parce qu'elles ne comportent pas des installations de luxe et surtout parce que l'Etat aidera à les payer. Leur prix ne doit pas dépasser 25.000 Francs».*
>
> (La Croix de la Lozère, hebdo., 30 décembre 1928)

Cette loi attribuait – entre autres – des subventions en priorité aux familles les plus nombreuses. Un délai était fixé pour la date de finition des travaux (1er janvier 1935). La loi prévoyait 260.000 logements nouveaux.

Elle semble avoir été bien accueillie en Lozère. Des réunions se tenaient à la préfecture pour sa mise en application, qui réunissaient : un conseiller général, un médecin, la Caisse d'Epargne, le Secours mutuel des ouvriers de Mende, un ingénieur des Ponts et Chaussées, l'inspecteur de l'Assistance Publique et l'architecte départemental. La Société de Crédit immobilier de la Lozère (dont le siège était à Marvejols), fondée le 20 novembre 1922 par M. de Las Cases, se chargeait de recevoir les dossiers et d'indiquer les démarches à suivre.

> *«M. de Las Cases a décidé pour étendre plus facilement ses opérations dans notre région de créer à Langogne une agence pour la diffusion de l'application des lois sur les Habitations à bon marché. Elle est chargée aussi de la mise au point et de la transmission des dossiers. Elle a déjà commencé ses opérations et espère que le public lui conservera le meilleur accueil pour le plus grand avantage de ceux qui s'adresseront à elle en vue de construire soit des maisons individuelles....».*
>
> (La Croix de la Lozère, 13 janvier 1929)

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le même journal souligne que *«les maisons construites sous le bénéfice de la loi Loucheur jouiront d'exonérations d'impôts»*.

Loi du 21 novembre 1941

Cette loi prévoit l'octroi de subventions pour l'aménagement des exploitations agricoles. Les travaux suivants peuvent faire l'objet de subventions :

– Logement de l'exploitant agricole.
– Bâtiments d'exploitation.
– Installations autonomes d'alimentation en eau potable.
– Logements familiaux indépendants pour ascendants.
– Gîtes ruraux privés.

L'exploitant doit respecter des normes en matière d'hygiène (règlement sanitaire départemental), rentrer dans certains critères ou satisfaire à de nombreuses conditions, dont :

– Plancher minimum de travaux.
– Délai de travaux.
– Respect des projets en cours de réalisation.

De manière plus générale, on peut dire que cette loi vise à encourager la productivité agricole et la rentabilité. En effet : un cheptel minimal est obligatoire pour obtenir ces subventions ; les travaux intéressant une production qui n'est pas à développer dans la région sont exclus de l'aide financière. Un certain profil d'exploitation agricole se dessine derrière ces contraintes et ces restrictions, mais les textes législatifs n'imposent pas cependant *«le concours d'un homme de l'art..., le maître d'ouvrage restant libre d'en choisir un s'il le juge utile»*.

Signalons que le taux de subvention est augmenté dans les départements retenus comme zones de rénovation rurale ou zones d'économie montagnarde. C'est ainsi que la Lozère bénéficie de majorations pouvant aller jusqu'à 50 % dans le cas de certains travaux. Par ailleurs, en Lozère, le cheptel minimal exigé est moins important que le stipule le décret du Ministère de l'Agriculture.

Législation récente

De nombreux décrets sont venus compléter ou corriger la loi du 21 novembre 1941. On peut citer :

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

- Le décret du 19 septembre 1955.
- Décret et arrêté interministériel du 25 mai 1966 qui prévoit un régime particulier d'aide spéciale pour encourager l'élevage (aide financière accrue à certains projets de construction d'étable, porcherie,...).
- Décrets des 4 et 24 janvier, 4 février et 24 avril 1972.

On peut donner un exemple de texte réglementaire qui présente l'intérêt de manifester clairement le type de travaux pris en charge et donc de révéler la notion de modernisation et d'aménagement sous-jacente à ces textes :

> *«Sont ainsi exclus du bénéfice des primes à l'amélioration de l'habitat rural, les travaux de simple entretien ou même de grosses réparations résultant d'un manque d'entretien prolongé des immeubles...*
> *Peuvent bénéficier des primes à l'amélioration de l'habitat rural, les travaux d'amélioration et de modernisation ci-après :*
> *– adduction d'eau.*
> *– aménagement de salles d'eau.*
> *– installation de chauffage central.*
> *– installation de W.C.*
> *– réfection des sols, création de vides sanitaires.*
> *– création ou agrandissement d'ouvertures.*
> *– division de pièces trop vastes ; mise en état d'habitabilité de greniers.*
> *– évacuation des eaux usées ou pluviales».*

Le rôle de la S.I.C.A. Habitat rural de Lozère

Créée en août 1962, la Société d'Intérêt Collectif Agricole d'Habitat rural a le rôle d'un bureau d'architecture, conseille et guide les agriculteurs pour la réalisation des améliorations de leur logement et de leurs bâtiments agricoles. Elle a surtout grossi vers 1967-1968. Elle s'autofinance à partir des honoraires qu'elle perçoit des exploitants, mais dépend de la D.D.A. et du Ministère de l'Agriculture.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Annexe 4

L'approche géographique des phénomènes d'habitat rural

Les géographes semblent avoir été les premiers à s'intéresser à la construction rurale autrement que par des analyses esthétiques et archéologiques ou des considérations et prescriptions sanitaires et hygiénistes. C'est A. Demangeon qui – en 1920 – a, le premier, proposé une classification des maisons rurales fondée sur le concept d'adaptation de la construction à l'exploitation agricole. Il a ainsi dégagé la notion de maison-outil. *«La maison n'est pas seulement un abri, mais un outil agricole qu'il s'agit d'adapter aux besoins de l'exploitation agricole»*. La typologie qu'il dresse dès 1920 reste utilisée jusqu'à nos jours par les géographes, quoique corrigée ou affinée dans le détail. Demangeon distingue la «maison-bloc» de la «maison-cour», chacune étant subdivisée à leur tour en «bloc à terre» et «bloc en hauteur» (pour la première) et en «cour fermée» et «cour ouverte» (pour la seconde). Il établit des liaisons entre chaque type de plan et des paramètres sociaux ou psychologiques, mais de manière un peu artificielle, sans démonter le mécanisme ni le fonctionnement de ces interactions.

Après lui, les géographes n'ont jamais pu se dégager de la classification qu'il avait proposée, parce qu'elle rendait assez exactement compte d'un type de démarche et de raisonnement qui est celui même de la géographie. Citons J. Brunhes : *«La maison limousine est l'expression intime de son cadre bocager... Le bâtiment typique qui donne tout son sens à toute l'association rurale, c'est ici une grange-étable, c'est-à-dire une parcelle même du bocage traduit par la maison ; on pourrait la définir : une prairie engrangée et du bétail abrité»*. Citons Faucher, M. Sorre, etc. Beaucoup se sont comme exaspérés sur la pensée de Demangeon, s'ingéniant à subdiviser sans fin les variantes et les sous-types. Cette volonté obsessionnelle de classer devient chez certains un but en lui-même (ex. : J. Robert, et ses classements infinis de types de maisons alpines). Ce classement va de pair avec le désir de retrouver les origines de la maison rurale et rejoint tout le courant historiciste qui découpe la typologie en fonction des civilisations originelles (gauloise, latine).

Plus récemment, les géographes introduisent la notion d'évolution permanente du plan des maisons, battant ainsi en brèche le principe de type originel, et la prise en compte des facteurs sociaux. *«La meilleure façon de comprendre la maison à usage agricole*

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

est de la considérer dans son contexte agraire vrai, de la regarder, non comme une banale réalisation matérielle, adaptée à des besoins ou à un genre de vie donné, mais comme l'expression concrète, immédiate et mouvante, de l'environnement économico-social». (A. Boihier).

L'approche anthropologique n'est pas encore intégrée au raisonnement géographique actuel, mais certaines recherches récentes semblent envisager la validité et la nécessité de cet élargissement (études sur l'espace vécu de l'équipe de A. Frémont).

Sur la Lozère, il n'existe aucune étude régionale d'habitat rural. Cependant, l'ouvrage de Ph. Arbos donne quelques indications concernant la maison des montagnes auvergnates qui s'apparente à celle de la Margeride par le plan rectangulaire, la contiguïté habitation/étable et l'évolution par étirement des bâtiments dans le même plan. Et une étude sur les grands causses (P. Marres) montre bien la connexion entre évolution de l'exploitation et transformations de l'habitat dont le fonctionnement semble pouvoir s'appliquer à la haute Lozère.

> *«Le bâtiment du 18ème siècle qui abritait sous le même toit la bergerie et l'étable ne répond donc plus aux nécessités actuelles de l'élevage des ovins orienté vers la traite, ni à la transformation de l'assolement qui met à la disposition des paysans un volume de provisions fourragères hivernales qu'il faut bien emmagasiner. Il a donc fallu créer des bergeries et des étables indépendantes du bâtiment ancien ; ou bien on les a ajoutées au bâtiment ancien et elles lui sont contiguës, ou bien on les a reconstruites en les disposant en équerre... en général, on a procédé par ajouts, au petit bonheur suivant les besoins»*.
>
> (P. Marres)

Quelques ouvrages sur l'habitat rural

Bonnamour J., 1973 – *Géographie rurale*, Masson, Paris.

Brunhes J., 1920 – *Histoire de la nation française*, Plon, T. 1, Paris.

Demangeon A., 1920 – L'habitation rurale en France, *Annales de Géographie*, no. 161, XXIX.

Demangeon A., 1942 – *Problèmes de géographie humaine*, Colin, Paris.

Faucher D., 1945 – Evolution des types de maisons rurales, *Annales de Géographie*, no. 296.

Frémont A. et al., 1973 – L'espace vécu, *Cahiers du dép. de Géographie*, no. 1, Université de Caen.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Lebeau R., 1972 – *Les grands types de structures agraires dans le monde*, Masson, Paris.
Lefebvre Th., 1938 – Principes d'une classification des types d'habitations rurales, Congrès Intern. de Géographie, Amsterdam.
Livet R., 1962 – Habitat rural et structures agraires en Basse-Provence, Fac. des Lettres, Aix-en-Provence.
Marres A, 1935 – *Les Grands Causses*, Arrault, Tours.
Meynier A., 1959 – *Les paysages agraires*, Colin, Paris.
Norois – Revue géographique de l'Ouest et des pays de l'Atlantique Nord, no. 63, juillet 1969.
Robert J., 1939 – *La maison rurale permanente dans les Alpes françaises du nord*, Arrault, Tours.
Sorre M., 1952 – *Les fondements de la géographie humaine*, Colin, T. 3, Paris.
Tricart J., 1948 – Cours de géographie humaine : l'habitat rural, C.D.U., Paris.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Annexe 5

Les données de la géographie de la Lozère et du Massif Central

Le Massif Central a depuis longtemps attiré les géographes qui lui ont consacré de nombreuses thèses ou ouvrages magistraux (Derruau, Meynier, Gachon, Perpillou). Toutes ces études soulignent l'importance de l'exode rural, l'isolement des populations, la faiblesse de la vie urbaine et le relatif «archaïsme» des systèmes d'exploitation.

L'isolement et ses conséquences est particulièrement bien analysé par A. Meynier. *«Le trait le plus frappant de l'exploitation rurale, base de l'économie du Massif est longtemps resté son caractère de discontinuité. Le hameau constitue la cellule agricole. Il est entouré de cultures qui forment un véritable ilôt d'exploitation, isolé au milieu des landes et des bois... Cette vie des hameaux était évidemment peu propice au progrès agricole comme au développement commercial. Encore aujourd'hui le hameau du Massif Central porte tout le poids de son économie médiévale»*. Le désenclavement n'est intervenu que récemment, *«les voitures de commerçant apportant jusqu'aux villages les plus isolés des produits de consommation jusque là insoupçonnés : pain blanc, viande de boucherie, pâtes alimentaires, fruits méditerranéens, huiles d'olive ou d'arachide, conserves de poissons»*.

L'émigration – saisonnière, temporaire et définitive – semble constituer un véritable mode de vie, comme le décrit P. Arbos : *«elle soulageait les campagnes et épargnait de nourrir tout le monde»*. Le Massif Central, comme certaines vallées alpines, n'a jamais pu retenir sa population. Le phénomène est ancien pour les régions de moyenne altitude (Limousin, Lyonnais,..) et plus récent pour les régions les plus isolées (haut Forez, Margeride).

Ces deux auteurs décrivent la région entre 1935/45, ce qui permet une fructueuse comparaison entre l'évolution récente et un état déjà ancien. Les différences entre les zones les plus riches et les plus pauvres semblent s'accentuer aujourd'hui : Fel et Derruau-Bonniol opposent les riches terres bocagères du nord et de l'ouest, qui, comme les «montagnes herbagères» (Cantal, Monts Dore), ont su se convertir dans un élevage intensif ou spécialisé, et les hautes terres pauvres vouées à un élevage extensif et à un reboisement

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

de faible rapport (système agro-pastoral de la montagne limousine, du pays des Dômes, de la haute Lozère granitique et des Grands Causses). Bien qu'assez déterminante, l'altitude ne suffit pas à expliquer ces différences : la structure d'âge de la population, les traditions économiques, le dynamisme local interviennent de manière décisive dans l'évolution actuelle de chacune des zones agricoles du Massif Central. A la fois cause et conséquence des innovations technico-économiques, la présence et l'importance des centres urbains apparaissent elles aussi décisives : ainsi Aurillac, Rodez, Le Puy, Roanne, donnent aujourd'hui une forte impulsion à la zone rurale qui s'étend autour de chacune d'elles, tandis que dans les villes comme Guéret, Mende, Moulins *«on enregistre la stagnation du rayonnement régional»* (Fel et Derruau-Boniol).

L'étude la plus approfondie de l'évolution des structures agraires et des systèmes d'habitat nous est fournie par A. Fel, dans sa thèse sur «les Hautes terres du Massif Central». Il insiste sur la pauvreté agro-biologique de la Margeride qui a toujours obligé ses habitants à trouver ailleurs que dans la mise en valeur de leurs propres terres leurs moyens de subsistance : émigration temporaire, accueil des ovins transhumants, double activité agricole/artisanale. Beaucoup de caractères rendent semblables le plateau de Millevaches, le pays des Dômes, le haut Livradois, les plateaux ardéchois et la Margeride : rudesse du climat, persistance de l'isolement, retard économique, etc. Mais cette dernière région peut être considérée comme *«un cas-limite du système agro-pastoral.../où/ les derniers hameaux (les plus élevés) sont encore des hameaux de laboureurs»*.

Ouvrages de Géographie de la Lozère et du Massif Central

Arbos P., 1945 – *L'Auvergne*, Colin, Paris.

Bonnaud P., 1971 – Les toponymes relatifs à la végétation en Auvergne, *Rev. d'Auvergne*, no. 3.

Derruau-Boniol S., et A. Fel, 1963 – *Le Massif Central*, P.U.F., Paris.

Faculté des Lettres de Montpellier, 1959 – Contribution à l'étude de la structure agraire du Bas-Gévaudan cristallin, D.E.S.

Faculté des Lettres de Montpellier, 1962 – Etude d'un ensemble de bourgs de Margeride occidentale, D.E.S.

Fel A., 1962 – *Les hautes terres du Massif Central*, Publ. de la Fac. des Lettres, Clermont-Ferrand.

Gachon L., 1975 – *L'Auvergne et le Velay*, Maisonneuve et Larose, Paris.

Le Lannou M., 1963 – *Les régions géographiques de la France. La France méridionale*, T. 2, C.D.U., Paris.

Marres A., 1935 – *Les Grands Causses*, Arrault, Tours.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Meynier A., 1935 – *Géographie du Massif Central*, Rieder, Paris.
Reynier E., 1923 – *Le pays de Vivarais, Vals-les-Bains*, Imp. P. Aberlen et Cie.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Annexe 6

Sources documentaires

Statistiques

Annuaire statistique du Diocèse de Mende pour 1846. Archives départementales.

Aveyron. L'habitat rural. Réalisation du 5e plan

B.I.P. Cellule économique Languedoc-Roussillon, no. 9 Nov. 1976 ; no. 10, Fév. 1977. Spécial Amélioration de l'habitat.

Bulletin statistique de la Lozère, 3e tr. 1966. Archives départementales.

CINAM. Lozère, zone spéciale d'action rurale. Etude socio-économique. Déc. 1961.

Direction Départementale de l'Agriculture. Etude départementale d'aménagement rural, Mende 1972, 3 vol.

Lozère. Nature du sol et Population, Hachette, Paris, 1925.

Nomenclature des communes, villages et hameaux d'après le recensement de 1946. Lozère. Archives départementales.

Répartition par communes des résultats des recensements généraux. 1846-1968. Archives départementales.

Situation démographique, économique et sociologique 1956-1969. Lozère. Archives départementales.

Tableau indicatif des propriétés foncières et de leur contenance. 1830. Archives déparmentales.

Tableau des augmentations et diminutions de la matrice cadastrale. Archives départementales.

Archives

Almanach des foires de la Lozère, de la Haute-Loire et du Cantal pour l'année 1924. Mende, 1924, in 12, 40 p.

Almeyras H., 1934 – *La transmission du patrimoine des parents à leurs enfants dans les familles rurales lozériennes*. Themis.

Anciennes drayes de la Lozère (les). S.L.n.d. in 8°, 16 p.

Aspects de la vie du Pays lozérien, 1948. Coll. Archives départementales, B. 707.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Blanquet – Topographie médicale du département de la Lozère (mém. Soc. d'Agric. de la Lozère, 1829-30).

Chevalier – Préjugés populaires (mém. Soc. d'Agric. de la Lozère 1832-33).

D.D.A. Lozère SICA Habitat rural – «Comment construire étable ou bergerie en Lozère», Nov. 1975.

Granier – 10 ans d'aide aux bâtiments d'élevage. Le point des répercussions du décret du 25-05-66 en Lozère (doc. mult. 6 p.).

Ignon J. – Etude sur les Antiquités et objets d'Art du département de la Lozère.

Lozère. Vers une expérience pilote d'aménagement montagnard, S.n.a. ; S.I. , S.d Nevers, centre d'imprimerie, 1974, 35 p.

Recueil des usages locaux pour les départements : Mayenne, Vosges, Ardennes, Jura, M. et Moselle, Nièvre, 1897 à 1934.

Recueil des usages locaux. Aveyron, Colomb, Rodez, 1906.

Vidal J., 1886 – *Manuel d'hygiène rurale.*

Enquêtes sur l'habitat rural

Enquête sur l'habitation rurale en France (entreprise à la demande de la S.D.N.), 2 vol., H. Danaud, Paris, 1939.

Enquête sur l'architecture régionale. Instructions pour les enquêteurs du chantier 1425. Bernard Frères, Paris, 1941, 29 p.

Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons-types. PP I-LI, Ernest Leroux, Paris, 1894.

Foville A. de – Introduction.

Aymar A. – «Les maisons-types du Cantal», notice et dessins. Ch. XII, pp. 282-309.

Bourdin L. – Les maisons-types du Vivarais, notice et dessins. Ch. XI, T. 2, pp. 274-282.

Plan construction – «Amélioration de l'habitat rural», rapport S.d.n.l. Doc. ronéo, juin 1978.

Résultats statistiques d'une enquête sur la propriété bâtie dans les communes rurales. Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Ministère des Finances et des Affaires Economiques, Imprimerie Nat., Paris, 1949 (données de 1939).

Publications périodiques locales

(Collections consultées aux Archives Départementales)

La Croix de la Lozère, hebdomadaire, Mende.

Le Soc, hebdomadaire.

La Lozère Nouvelle, hebdomadaire, Mende.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Cartes et Plans

Carte régionale et départementale tirée de : Lozère vers une expérience pilote d'aménagement montagnard (cf. Archives).
Plans cadastraux au 1/1250e (partie agrandie) – Pour 1830 : Archives Départementales. Pour 1934 : Service du Cadastre, Préfecture.
Plans des maisons : Ph. Bonnin

Documents photographiques

Photographie aérienne I.G.N., réalisée vers 1970.
Collection photographique personnelle : Ph. Bonnin.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Bibliographie

On ne trouvera ci-après que les ouvrages consultés dans le cadre de cette recherche. Pour de plus amples renseignements dans ce domaine, on pourra se référer aux bibliographies suivantes :

Chiva I., et P. Rambaud, dir., 1972 – *Les études rurales en France. Tendance et organisation de la recherche*, MSH et Mouton et Cie, Paris.

Meirion-Jones G.I., 1978 – *La maison traditionnelle. Bibliographie de l'architecture vernaculaire en France*, Ed. du C.N.R.S., Paris.

Rambaud P., 1971 – Le village français. Bibliographie méthodique, *in* Communautés. Archives internationales de Sociologie de la Coopération et du développement, 29, 1, pp. 155-192.

Transformation sociale et organisation de l'espace

Eléments d'une approche interdisciplinaire

Chombart de Lauwe M.J., 1971 – *Un monde autre, l'enfance*, Payot, Paris.

Chombart de Lauwe P.H. dir. et al., – 1959-60 – *Famille et Habitation*, Ed. du C.N.R.S., 2 vol., Paris.

Chombart de Lauwe P.H., 1969 – *Pour une sociologie des aspirations*, Denoël, Paris.

Chombart de Lauwe P.H., 1952 – *L'étude de l'espace social. Introduction à Paris et l'agglomération parisienne*, P.U.F., 2 vol., Paris, pp. 19-26.

Decoufle A.C., 1972 – Une Anthropologie Culturelle de l'Aménagement de l'espace. *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. II, P.U.F.-C.N.R.S., pp. 111-122.

Durkheim E. et M. Mauss, 1903 – De quelques formes de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives. *Année Sociologique*, 6, et 1968/1969, Ed. de Minuit, Paris.

Gurvitch G., 1963 – *La vocation actuelle de la Sociologie*, P.U.F., Paris (3è ed.).

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Hall E.T., 1971 – *La dimension cachée*, Ed. du Seuil, Paris (chap. IX, p. 129 : l'anthropologie de l'espace). Cf. également les critiques de cet ouvrage par R. Lecuyer, op. cit.

Haumont N., 1968 – Habitat et modèles culturels. *Revue Française de Sociologie*, IX, pp. 180-190.

Huguet M. – L'habitat. *Traité de psychologie appliquée*, pp. 141-199.

Ion J. – Production et pratiques sociales de l'espace du logement. Action concertée de Recherches Urbaines. CRESAL, St-Etienne, Juin 1975.

Lécuyer R., 1975a – Psychologie de l'espace. I : Disposition spatiale et communication de groupe. *Année psychologique*, 75, pp. 549-573.

Lécuyer R., 1976 – II : Rapports spatiaux interpersonnels et la notion d'«espace personnel». *Année psychologique*, 76, pp. 563-596.

Le Men J., 1971 – Le moi, l'autre, et la symbolique spatiale. *Les Etudes Philosophiques*, no. 3, Juil.-Sept., P.U.F., Paris.

Magri S., 1972 – *Politique du logement et besoins en main-d'œuvre*, C.S.U., Paris.

Moulin R., dir., F. Dubost, A. Gras, J. Lautman, J.P. Martinon, D. Schnapper, 1973 – *Les architectes*, Ed. Calman-Lévy, Paris.

Raymond H. et M.G., N. et A. Haumont, 1966 – *L'Habitat pavillonnaire*, ISU-CRU, Paris.

Raymond H., 1974 – Habitat, modèles culturels et architecture. *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 174, Juil.-Août, pp. 50-53.

Rocher G., 1968 – *Introduction à la sociologie générale*, Coll. Points, SI. Ed. H.M.H,

Sorre M., 1952 – *Les fondements de la géographie humaine*, Colin, Paris, T. II.

Tafuri M., 1976 – *Théories et Histoire de l'Architecture*, Ed. S.A.D.G.

Espace et signification

Alexander C., 1971 – *De la synthèse de la forme*, essai, Dunod, Paris.

Baudrillard J., 1972 – *Pour une critique de l'Economie politique du signe*, N.R.F.-Gallimard, Paris.

Benveniste E., 1966 et 1974 – *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1 vol.

Boudon P., 1977 – Un modèle de la cité grecque. *Communications*, no. 27, Sémiotique de l'espace, Seuil, pp. 122-168.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Eco U., 1972 – *La structure absente*, Mercure de France, Paris.

Greimas A.J., 1976 – *Sémiotique et Sciences sociales*, Ed. du Seuil, Paris.

Groupe 107, 1973 – Sémiotique de l'espace, Institut de l'Environnement, Paris.

Hollier D., 1974 – *La prise de la Concorde*, Ed. Gallimard-N.R.F., Paris.

Raymond H., 1968 – Analyse de contenu et entretien non directif : application au symbolisme de l'habitat. *Rev. Franç. de Sociologie*, IX, pp. 167-169.

Raymond H., 1977 – Commuter et transmuter : la sémiologie de l'architecture. *Communications*, no. 27. Sémiotique de l'espace, Seuil, pp. 103-111.

Les transformations du milieu rural et de son habitat

L'héritage du passé

Ariès Ph., 1960 et 1973 – *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, Ed. du Seuil, Paris.

Bloch M., 1952 – *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, 2 T, Libr. A. Colin, Paris.

Brunhes J., 1920 – *Histoire de la nation française*, T. 1, Plon, Paris.

Flandrin J.L., 1976 – *Familles, parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Hachette, Paris.

Guerrand R.H., 1967 – *Les origines du logement social en France*, Ed. Ouvrières, Paris.

Histoire de la France rurale (T. III ; IV) sous la direction de G. Duby et A. Wallon, 1976 ; 1977 – Ed. du Seuil, Paris.

Le Roy Ladurie E., 1975 – *Montaillou, village occitan*, N.R.F.-Gallimard, Paris.

Le Roy Ladurie E., 1977 – Préface à *La Pierre et le Seigle*, B. Dufour, Ed. du Seuil, Paris.

Rostaing C., 1974 – *Les noms de lieux*, P.U.F. 8ème éd., Paris.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Société traditionnelle et modernisation

Aménagement rural et crise d'identité, 1976 – Rev. *Connexions*, no. 18, Articles de Salmona ; Soriano ; Darre ; Nizard ; Babichon.

Avec nos sabots. La campagne rêvée et convoitée, 1978 – Rev. *Autrement*, 14, 244 p.

Bourdieu P., 1962 – Célibat et condition paysanne, *Etudes rurales*, no. 5-6, Avril-Sept., pp. 32-135.

Champagne P., 1975 – La restructuration de l'espace villageois, *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, Mai, pp. 43-67.

Collectivités rurales françaises (Les), 1971 – sous la direction de M. Jollivet et H. Mendras, T. I, Paris.

Communautés du Sud (collectif), 1975 – Ed. U.G.E., 10-18, Paris.

Desroches H., 1971 – *Villages en développement*, Ed. Mouton, Paris.

Dion-Salitot, M. et M. Dion, 1972 – *La crise d'une société villageoise*, Ed. Anthropos, Paris.

Favret J., 1977 – *Les mots, la mort, les sorts, la sorcellerie dans le bocage*, Ed. Gallimard, Paris.

Friedman (dir.), 1953 – *Villes et campagnes*, Ed. Colin, Paris.

Hoyois G., 1968 – *Sociologie rurale*, Ed. Universitaire, Paris.

Jest C., 1960 – *Le progrès économique dans une communauté rurale. Ses répercussions sur l'économie et le genre de vie*, Paris, 4 p.

Kayser B., 1973 – Le nouveau système des relations ville-campagne, *Espaces et Société*, no. 8, Févr.

Lacombe P., 1972 – Les stratégies d'adaptation des exploitations agricoles à la croissance économique. Université de Montpellier.

Lebeau R., 1972 – *Les grands types de structures agraires dans le monde*, Ed. Masson et Cie, Paris.

Lefèvre H., 1970 – *Du rural à l'urbain*, Ed. Anthropos, Paris.

Maget M., 1955 – Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques. *Bull. de Psychologie*, VIII, pp. 373-382.

Maho J., 1965 – Modernisation technique en milieu rural, *Etudes rurales*, no. 16.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Maho J., 1974 – *L'image des autres chez les paysans*, Le champ du possible, Paris.

Meister A., 1973 – Le piège des résistances à la modernisation, *Le Monde diplomatique*, Avril.

Mendras H., 1959 – *Sociologie de la campagne française*, P.U.F., Paris.

Pour, 1975 no. 40 – La diffusion des innovations en milieu rural.

Rambaud P., 1969 – *Société rurale et urbanisation*, Ed. du Seuil, Paris.

Salmona M., 1976 – Les rapports de l'homme et du produit dans le travail agricole. Communication au 1er colloque d'Ethnoscience, Nov., Université Paris X, Nanterre.

Segalen M., 1973 – Catalogue de l'exposition : Mari et femme dans la France rurale traditionnelle, Musée des Arts et Traditions Populaires, Paris, Oct.

Soriano V. et A. Bouillet, 1976 – La double activité des agriculteurs de montagne. Rapport multigr., 168 p., IGER-DATAR, Nov.

Varagnac A., 1948 – *Civilisation traditionnelle et genres de vie* , Ed. Albin-Michel, Paris.

Habitats et habitations rurales

Bailly, Bixio et Malpeyre – *Maison rustique du 19è siècle*, Libr. Agricole de la maison rustique, Paris, 5 vol.

Bloch, M., 1938 – Types de maison et structure sociale, *in* : Travaux du 1er Congrès international de Folklore.

Bonnamour J., 1973 – *Géographie rurale*, Ed. Masson, Paris.

Boucheret J.M., J.L. Cohen, R. Joly, 1974 – *On a cru bien faire. Les transformations de l'habitat rural*, CORDA, Impr. Copedith, Paris.

Boughali M., 1974 – *La représentation de l'espace chez le marocain illétré*, Ed. Anthropos, Paris.

Bourdieu P., 1972 – La maison ou le monde renversé, *in* : Esquisse d'une théorie de la Pratique, Libr. Droz, Genève-Paris, pp. 45-69.

Bouzereau J., 1940 – *Le logement rural*, thèse de droit, Le Mans, Jobidon.

Brunhes J., 1920 – *Les types régionnaux des maisons*, ch. de la géographie humaine : Histoire de la nation française, G. Hanotaux, Ed. Plon, 1er vol., chap. XIV, pp. 411-444.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Calvet G., 1975 – La maison, témoin majeur mais ambigu des sociétés rurales. Réflexions à partir de la France du S.O., *Communautés du Sud*, no. 1, 10-18, Paris, pp. 120-149.

Calvet G. et C. Rivals, 1970 – Notes sur la maison paysanne, *Annales*, Homo IX, Fac. de Lettres et Sciences Humaines de Toulouse, T. 6, fasc. 4.

Carlier E., 1881 – *Types de constructions rurales*, Ed. Ducher et Cie, Paris.

Chaunu P. et J.P. Bardet, 1971 – Le bâtiment, Enquêtes d'histoire économique, 14è-19è siècles.

Christoflour R., H. Pourrat et al., 1943 – *Maisons et villages de France*, Ed. R. Lafont, Marseille, 275 p.

Dauzat A., 1941 – *Le village et le paysan de France*, N.R.F.-Gallimard, Paris.

Deffontaines P., 1972 – *L'homme et sa maison*, N.R.F.-Gallimard, Paris.

Demangeon A., 1920 – L'habitation rurale en France, *Annales de géographie*, no. 161, XXIX.

Diamanto Poulos A., 1973 – Des maisons et des hommes, Institut de l'Environnement, Paris.

Doyon G. et R. Hubrecht, 1949 – *L'architecture rurale et bourgeoise en France*, Ed. Vincent, Fréal et Cie, 3è éd., Paris.

Drulhe M., 1975 – Nouvelle approche de l'habiter en domaine occitan, *Communautés du Sud*, op. cit., pp. 151-166.

Dubost F., 1977 – Maisons riches et maisons pauvres, thèse de doctorat de 3è cycle. Centre européen de Sociologie Historique – Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales – Université de Paris X.

Fathy H., 1970 – *Construire avec le peuple*, Ed. Sindbad, Paris.

Faucher D., 1945 – Evolution des types de maisons rurales, *Annales de géographie*, no. 296.

Fontenay M. de, 1836 – *Manuel pratique des constructions rustiques*, Ed. Roret, Paris.

Galy G., 1968 – Origine de quelques types d'habitations rurales en France, *Etudes rurales*, 31, Juil., pp. 113-122.

Gauthier J.S., rééd. 1944 – *Les maisons paysannes des vieilles provinces de France*, Ed. Ch. Massin (s.d. 236 p.) 253 p.

Journées d'études de l'habitat rural, Paris Société des Agriculteurs de France, 8, Rue d'Athènes, Paris 9ème, 1944.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Kerblay B.H., 1973 – L'isba d'hier et d'aujourd'hui, *L'âge d'homme*, Paris.

Lefèvre Th., 1938 – Principes d'une classification des types d'habitations rurales. S.I.S. n.S.d., 6 p. (extraits des comptes rendus du Congrès International de Géographie, Amsterdam, 1938, T. II, Sect. A.

Leroi-Gourhan A., 1945 et 1973 – *Milieu et techniques*, Ed. Albin-Michel, Paris.

Maget M., 1949 – L'héritage architectural pré-machiniste, *L'Architecture d'Aujourd'hui*, no. 22, Constructions agricoles.

Malézieux R. et R. Randier, 1972 – *Traité de droit rural*, Ed. Dalloz, Paris.

Moreux J.C., 1941 – Etude de la maison de France en vue de la reconstruction. Pour les villages de demain, Paris.

Meynier A., 1959 – *Les paysages agraires*, Ed. Colin, Paris.

Perreard M., 1974 – La transmission des savoirs techniques de la construction en milieu rural, Nice.

Pitie J., 1969 – Pour une géographie de l'inconfort des maisons rurales, *Norois*, no. 63, Juil.-Sept., pp. 147-176.

Rapoport A., 1972 – *Pour une anthropologie de la maison*, Ed. Dunod, Paris.

Raulin H., 1977 – *Introduction à* «L'architecture rurale française. Corpus des genres, des types et des variantes», vol. *Savoie*, pp. 21-66 ; Ed. Berger-Levrault, Paris.

Raulin H., 1964 – L'architecture rurale française. Enquête nationale, 1941-1948, *Etudes rurales*, 13-14, pp. 96-119.

Ringelmann M., 1893 – *De la construction des bâtiments ruraux*, Ed. Hachette, Paris.

Roux S., 1976 – *La maison dans l'histoire*, Ed. Albin-Michel, Paris.

Tricart J., 1948 – *Cours de géographie humaine : l'habitat rural*, C.D.U., Paris.

Varacnac A., 1970 – Archéocivilisation de la maison, *Ethnologia Europea*, vol. IV.

Vignerot M., 1942 – L'habitation rurale. Les lois encourageant son aménagement, *Publ. de la Société des agriculteurs*, Paris.

Wybo G., 1918 et 1943 – *Réflexions et croquis sur l'architecture au pays de France*, Ed. Hachette, Paris, 92 p.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Margeride, Lozère, Gévaudan

La région

Arbos Ph., 1931 – La Margeride, *Almanach de Brioude*, pp. 87 à 101.

Barbot J., 1899 – Le pays lozérien, *Bull. Soc. Agric. de la Lozère.*

Bottou P., 1935 – Monographie rurale de la Lozère depuis la guerre. Thèse ; Faculté de Droit, Montpellier.

Boule M., vers 1898 – *La Lozère*, Ed. Masson et Cie.

Derruau-Boniol S. et A. Fel, 1963 – *Le Massif Central*, P.U.F., Paris.

Estienne P. et al., 1963 – *Villes du Massif Central*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 2ème sér., fasc. XV, P.U.F., Paris, 85 p.

Faculté des Lettres de Montpellier, 1959 – Contribution à l'étude de la structure agraire du Bas-Gévaudan cristallin. D.E.S.

Faculté des Lettres de Montpellier, 1962 – Etude d'un ensemble de bourgs de Margeride occidentale. D.E.S.

Fel A., 1962 – Les hautes terres du Massif Central, Faculté des Lettres, Clermont-Ferrand.

Gachon L., 1948 et 1975 – *L'Auvergne et le Velay*, Ed. Maisonneuve et Larose, Paris.

Lapadu-Margues, 1947 – *Le massif de la Margeride et du Mont Lozère et leurs bordures,* Bulletin no. 222.

Meynier A., 1935 – *Géographie du Massif Central*, Ed. Rieder, Paris.

Nauton P., 1957-1959 ; 1961-63 – *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, Ed. du C.N.R.S., Paris, 4 vol.

Stevenson R.L., 1978 – *Journal de route en Cévennes*, Ed. Privat, Toulouse.

La vie sociale locale

Anglade J., 1971 – *La vie quotidienne dans le Massif Central au XIXème siècle*, Libr. Hachette, Paris.

Bonnin Ph., M. Mayeur, M. Perrot, M. de la Soudière (sous la direction de M.J. Chombart de Lauwe), 1976 – *Enfant En-Jeu*, Ed. du C.N.R.S., Paris.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Bonnin Ph., M. Mayeur, M. Perrot, C. Rieunier, M. de la Soudière (sous la direction de M.J. Chombart de Lauwe), 1976 – Espaces d'enfants. C.E.S.P., Montrouge et Ministère de l'Environnement.

Camproux C., 1962 – *Essai de géographie linguistique du Gévaudan*, P.U.F., Paris, 2 T.

Camproux C., s.d. – *Etude syntaxique des parlers gévaudanais*, P.U.F., Paris.

Camproux C. – *Petit Atlas linguistique du Gévaudan*.

Dalle J.A., 1972 – *Choses et gens du Gévaudan*, Ed. Roudil, Paris.

Gachon L., 1975 – *L'Auvergne et le Velay. La vie populaire d'hier et d'avant-hier*, Ed. G.P. Maisonneuve et Larose, Paris.

Meraville M.A., 1970 – *Contes populaires de l'Auvergne* (suivis d'un mémoire sur la langue et le patois), Ed. G.P. Maisonneuve et Larose, Paris.

Nauton P., 1948 – Le patois de Saugues. Terminologie rurale de la littérature orale. Faculté des Lettres, Clermont-Ferrand, 174 p., 40 pl.

Soudière M. de la, 1977 – Entre ferme et lycée, *Autrement*, no. 10.

Stefani-Perrousseaux J., 1974 – Les habitudes alimentaires et sanitaires dans une région rurale française. Thèse de 3ème cycle, Paris I, doc. ronéo., 177 p.

Stefani A., 1972 – *La culture vivante sur le mont Lozère*, INEP, Marly-le-Roi.

Les habitations en Margeride

Desaymard J. et Desforges E., 1932 – Décoration de linteaux et claveaux en Basse-Auvergne, *L'art populaire en France*, T. II, p. 51.

Desaymard J. et Desforges E., 1933 – Les maisonnettes des champs dans le Massif Central, *L'Art populaire en France*, T. II, p. 19.

Las Cases Ph., 1933 – *L'art rustique en France. Auvergne*. Ed. Albin-Michel, Paris, T. V, 126 p.

Maumène A., – *Revue La vie à la campagne*, no. extraordinaire : «Maisons et Meubles du Massif Central», Libr. Hachette, Paris, 1928 – Libr. Guenegaud, 1976.

Ondet R. et P. Trapon, 1977 – La maison rurale en Auvergne – 1 : Basse-Auvergne – 2 : Haute-Auvergne, C.R.E.E.R., *Les cahiers de construction traditionnelle*, Ed. Nonette, St-Germain-Lambron.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Les régions limitrophes

Arbos Ph., 1945 – *L'Auvergne*, Ed. A-Colin, Paris.

L'Aubrac, 1970-1973 – Etude ethnologique, linguistique, agronomique et économique d'un établissement humain, Ed. du C.N.R.S., Paris, 4 vol.

Bonnaud P., 1971 – Les toponymes relatifs à la végétation en Auvergne. *Rev. d'Auvergne*, no. 3.

Carlat M., 1975 – *La maison rurale du Vivarais*, Essai pour une mise en valeur de l'habitat traditionnel, Ed. Eclassan, 51 p.

Cayla A., 1975 – *Architecture paysanne du Rouergue et des Cévennes*, Ed. SERG.

Chastel, 1976 – *La Haute-Loire jadis et naguère*, Paris.

Durand A., 1946 – *La vie rurale dans les massifs volcaniques des Dores, du Cézallier, du Cantal et de l'Aubrac*, Impr. Moderne, Aurillac.

Gachon L., 1926 – *La maison rurale dans le Massif du Livradois*, Ed. Mt-Louis, Clermont-Ferrand.

Garnier H., 1896 – *Autour de la ferme dans le Cantal.*

La Haute-Loire, 1969 – S.I. Ed. J. Delmas et Cie, 151 p.

Le Lannou M., 1963 – Les régions géographiques de la France, T. II, *La France méridionale*, C.D.U., Paris.

Pétèle J., 1973 – *L'économie de la région Auvergne*, S.I. Ed. Marketing.

Reynier E., 1923 – *Le Pays de Vivarais. Vals-les-Bains*, Impr. Aberlen et Cie.

Rouchon U., 1933 – *La vie paysanne dans la Haute-Loire*, Ed. de la Soc. des Etudes locales, Le Puy-en-Velay.

D'autres régions

Balfet H. et al., 1976 – *Pratiques et représentations de l'espace dans les communautés méditerranéennes*, Ed. du C.N.R.S., Paris.

Béteille R., 1973 – *La vie quotidienne dans le Rouergue du XIXème siècle*, Lib. Hachette, Paris.

Bouhier A., 1969 – Types de maisons sur la façade maritime du Sud vendéen. Essai de classification, *Norois*, no. 63, Juillet.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Burguière A., 1977 – *Bretons de Plozevet*, Flammarion.

Cayla A., 1973 – *Maisons du Quercy et du Périgord*, Libr. Hachette, Paris.

Clancier G.E., 1976 – *La vie quotidienne en Limousin au XIXème siècle*, Libr. Hachette, Paris.

Drulhe M., 1973 – Maison et culture paysannes dans le Gers. *Ethnologie française*, III, 1-2, pp. 83-110.

Espace vécu (L'), 1973 – Séminaire de recherche de Bénouville (8 mai 1973). Supplément no. 1 aux cahiers du départ. de géog. Centre d'Etudes régionales et d'aménagement, Université de Caen, Juillet ; doc. ronéo., 140 p.

Etudes sur l'espace vécu en Basse Normandie, 1975 – Supplément no. 2 aux cahiers du départ. de géog. Centre d'Etudes régionales et d'aménagement, Université de Caen, doc. ronéo., 98 p.

Fabre D. et Lacroix J., 1973 – *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIXème siècle*, Hachette, Paris.

Gay F.P., 1969 – La maison rurale à cour ouverte du Berry, *Norois*, no. 63, Juillet.

Goursaud A., 1976 – *La société rurale traditionnelle en Limousin*, Ed. G.P. Maisonneuve et Larose, Paris, 4 vol.

Guillaume A., 1974 – *Le Queyras*, Ed. Soc. d'Etudes des Hautes-Alpes, Gap, 338 p.

Livet R., 1962 – Habitat rural et structures agraises en Basse Provence, Fac. des Lettres, Aix-en-Provence.

Majastre J.O., 1976 – Travaux sur l'habiter traditionnel en milieu rural (Dauphiné-Savoie). *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 1-2, pp. 153-169.

Marie M. et J. Viard, 1977 – Cohabitation dans des villages de Basse Provence, Recherches économiques et sociales, Commissariat au Plan, CORDES, *La Documentation Française*, Paris.

Marie M. et J. Viard, 1977 – *La campagne inventée ou ce qu'il advient des rapports entre les paysans, leurs communautées et l'environnement urbain dans quatre villages d'un pays de moyenne Provence*, Ed. Actes Sud, Le Paradou, 240 p.

Mazalerat, 1959 – *La vie rurale sur le Plateau de Millevaches. Essai d'ethnologie linguistique*, P.U.F., Paris.

Morel A., 1975 – L'espace social d'un village picard, *Etudes rurales*, no. 2.

Morin E., 1967 – *Commune en France. La métamorphose de Plodemet*, Ed. Fayard, Paris.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Norois, 1969 – Revue géog. de l'Ouest et des Pays de l'Atlantique, no. 63, Juillet.

Parrain Ch., 1955 – La maison vigneronne en France. *Arts et Traditions Populaires*, Oct.-Déc.

Robert J., 1939 – *La maison rurale permanente dans les Alpes françaises du Nord*, Ed. Avrault, Tours.

Salies P., 1958 – L'oustal, la maison rurale languedocienne traditionnelle. *L'AUTA*, Toulouse, Nov.

Taverne A., 1973 – *Coutumes et superstitions lozériennes*, Ed. du Musée lozérien, 1 et 2.

Wylie L., 1968 – *Un village du Vaucluse*, Ed. Gallimard, Paris.

Wylie L., 1970 – *Chanzeaux, village d'Anjou*, Ed. Gallimard, Paris

Histoires de vie paysannes

Guillaumin E., 1904 ; rééd. 1943 – *La vie d'un simple*, Ed. Stock, Paris (Livre de Poche).

Hélias P.J., 1975 – *Le cheval d'orgueil. Mémoires d'un breton du pays bigouden*, Ed. Plon, Paris.

Marion A., 1969 – L'archou, *Cahiers de réveil*, Impr. Réunies, Valence.

Moulis A., 1974 – *Vie et mort d'une maison en montagne*, Ed. par l'auteur, Verniolle.

Nadaud M., 1895 – *Léonard, maçon de la Creuse*, Ed. A. Duboueix, Bourganeuf, réédition Ed. Maspero, 1976.

Pourrat H., 1951 – *Le chasseur de la nuit*, Ed. Albin-Michel, Paris.

Prugne A., 1971 – *Paysan sans terre*, Ed. Volcans, Clermont-Ferrand.

Roche A., 1972 – *Granit et Amour*, Ed. Paulines, Paris.

Sabatier R., 1974 – *Les noisettes sauvages*, Ed. Albin-Michel, Paris.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Bibliographie complémentaire

Sociologie rurale

Auffray D., et al., 1980 – *Feux et lieux*, Ed. Gallilée.

Autrement, 1978 – Avec nos sabots... la campagne rêvée et convoitée, no. 14.

Bonnain R. et G. Sautter, 1979 – Société d'ici, société d'ailleurs ; rapports de force et stratégies dans un espace à économie rétrécie, les Baronnies, *Etudes rurales*, Avril.

Chamboredon J.C., 1980 – Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation, *Rev. franç. de Sociologie*, XXI, 1.

Duby G. – *L'économie rurale et la vie des campagne dans l'occident médiéval*, Ed. Montaigne, 1962 – Coll. Champs, Ed. Flammarion, 2 T., 1977.

Etudes rurales, 1978 – Campagnes marginales, campagnes disputées, no. 71-72.

Favret Saada J., 1977 – *Les mots, la mort, les sorts*, Ed. Gallimard.

Favret Saada J., 1980 – *Corps pour corps*, Ed. Gallimard.

Lagrave R.M., 1980 – *Le village romanesque*, Ed. Actes Sud.

Lemonnier P., 1980 – *Les salines de l'Ouest, logique technique, logique sociale*, Ed. de la M.S.H. et P.U.F., Lille.

Marduel M.L. et M. Robert, 1979 – *Les sociétés rurales françaises, éléments de bibliographie*, Ed. du CNRS, Paris.

Pernet F., G. Lenclud, 1977 – *Berger en Corse. Essai sur la question pastorale*, Ed. P.U.F., Grenoble.

Picon B., 1978 – *L'espace-temps en Camargue, essai d'écologie sociale*, Ed. Actes Sud.

Pingaud M.C., 1978 – *Paysans en Bourgogne - Les gens de Minot*, Ed. Flammarion.

Pour, 1980 – Habiter la campagne – Histoire, sociologie et prospective, no. 70, Janv.-Févr.

Soulier A., 1979 – La notion d'arrière pays, *Rev. Bas-Rhône-Languedoc*, no. 91, Avr.-Juin, pp. 31-39.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Verdier, 1980 – *Manières de faire, manières de dire*, Ed. Gallimard.

Zonabend F., 1980 – *La mémoire longue, temps et histoire au village*, P.U.F.

Habitat rural

Boucheret J.M. et R. Joly, 1976 – *L'assistance architecturale et les professionnels du cadre bâti*, Impr. Copédith, Paris, 175 p.

François P., 1979 – Histoire de la politique de l'habitat rural et intégration capitaliste, *Critique de l'économie politique*, nouv. série no. 9, Oct.-Déc., pp. 103-132.

Moley C. et al., 1980 – *Processus d'évolution de l'habitat rural en Pays de Caux*, MECV.

La Margeride

Depuis la date de réalisation de ce travail (1977) un certain nombre de travaux ont été effectués et publiés sur la Margeride, soit par des chercheurs isolés, soit dans le cadre de contrats.

L'un des plus importants – un contrat D.G.R.S.T. sur la société rurale et les équilibres agro-sylvo-pastoraux – qui a regroupé des chercheurs de disciplines différentes et de plusieurs institutions (Université de Clermont-Ferrand, I.N.R.A., C.N.R.S., etc.) va donner lieu à une importante publication en 1983 à Clermont-Ferrand, sous le titre : *La Margeride : une montagne, des hommes*, avec des contributions de A. Fel, P. Fleury, M.F. Lagueunière, R. Larrère, G. Liénard, F. de Montard, O. Nougarède, B. Orain, M. Prival, J.F. Vincent, en particulier.

Réunis dans cette publication ou effectués isolément, voici les travaux les plus importants et les plus accessibles.

A.R.E.A.R. - Auvergne, 1981 – Localisation de l'habitat en montagne, Lempdes (P. de D.).

Claverie E., 1981 – L'«Ousta» et le notaire, le système de dévolution des biens en Margeride, *Ethnologie française*, XI, 4.

Claverie et P. Lamaison, 1982 – *L'impossible mariage. Violence et parenté en Gévaudan, 17e, 18e, 19e siècles*, Paris, Hachette Littérature.

Fel A., 1982 – Personnalité de la Margeride, U.E.R. de Géographie, Université de Clermont-Ferrand. A paraître in *«La Margeride : une montagne, des hommes»*, 1983.

Frauciel M., 1977 – Reboisements et reboiseurs en Margeride lozérienne dans le cadre des aides octroyées par le F.F.N., I.N.R.A. Orléans.

Lagueunière M.F., 1981 – La pratique du bilinguisme dans un village de Lozère, *Ethnologia*, nos. 17 à 20.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Lamaison P., 1980 – Des foires et des marchés en Haute-Lozère, *Etudes Rurales*, nos 78, 79, 80.

Lamaison P., 1981 – Le référent et le face à face. D'un «ousta» à l'autre en Gévaudan, XVIIe-XIXe siècles, *Ethnologie française*, XI, 4.

Lamaison P., 1981 – *Ribennes en Lozère*, série de trois émissions réalisées avec P. Dumayet et E. Claverie, F.R. 3.

Larrère R., – Des cueillettes, des conflits, des contrôles, I.N.R.A. 1982. A paraître in *Etudes Rurales.*

Larrère R. – L'allotissement des terrains sectionnaux, du Second Empire à 1940, I.N.R.A., Orléans, 1982. A paraître in *«La Margeride : une montagne des hommes»*, 1983.

Nougarède O., 1980 – Naussac en Margeride, histoire économique et sociale d'une vallée noyée, I.N.R.A., Orléans.

Nougarède O., 1981 – Grandeurs et misères des Courtemesse, I.N.R.A., Orléans.

Nougarède O., 1982 – L'administration forestière face à une société montagnarde. Cent cinquante ans de soumission au régime forestier et de reboisements artificiels en Margeride lozérienne, I.N.R.A., Orléans.

Nougarède O., 1982 – Du seigle, des troupeaux, des hommes en Margeride lozérienne, le système agro-pastoral d'une société rurale avant l'intégration à l'économie marchande, I.N.R.A., Orléans.
(Tous les travaux d'O. Nougarède de 1981 et 1982 paraîtront in *«La Margeride : une montagne, des hommes»*. Clermont-Ferrand, op. cit.).

Nougarède O. et M. de la Soudière, 1982 – L'enracinement dans l'histoire d'un conflit sur les droits d'usage : le «Grand Bois» de Mercoire en Haute-Lozère, 1310-1983, communication au Colloque de l'Association des Ruralistes français, Tours. *A paraître.*

Ollier M. le Chanoine, 1908 – *Notice historique sur le Gévaudan*, édité par l'Abbé F. Remize, Impr. typogr. C. Pauc, Mende.

Pourcher Y., 1979 – Criminalité et Société : la Lozère au début du XIXe siècle ; mémoire de maîtrise d'Histoire. (Réalise actuellement un Contrat pour le Ministère de la Culture avec P. Lamaison sur le thème «Famille et parenté chez les notables lozériens au XIXe et au XXe siècles»).

Prival M., 1979 – Les migrants de travail d'Auvergne et du Limousin au XXe siècle, fascicule XIX, Institut d'Etudes du Massif Central, Clermont-Ferrand. (Trois chapitres sur les migrants de Margeride).

Prival M., 1981 – Bergers et troupeaux ovins de village en Margeride, *Ethnologie*, nos 17 à 20, et *Ethnologia*, nos 17 à 20 même année.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Prival M. et J.F. Vincent, 1982 – L'homme et les brebis : statut et insertion sociale des bergers de village en Margeride. A paraître in *«La Margeride : une montagne, des hommes»*. Clermont-Ferrand, op. cit.

Vincent J.F., 1981 – La béate au village ; vitalité de la vie collective en Margeride de Haute-Loire au début du XXe siècle, *Ethnologia*, nos. 17 à 20.

Vincent J.F. et M. Prival, 1982 – *Les «maisons d'assemblée» de Saugues : évolution d'un bien commun en Margeride*. C.N.R.S., Clermont-Ferrand.

Vincent J.F., J.P. Brun et G. Molenat, 1982 – Troupeaux ovins de villages en Margeride ; savoir empirique et connaissances techniques des bergers, C.N.R.S. / I.N.R.A., Clermont-Ferrand.

(Tous les travaux de J.F. Vincent paraîtront in *«La Margeride : une montagne, des hommes»*. op. cit.).

Autres régions

Besson P., 1914 – *Un pâtre du Cantal*, Ed. Delagrave, Paris, 128 p. – rééd. 1970.

Denis (M.N.) 1972 – La salle commune et son évolution dans la plaine d'Alsace, *Ethnologie française*, T. II, nos. 3-4.

Dupuy F., 1977 – *L'Albine. Scènes de la vie en Limousin et en Périgord vert*, Ed. Fayard, 290 p.

Jean-Rustique, s.d. – *Pays d'Aubrac*, Imp. de la Vicomté, Rouen.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Depuis la réalisation du présent travail nous avons, en équipe ou individuellement, poursuivi nos recherches sur la Margeride et publié plusieurs articles et ouvrages.

L'habitat

Pour rev., no. 70 :
Bonnin Ph. et F. Dubost – La maison rurale, histoire et légendes.
Bonnin Ph. – Processus de transformation intérieure de la maison.
Perrot M. et M. de la Soudière – Maison et sociabilité villageoise.

Colloque de Saint-Maximin, Var, 23 octobre 1980 – Transformation de l'espace et de l'habitat rural – Plan – Construction – Communication.

Ethnologie française, rev., XI, I, 1981 – Article collectif : Habiter et se déplacer en Margeride. avec les contributions individuelles de :
Bonnin Ph. – La réinterprétation des structures spatiales.
Perrot M. – Le corps et la maison. Hygiène, propreté, commodité, confort.
Soudière M. de la – Neiges en Margeride. Eléments pour une anthropologie de l'hiver.

Techniques et Culture, rev., nunéro spécial juin 1980 – Machines au foyer.
Perrot M. – Machines du dedans, des automatismes ménagers en milieu rural.

Revue d'en face, no. 2.77 :
Perrot M. – La paysanne entre deux feux.

Vie sociale

Aflalo M., Ph. Bonnin, M. Perrot, M. de la Soudière, 1979 – Nouveaux usages de l'espace rural et transformations de la vie sociale en haute Lozère, C.E.S.P. et Ministère de la Qualité de la Vie.

Célibat et mariages d'agriculteurs par correspondance

Bonnin Ph. et M. de la Soudière, 1981 – Compères d'ennui et de boisson, *Autrement*, no. 32 «Célibataires».

Perrot M., 1981 – Une bouteille à la mer, *Autrement*, no. 32 «Célibataires».

Perrot M., 1983 – *Les Mariées de l'Ile Maurice*, Grasset.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Milieu «naturel»

Soudière M. de la, 1980 – L'évolution des pratiques de cueillette des agriculteurs en haute Lozère, Université Paris V et Muséum National d'Histoire Naturelle.

Soudière M. de la (*à paraître 1983*) – On cueillait aussi pour soi, les anciennes cueillettes en Margeride lozérienne, *in* Etudes Rurales.

Méthodes d'approche sur le terrain

Langage et société, rev., suppl. au no. 17, 1981 :
Soudière M. de la – Au seuil de leur hiver ; l'engagement affectif de l'enquêteur sur son terrain.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

INDEX
DES AUTEURS CITÉS

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

– A –

Alexander C : 283.

Arbos P. : 308 – 311.

Ariès P. – 17 – 290.

Aymar A. /C/ : 34 – 40 – 44 – 69 – 79 – 90 – 94 – 96 – 102 – 103 – 106 – 107 – 108 – 112 – 115 – 116 – 117 – 119 – 120 – 122 – 124 – 125 – 126 – 131 – 132 – 135 – 137 – 138 – 197 – 209 – 211.

Ayrault P. – 198.

– B –

Balfet : 224 – 227.

Baudrillard J. : 183 – 193.

Benveniste E. : 16.

Blanquet L. : 185.

Bloch M. : 9 – 10 – 37 – 42 – 43 – 44 – 59 – 61 – 212.

Boihier A. : 308.

Bottou B. /N/ : 34 – 47 – 98 – 101 – 127 – 133.

Boucheret : 189.

Boudon P. : 16 – 271 – 272.

Boule M. /F/ : 18 – 44 – 49 – 56 – 71 – 79 – 96 – 102 – 103 – 106 – 107 – 114 – 116 – 118 – 119 – 120 – 126 – 203 – 212.

Bourdieu P. : 65.

Bouzereau : 300.

Brunhes J. : 307.

Burguière A. : 14 – 18 – 65 – 276.

– C –

Chabrol : 46.

Champagne P. : 19.

Chombard de Lauwe M.J. : 208.

Chombard de Lauwe P.H. : 11 – 12 – 13 – 291.

Cohen : 189.

Considérant V. : 14 – 15 – 270.

– D –

Dauzat A. /R/ : 10 – 76 – 93 – 111 – 114 – 115 – 119 – 120 – 138.

Deffontaines J. : 249.

Deffontaines P. : 10 – 285.

Demangeon A. /U/ : 9 – 76 – 77 – 307.

Derruau : 311.

Derruau-Boniol S. : 33 – 34 – 40 – 41 – 42 – 43 – 44 – 45 – 49 – 52 – 311.

Dion M. : 236 – 259 – 260 – 264.

Dion-Salitot M. : 236 – 260 – 264.

Drulhe M. : 76 – 208 – 276.

Dubost F. : 9 – 10 – 17 – 253 – 270.

Duby G. : 10.

Durkheim E. : 13 – 285.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Durand A. /S/ : 78 – 92 – 93 – 96 – 97 – 100 – 101 – 102 – 106 – 107 – 115 – 117 – 118 – 119 – 120 – 122 – 125 – 126 – 127 – 133 – 135 – 136 – 137 – 138 – 201.

– E –

Eco U. : 271 – 272.

– F –

Fabre D. : 199 – 201 – 204.

Faucher : 307.

Favret J. : 225.

Fel A. : 33 – 37 – 42 – 49 – 251 – 311 – 312.

Flandrin J.L. : 17 – 198 – 212 – 215 – 217.

Fontenay M. de : 299.

Foville A. de /E/ : 9 – 31 – 102 – 218.

Frémont A. : 308.

– G –

Gachon L. /J/ : 33 – 70 – 78 – 96 – 97 – 98 – 105 – 106 – 114 – 119 – 120 – 122 – 123 – 127 – 128 – 132 – 232 – 251 – 311.

Garnier H. : 46.

Goursaud A. : 60 – 195 – 198 – 199 – 203.

Greimas A.J. : 271.

Guerrand R.H. : 7 – 14 – 15 –31.

Guillaumin E. /D/ : 34 – 65 – 96 – 107 – 108 – 115 – 122 – 139 – 199 – 200 – 201 – 202 – 203 – 213 – 285.

Gurvitch G. : 291.

– H –

Hall E.T. : 287.

Haumont A. : 15.

Haumont N. : 15.

Hélias P.J. : 216.

Hollier D. : 271.

– I –

Ion J. : 289.

– J –

Joly : 189.

– K –

Kayzer B. : 17.

– L –

Lacroix J. : 199 – 201 – 204.

Le Corbusier : 13.

Le Men J. : 289.

Leroi-Gourhan : 9 – 10 – 11 – 12 – 283.

Le Roy-Ladurie : 31 – 105 – 236.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Lucas /O/ : 132.

– M –

Maget M. : 19 – 236.

Maho J. : 249.

Majastre J.O. : 276.

Marié M. : 262.

Marion A. /V/ : 107 – 109 – 113 – 119 – 120.

Marres P. : 236 – 308.

Maumené A. /K/ : 78.

Mauss M. : 13 – 285.

Meynier A. : 47 – 50 – 237 – 311.

Meister A. : 249.

Morin E. : 289.

Moulis A. /H/ : 106 – 112 – 114

– N –

Nadaud M. /A/ : 108 – 131.

Nauton P. : 34 – 51 – 137.

– P –

Panowsky E. : 289.

Parrain C. : 9.

Perpillou A. : 60 – 311.

Pitié J. : 133.

Prugne A. /G/ : 43 – 44 – 48 – 53 – 54 – 58 – 59 – 61 – 65 – 72 – 73 – 78 – 96 – 100 – 103 – 107 – 114 – 117 – 118 – 120 – 123 – 128 – 133 – 134 – 139 – 201 – 210 – 211 – 216.

– R –

Rambaud P. : 15 – 16 – 196 – 226 – 276.

Rapoport A. : 10 – 285.

Raulin H. : 9.

Raymond H. : 15 – 16.

Raymond M.G. : 15.

Reteille R. : 116.

Reynier E. /I/ : 96 – 101 – 106 – 119 – 132 – 135 – 137.

Ringelmann : 299 – 300 – 301.

Robert J. : 307.

Roche A. /L/ : 20 – 29 – 33 – 34 – 43 – 45 – 48 – 51 – 64 – 89 – 100 – 103 – 116 – 118 – 126 – 127 – 134 – 139 – 204.

Rocher G. : 13 – 291.

Rouchon U. : 144 – 196.

– S –

Sabatier R. : 46 – 47 – 54 – 90 – 106 – 108 – 113 – 115 – 116 – 118 – 119 – 120 – 121 – 123.

Salmona M. : 261.

Saussure : 16.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Segalen M. : 204.

Soriano P. : 261 – 264.

Soriano V. : 261 – 264.

Sorre M. : 307.

Stefani A. : 235.

– T –

Tafuri M. : 13.

– V –

Viard J. : 262.

Vignerot : 299.

Vidal : 184.

– W –

Wallon A. : 10.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

IMPRIMERIE LOUIS-JEAN
Publications scientifiques et littéraires
05002 GAP - Tél. : (92) 51.35.23
Dépôt légal : 194 - Mars 1983

Maquette, mise en pages, fabrication
G. Bulot, Centre Rég. de Publications
Traitement des illustrations : Serv.
Photographique du CNRS de Bellevue.

halshs00375717 2004.04.21
avec l'aimable autorisation de CNRS Editions

Le but de cet ouvrage est de démontrer qu'on ne peut véritablement analyser les rapports que les hommes entretiennent avec l'espace habité sans tenir compte des transformations socio-économiques et culturelles. Cela est particulièrement vrai du milieu rural, et de cette région du Massif Central, la Margeride : la haute Lozère se prêtait fort bien à cette approche. Sur ses hauts-plateaux granitiques et ventés, des familles d'agriculteurs-éleveurs habitent des villages et hameaux espacés les uns des autres, à plus de 1200 mètres d'altitude. Marqués par ces handicaps géographiques, les habitants subissent de plein fouet les effets de leur intégration récente à l'économie de marché : spécialisation des productions agricoles, dépendances administratives et économiques multiples.

Une nouvelle conception de l'habitation rurale se dégage de l'observation minutieuse de l'histoire des maisons et des pratiques quotidiennes. Elle permet de dépasser la vision fixiste des types d'architecture régionale, le mythe passéiste et nostalgique d'un âge d'or perdu. Le concept de modèle topologique est au centre de cette analyse.

PRIX : 98 F

ISBN 2-222-03193-1

Monsieur Franck Laloë
Président du CPAO du CNRS
LKB, ENS
24 rue Lhomond
75005 Paris

Paris, le 19 février 2007.

Cher Monsieur,

Suite à nos récentes conversations et à votre dernier courrier, veuillez trouver ci-après un texte donnant la position du CNRS Editions vis-à-vis du projet HAL, émanant du CNRS, visant à constituer un fonds d'archives ouvertes sur support numérique et accessible par Internet:

- S'agissant du livre d'un auteur œuvrant à titre singulier ou collectif et publié sous son égide, CNRS Editions (ex Presses du CNRS) autorise ledit auteur à déposer ledit ouvrage (ou le chapitre dont il est l'auteur) sur l'archive ouverte Hal à la condition que ledit ouvrage ne soit plus en vente [1] et à la condition que ledit auteur garantisse CNRS Editions contre toute responsabilité de toute sorte, dont celle en dépôt illégal ou abusif (entre autres par retrait des images non libres de droit ou par acquisition des droits correspondants aux dites images). Il reviendra alors à l'auteur (ou toute personne autorisée par lui) de déposer, soit un fichier produit par lui-même, homothétique au manuscrit publié par l'éditeur, soit un scan de l'ouvrage effectué par ses soins.
- S'agissant d'un article paru dans une revue scientifique liée au CNRS et publiée sous son égide, CNRS Editions autorise l'auteur dudit article à déposer sur l'archive ouverte Hal ledit article au coup par coup, séparément, à la condition ledit auteur ait respecté le délai de latence afférent à ladite revue, fixé par CNRS Edition en concertation avec l'éditeur de ladite revue (généralement compris entre un minimum de 6 mois et un maximum de deux ans), et à la condition que ne soit pas reproduit l'ensemble d'un numéro (avec son organisation, son thème, son sommaire, etc.).
- Pour les titres de revues CNRS disparues depuis plus de deux ans, CNRS Editions ne pose aucune condition particulière au scan et à la mise en ligne sur Hal par l'auteur.
- S'agissant de la publicité à donner cette position, CNRS éditions est favorable à ce que le CPAO du CNRS à mettre en avant la politique d'ouverture éditoriale de CNRS Editions relative exclusivement à l'archive ouverte Hal. Et ce, en particulier sur le site Sherpa/ Roméo.

Bien à vous,

Jean-François COLOSIMO
Directeur général

[1] Consulter le catalogue en ligne de CNRS Editions à http://www.cnrseditions.fr/

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

CNRS EDITIONS

CNRS ÉDITIONS AUTORISE SES AUTEURS À DÉPOSER LEURS PUBLICATIONS SUR LES SERVEURS D'ARCHIVES OUVERTES HAL

COMMUNIQUÉ DE PRESSE - PARIS – 25 AVRIL 2007 | www.cnrs.fr/presse

Une avancée pour les archives ouvertes et la communication scientifique en France : en concertation avec le CNRS, l'éditeur CNRS Éditions autorise ses auteurs à déposer leurs publications, sous certaines conditions, sur les serveurs d'archives ouvertes Hal[1].

En 2000, le CNRS s'est lancé dans un programme ambitieux en faveur des archives ouvertes, réservoirs d'articles scientifiques directement déposés par les chercheurs ou les laboratoires, et rendus ainsi immédiatement et gratuitement accessibles aux scientifiques du monde entier. Depuis 2004, l'INRIA participe activement à cette entreprise; de nombreux autres établissements de recherche français se sont joints au CNRS et à l'INRIA en 2006 pour développer une archive commune afin de mieux valoriser la productions scientifique française et sa diffusion internationale.

Les archives ouvertes sont complémentaires du circuit plus traditionnel de communication via les revues scientifiques à comité de lecture. Si elles n'intègrent pas nécessairement la sélection et l'amélioration des articles effectuées par un comité éditorial, elles offrent d'autres spécificités telles que le regroupement de toute la production scientifique d'un auteur ou d'un laboratoire en un seul endroit, ou encore la multiplicité des versions des articles permettant par exemple une remise à jour lorsque nécessaire. Un rôle des archives ouvertes peut également être de permettre à nouveau la consultation aisée de documents publiés devenus indisponibles, évitant ainsi une perte du savoir préjudiciable à l'avance de la recherche.

C'est dans cet esprit de complémentarité que Jean-François COLOSIMO, directeur général de CNRS Éditions a défini les conditions dans lesquelles des travaux publiés dans le passé par cette maison d'édition pourront être déposés par les auteurs sur le serveur Hal et son archive ouverte. Les modalités de ces dépôts, en particulier le délai et la version à utiliser définissent un schéma novateur, respectueux à la fois des droits d'un éditeur scientifique à vocation commerciale et de ceux des auteurs. La décision de CNRS Éditions est un pas en avant significatif dans le cadre d'échanges fructueux entre auteurs et éditeurs et d'une harmonisation entre les actions des différents acteurs français de la communication scientifique.

[1] Hal : Hyper Article en Ligne

POUR EN SAVOIR PLUS

Hyper Article en ligne, site d'archives ouvertes : http://hal.archives-ouvertes.fr/
CNRS Éditions : http://www.cnrseditions.fr/

CONTACTS

Hal
Franck Laloë
T 01 47 07 54 13
laloe@lkb.ens.fr

Presse
CNRS
Cécile Pérol
T 01 44 96 43 09
cecile.perol@cnrs-dir.fr

CNRS Editions
Frédéric Foucaud
T 01 53 10 27 09
frederic.foucaud@cnrseditions.fr